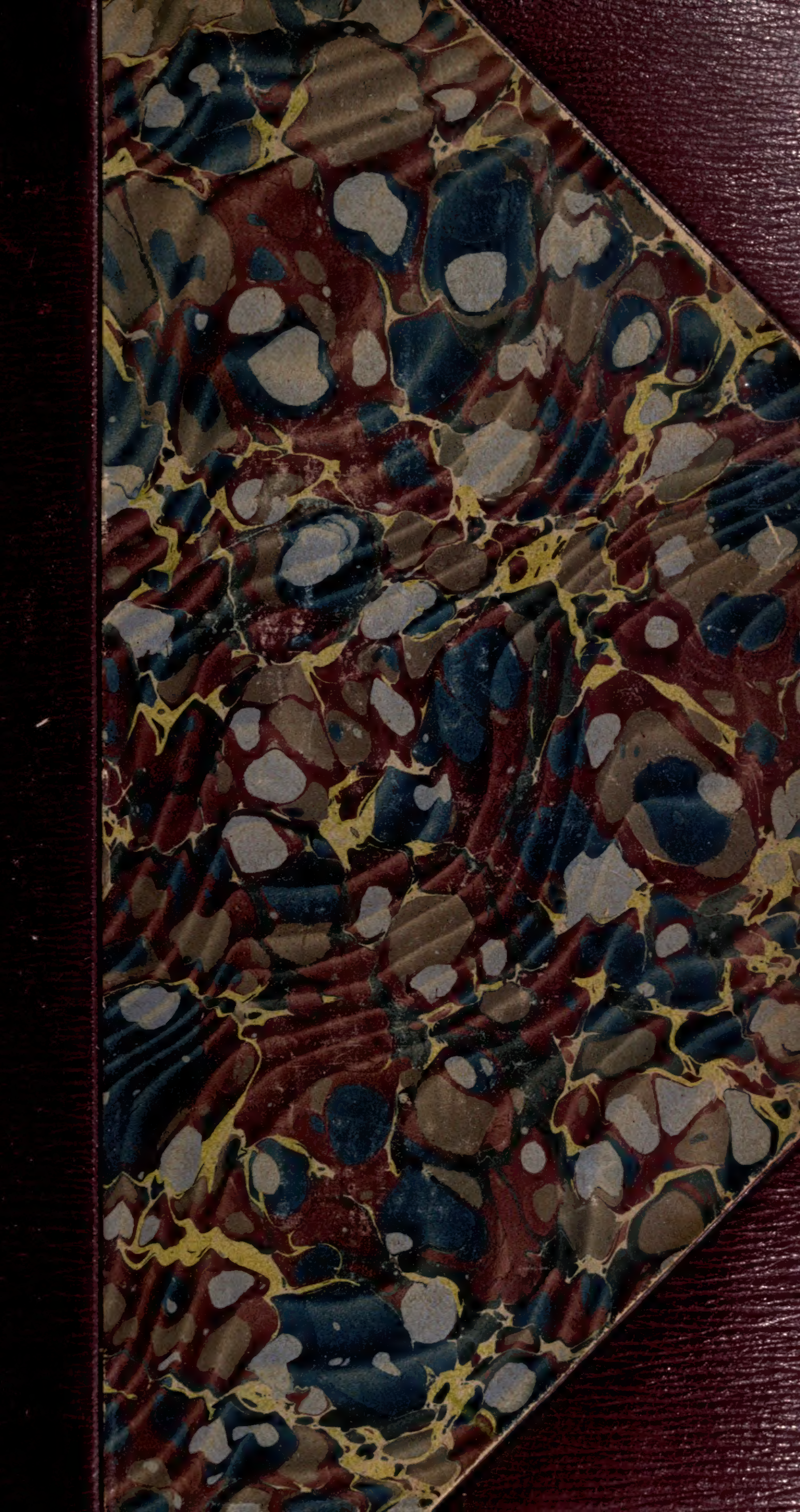




HISTOIRE

DE LA GUERRE

ENTRE

LES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET L'ANGLETERRE,

PENDANT LES ANNÉES 1812, 13, 14 ET 15;

Par H. M. BRACKENRIDGE, citoyen américain;

Traduite sur la seconde édition par A. DE DALMAS.

AVEC UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez CORBET, libraire, quai des Grands-Augustins, nº 63.

1820.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Le siècle dernier fut témoin de l'un de ces grands événements qui font époque dans l'histoire du monde. De faibles colonies, différant entre elles de mœurs et d'intérêts, manquant de capitaux, d'armes, de munitions, n'ayant qu'une population peu nombreuse disséminée sur un immense territoire, osèrent lever l'étendard de la révolte contre leur puissante métropole. Celle-ci, malgré ses flottes formidables, malgré ses armées aguerries, malgré les dissensions intestines qu'elle sut fomenter, ne put rétablir sa domination; et au bout d'une lutte de huit années, l'Amérique unie, constituée en corps de nation, força l'orgueilleuse Angleterre à reconnaître ses droits, et à traiter avec elle d'égal à égal; tant a de force, tant peut produire

de nobles effets le véritable amour de la patrie et de l'indépendance !

Si l'Amérique, au milieu du tumulte des armes, avait paru digne de fixer l'attention du monde entier, le spectacle qu'elle offrit après la paix glorieuse de 1783 ne fut pas moins intéressant. C'était beaucoup en effet d'avoir conquis la liberté ; mais il restait à régler la manière dont chaque citoyen devait jouir de ce bien précieux ; il fallait établir, assurer les rapports des différents états entre eux, édifier enfin un gouvernement tel qu'il fût assez fort pour maintenir et faire respecter la fédération, sans néanmoins blesser en rien l'administration de chaque état particulier. Ce résultat difficile fut obtenu par la constitution adoptée et proclamée en 1787. Dès-lors, l'Amérique, forte de ses nouvelles institutions, s'élança à pas de géant dans la carrière qui lui était ouverte. Son industrie ne connut plus de bornes ; d'immenses déserts se couvrirent de riches moissons ;

des villes nombreuses et florissantes s'élevèrent de toutes parts ; le pavillon américain flotta sur les mers les plus éloignées ; enfin, les États-Unis, devenus l'asile de tous les malheureux de l'ancien monde, virent en peu d'années s'accroître leur population et leur puissance d'une manière prodigieuse.

Cependant, l'Angleterre voyait, avec un dépit qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler, les progrès rapides que faisait la fortune de ses anciennes colonies ; et, dans l'espoir d'entraver leur marche prospère, il n'y eut pas d'outrages, d'injustices, qu'elle ne se permît envers elles. L'Amérique aurait dû, sans doute, ne pas souffrir, ou du moins venger promptement, de pareils affronts ; mais sa constitution, si sage dans toutes ses autres dispositions, ne semblait pas accorder au gouvernement fédéral une force suffisante pour entamer la guerre, et la conduire avec succès. D'ailleurs, dans le repos d'une

longue paix, les habitudes militaires s'étaient perdues, le bouillant enthousiasme déployé à l'époque de la révolution s'était refroidi; il n'y avait plus de Washington pour conduire les citoyens à la victoire; et ce ne fut pas sans effroi que beaucoup de bons esprits virent la législature nationale, lassée enfin de l'insolence intolérable de la Grande-Bretagne, lui déclarer la guerre en 1812.

Cette guerre, à laquelle les grands événements qui se passaient alors en Europe ne permirent pas de faire toute l'attention qu'elle méritait, fut fertile en résultats aussi étonnants qu'imprévus. Une marine, composée de quelques frégates, lutta avec la plus forte marine du monde, et sut la vaincre dans presque tous les combats. Des armées, formées à la discipline dans les guerres européennes, vinrent échouer contre des corps de volontaires et de miliciens. L'Amérique eut sans doute des fautes et des malheurs à déplorer; l'ennemi

lui fit beaucoup de mal; il put incendier *Washington*, piller, saccager beaucoup d'autres villes, ruiner un grand nombre de particuliers; mais il ne put s'établir solidement nulle part : on le chassa de toutes les conquêtes éphémères qu'il avait faites; et le dernier combat de la guerre, celui qui fut livré sous les murs de la *Nouvelle-Orléans*, a dû convaincre l'Angleterre, par la perte énorme qu'elle y essuya, que désormais elle n'avait plus que honte et désastres à recueillir en venant attaquer les fils de l'Amérique sur le sol sacré de leur patrie.

Parmi les différentes relations de cette guerre qui parurent aux Etats-Unis peu après la conclusion de la paix, celle dont nous donnons en ce moment la traduction s'est fait particulièrement remarquer; et plusieurs éditions, épuisées dans le cours de quelques mois, ont suffisamment prouvé son succès. M. Brackenridge, son auteur, a retracé, avec précision et clarté, toutes les opérations militaires qui, pendant près

de trois années, ont eu lieu sur la vaste étendue des côtes et des frontières des Etats-Unis. Il est entré dans des détails fort intéressants, tant sur la manière dont le gouvernement américain s'y était pris pour engager les Indiens à adopter les mœurs de la civilisation, que sur l'ingratitude avec laquelle ceux-ci payèrent les faveurs dont ils avaient été comblés. Il a peint ces malheureux, séduits, entraînés par les menées sourdes, par les suggestions perfides de l'Angleterre, abandonnant tout-à-coup leurs villages déjà si florissants, portant la dévastation dans les établissements frontières, massacrant tout ce qui se présentait à eux, et forçant enfin les Américains, naguère leurs bienfaiteurs, à employer contre eux les moyens de répression qu'ils avaient rendus nécessaires. Bientôt, accablés de toutes parts, ils se repentirent des affreux désordres auxquels ils s'étaient livrés, et n'eurent d'autre ressource que d'implorer la générosité du vainqueur : la paix leur fut accordée, et ils rentrèrent

dans un repos dont ils n'auraient jamais dû sortir, et qui, tout porte à l'espérer, ne sera plus troublé.

M. Brackenridge a semé son récit de réflexions partant d'une âme douée d'un ardent patriotisme et d'une philantropie éclairée. Il rend hommage à la vertu partout où il la rencontre, même dans les rangs ennemis; mais aussi, c'est avec toute l'indignation d'un honnête homme qu'il tonne contre les cruautés inutiles, contre les lâches fureurs que, suivant lui, des généraux anglais ont ordonnées ou souffertes. Les imprécations qu'il lance contre eux sont de la plus grande force; et si ces généraux ne les ont pas méritées, ils auraient dû s'empresser de donner un démenti formel à leur auteur. Quant à nous, dans l'impossibilité de vérifier l'exactitude des faits imputés aux Anglais, nous avons dû nous borner à traduire fidèlement les passages qui les concernent; et nos lecteurs penseront sans doute comme nous, qu'avant de porter un

jugement définitif sur des accusations si graves, et dont nous n'avons pour garant que l'accusateur lui-même, il est de toute équité d'attendre et de peser les moyens de défense des accusés.

Nous avons mis tous nos soins à ne pas affaiblir le style souvent très-énergique de notre auteur, et à rendre notre traduction la copie fidèle de son ouvrage. Heureux si nous pouvons faire partager à nos lecteurs l'intérêt que nous avons pris aux événements d'une guerre dont le double résultat a été de porter un coup sensible à la puissance britannique, et de consolider à jamais la fédération américaine!

INTRODUCTION.

La plupart des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale furent fondées par les mains et aux frais d'hommes malheureux, que des persécutions de tous genres, surtout en ce qui concernait leur croyance religieuse, avaient forcés de chercher loin de l'Europe un asile qu'elle leur refusait. Ces colonies eurent à surmonter, sans aucune assistance, toutes les difficultés, tous les dangers que présentait leur situation dans un monde à peine connu, et au milieu de peuplades sauvages et féroces. La Grande-Bretagne ne daigna leur accorder quelque attention que quand elle les vit croître en forces, et que déjà elles possédaient ce qui pouvait tenter sa cupidité. Dès-lors, se fondant sur ce que les premiers colons, pour témoigner l'attachement qu'ils conservaient à la terre natale, l'avaient saluée du doux nom de Mère-Patrie, elle s'empara de ce titre, et en abusa bientôt pour exercer sur les colonies toutes les prérogatives d'un pouvoir sans bornes qu'elle nommait autorité maternelle, et pour disposer à son gré, et dans son intérêt exclusif, des personnes et des propriétés des colons. Par suite

de ces prétentions, basées, comme on le voit, sur une vaine fiction, la moindre opposition de la part des colonies aux abus de pouvoir les plus révoltants devint, aux yeux de l'Angleterre, une impiété filiale ; on traita d'insolentes leurs plus humbles remontrances ; enfin, lorsque le mal devint insupportable, et que les colons, exaspérés par les indignités dont ils avaient eu si long-temps à souffrir, se décidèrent à revendiquer leurs droits les armes à la main, on les représenta comme des hommes abominables, comme des enfants dénaturés qui voulaient déchirer le sein maternel.

A de pareilles imputations il est aisé de répondre que si les colons, en s'exilant de la terre de leurs aïeux, ont, par leurs travaux, amélioré leur condition, ils ont en même temps accru la prospérité du pays qu'ils quittaient, en ouvrant de nouvelles routes et de nouveaux marchés à son industrie. Et en admettant même que les colonies aient reçu, dans leur enfance, quelques secours de la protection des états dont elles dépendaient, était-ce donc un titre suffisant pour les traiter à jamais en pays conquis? Et le Nouveau Monde n'a-t-il pas d'ail-

leurs repayé avec usure à l'Europe tout ce qu'il en a reçu, en prodiguant, pendant de si longues années, tous ses trésors pour fournir aux frais de guerres lointaines, aux extravagantes profusions des gouvernements, et enfin pour contribuer au bonheur et aux jouissances de tant de milliers d'Européens? Non, jamais l'Europe ne vint par affection au secours des colonies; l'intérêt le plus sordide présida seul à tout ce qu'on a pu faire pour elles; et loin que la Mère-Patrie, ainsi qu'elle se plaisait à le proclamer, se soit conduite comme une mère envers ses prétendus enfants, on peut dire que, semblable au tuteur infidèle et prévaricateur, elle s'est continuellement efforcée de perpétuer la minorité de ses pupilles, afin de pouvoir jouir et abuser de leurs biens, sans jamais rendre compte de sa gestion. Qu'on ne nous parle donc plus d'obéissance filiale, de conduite dénaturée, de prérogatives maternelles, conséquences absurdes d'un principe plus absurde encore. Désormais l'Amérique sait à quoi s'en tenir sur toutes ces vaines déclamations.

L'opiniâtreté que la Grande-Bretagne mit à

soutenir des prétentions si complètement ridicules, produisit d'abord l'indépendance de ses colonies, chose que ses plus chers intérêts lui prescrivaient si hautement d'éviter. Sa politique illibérale affaiblit bientôt après les liens d'amitié et de consanguinité qu'elle aurait dû entretenir avec tant de soin. Entre les êtres que la nature avait destinés à se chérir, l'inimitié, lorsqu'elle vient à naître, se change bientôt en haine irréconciliable : avec la Chine, la Turquie, la France, notre politique peut varier, nos sentiments peuvent avoir plus ou moins de force; mais jamais nous ne pouvons être indifférents pour l'Angleterre. Il a existé et il existe encore des liens nombreux qui nous attachent à elle; son manque de générosité et de loyauté peut seul les affaiblir, si ce n'est même les rompre tout-à-fait. Pourquoi donc a-t-elle pris tant de peines pour se faire haïr par nous? Ses citoyens les meilleurs et les plus éclairés avaient prédit que son despotisme nous conduirait à l'indépendance; et cependant, sans profiter de la grande leçon que cet événement dut lui donner, elle a toujours continué depuis à user envers nous de tout ce que l'insulte et l'aggression peuvent avoir de plus irritant.

La Grande-Bretagne, lorsqu'elle fut forcée de reconnaître l'indépendance de l'Amérique, ne renonça point pour cela au projet de la subjuguer de nouveau. La force avait manqué son effet; elle voulut essayer ce que la fraude pourrait produire. Pendant les premières années qui suivirent la paix de 1783, nos affaires étaient loin de présenter une apparence favorable. Le lien qui avait uni les différents États tant qu'avait duré la lutte contre le commun ennemi, était évidemment trop faible pour se maintenir lorsqu'un si grand intérêt n'existait plus; et le ciment de notre union se trouvant enlevé, l'Angleterre conçut le plus vif espoir qu'au moyen des intrigues multipliées qu'elle faisait jouer parmi nous, nous serions bientôt livrés à des dissensions intestines que la guerre civile suivrait de près. En effet, des semences de discorde et de jalousie germaient de toutes parts; nos finances étaient dans l'état le plus déplorable, et tout semblait présager que notre existence, comme nation, touchait à son terme, tant on voyait naître entre tous les Etats, et dans chacun en particulier, de prétentions et d'intérêts opposés, et tant on devait peu espérer de ramener à l'ordre et à l'harmonie

des éléments si divers et si discordants. L'anarchie dont nous étions menacés nous aurait indubitablement ramenés sous le joug de l'Angleterre, si l'Amérique n'avait heureusement possédé dans son sein des hommes sages et vraiment patriotes, qui, exerçant une grande influence sur leurs concitoyens, et usant de l'esprit de conciliation dont ils étaient éminemment doués, parvinrent à amener un accommodement général, sur lequel fut basé le pacte glorieux et solide qui nous unit encore aujourd'hui : seconde révolution non moins importante que la première, puisqu'elle en assura tous les résultats.

Dès-lors la Grande-Bretagne ne trouva plus si facilement les moyens de fomenter des troubles intérieurs, d'exciter la jalousie entre les divers États, et enfin de diviser, pour rétablir sa domination. Changeant de politique, elle essaya d'arrêter l'accroissement de notre puissance; et, en mettant des obstacles de tous genres à toutes nos entreprises, de nous persuader que nous n'avions rien gagné à devenir libres. Suivant ce nouveau plan, elle refusa, contrairement à des stipulations ex-

presses, de nous remettre les postes qui couvraient notre frontière occidentale; et agissant dans l'ombre sur les passions des Sauvages, elle les excita à porter le massacre et la dévastation dans nos établissements reculés. Au même moment, l'Espagne employait toutes sortes d'intrigues pour séparer de l'union les États de l'ouest; et si elle avait réussi dans ce projet, qui vraisemblablement lui avait été suggéré par l'Angleterre, cette dernière seule en aurait recueilli tous les fruits.

Toutefois notre commerce commençait à fleurir; notre pavillon flottait sur toutes les mers; et lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, sa marine marchande trouva en nous de formidables rivaux. Pour arrêter les effets de cette concurrence, l'Angleterre fit revivre un bill de 1756, dont les dispositions, tombées en désuétude, violaient manifestement le droit des gens. Ce bill avait pour objet de priver les neutres de tout commerce qui n'était pas entièrement libre pour les puissances belligérantes, ou, pour mieux dire, son véritable but était de ne reconnaître aucun neutre. Les ordres du conseil qui, en vertu de ce bill, furent promul-

gués le 8 janvier 1793, en assurèrent l'exécution la plus stricte, et devinrent la source de vexations sans nombre pour le commerce américain. Mais ils étaient encore tolérables comparativement à ceux du 6 novembre suivant, qu'on délivra secrètement aux croisières anglaises, et qui les autorisaient à capturer tout navire chargé des produits d'aucunes colonies françaises, ou portant des provisions ou des renforts aux dites colonies. Tous nos négocians, d'un accord unanime, s'exprimèrent dans les termes les plus forts contre une mesure si perfide, si tyrannique, et qui portait un coup si funeste à notre commerce. La guerre de la révolution n'était pas oubliée; celle que nous faisaient les Sauvages et dont on ne connaissait que trop les instigateurs, était dans toute sa force : de pareils procédés étaient sans doute peu propres à nous faire nourrir des dispositions amicales envers l'Angleterre : aussi la guerre fut-elle demandée de toutes parts, et il fallut toute la fermeté de Washington pour résister au vœu général. Ce grand homme avait pris pour règle de sa conduite de se tenir éloigné de la politique de l'Europe, et surtout de ne point s'engager dans les guerres qui la désolaient; en conséquence il se borna

à envoyer M. Jay en Angleterre, avec la mission spéciale de présenter de fortes remontrances. Cette mission eut pour résultat le fameux traité de 1794 que la nation ne sanctionna qu'avec beaucoup de répugnance; et l'expérience nous apprit bientôt qu'en éloignant la guerre pour le moment, nous avions été loin de détruire les causes qui devaient l'amener plus tard.

Les Anglais, dans de nouveaux ordres du conseil qu'ils promulguèrent en 1795 et 1798, reproduisirent, avec quelques légères modifications, toutes les anciennes dispositions dont nous avions eu à nous plaindre; et jusqu'à la paix d'Amiens les mêmes vexations, les mêmes abus de pouvoir, se renouvelèrent continuellement sans que le général Washington ni M. Adam pussent jamais en obtenir satisfaction, et sans que l'Angleterre reconnût ses véritables intérêts, et voulût adopter vis-à-vis de nous une politique plus libérale, et fondée sur les principes de l'équité.

Tandis que la Grande-Bretagne vexait ainsi notre commerce, elle nous donna un autre sujet de

plainte bien plus grave et bien plus sensible, puisqu'il concernait la liberté individuelle de chacun de nos citoyens. Seule parmi les nations modernes elle ne considère pas le pavillon comme une sauvegarde suffisante pour ceux qui naviguent sous sa protection. Aussi la vit-on en pleine paix venir arracher de nos vaisseaux leurs meilleurs matelots, et les traîner en servitude. Un outrage aussi intolérable eut d'abord pour prétexte de rechercher sur nos navires les déserteurs de la marine anglaise; ensuite on le continua pour presser, disait-on, les matelots anglais qui s'étaient engagés au service américain. Finalement chaque individu qui ne pouvait pas prouver sur le champ à l'officier anglais, chargé de la visite, qu'il était vraiment Américain de naissance, était, sans autre forme, emmené et retenu dans le plus odieux esclavage.

Aux remontrances qu'on lui fit sur un abus si contraire au droit des gens, l'Angleterre se borna à répondre qu'il lui fallait des hommes pour manœuvrer ses nombreux vaisseaux ; — qu'elle combattait pour le maintien même de son existence; — que nous n'avions pas le droit de nous servir de

ses matelots; — que notre pavillon ne servait pas ses intérêts; —que nous n'avions aucune règle en ce qui concernait l'emploi des marins étrangers; — qu'enfin ce dont nous nous plaignions était la conséquence de notre propre imprudence. Tels furent les seuls arguments employés pour justifier une pratique si condamnable. Ils se réfutent d'eux-mêmes, et il est aisé de voir que pour oser les présenter, il fallait fouler aux pieds toute idée de justice, et se fonder uniquement sur le droit du plus fort.

L'Angleterre, d'après ce qu'elle disait, ne visitait nos navires que pour reprendre ceux de ses matelots qu'elle pouvait y rencontrer; mais sa véritable intention était de recruter sa marine à nos dépens, et de vexer, d'anéantir, s'il était possible, notre commerce. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est qu'elle pressait indistinctement sur nos bâtiments les Espagnols, les Portugais, les Danois, les Russes, les Hollandais, et même les nègres qu'elle y trouvait : se rendant ainsi coupable d'une injure gratuite envers toutes les nations civilisées aussi bien qu'envers nous.

Les choses en vinrent au point que chaque officier de la marine anglaise, qui rencontrait l'un de nos navires, passait en revue tout l'équipage pour choisir ceux des hommes qui pouvaient lui convenir; le matelot fort et vigoureux toujours était Anglais, et celui dont la mauvaise apparence semblait l'indiquer comme peu propre au service toujours était Américain! De cette manière plusieurs navires, à qui on n'avait pas laissé le nombre suffisant de bras pour les manœuvrer, furent exposés aux plus grands dangers, et d'autres, dont tout l'équipage avait été enlevé, se virent contraints de rester dans les ports où ils se trouvaient. Enfin on calcula qu'à une certaine époque, sept mille Américains au moins étaient forcément au service britannique. On a prétendu, nous le savons, que ce nombre avait été exagéré; mais n'y a-t-il pas eu aussi de l'exagération dans le nombre des Anglais qu'on assurait être au service américain? Et importait-il donc plus à la Grande-Bretagne d'empêcher que quelques-uns de ses matelots ne servissent sous un pavillon étranger, qu'à l'Amérique de voir ainsi ses enfants condamnés au pire des esclavages?

L'Angleterre n'a jamais bien connu les véritables sensations produites par cet exécrable exercice de la presse : ses préjugés et l'esprit de parti ont pu fasciner ses yeux à cet égard; mais il est vrai de dire que la nation américaine toute entière ressentit un pareil outrage avec la plus vive indignation. Que ces fiers Bretons se reportent à l'histoire romaine, ils y verront quel effet peuvent produire sur des hommes libres les mauvais traitements exercés envers le moindre de leurs frères! Qu'ils sachent surtout que le plus humble citoyen d'Amérique est beaucoup plus important qu'un obscur sujet anglais! Peut-être l'Angleterre ignorait-elle que les matelots américians diffèrent essentiellement des siens, qu'ils sont mieux élevés, qu'ils appartiennent à des familles plus considérées, qu'enfin la plupart d'entr'eux ont l'espoir fondé de devenir un jour officiers et même capitaines de navire; ou plutôt elle ne le savait que trop, et c'est ce qui lui faisait leur accorder une préférence si funeste! Mais la punition suit toujours de près les pas de l'injustice; et quand quelques-uns de ces malheureux revenaient dans leur patrie, après avoir été retenus plusieurs années à bord des vaisseaux anglais, ils ne respi-

raient que vengeance : ils faisaient partager ce sentiment à leurs compatriotes, et dès-lors on pouvait présager que ces mêmes hommes qui avaient eu tant de maux, tant d'injures à souffrir, ne seraient pas des ennemis ordinaires si jamais la guerre se déclarait. La guerre vint, et l'Angleterre peut lire dans nos fastes maritimes les conséquences du tyrannique et barbare usage de la presse!

Quoi qu'il en soit, depuis 1793 nos administrations successives ne cessèrent de faire des représentations infructueuses sur un abus de la force d'autant plus épouvantable qu'il était exercé envers des hommes libres, protégés par les lois de leur pays contre toute espèce de violences, et que la presse, même envers ses propres sujets, est de la part de l'Angleterre une violation du droit de liberté individuelle consacré dans sa constitution. Par le refus de l'Angleterre de se prêter à tout arrangement qui pût faire disparaître les prétextes et les effets d'une semblable mesure, nos marins furent contraints de porter en mer avec eux le certificat de leur origine, au risque, ainsi qu'il arriva souvent, de le voir insolemment déchirer à leurs yeux par

le moindre officier anglais, qui se trouvait ainsi appelé à prononcer arbitrairement et suivant ses caprices sur la liberté, le bonheur, et on peut même dire la vie de tout Américain qu'il rencontrait. De pareils attentats ne peuvent être dignement comparés qu'aux horribles tributs que Minos et Montezuma exigeaient pour fournir de victimes humaines les autels de leurs impitoyables dieux!

Enfin les Anglais, portant l'audace à son comble, vinrent jusque sous nos yeux, dans l'intérieur même de la *Chesapeake*, enlever des matelots sur un de nos navires. A un pareil affront, la nation entière se leva dans une sorte de frénésie; l'indignation publique éclata plus hautement encore qu'en 1793; les disputes de partis cessèrent tout-à-coup; le peuple se réunit en assemblée dans chaque village; les journaux ne furent plus remplis que de provocations contre nos insolents agresseurs : de toutes parts des compagnies de volontaires se formèrent, et enfin, dans la rage universelle, on n'entendit plus que ce cri : Guerre! guerre immédiate aux Anglais! Dès ce moment, tout sentiment amical envers la Grande-Bretagne fut éteint; on apporta

les plus grands soins à la discipline des milices; tout fut préparé pour la réunion en corps des nombreux volontaires qui offraient leurs services; et le gouvernement ne négligea aucune des précautions nécessaires à la défense nationale.

Cependant nous eûmes encore recours aux négociations; et, cette fois, l'Angleterre, s'apercevant que nous étions fortement décidés à soutenir nos droits, crut devoir, pour éviter la guerre, faire un peu fléchir son orgueil accoutumé. Elle se soumit à ramener nos matelots sur le pont même du navire d'où ils avaient été enlevés; mais au même moment, par une bizarrerie étrange, elle récompensait l'officier qui s'était rendu coupable de la violence qu'elle se voyait forcée de réparer.

Pour excuser ce qui s'était passé, l'Angleterre *daigna* nous dire *sérieusement* qu'elle n'avait jamais prétendu presser des citoyens américains, aveu qu'elle semblait considérer comme vraiment magnanime : ainsi donc c'était à grand'peine qu'elle reconnaissait que nos citoyens n'étaient pas sa propriété! ô comble de l'humiliation pour nous! preuve

la plus forte de notre mauvaise politique, en nous bornant pour un attentat si épouvantable à des remontrances pacifiques ! Oui, tout Américain doit le sentir, c'était à des mesures plus efficaces que, depuis long-temps, nous aurions dû recourir pour venger nos concitoyens outragés, rétablir l'honneur national si cruellement blessé, et enfin nous acquitter dignement des devoirs sacrés que la patrie nous imposait !

Après avoir ainsi exposé succinctement ce que nous eûmes à souffrir de cet usage exécrable de la presse, il nous faut reprendre l'autre grave sujet de plainte que les Anglais nous donnèrent en mettant toutes sortes d'entraves à notre commerce, ou plutôt en l'anéantissant tout-à-fait.

En mai 1806, la Grande-Bretagne mit en vigueur son système de blocus nominal : le but de ce système, qui ne portait que sur nous, seuls neutres alors, était de nous interdire tout commerce avec la France et les pays qui en dépendaient. Le décret de Berlin, que par suite le chef du gouvernement français rendit le 6 novembre, fut communiqué à

notre ministre à Londres, par le gouvernement anglais, avec menace que s'il était mis à exécution, l'Angleterre adopterait de semblables mesures; mais, sans attendre ce qui pourrait résulter de nos représentations auprès de la France, et quinze jours seulement après que le décret lui eut été connu, l'Angleterre promulgua les ordres du conseil du 7 janvier 1807, portant défense à tout navire de commercer d'un port quelconque de France à tout autre d'où les Anglais étaient exclus. Ces ordres du conseil donnèrent lieu au décret de Milan, par lequel Napoléon paraît avoir voulu forcer tous les neutres à se ranger de son côté. Aussi ce décret nous blessa-t-il bien plus que l'Angleterre. Seuls nous eûmes à souffrir de toutes ces mesures, qui, des deux côtés, violaient également tous les droits de la neutralité; et l'Angleterre en tira même une sorte de bénéfice par le coup terrible que cet état de choses porta à notre commerce, et par l'impossibilité où il nous réduisit de déployer aucune voile sans sa permission. Enfin, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites, la France et l'Angleterre présentaient le spectacle de deux voleurs, qui, après avoir dévalisé de concert un

malheureux voyageur, se disputent ses dépouilles. Et voilà pourtant ce qu'on appelait des représailles!

Malgré le désir bien sincère et évidemment manifesté par les Etats-Unis de rester en paix, chacun des belligérants les accusait de partialité. La France prétendait que nous nous laissions voler avec plus de patience par sa rivale que par elle, et l'Angleterre déclarait hautement qu'à elle seule appartenait le droit de nous piller. Chacune de ces puissances semblait mettre pour première condition à ce qu'elle nous rendît justice, que nous forçassions son adversaire à respecter nos droits. Dans une situation si singulière, la conduite la plus sage parut être de nous abstenir de tout commerce étranger; mais l'expérience nous apprit bientôt que, par des raisons qu'il est inutile de répéter, notre système d'embargo ne pouvait être mis à exécution. Nous y substituâmes un système de restrictions, et nous mîmes chacune des puissances belligérantes, pour peu qu'elle voulût renoncer à ses mesures injurieuses, à même de nous rendre ennemis déclarés de l'autre. Napoléon, le premier, annonça l'intention de revenir aux principes de la justice; et notre

gouvernement, partie souffrante, se déclara satisfait de la nouvelle marche qu'il adoptait. Il n'en fut pas de même du côté de l'Angleterre; vainement avait-elle promis de rapporter ses ordres du conseil si la France en faisait autant de ses décrets, elle refusa de croire à la déclaration officielle d'un ministre français qui annonçait les nouvelles résolutions de son gouvernement; et faute, dit-elle, de preuves suffisantes que la France fût disposée à nous bien traiter, elle laissa en vigueur toutes les mesures désastreuses qu'elle avait prises contre nous.

Pendant toutes ces discussions, nous avions éprouvé des pertes immenses en Europe, qui, jointes à toutes les déprédations exercées journellement sur nos côtes par les croiseurs anglais, avaient excité une grande fermentation dans tous les esprits. On convenait généralement que nous avions d'amples sujets de guerre contre les deux puissances belligérantes; mais les uns prétendaient que notre administration penchait trop du côté de la France, et ne montrait aucune disposition conciliatrice envers l'Angleterre; tandis que les autres soutenaient, au contraire, que la seule chose qui

avait enhardi l'Angleterre à nous faire tant de mal, et à refuser les justes réparations qui nous étaient dues, était de savoir qu'elle avait un parti puissant dans le sein même de notre union, principalement dans les états de l'Est, et dans les grandes cités commerciales.

Pendant que l'esprit public était ainsi agité par nos querelles avec la France et l'Angleterre, nos frontières se voyaient menacées des hostilités des Sauvages, agissant, comme à l'ordinaire, à l'instigation et sous l'influence des Anglais. On a souvent accusé les Etats-Unis de violence et d'injustice envers les Indiens; un tel reproche n'est nullement fondé. Par suite de l'accroissement de notre population, nous nous sommes vus contraints d'occuper des terres sur lesquelles ils chassaient; mais loin d'agir comme les autres nations civilisées, et de prendre ces terres sans avoir égard aux droits des premiers possesseurs, toujours nous avons cherché à les obtenir à l'amiable et par des marchés avantageux pour les deux partis. Oui! cette vérité doit être hautement proclamée, les Etats-Unis les premiers ont reconnu les droits territoriaux des In-

diens, de même que les premiers ils ont, comme nation, aboli la traite des noirs et l'esclavage domestique.

Il existait à cette époque un guerrier indien, fameux par son inimitié constante pour les blancs : il avait formé le projet d'unir toutes les tribus dans une ligue, dont l'objet était d'opposer une barrière à toute nouvelle extension des établissements civilisés. Tecumseh, c'est ainsi qu'il se nommait, était un redoutable ennemi; brave, actif, infatigable, il visitait les peuplades les plus reculées pour les faire entrer dans ses vues; usant à propos de toutes sortes d'artifices, doué d'une éloquence vraiment étonnante, il savait amener les Indiens à tout ce qu'il voulait; et pour produire plus d'effet encore sur leur esprit superstitieux, il se faisait accompagner par son frère, sorte de magicien, qu'on nommait *le Prophète*.

Tecumseh avait reçu des Anglais la promesse de tous les secours nécessaires pour réaliser ses plans; aussi se présenta-t-il en 1811 à une conférence tenue à *Vincennes* par le général Harrison, gouver-

neur d'Indiana; et sous le prétexte de faire des représentations sur un marché que nous avions conclu avec les *Kickapoos* et quelques autres tribus pour l'acquisition d'un vaste terrain, il se plaignit amèrement et dans le style le plus énergique des usurpations des Américains, faisant un narré fidèle des progrès successifs de nos établissements depuis le moment où ils commencèrent à se former sur les rives de la *Delaware,* jusqu'à l'époque où il parlait. Et comme, en lui répondant, le général Harrison cherchait à justifier nos procédés, ce fougueux Indien saisit avec rage son *tomahawk* (*), et donna un démenti formel au général : vingt ou trente guerriers qui l'accompagnaient imitèrent son exemple; et peut-être la vie du général eût-elle été en danger, s'il n'avait eu la précaution de placer près de lui quelques soldats dont la présence mit un frein à la furie des Sauvages. Mais la conférence se rompit, et la guerre parut devoir suivre de près.

En effet, à la fin de cette année (1811), les ha-

(*) Sorte de massue dont les Indiens sont armés.
(*Note du traducteur.*)

bitants des frontières ayant conçu les plus vives alarmes des préparatifs que faisaient les Indiens, le général Harrison résolut de prévenir leurs agressions, et de marcher, sans plus tarder, sur *Prophet's Town* (ville du Prophète), avec un corps de milice du Kentucky et d'Indiana, et le 4e régiment des Etats-Unis, commandé par le colonel Boyd. Arrivé au mois de novembre à quelques milles seulement de *Prophet's Town*, les principaux chefs vinrent au devant de lui, chargés en apparence d'offres de paix et de soumission. Ils prièrent le général de camper pour la nuit où il était; prétextant que la journée était trop avancée pour entrer de suite en arrangements. Mais bientôt on vit que cette démarche avait été faite dans l'intention perfide de surprendre nos troupes, car à 4 heures du matin les Indiens attaquèrent le camp avec furie, et ce ne fut qu'après un combat sanglant et longtemps douteux qu'on parvint à les repousser; leur perte fut très-considérable, et la nôtre monta à cent quatre-vingts hommes tués ou blessés; le colonel Davies, l'un des plus savants jurisconsultes d'Amérique, ainsi que le colonel White, de *Saline*, et un assez grand nombre d'autres braves of-

ficiers périrent dans cette action. Harrison, après avoir détruit *Prophet's Town* et construit quelques forts, retourna à *Vincennes*.

Le combat de *Tippecanoe*, nom qu'il reçut de l'une des branches du Wabash, près de laquelle il se donna, vint encore enflammer les Américains, déjà disposés à la guerre; et un événement maritime, qui eut lieu peu après, fut loin de calmer l'effervescence des esprits. Le commodore Rodgers, naviguant sur nos côtes, rencontra pendant la nuit une frégate anglaise, qu'on sut plus tard être le *Petit-Belt*. Le commodore lui ayant demandé qui elle était, le capitaine anglais, pour toute réponse, lui adressa la même question, et tira de suite plusieurs coups de canon : le commodore américain riposta en tirant toute sa volée; ce qui produisit un tel effet que l'Anglais se vit forcé de crier *merci*. Tel fut le premier échec que l'orgueil britannique reçut de nous sur l'Océan.

Cependant, malgré l'agitation qui croissait toujours, on hésitait encore à déclarer la guerre; elle pouvait avoir des suites si funestes, c'était pour

l'Amérique une expérience si périlleuse, qu'on peut facilement s'expliquer la longue patience que notre gouvernement mit à supporter les continuels outrages de l'Angleterre. Mais la conduite de celle-ci, devenant chaque jour plus intolérable, nous força enfin à prendre un parti décisif; et il ne nous resta plus qu'à voir contre laquelle des deux puissances belligérantes il nous convenait de tourner nos armes. La guerre contre Napoléon n'aurait été, pour ainsi dire, que nominale, et se serait bornée de notre part à n'avoir plus aucun rapport avec les contrées qu'il gouvernait, à moins que, contrairement à tous nos intérêts, nous n'eussions formé une alliance intime avec les Anglais; tandis que de l'autre côté, en attaquant la Grande-Bretagne, contre laquelle nous avions tant et de si justes causes de ressentiment, l'envahissement de ses provinces canadiennes, des pertes immenses à faire éprouver à son commerce et à sa marine, étaient des effets réels et immédiats que nous pouvions espérer, sans que pour cela il nous fût nécessaire de contracter aucune alliance avec Napoléon. Aussi ce dernier parti, le plus sage sans doute, fut celui auquel notre gouvernement s'arrêta.

Une telle résolution fit dire qu'il était peu généreux de notre part d'attaquer l'Angleterre, alors qu'elle combattait pour la défense même de son existence, et qu'elle soutenait seule la cause de toutes les nations civilisées. Pourquoi donc l'Angleterre, dans un tel moment, comblait-elle la mesure de ses indignités? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'elle combattait pour une si juste cause? Beaucoup de bons esprits n'ont vu dans ses longs efforts contre la France que le désir de sortir victorieuse d'une lutte dont le sceptre du monde devait être le prix. Etait-ce au moment où, déjà maîtresse absolue de l'Océan, l'Angleterre menait de front tant de projets d'agrandissement dans les deux hémisphères, qu'elle pouvait valablement prétendre agir pour sa seule défense? Une descente sur ses côtes, une invasion de son territoire, étaient des projets chimériques, désormais reconnus tels par Napoléon lui-même. Les plans gigantesques de ce despote, loin d'être effrayants pour l'Angleterre, comme elle feignait de le croire, formaient sa meilleure sauvegarde; car ils tenaient éveillées les jalousies, les craintes des autres nations, et ils minaient sourdement le trône de celui qui les avait formés. N'avons-

nous pas vu combien peu furent solides toutes ses conquêtes? N'est-il pas prouvé que ses tentatives contre l'Espagne et la Russie étaient aussi folles que téméraires? Non, jamais l'Angleterre ne fut dans un véritable danger; non, elle ne soutenait pas la cause des nations, mais celle de sa seule ambition; non, elle n'était pas le boulevard de la civilisation, mais la cruelle et perfide instigatrice des Sauvages; non, enfin, elle n'était pas la dernière espérance du monde. — Un pareil titre ne convient qu'à l'Amérique, qui, sans se proclamer fastueusement la protectrice des nations, offre la preuve vivante que la tyrannie n'est pas nécessaire à la stabilité des états, et que, pour être grand, heureux, prospère, un peuple ne doit ni se dégrader, ni se laisser avilir.

HISTOIRE

DE LA GUERRE SOUTENUE

PAR

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CONTRE L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815.

CHAPITRE PREMIER.

Déclaration de guerre. — Le général Hull va à *Détroit*. — Il entre dans le Canada. — Escarmouches sur la rivière *aux Canards*. — Engagement de *Brownstown*, — Prise de *Michillimackinac*. — Prise de *Chicago*. — Combat de *Magagua*. — Le général Hull se rend aux Anglais.

UNE période bien intéressante dans l'histoire de notre jeune nation s'approchait; nos rapports avec la Grande-Bretagne devenaient chaque jour plus hostiles; l'orage grossissait à vue d'œil, et il ne restait plus qu'un faible espoir que les nuages amoncelés sur notre horizon politique

pussent se dissiper sans produire les effets terribles dont ils nous menaçaient.

Dans ces graves conjonctures, la session du congrès s'était prolongée bien au de-là de son terme ordinaire; et l'Amérique, dans une attente pleine d'anxiété, tournait tous ses regards vers ses représentants.

Le 5 juin 1812, le président avait déposé devant le congrès la correspondance qui avait eu lieu entre notre secrétaire d'état et le ministre anglais près notre gouvernement: cette correspondance semblait enlever toute idée d'en venir à un accommodement relativement aux deux points principaux de la dispute, c'est-à-dire les ordres du conseil, et la presse des matelots. Néanmoins nous avions été si souvent sur le point d'une rupture avec la Grande-Bretagne, que, même dans la circonstance présente, les personnes les mieux instruites ne pouvaient faire aucune conjecture certaine sur la résolution qui serait adoptée. Mais, il faut le dire, la grande majorité de la nation était pour la guerre, et la voix publique se faisait entendre hautement à ce sujet.

Enfin le 18 juin, dans une séance à huis-clos,

la mesure qui appelait la nation aux armes fut solennellement discutée : cette discussion avait été provoquée par le président, qui, dans un message plein de force, après avoir rappelé les divers sujets de plainte que l'Angleterre nous avait donnés, concluait en assurant que, dans son opinion, la guerre était le seul remède qui nous restât. Cet avis fut partagé par le comité des affaires étrangères auquel le message avait été renvoyé; le congrès prit une décision conforme, et cette décision ayant immédiatement reçu la sanction du président, le lendemain, 19 juin 1812, la guerre fut proclamée.

Cet acte de la législature nationale, acte si important par les nombreux événements dont il devait être la source, fut reçu avec des sentiments différents. Dans quelques lieux, il produisit des démonstrations de joie semblables à celles qui suivirent notre déclaration d'indépendance. De pareilles démonstrations étaient, selon nous, blâmables ; car la guerre est par elle-même une effroyable calamité; et quoiqu'elle fût devenue inévitable dans la présente situation du monde, où le fort méprisait les droits du faible, on devait la recevoir sans

abattement, mais sans gaîté. A la vérité un grand nombre de citoyens considéraient la guerre actuelle avec l'Angleterre, non pas comme une de ces guerres entreprises pour de légers sujets, ou dans un but purement politique, mais comme une lutte nouvelle dont le résultat devait être de consolider à jamais notre indépendance.

Sur les côtes, au contraire, et généralement dans les états de l'Est, la déclaration de guerre fit naître des sensations bien pénibles. Le noir nuage qui venait tout-à-coup obscurcir notre prospérité commerciale, causait une tristesse sombre, semblable à celle que produit une éclipse de soleil. En effet, le commerce des grandes cités, tout restreint qu'il était par les déprédations des deux grandes puissances belligérantes de l'Europe, se continuait cependant dans l'attente de meilleurs jours; mais il allait être tout-à-fait interrompu; les navires resteraient inutiles dans les ports, et le commerçant, sans occupation, devait fermer ses comptoirs.

C'est ainsi que les sentiments étaient divers dans les différentes parties des Etats-Unis;

chose peu étonnante, sans doute, si l'on considère que dans un pays aussi vaste que le nôtre, la guerre devait se faire sentir plus sévèrement sur certains points que sur d'autres; d'ailleurs, on doit faire observer que beaucoup de personnes envisageaient la mesure adoptée comme une expérience infiniment hasardeuse; car on pensait assez généralement que la forme de notre gouvernement, par le manque de force suffisante dans la branche exécutive, et par les divisions inévitables dans nos assemblées nationales, était peu propre à la guerre; et comme notre union n'était pas encore parfaitement cimentée, on craignait que si quelques parties du territoire se trouvaient trop grièvement atteintés, il ne s'ensuivît la dissolution de la fédération, ce monument le plus noble de l'esprit humain. Enfin le parti puissant qui s'opposait à la guerre prétendait qu'on pouvait encore négocier avec l'Angleterre, que les hostilités qu'on allait commencer n'auraient pour résultat que de servir les intérêts de la France, et que nous étions loin d'être prêts à entrer dans la lice. L'unanimité, ajoutaient les gens de cette opinion, chose si nécessaire dans une affaire aussi grave, ne peut être espérée; et, au grand détriment de la chose publique, les opérations de la

guerre seront souvent entravées par l'opposition de la partie la plus riche et la plus éclairée de la population. Voyez, s'écriaient-ils, nos ports sur l'Atlantique exposés à tous les dangers, les états du Sud ouverts sans défense aux incursions d'une multitude de maraudeurs, et enfin, spectacle effroyable ! nos frontières occidentales en proie au carnage et à la dévastation, suite nécessaire de la guerre des Sauvages !

D'autres personnes voyaient les choses sous un point de vue plus favorable ; elles espéraient que bientôt le Canada deviendrait notre conquête, que les Florides, si l'Espagne se joignait à l'Angleterre, tomberaient également en notre pouvoir ; qu'ainsi, nous serions débarrassés de voisins inquiets et incommodes, et que nous mettrions à fin pour toujours ces hostilités affreuses dans lesquelles nous avions été si souvent engagés avec les Sauvages. Certainement ces espérances paraissaient bien fondées ; mais alors nous ne connaissions pas combien nous manquait l'expérience si nécessaire pour bien mener les opérations de la guerre, et nous ne savions même pas comment user de la vaste étendue de nos ressources. C'est à cette double ignorance que doivent s'attribuer les calamités

que nous eûmes plus tard à supporter, et dont nous aurons à faire le triste récit.

Depuis quelques années l'esprit militaire s'était graduellement répandu au sein de la nation. Partout on avait mis le plus grand soin à discipliner des compagnies de volontaires; partout on voyait naître l'émulation entre les citoyens, et tous cherchaient à exceller dans les exercices militaires; mais l'organisation de l'armée de ligne était loin d'offrir une apparence aussi flatteuse: en vain le congrès avait-il autorisé l'enrôlement de vingt-cinq mille hommes; le nombre d'individus sans moyens d'existence, et par conséquent forcés par la nécessité à se faire soldats était si peu considérable, qu'on avait trouvé impossible de remplir de cette manière les cadres de l'armée. Au moment de la déclaration de guerre les hommes sous les armes montaient à peine à cinq mille, et encore se trouvaient-ils dispersés sur toute l'étendue de notre immense territoire. Pour remédier à ce fâcheux état de choses, le président fut autorisé à accepter les services de cinquante mille volontaires, et à appeler sous les armes cent mille miliciens: on ne pouvait guère compter sur une pareille force que pour la défense

des côtes et des frontières ; cependant une difficulté plus grave existait encore : les meilleures troupes ne sont rien si elles n'ont à leur tête des officiers instruits et expérimentés, et nous en manquions absolument ; car, parmi les officiers qui avaient fait la guerre de la révolution, tous ceux qui s'étaient distingués dans les grades supérieurs, étaient ou morts ou très-âgés, et ceux qui, ayant pris part à cette même guerre, étaient encore en état de servir, n'avaient exercé que des emplois subalternes, et avaient d'ailleurs, dans un long repos, perdu toutes leurs habitudes militaires. Toutefois ces derniers, par cela seul qu'ils avaient déjà fait la guerre, n'importe en quelle qualité, inspiraient la plus vive confiance ; et cette disposition à leur égard ne changea que quand l'expérience nous eut cruellement appris que pour être capable de commander une armée, il ne suffisait pas d'avoir bravement payé de sa personne dans les combats dont notre indépendance fut le résultat. Telle était notre situation au commencement des hostilités, et tout portait à croire que les premiers coups seraient frappés du côté du Canada ; car on savait que les préparatifs militaires n'y étaient pas plus avancés que dans les États-Unis, et nous

avions déjà une petite armée rassemblée sur cette frontière.

Le gouverneur Hull, pour s'opposer et mettre un frein aux agressions réitérées des Indiens, avait réuni, dès le 29 avril, douze cents volontaires de l'état d'Ohio, et s'étant avancé jusquà *Urbana*, il y fut joint par le 4e régiment d'infanterie des Etats-Unis : ces deux corps, après leur jonction, se mirent de suite en route à travers le désert qui appartient encore aux Indiens, et qui sépare la partie habitée de l'état d'Ohio du terrritoire Michigan.

Depuis *Urbana* jusqu'*à Rapid*, dans une distance de cent vingt milles, le pays est tout-à-fait inhabité, très-marécageux, et ne présente aucune route. Ensuite, de *Rapid* jusqu'à *Détroit* on trouve à la vérité sur les bords du *Miami*, et de la rivière *Détroit*, quelques établissements épars, principalement formés par des Canadiens; mais en général tout ce territoire est très-peu peuplé, et compte à peine 6000 âmes répandues sur sa vaste étendue. L'armée du général Hull eut à surmonter des obstacles de tous genres en traversant cette contrée sombre

et presqu'inexplorée ; et ce ne fut qu'après de grandes fatigues qu'elle parvint à *Détroit* vers la fin de juin. Là, l'aspect d'une campagne ouverte et tout-à-fait romantique inspira une nouvelle ardeur à cette petite troupe, composée en partie des jeunes gens les plus actifs et les plus hardis de l'état d'Ohio, et qui tous à l'envi brûlaient de trouver l'occasion de signaler leur courage.

Après avoir pris quelques rafraîchissements à *Détroit*, et y avoir malheureusement embarqué leurs gros bagages sur une goëlette afin de rendre leur marche plus légère, nos troupes se remirent en route. Ce fut seulement alors qu'elles apprirent la déclaration de guerre; et elles reçurent presqu'en même temps la fâcheuse nouvelle que la goëlette qui portait leurs effets avait été capturée par l'ennemi, ainsi que trente soldats et un lieutenant qu'elle avait à bord.

Le 5 juillet, l'armée campa à *Springswell* qui se trouve sur le bord de la rivière *Détroit* vis-à-vis *Sandwich*, et à quelques milles seulement du fort *Détroit*. Depuis plusieurs jours on avait été obligé d'être continuellement sur ses gardes pour éviter d'être attaqué à l'im-

proviste par les Indiens et par leurs alliés, qui, sans l'arrivée opportune de nos troupes, se seraient emparés de *Détroit* : déjà ils avaient construit quelques ouvrages sur le bord opposé de la rivière, et ils avaient fortifié une position à environ trois milles plus bas; mais le feu bien dirigé de l'artillerie américaine les força bientôt d'abandonner ces deux redoutes.

C'était alors la saison la plus favorable pour commencer les opérations contre le Haut-Canada; et comme le gouverneur Hull avait reçu le pouvoir discrétionnaire de prendre l'offensive, l'invasion immédiate de cette province fut résolue. On s'occupa de suite des préparatifs nécessaires, et des bateaux furent rassemblés pour effectuer le passage de toutes les troupes à-la-fois.

Les Anglais, s'apercevant de ce projet, essayèrent de construire une batterie pour s'opposer au débarquement : deux fois on détruisit les travaux commencés; mais les ayant repris une troisième fois, on les laissa faire, attendu que notre armée pouvait aisément débarquer au-dessus ou au-dessous du point qu'ils avaient fortifié, et de cette manière se tenir hors de la

portée de leur batterie qui était armée de sept canons de petit calibre et de deux mortiers.

Le 12 juillet, tout étant prêt, l'armée s'embarqua et mit à terre sur la rive opposée sans coups férir; elle entra de suite dans le village de *Sandwich*. Les Anglais avaient fait marcher une partie des habitants de ce village sur *Malden*, pour aider à le défendre: mais ceux qui étaient restés n'ayant fait aucun signe de résistance, leurs personnes et leurs propriétés furent respectées.

Le général Hull fit immédiatement une proclamation dans laquelle il annonçait l'invasion du Canada, et, en assurant les habitants de sa protection, il les engageait fortement à ne prendre aucune part à la guerre. Cette proclamation était d'un style énergique, et nul doute qu'on ne l'eût considérée comme éloquente si le général avait eu le bonheur de réussir dans son entreprise. Les Anglais l'ont amèrement censurée, 1° comme cherchant à faire rompre par des sujets la foi qu'ils avaient jurée; 2° comme violant les lois de la guerre établies parmi les nations civilisées, en déclarant qu'aucun quartier ne serait accordé à ceux

des blancs qu'on trouverait combattant à côté des Indiens. Le premier de ces reproches est sans doute assez singulier, lorsqu'il est adressé à une armée d'invasion. Quant au second, on peut répondre que les Indiens n'accordant jamais aucun quartier, il paraît de toute justice d'user de représailles, non-seulement envers eux, mais même envers ceux qui combattent avec eux, et qu'on peut supposer agir avec les mêmes intentions. Toutefois on ne peut croire sérieusement que le général Hull ait eu l'intention de mettre ses menaces à exécution : son seul dessein était d'empêcher, s'il était possible, qu'on ne se servît des Sauvages ; et dans tous les cas ce projet venait de lui seul, il n'avait pas reçu l'autorisation du gouvernement, et jamais il n'a été réalisé.

En peu de jours, nos troupes occupèrent tout le pays qui est baigné par la *Trench*, ou *Tamise*, charmante rivière, dont les bords sont très-peuplés. Cette opération fut conduite par le colonel M'Arthur, qui revint ensuite au camp après s'être emparé d'une grande quantité de couvertures, de munitions et autres objets. Le colonel Cass fut alors envoyé dans une direction opposée ; il avait avec lui deux cent quatre-vingts hommes, et il était chargé

de reconnaître la position des Anglais et des Indiens et de s'avancer jusqu'au fort *Malden*. Ce fort, bâti à l'embouchure de la rivière *Détroit* dans le lac *Erié*, se trouvait à treize milles au sud du lieu où le général Hull avait posé son camp. Le colonel Cass suivit la rivière *Détroit* jusqu'à l'endroit où la rivière *aux Canards* vient y mêler ses eaux à quatre milles du fort *Malden*. Là, ayant trouvé un détachement anglais en possession du pont posé sur la rivière *aux Canards*, il laissa une compagnie de tirailleurs sous les ordres du capitaine Robinson, en le chargeant de tirer de loin sur l'ennemi, pour détourner son attention jusqu'au moment où le reste de la troupe, après avoir passé la rivière à gué plus haut, paraîtrait sur le bord opposé. Ce plan sagement concerté ne réussit pas ; car, faute de bien connaître le pays, le colonel Cass ne put se rendre au lieu désigné que fort tard dans la soirée, et pendant ce temps les Anglais, qui s'étaient aperçus des intentions du colonel, avaient demandé et reçu du renfort. Malgré ce contre-temps, il y eut une vive escarmouche, par suite de laquelle les Anglais furent délogés de leur position, après avoir perdu onze hommes tués ou blessés, et avoir

été en outre abandonnés par plusieurs déserteurs. Le colonel Cass n'ayant pas reçu l'ordre de se maintenir sur ce point, bien important cependant puisqu'il formait le seul obstacle qui existât entre le camp américain et le fort *Malden*, crut devoir se retirer. Les Anglais, profitant de cette négligence, revinrent sur leurs pas, enlevèrent les madriers qui couvraient le pont, et construisirent en outre quelques ouvrages sur le bord de la rivière pour en empêcher le passage.

Quelques jours après, il y eut un nouvel engagement entre la garde du pont et le colonel M'Arthur à la tête de cent cinquante hommes. Les Anglais avaient quatre-vingt-cinq soldats de troupes de ligne, à peu près deux fois autant de miliciens, et un nombre considérable d'Indiens ; ils étaient de plus soutenus par la corvette la *Queen Charlotte* et par quelques bateaux canonniers qui se trouvaient à l'embouchure de la rivière *aux Canards*. Le colonel M'Arthur, s'étant trop approché de l'ennemi pour reconnaître sa position, était au moment d'être coupé de sa troupe, quand un messager vint en toute hâte lui annoncer que plusieurs Indiens s'étaient placés sur ses derrières : il s'aperçut en effet que presque tous

ceux qui se trouvaient d'abord dans la batterie avaient disparu ; et à peine eut-il tourné bride, que lui et ses deux compagnons, le docteur M'Anaw et le capitaine Pathuff, essuyèrent le feu des Indiens qui tiraient du milieu des broussailles où ils s'étaient glissés. Au bruit de la mousqueterie, le détachement américain accourut au secours de son chef, et força les Indiens à se se retirer. On assure que, dans cette circonstance, les Indiens étaient conduits par l'audacieux Tecumseh en personne.

Ces petites affaires, dans lesquelles les Américains avaient été généralement victorieux, leur inspirèrent une grande confiance, et elles produisirent le même effet sur beaucoup de Canadiens, qui, se fiant aux promesses contenues dans la proclamation du général Hull, vinrent se placer sous sa protection et se joindre à nos étendards ; mais tout ceci ne servait que de prélude aux grandes opérations qui avaient pour objet la prise du fort *Malden:* prise sans laquelle on pouvait dire qu'il n'y avait rien de fait. Les préparatifs du siège n'avançaient que lentement ; il semblait que rien n'avait été prévu, et ce ne fut qu'au commencement d'août qu'on put avoir deux pièces de 24 et trois obusiers montés. Dans

l'intervalle, rien n'avait été tenté contre le fort. La prise de cette place, qui d'abord paraissait nécessaire pour pouvoir se livrer à des opérations ultérieures, était devenue maintenant indispensable pour la sûreté même de l'armée; car un malheur tout-à-fait inattendu, la reddition du fort *Michillimackinac*, avait eu lieu dans le mois précédent.

Le 16 juillet, un parti de trois cents soldats anglais et de plus de six cents Indiens s'était embarqué à *Saint-Joseph*, et avait descendu le matin suivant dans l'île où est situé le fort *Michillimackinac*. Un prisonnier fut relâché pour aller annoncer à la garnison et aux habitants du village que, si on tentait la moindre résistance, tous seraient indistinctement passés au fil de l'épée. A une pareille menace la plupart des habitants coururent se mettre sous la protection de l'ennemi. La garnison n'était que de cinquante-six hommes commandés par le lieutenant d'artillerie Hauks; les Anglais lui envoyèrent un parlementaire pour le sommer de se rendre, et ce fut la première intimation de la guerre qu'on eût recue au fort. Jusques-là, le commandant américain avait cru qu'il ne s'agissait que d'une de ces attaques des Indiens, si fréquente

dans les derniers temps, et il était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais maintenant, considérant qu'il ne pouvait avoir aucun espoir de résister à des forces aussi considérables que celles qui l'attaquaient, et que de l'essayer serait compromettre inutilement la vie de ses soldats, et celle des habitants qui s'étaient placés sous sa protection, il pensa convenable d'accepter la capitulation qui lui était offerte. En conséquence, après avoir stipulé que les personnes et les propriétés des habitants seraient respectées, la garnison se rendit prisonnière, et les Anglais, sans avoir tiré un coup de fusil, prirent possession de la position la plus forte des Etats-Unis, et que, pour cette raison, on appelle communément le *Gibraltar américain*. Le fort *Michillimackinac* était, par sa position, de la plus haute importance; car il domine tout le commerce du nord-ouest, qui est obligé de venir passer sous ses batteries. De ce fort, l'on pouvait en outre intercepter aisément tous les secours que les Indiens voudraient envoyer vers l'est, et en même temps s'opposer aux incursions que ces peuplades turbulentes et infatigables tenteraient de faire.

Quelques personnes jetèrent le blâme de

cette affaire sur le gouvernement, d'autres sur le général Hull; les faits suivants mettront le lecteur à même de juger ce qu'on doit en penser. Le général ne parvint à *Détroit* que le 5 juillet, et la prise de *Michillimackinac* date du 17; la distance entre ces deux forts est de cent quarante milles. A cela nous devons ajouter qu'il paraîtra peu étonnant que les Anglais aient su à *Malden* la déclaration de guerre plus vite que le général américain, si l'on considère que par l'activité des gens qui trafiquent avec les Indiens, et au moyen des établissements anglais qui sont placés à des distances assez rapprochées tout le long des lacs, les nouvelles circulent avec une grande promptitude; mais toutefois il est difficile de se rendre compte de la lenteur que la nouvelle de la guerre mit à parvenir à *Détroit*, et l'on ne sait si une pareille lenteur doit être attribuée à des accidents, ou à une négligence aussi coupable que funeste.

Cet événement déplorable fut connu du général Hull le 23 juillet, au moment où il faisait ses préparatifs pour attaquer le fort *Malden*. Les Anglais avaient dès-lors reçu des renforts considérables de troupes réglées et d'Indiens. On avait laissé échapper l'instant

propice ; car il paraît bien prouvé que si de suite on avait donné l'assaut au fort, il eût indubitablement été enlevé. C'était l'opinion unanime des officiers, et le général ne s'était refusé à s'y rendre que par de vains motifs. Ayant donc négligé cette occasion si favorable, il ne pouvait plus espérer de se rendre maître de la place, sans être muni d'un train d'artillerie, et de toutes les choses nécessaires pour un siège régulier. La nécessité d'occuper *Malden* devenait chaque jour plus urgente. On devait s'attendre que la prise de *Michillimackinac* entraînerait celle de *Chicago*, et de tous les autres postes de l'ouest, et que les tribus indiennes, avec toutes les forces de la compagnie anglaise du nord-ouest, allaient fondre sur nous, ce qui mettrait notre armée dans une position extrêmement critique.

Le général, apercevant les dangers qu'il courait, envoya de nombreux exprès pour demander des renforts; l'espérance où il était d'en recevoir fut probablement ce qui le fit agir si lentement dans ses mouvements contre *Malden*, et borner ses opérations à une guerre de partisans qui n'aboutissait à rien. D'un autre côté on ne lui envoyait aucun secours, dans la ferme croyance que les forces qu'il comman-

dait étaient plus que suffisantes pour effectuer ce qu'on voulait faire dans cette partie.

L'ardeur qui d'abord avait animé nos troupes se changeait graduellement en abattement, et elles perdaient dans la même proportion la confiance qu'elles avaient eue dans leur chef. Cependant, le 1er août, tout étant prêt pour attaquer *Malden*, un conseil de guerre fut convoqué, et on y décida que l'attaque devait se faire immédiatement. A cette époque la désertion continuait toujours parmi la milice canadienne, et toute l'armée reprit courage à l'annonce d'une entreprise qui, dans l'opinion générale, ne pouvait que réussir. Les canons étaient bien montés et embarqués sur des batteries flottantes; tous les autres préparatifs étaient achevés, et le jour où on devait livrer le combat à l'ennemi fut enfin fixé.

Quelque temps avant ceci, une compagnie de volontaires de l'*Ohio*, sous le commandement du capitaine Brush, était arrivée à la rivière *Raisin* avec des munitions pour l'armée. Comme, pour se rendre à *Détroit* qui était éloigné de trente-six milles, cette troupe et son convoi auraient pu courir des risques, à cause des nombreux partis ennemis qui parcouraient le pays, on jugea convenable de les

faire rester où ils se trouvaient, et d'envoyer un détachement pour augmenter l'escorte. Cette mission fut confiée au major Vanhorn, et on plaça cent cinquante hommes sous ses ordres. A son second jour de marche, se trouvant près de *Brownstown*, il fut soudainement attaqué de tous côtés par les Anglais et par les Indiens. Les Américains firent la résistance la plus opiniâtre; et comme ils étaient commandés par un officier brave et habile, ils se tirèrent d'affaire, après avoir eu dix-neuf hommes tués ou manquants, et neuf blessés. Les capitaines Gilcrease, M'Culloch et Bostler furent au nombre des tués, et le capitaine Ulry fut grièvement blessé.

A peine ce détachement avait-il quitté le camp, qu'un changement aussi soudain qu'inattendu s'était opéré dans la détermination du commandant en chef. Sans aucune cause apparente, sans que rien de nouveau fût survenu, il annonça la résolution d'abandonner son plan d'attaque sur *Malden*, et même de se retirer en arrière de la position qu'il occupait alors. Une pareille résolution fit sur l'armée l'effet d'un coup de tonnerre : les volontaires murmurèrent hautement; ils furent jusqu'à taxer le général de pusillanimité et même de trahison;

leurs officiers, en qui ils avaient pleine confiance, eurent la plus grande peine à les faire rentrer et à les maintenir dans l'ordre. Dans tout le camp le désappointement et le dépit furent extrêmes, et le général perdit dès-lors toute la confiance des soldats. Car, disaient-ils, si c'est un traître il peut nous livrer à l'ennemi et nous faire massacrer; et dans tous les cas il montre bien qu'il n'a ni l'habileté, ni les talents nécessaires pour commander. Ce fut donc avec le chagrin le plus amer que cette petite mais brave armée se vit forcée d'abandonner, presque comme vaincue, les flatteuses espérances qu'elle avait conçues, au moment même où tout semblait promettre qu'elles allaient être réalisées. Elle repassa la rivière *Détroit* le 8 août, et apprit sur l'autre bord l'affaire que le major Vanhorn avait eue la veille.

Tel fut le résultat de cette expédition contre le Canada, expédition dont le succès paraissait si probable qu'on en attendait la nouvelle à tout moment dans les États-Unis: trop heureux si là s'était arrêté le malheur de nos armes! Toutefois le territoire ennemi ne fut pas totalement évacué; on laissa un détachement d'environ trois cents hommes à *Sandwich*, principalement pour donner quelque protection

aux Canadiens que la proclamation du général Hull avait induits à venir se joindre à nos troupes.

Dans cette conjoncture tout le monde s'accordait sur la nécessité d'ouvrir une communication avec la rivière *Raisin* : dans peu de semaines nos troupes pouvaient avoir le plus grand besoin du convoi amené par le capitaine Brush, et il y avait en outre de nombreux et graves inconvénients pour l'armée à se trouver ainsi coupée de l'état d'Ohio. Pour ouvrir donc cette communication, on détacha le lieutenant-colonel James Miller avec deux cents miliciens et trois cents hommes du brave 4e. régiment qui, sous le colonel Boyd, s'était si distingué à la bataille de *Tippecanoe* L'ennemi, de son côté, pensant bien que cette expédition serait de nouveau tentée, avait envoyé dans cette partie un renfort considérable tant de troupes réglées que d'Indiens, de sorte que ses forces montaient à peu près à sept cent cinquante hommes: elles pouvaient de plus être augmentées au moment d'un engagement par la garnison de *Malden*, qui se trouve tout vis-à-vis de *Brownstown*. Les Anglais avaient aussi établi à quatre milles en avant de cette dernière ville, dans un lieu nommé *Magagua*, quelques fortifications

faites à la hâte avec des troncs d'arbres ; et les Indiens, commandés par Tecumseh, y avaient été placés en embuscade, pour ne donner que lorsque les Américains seraient engagés. Le major anglais Muir commandait toute cette ligne de défense.

Dans la journée du 9 août notre détachement procéda dans sa marche avec beaucoup de précaution, pour éviter d'être surpris par l'ennemi ; et cependant il donna au milieu de l'embuscade sans l'avoir découverte ; le capitaine Snelling qui commandait l'avant-garde fut tout à coup attaqué de tous côtés par les Indiens qui, suivant leur coutume, poussèrent des cris épouvantables; les soldats du capitaine Snelling soutinrent, sans être ébranlés, ce choc imprévu, jusqu'à l'arrivée du reste des troupes. Dans ce moment les Sauvages s'élancèrent des buissons où ils s'étaient cachés, furent se ranger en bataille avec les soldats de ligne en avant des fortifications, et de là tous ensemble commencèrent un feu très nourri. De son côté, le colonel Miller disposa ses troupes avec autant de sang-froid que de célérité; et, après avoir fait faire une décharge générale, il s'avança sur l'ennemi avec la plus grande intrépidité. Ce mouvement fit lâcher pied aux Anglais ;

mais les Indiens s'étant mis à l'abri dans les bois qui bordaient le chemin, s'y maintinrent avec la plus grande opiniâtreté. Les Anglais s'étant ralliés revinrent à la charge, et le combat continua quelque temps avec un courage égal de part et d'autre.

La conduite tenue par nos compatriotes dans cette circonstance, est vraiment digne d'admiration; car l'homme le plus courageux aurait pu faiblir en se voyant ainsi attaqué de tous côtés par plus de cinq cents Indiens, peints de la manière la plus hideuse et hurlant comme des bêtes féroces, et ayant en même temps à faire face à un corps de troupes réglées. Toutefois sans tenir aucun compte ni des cris des Indiens ni de la mousqueterie des Anglais, le commandant américain repoussa toutes les attaques; et ses troupes, sans avoir dans toute l'affaire perdu un pouce de terrain, forcèrent à la fin les ennemis à la retraite. Ils se retirèrent lentement et, littéralement parlant, à la pointe de la baïonnette jusqu'à *Brownstown*. Là ils s'embarquèrent à la hâte sur des bateaux qui avaient été préparés d'avance pour les recevoir, et il est probable que si cette précaution n'eût pas été prise, ce corps entier serait tombé entre les mains des Américains. La perte du

côté des Anglais fut pour les troupes de ligne de quinze hommes tués et de trente à quarante blessés, et quant aux Indiens ils abandonnèrent une centaine des leurs sur le champ de bataille: de notre côté, dans ce combat qui dura deux heures, nous eûmes quinze tués et environ soixante blessés. Les officiers qui se distinguèrent le plus furent le capitaine Baker, les lieutenants Larabée et Peters, et l'enseigne Whistler. Le jour suivant à midi, le colonel Miller, qui avait gardé possession de *Brownstown*, reçut ordre de retourner à *Détroit*.

Nous ne devons pas passer sous silence un bien triste événement qui, vers la même époque, eut lieu dans une autre partie de la frontière. Le capitaine Heald qui commandait au fort *Chicago*, avait reçu du général Hull l'ordre d'évacuer ce poste, et de se retirer sur *Détroit*. En conséquence, il confia à la garde de quelques Indiens de nos amis toutes les propriétés publiques; puis avec sa compagnie forte de cinquante hommes, et accompagné de plusieurs familles qui résidaient près de *Chicago*, il se mit en marche. A peine s'était-il avancé à quelque distance en suivant la rive du lac, qu'il fut attaqué par un parti considérable d'Indiens posté sur la berge. Le

capitaine fit gravir à la troupe la même berge, et là il combattit quelque temps ; mais bientôt les Indiens, en prolongeant leur ligne, parvinrent à s'emparer de ses chevaux et de ses bagages. Le capitaine prit alors position dans un terrain découvert, d'où il pouvait tenir les Indiens en échec ; mais voyant bien qu'à la fin il serait obligé de céder, il accepta l'offre de protection que lui fit un chef indien. Dans cette petite, mais sanglante affaire, vingt-six soldats de ligne et tous les miliciens périrent, et plusieurs femmes et enfants furent inhumainement massacrés : le capitaine Wells et l'enseigne Warner se trouvèrent parmi les morts. Heald grièvement blessé et sa femme, qui elle-même avait reçu six blessures, parvinrent à *Michillimackinac*, après avoir échappé à mille dangers.

La victoire de *Magagua*, toute brillante et toute honorable qu'elle était pour les armes américaines, ne produisit aucun avantage réel. Deux jours après, on envoya un exprès au capitaine Brush, qui attendait toujours une escorte sur la rivière *Raisin*, pour l'informer que le détachement sous le colonel Miller, par suite du combat qu'il avait soutenu, n'ayant pu pousser plus loin, il était devenu

impossible de lui envoyer, par la route ordinaire, le renfort dont il avait besoin ; et qu'il devait en conséquence rester où il se trouvait jusqu'à ce que les circonstances fussent devenues plus favorables. Dans un *post-scriptum*, le général lui donnait avis qu'on tenterait d'ouvrir une communication par un autre côté, en traversant la rivière *Huron* un peu plus haut. Et en effet, le 14 août, les colonels Miller et Cass furent envoyés avec trois cent cinquante hommes pour accomplir ce dessein. Quelque temps avant cette époque, le général Hall, qui commandait à *Niagara*, avait fait dire qu'il était hors de son pouvoir d'envoyer aucun renfort.

Le 13 août, les Anglais vinrent prendre position vis-à-vis *Détroit*, et se mirent de suite à construire des batteries. A leur approche, le major Denny, qui commandait à *Sandwich*, avait évacué ce poste et s'était replié sur *Détroit*, d'après la résolution qu'on avait prise de ne plus agir que sur la défensive. Les Anglais continuèrent leurs travaux, et le 15 envoyèrent un parlementaire pour sommer la place de se rendre ; ce parlementaire était porteur de la note suivante adressée au général Hull.

« Monsieur, les forces qui sont à ma dispo-
» sition m'autorisent à demander la reddition

» immédiate de *Détroit*. Il est loin de mes » intentions de laisser faire une guerre d'ex- » termination; mais vous devez penser que le » corps nombreux d'Indiens qui s'est attaché » à mes troupes ne pourra plus être contenu » par moi, si une fois le combat s'engage. » Vous me trouverez entièrement disposé à » accorder toutes les conditions propres à sa- » tisfaire le sens d'honneur le plus délicat. Le » lieutenant-colonel M'Donald et le major » Glegg ont des pleins pouvoirs pour consen- » tir à tous les arrangements qui peuvent tendre » à prévenir l'inutile effusion du sang. » Cette note était signée par le major-général Broock; on se borna à lui répondre que le fort serait défendu jusqu'à la dernière extrémité.

Dès que les Anglais eurent reçu cette réponse, ils ouvrirent leurs batteries, et lancèrent des bombes sur *Détroit* pendant la plus grande partie de la nuit; on leur riposta du fort, mais sans, d'un côté comme de l'autre, produire beaucoup d'effet.

Le lendemain matin on s'aperçut que les Anglais, protégés par des navires de guerre, débarquaient à *Springwells*. La ville se trouvant entr'eux et le fort, le feu de celui-ci ne put empêcher ni même troubler le débarquement.

Il en aurait été tout autrement si le général Hull, suivant l'avis de ses officiers, avait fait construire des batteries sur le point où l'ennemi devait nécessairement mettre à terre; mais la plus étrange fatalité semblait s'attacher à tout ce que ce malheureux homme faisait, ou négligeait de faire. L'ennemi, ayant entièrement effectué son débarquement à environ dix heures du matin, s'avança de suite vers le fort, marchant en colonnes serrées sur une hauteur de douze hommes. Le fort n'était séparé de la ville que par une esplanade d'environ deux cents *yards* (cent toises); nos batteries ne pouvaient en conséquence tirer sur l'ennemi que lorsqu'il serait à cette distance; mais d'un autre côté les forces américaines avaient été judicieusement disposées pour arrêter ses progrès. Les miliciens et la plupart des volontaires occupaient la ville, et étaient placés derrière des palissades, d'où ils pouvaient faire beaucoup de mal à l'ennemi en le prenant eu flanc; les troupes réglées défendaient le fort, et deux canons de 24, chargés à mitraille, étaient avantageusement placés sur une éminence d'où ils auraient pu balayer toute la ligne des Anglais, s'ils s'étaient avancés jusqu'à leur portée. Le plus profond silence régnait de toutes parts;

l'ennemi s'avançait lentement, mais sans s'arrêter ; il paraissait ou braver ou ne pas connaître le danger qu'il courait, ou plûtôt il faut dire qu'il puisait une nouvelle audace dans le mépris que devait lui inspirer un général qui avait si lâchement abandonné *Sandwich* quelques jours auparavant. Dans le même temps, nos compatriotes étaient pleins du doux espoir de rétablir enfin leur réputation dans tout son lustre, et ils attendaient avec l'impatience la plus vive le signal du combat. Mais qui pourrait dépeindre le désespoir qui s'empara de ces braves gens, quand ils reçurent l'ordre de rentrer dans le fort, et quand on fit défendre à l'artillerie de tirer au moment même où tout faisait croire que les Anglais marchaient à une destruction certaine! tous nos soldats, ainsi qu'une multitude de femmes et d'enfants, furent entassés dans le fort, devenu trop peu spacieux pour les contenir. Là, les troupes reçurent l'ordre de déposer leurs fusils en tas, et au grand étonnement de tous un pavillon blanc, signal de soumission fut arboré sur les murs. Les assaillants, non moins surpris d'une pareille reddition, envoyèrent un officier pour s'assurer si elle était réelle; de suite on conclut une capitulation dans laquelle

aucune condition avantageuse ne fut stipulée.

Les mots nous manquent pour exprimer toute l'indignation que les Américains éprouvèrent dans cette occurrence. Ils devaient se croire lâchement trahis, en se voyant ainsi livrés à des forces inférieures sans avoir tiré un seul coup de canon, quand tout semblait annoncer que l'ennemi devait lui-même tomber en leur pouvoir, et quand surtout ils savaient qu'ils avaient encore des provisions pour plus de quinze jours, et qu'ils étaient en outre munis de toutes les choses nécessaires pour faire la guerre. Plongés dans la plus profonde humiliation, ils sortirent du fort et se rendirent à discrétion. Les Anglais prirent immédiatement possession de la place ainsi que de toutes les propriétés publiques qui s'y trouvaient, et parmi lesquelles il y avait quarante barils de poudre, quatre cents boulets de 24, cent mille cartouches, deux mille cinq cents fusils, vingt-cinq canons de fer et huit de bronze qui, pour la plupart, avaient été capturés sur les Anglais dans la guerre de la révolution.

Tout le territoire, tous les forts, toutes les troupes qui se trouvaient dans le gouvernement du général Hull, furent compris dans cette ca-

pitulation ; on l'étendit également au détachement sous les ordres des colonels Cass et M'Arthur, ainsi qu'au parti commandé par le capitaine Brush. La veille au soir, on avait envoyé l'ordre aux colonels Cass et M'Arthur de revenir au fort; ils étaient déjà assez près pour pouvoir distinguer les mouvements de l'ennemi, et par la situation dans laquelle ils se trouvaient, ils auraient pu, si l'attaque avait eu lieu, rendre les plus grands services à notre armée. Le silence qui régnait au moment où ils pensaient que le combat devait être commencé les surprit beaucoup ; et bientôt leur surprise se changea en une véritable rage quand ils apprirent qu'on avait capitulé. Un officier anglais fut envoyé vers la rivière *Raisin* pour apprendre au capitaine Brush ce qui s'était passé : celui-ci, ne pouvant ajouter foi à un récit si improbable, retint prisonnier l'officier qui était venu le lui faire. Mais la confirmation de cette triste nouvelle lui parvint bientôt par quelques Américains qui s'étaient échappés ; alors, plein d'indignation, il refusa de se soumettre à la capitulation, déclarant que le général Hull n'avait eu aucun droit de l'y comprendre. Ce brave officier avait d'abord eu l'intention de détruire le convoi

qu'il escortait et qu'il ne pouvait pas emmener ; mais il réfléchit qu'une pareille destruction pourrait servir de prétexte pour faire maltraiter ses compatriotes, et en conséquence il se détermina à abandonner, dans le lieu où il était resté si long-temps, toutes les munitions qui avaient été confiées à sa garde, et à se retirer avec ses gens dans l'état d'Ohio. Quant au reste de l'armée, les Anglais permirent aux miliciens et à la plupart des volontaires, de retourner chacun chez eux ; mais les troupes réglées et le général furent conduits prisonniers à *Quebec*.

Le général Hull, dans le compte officiel qu'il rendit au gouvernement, fit tout ses efforts pour se disculper. Grossissant tous les dangers dont il avait cru être entouré, il appuyait son récit sur toutes les rumeurs vagues qui avaient couru, ainsi que sur les fantômes effrayants qu'il s'était créés. C'est ainsi qu'en parlant des troupes amenées à l'ennemi par le colonel Proctor, il en enflait considérablement le nombre, et qu'il voulait faire ajouter une foi implicite au bruit répandu à dessein par les Anglais que toutes les forces de la compagnie du Nord-Ouest, sous le major Chambers, marchaient contre lui. A l'en croire, il n'avait pu

rien effectuer contre *Malden* par la difficulté de transporter son artillerie. A ceci on peut répondre que tout est difficile pour l'homme sans talent. Enfin, il ajoutait que la garnison anglaise ayant reçu d'énormes renforts, et le général Hall, de *Niagara*, lui ayant annoncé qu'il ne pouvait lui fournir aucun secours, il ne lui était resté d'autre ressource que de repasser à *Détroit*, c'est-à-dire, d'abandonner les Canadiens, qui, d'après ses promesses, s'étaient placés sous sa protection; de fuir avant même que l'ennemi eût essayé de l'attaquer, et de l'encourager ainsi à suivre un projet dont cette fuite honteuse avait seule pu lui suggérer l'idée.

Mais la partie la plus travaillée de cette défense, celle où brillait la métaphore, celle enfin où le général laissait à son imagination prendre tout son essor, c'était lorsqu'il faisait le dénombrement des divers Indiens qui servaient d'auxiliaires aux Anglais. Suivant lui, *l'essaim septentrional*, comme il l'appelait, était sorti tout entier de sa ruche; les *Winnebagos*, *les Wyandots*, *les Hurons*, *les Chippewais*, *les Knistesnoos*, *les Algonquins*, *les Pottowatomies*, *les Sacks*, *les Kickapoos*, et enfin les Indiens de toutes les tribus

du nord et de l'ouest, remplissaient les forêts d'alentour ; et cachés derrière chaque pied d'arbre, étaient prêts à s'élancer sur les Américains pour les massacrer tous indistinctement. Toutefois, craignant sans doute que les dangers dont il faisait l'effrayant tableau ne fussent considérés comme les rêveries d'un esprit troublé, il ajoutait, pour compléter sa justification, que sa position était des plus critiques au moment où il avait cru devoir capituler ; qu'il manquait de munitions et des autres choses nécessaires pour continuer la guerre, et que, par l'éloignement des colonels Cass et M'Arthur, les troupes étaient réduites à six cents hommes en état de combattre ; tandis que du rapport même qui lui fut fait, le matin du jour où il se rendit, il résulte qu'il avait plus de mille hommes sous les armes, sans compter ni le détachement sous les ordres des deux colonels, dont l'arrivée devait avoir lieu pendant l'engagement, ni un parti de trois cents miliciens du territoire *Michigan* qui avait été chargé d'une expédition au-dehors ; de sorte qu'en tout il avait plus de seize cents hommes à sa disposition, force bien supérieure à celle des Anglais, qui ne consistait qu'en six cents Indiens et en sept cents soldats de ligne, dont

encore la moitié n'était que des miliciens qu'on avait revêtus d'uniformes afin de tromper sur le nombre réel des troupes réglées. Les officiers de l'armée prouvèrent victorieusement que toutes les autres parties du rapport étaient également fausses ou exagérées ; et il fut bien reconnu que la moindre bonne volonté et les talents les plus médiocres auraient suffi au général pour anéantir toutes les forces anglaises. Il osa dire que son intention avait été d'empêpêcher l'effusion du sang ! eh ! le malheureux ne voyait-il pas que s'il avait voulu livrer ses compatriotes au meurtre et au carnage, il n'aurait pu suivre un meilleur plan ; qu'en ouvrant ainsi un champ libre au *Tomahawk* du sauvage, et en fournissant aux Anglais le moyen de nous représenter comme des guerriers pusillanimes et méprisables, c'était inviter ces mêmes Indiens, dont il avait eu tant d'épouvante, à abandonner toute restreinte, et à se déclarer ouvertement contre nous. Il aurait pu aisément prévoir que les Anglais enverraient des forces considérables pour maintenir leur conquête, et que ce ne serait qu'en versant des torrents de sang, et en vidant le trésor national qu'on pourrait recouvrer le territoire qu'il avait si lâchement cédé ! Enfin, une dernière

réflexion à faire à ce sujet, c'est que les tristes effets de cette courte campagne, dans laquelle cependant plusieurs de nos compatriotes ont acquis une gloire impérissable, se sont fait vivement sentir dans toutes les opérations qui eurent lieu pendant le reste de la guerre sur les frontières du Canada.

Il serait hors de notre pouvoir de peindre avec vérité les sensations douloureuses auxquelles ce désastre donna naissance dans tous les états de la fédération, et notamment dans les contrées occidentales. D'abord personne ne voulait croire à un événement qui paraissait d'autant plus extraordinaire que l'esprit public n'y était nullement préparé ; car quels que fussent les doutes sur la réussite de l'invasion du Canada, on n'en formait aucun sur les moyens que le général avait de se défendre, ainsi que le territoire confié à sa garde. Jamais pareille calamité ne produisit nulle part un chagrin plus amer ; ce qui se croira aisément, si l'on considère que chez nous tout ce qui touche à l'honneur et au salut de la patrie devient personnel pour chaque citoyen ; et que de plus, dans ce cruel moment, la nation entière sympathisait à la douleur des amis et des parents de ces braves soldats qui, par l'im-

péritie de leur chef, se trouvaient dans les fers.

Le général Hull fut bientôt après échangé pour trente Anglais; etcomme sa défense n'avait satisfait ni la nation ni le gouvernement, il fut traduit solennellement devant une cour martiale : il était accusé de trahison, de lâcheté, et de s'être conduit d'une manière indigne d'un officier. Sur la première charge, celle de trahison, la cour ne voulut pas délibérer; les deux autres parurent suffisamment prouvées, et en conséquence la peine de mort fut prononcée contre lui; toutefois, en considération de ses services pendant la guerre de la révolution et de son grand âge, la cour le recommanda à la clémence du président; celui-ci crut devoir lui remettre la peine qu'il avait encourue, mais il ordonna que son nom fût à jamais rayé des contrôles de l'armée.

CHAPITRE II.

Opérations navales. — Croisière du commodore Rodgers. — La frégate *le Président* chasse la frégate la *Belvidera*. — Prise de la frégate anglaise la *Guerrière* par la *Constitution*. — Le capitaine Porters prend l'*Alerte*. — La frégate les *Etats-Unis* s'empare de la *Macédonienne*. — Le *Wasp* capture le *Frolick*. — Armement de corsaires. — Effets que ces événements produisent en Angleterre.

On dit généralement qu'un malheur en amène toujours d'autres à sa suite. Jamais la fausseté de cette remarque ne fut mieux reconnue qu'à l'époque du désastre éprouvé par nos armes sur les frontières de l'ouest. La nation, que ce malheur avait plongée dans une morne tristesse, reçut bientôt, d'un autre côté, des consolations aussi douces qu'imprévues. Une nouvelle ère toute glorieuse s'ouvrit pour notre pays, et même pour le monde. L'histoire redira aux siècles futurs que, par le plus singulier rapprochement, l'année qui vit saper la puissance de l'homme dont le sceptre de fer s'é-

tendait sur tout le continent européen, vit aussi profondément humilier l'orgueil du tyran des mers. En un mot, les exploits les plus brillants, en excitant l'admiration de l'Europe étonnée, vinrent tout-à-coup élever notre gloire navale à une hauteur que jusqu'ici nul autre peuple n'avait atteinte.

Au moment de la déclaration de guerre, une escadre composée des frégates le *Président*, le *Congrès*, les *Etats-Unis*, et du brick le *Hornet*, se réunit, sous les ordres du commodore Rodgers devant *Sandy-Hook*. Ces quatre bâtiments mirent en mer le 21 juin, à la poursuite du convoi des Indes Occidentales, qu'on savait avoir fait voile le mois précédent. Ils rencontrèrent peu après et chassèrent la frégate anglaise le *Belvidera*; vers quatre heures de l'après midi, le *Président* qui marchait le mieux de toute l'escadre, vint à portée de canon de la frégate anglaise, et commença à tirer dans sa mâture avec ses canons d'avant pour tâcher de la désemparer; la *Belvidera* riposta avec ses canons de poupe: déjà cette canonnade durait depuis dix minutes, lorsqu'une des pièces du *Président* creva, tua ou blessa seize hommes; le commodore Rodgers eut lui-même une jambe frac-

turée. Ce funeste accident et l'explosion de plusieurs gargousses qui s'ensuivit, produisirent tant d'avaries dans la batterie, qu'il devint impossible de se servir des canons de ce côté. En conséquence, le *Président* laissa venir en travers et envoya toute sa volée de l'autre bord à la *Belvidera ;* cette bordée lui fit beaucoup de mal, sans cependant la désemparer ; et le capitaine anglais jetant alors à la mer tout ce dont il pouvait se passer, gagna de vitesse sur nos frégates, et parvint, au bout de quelques heures, à s'échapper. Après cette chasse infructueuse, l'escadre poussa jusqu'à l'entrée de la Manche ; puis, changeant plusieurs fois de route, elle fut reconnaître *Madère*, les *Açores*, l'île de *Terre-Neuve*, et enfin rentra à *Boston* le 30 août, après avoir capturé un assez grand nombre de navires marchands, mais sans avoir eu cependant autant de succès qu'on pouvait l'espérer, sa croisière ayant été constamment contrariée par un temps couvert et brumeux.

Pendant le même temps, la frégate la *Constitution*, commandée par le capitaine Hull, avait fait voile de la *Chesapeake* : elle fut chassée le 17 juillet devant *Egg-Harbour* par quatre frégates anglaises et le vaisseau de ligne

l'*Afrique*. Ces bâtiments avançaient poussés par une petite brise, tandis que la *Constitution* éprouvait un calme plat qui la faisait rester en place. La chasse dura ainsi toute la journée; et le lendemain, au lever du soleil, les ennemis ne se trouvant plus qu'à cinq milles de distance, le capitaine Hull fit tout disposer pour le combat, et résolut de faire une opiniâtre résistance. Cependant, le calme durant toujours, il tenta un nouvel effort pour éviter une lutte si inégale; ce fut de se faire remorquer par toutes ses embarcations, en même temps que de la frégate on virait sur des ancres mouillées successivement en avant. L'ennemi voyant que cet expédient réussissait à la *Constitution*, et qu'elle commençait à s'éloigner, se mit à imiter sa manoeuvre. Cette chasse continua ainsi pendant deux jours, les navires, tantôt faisant voile avec de légères brises, tantôt étant remorqués par leurs embarcations; enfin le troisième jour le capitaine Hull eut le bonheur de perdre de vue l'escadre anglaise. L'ennemi avait eu un prodigieux avantage en ce que son bâtiment de tête était remorqué par toutes les embarcations de l'escadre, tandis que le capitaine Hull était réduit aux seuls moyens de sa frégate; aussi

dut-il son salut à la supériorité seule de son habileté comme marin ; et bientôt il eut occasion de la déployer de nouveau dans une action à jamais célèbre dont nous allons faire le récit.

Le 19 septembre, la *Constitution* découvrit et chassa un navire qu'on reconnut bientôt pour être la *Guerrière*, frégate anglaise du premier rang. Cette frégate mit en panne, au grand contentement de nos courageux marins, qui désiraient d'autant plus se mesurer avec la *Guerrière*, que cette frégate avait donné un défi formel à tous ceux de nos navires qui étaient de sa force, et qu'elle semblait attendre avec impatience qu'on vînt répondre à son appel. Elle avait mis, par fanfaronade, à la tête de son grand mât un pavillon sur lequel était écrit en grosses lettres : *ce n'est pas le Petit-Belt*; faisant allusion aux bordées que la frégate le *Président* avait tirées avant la guerre sur une frégate de ce nom.

La *Constitution*, ayant fait branlebas de combat, laissa arriver vent arrière sur *la Guerrièrre* ; le capitaine Hull avait l'intention d'engager de suite cette frégate bord à bord ; mais le capitaine anglais, aussitôt qu'il se trouva à portée de canon, tira sa volée, fila de l'a-

vant, vira de bord, et fit feu de son autre bordée, le tout sans produire aucun effet. Après cela, les deux frégates manœuvrèrent, chacune de son côté, pendant trois quarts-d'heure sans engager davantage le combat. La *Guerrière* cherchait à prendre position de manière à balayer les ponts de son antagoniste dans toute leur longueur ; mais ne pouvant y parvenir, elle serra le vent sous ses huniers et son grand foc. Le capitaine Hull imita sa manœuvre, et reçut, avec le plus grand sang-froid le feu de l'ennemi sans y riposter. Celui-ci, attribuant cette conduite à un manque d'habileté de la part du commandant américain, continua à lui lancer ses bordées sans interruption, pour tâcher de le désemparer. A bord de la *Constitution* tout l'équipage brûlait d'impatience ; déjà deux fois on était venu annoncer au capitaine que plusieurs hommes avaient été tués dans la batterie, et cependant de son côté pas un seul coup de canon n'avait encore été tiré. Enfin le moment si long-temps attendu arriva ; le maître de manœuvre Aylwin ayant, avec un art admirable, amené la *Constitution* dans la position que le capitaine Hull désirait prendre, à cinq heures moins cinq minutes l'ordre fut donné de tirer volée sur volée sans

le moindre intervalle. L'équipage comprit alors le plan de son chef, et le seconda avec zèle et courage. La canonnade devint épouvantable ; pendant quinze minutes le feu de la *Constitution* fut tellement nourri qu'il parut ne former qu'une seule flamme, et le tonnerre de ses canons roula sans interruption. Le mât d'artimon de *la Guerrière* tomba bientôt, et elle se trouva exposée à un feu qui, la prenant de l'arrière à l'avant, balayait tous ses ponts ; enfin son bois, son grément, ses voiles, étaient tellement criblés de boulets qu'elle ne pouvait plus gouverner. Dans ce moment la *Constitution* l'approcha de très-près, et le lieutenant Bush fut tué en voulant sauter à l'abordage avec les soldats de marine qu'il commandait. Toutefois la *Guerrière* se dégagea un peu, et chercha alors à virer de bord; mais elle ne put pas dépasser le lit du vent, et elle essuya encore pendant quinze minutes tout le feu de la *Constitution*. Ayant enfin perdu tous ses mâts, excepté son beaupré, elle se rendit à cinq heures vingt-cinq minutes. Ainsi, disait le capitaine Hull dans son rapport, trente minutes après que je fus parvenu à ranger la *Guerrière* bord à bord, elle amena, n'ayant pas un mât debout, et tellement percée au-dessus

et au-dessous de l'eau que quelques volées de plus l'auraient indubitablement coulée. Elle était en effet tellement endommagée qu'on ne put l'amener dans nos ports, et qu'on fut forcé de la brûler le lendemain de l'action. Les avaries éprouvées par la *Constitution* furent comparativement peu considérables; et elle était prête à recommencer le combat, si un autre ennemi se fût présenté. La *Guerrière* eut quinze hommes tués et soixante-trois blessés; de notre côté nous n'eûmes que sept tués et sept blessés. Il est pour nous bien agréable de pouvoir dire que le capitaine anglais lui-même reconnut qu'après le combat la conduite de nos braves marins envers lui et les siens avait été aussi humaine que généreuse.

Ce brillant fait d'armes répandit une joie universelle dans toute la fédération. Le brave Hull et ses braves officiers furent accueillis avec enthousiasme et avec les acclamations de la plus vive gratitude. On offrit au capitaine, dans chaque ville qu'il traversa pour se rendre au siége du gouvernement, le droit de cité accompagné de présents d'une valeur considérable. Le congrès vota, pour être répartie entre tout l'équipage de la *Constitution*, une somme de 50,0000 dollars en compensation de la perte

de leur prise. Le président de son côté promut plusieurs officiers; Aylwin, maître de manœuvre, qui avait été grièvement blessé, fut fait lieutenant, et le lieutenant Morris, qui avait été également blessé, reçut le grade de *post-captain*. Enfin ce combat satisfit complètement notre amour-propre national, et mortifia d'autant plus la Grande-Bretagne que depuis trente ans elle n'avait pas perdu une seule frégate dans un combat contre des forces à peu près égales. (1)

---

(1) Cette assertion est trop inexacte pour que nous puissions la passer sous silence. Certainement personne ne rend justice plus que nous aux brillants exploits de la marine américaine, et nous aimons à reconnaître que ce fut une chose vraiment admirable que de voir quelques frégates et quelques corvettes faire face avec avantage et sur presque toutes les mers à la marine britannique, forte de mille vaisseaux manœuvrés par des équipages habitués de longue main à la guerre, et commandés par des officiers experts dans toutes les évolutions navales; mais la gloire des marins américains est assez grande pour qu'on ne cherche pas à la relever encore aux dépens des autres rivaux de l'Angleterre; et si M. Brackenridge s'était livré à quelques recherches, il eût su que ce n'était pas la première fois depuis trente ans, comme il l'avance, que la marine anglaise avait

Une série d'autres exploits maritimes tint long-temps les esprits agréablement agités. A peine une victoire commençait-elle à être bien

---

éprouvé des échecs à forces égales. La marine française, au milieu des désastres qu'elle a essuyés, et dont nous ne rechercherons point ici les causes, a eu, dans une multitude de combats, des succès glorieux auxquels les brillantes victoires et les immenses conquêtes de nos armées de terre n'ont pas toujours permis de faire toute l'attention qu'ils méritaient.

Quelques faits, pris au hasard, et qui se sont présentés à notre mémoire, prouveront que les marins anglais, loin d'avoir toujours eu l'avantage à nombre égal, ont souvent été contraints de baisser pavillon devant des forces inférieures.

Le 14 décembre 1799, la corvette de vingt canons de 8, la *Bayonnaise*, commandée par le lieutenant de vaisseau Richer, s'empare, à l'abordage, de la frégate anglaise l'*Embuscade*, ayant quarante-deux canons, et portant du 16 en batterie.

Le 6 juillet 1801, les vaisseaux le *Formidable*, capitaine Lalonde, monté par le contre-amiral Linois; l'*Indomptable*, capitaine Moncousu; le *Desaix*, capitaine Christy-Pallière, et la frégate le *Muiron*, capitaine Martinencq, sont attaqués au mouillage d'*Algésiras* par six vaisseaux de ligne et une frégate, commandés par l'amiral Saumarez. Après un combat des plus meurtriers, et qui dura sept heures, les Anglais quittèrent la partie, abandonnant le vaisseau de soixante-qua-

connue, que déjà une autre lui succédait. Nous allons donc continuer à en faire le récit. . . .

---

torze l'*Annibal*, qui s'était échoué en voulant passer à terre de la division française. Le vaisseau le *Pompée*, qui s'était aussi échoué, et qui avait également *amené*, ne put être amariné pendant le combat; et à l'aide de la frégate anglaise, il fut remis à flot, et prit la fuite avec les quatre autres vaisseaux de Saumarez.

Le 20 août 1810, les frégates la *Bellone*, capitaine Dupéré; la *Minerve*, capitaine Bouvet; et la corvette le *Victor*, capitaine Morice, revenant de croisière avec deux prises, le *Windham* et le *Ceylan*, bâtiments de la compagnie des Indes, se présentèrent devant le grand port de l'île de France. La frégate anglaise la *Néréide* était mouillée dans la passe, et les forts qui défendaient cette même passe étaient tombés quelques jours auparavant entre les mains des ennemis. Néanmoins, le capitaine Dupéré, qui commandait la division française, donna l'ordre de forcer l'entrée de la rade. Cette opération réussit parfaitement, malgré le feu continuel des forts et de la *Néréide*; et la division française alla, le 21 au matin, s'embosser dans le fond du grand port. A peine avait-on eu le temps de mettre à terre les nombreux prisonniers qui encombraient les navires français, que trois autres frégates anglaises, le *Syrius*, la *Magicienne* et l'*Iphigénie*, attirées par la canonnade qui avait eu lieu, vinrent rejoindre la *Néréide*. La capitaine Dupéré se disposa aussitôt au combat, qui ne fut cependant livré que le lendemain 22 août. Ce combat, d'autant plus sanglant

Le commodore Porter, commandant la frégate l'*Essex*, était sorti de *New-Yorck* le 5 juillet;

---

que tous les navires étant à l'ancre aucun boulet n'était perdu, dura, presque sans interruption, depuis deux heures après midi, jusqu'au lendemain, et eut pour résultats la prise de la *Néréide*, capitaine Willougby, et la destruction des frégates la *Magicienne* et le *Syrius*, qui, toutes deux, sautèrent pendant l'action; la seule *Iphigénie*, qui avait moins donné que ses compagnes, parvint à se faire remorquer par ses embarcations sous le fort de la passe, qui, comme nous l'avons dit, était entre les mains des Anglais; mais cette frégate et le fort furent forcés de se rendre à une autre division française qui arriva dans ces parages quelques jours après le combat.

Les Anglais perdirent dans cette affaire quatre frégates, eurent plus de six cents hommes tués, et on leur fit environ douze cents prisonniers, y compris la garnison du fort de la passe.

Quelque temps après ce glorieux combat, le capitaine Bouvet, qui était passé, avec les restes de son équipage, montant à peine à deux cents hommes, sur l'*Iphigénie*, rencontra, entre les îles de France et de Bourbon, la frégate anglaise l'*Africaine*, capitaine Cobbet, ayant quatre cent vingt hommes d'équipage. Au bout d'un combat de quarante minutes bord à bord, la frégate anglaise, rasée de tous ses mâts, amena son pavillon. Quand on fut l'amariner, on trouva qu'elle n'avait plus que cent vingt hommes debout et bien por-

peu après, il rencontra un convoi escorté par une frégate. S'étant tenu à une certaine distance

---

tants ; tous les autres, y compris le capitaine, étaient ou morts, ou grièvement blessés.

Le 17 septembre 1810, à deux heures après midi, la frégate la *Vénus*, capitaine Hamelin, sort du port Louis, île de France, pour chasser la frégate anglaise le *Ceylan*, capitaine Gordon. Après une chasse de onze heures, la *Vénus* joint et engage au vent la frégate ennemie. Le capitaine Hamelin perd son mât d'artimon et ses mâts de hune; mais, sans être découragé par ce grave accident, il laisse arriver, et, par une manœuvre habile, se met en position de tirer deux volées consécutives dans la poupe du *Ceylan*. Cette frégate est à son tour désemparée de tous ses mâts de hune, et amène son pavillon à quatre heures et demie du matin. Le *Ceylan* avait à bord, outre son équipage, cent trente soldats, un général et son état-major, qui se rendaient à l'île Bourbon.

Le 26 mai 1811, le brick l'*Abeille*, portant vingt caronnades de 24 et deux canons de 6, commandé, en l'absence du capitaine, par de Mackau, aspirant de première classe, a connaissance, en sortant de Bastia, île de Corse, d'un brick de guerre. Les deux navires vont à la rencontre l'un de l'autre, et le combat s'engage à portée de pistolet. Après trois quarts-d'heure du feu le plus nourri et le plus meurtrier, le brick l'*Alacrity*, commandé par le *post-captain* Palmer, et portant dix-huit caronnades de 32, deux canons de 6, deux de 4,

pendant le jour, il s'empara à la nuit d'un brick qui avait cent cinquante soldats à bord. Ces soldats, après avoir été désarmés, et avoir juré de ne pas servir contre nous de toute la guerre, furent laissés à bord du brick qui avait été rançonné moyennant une somme de 14,000 dollars. Le commodore, dans la lettre qu'il écrivit au secrétaire de la marine, témoigna

---

un de 12, amène son pavillon, et est remorqué par l'*Abeille* dans le port de Bastia. Le capitaine Palmer, légèrement blessé, mourut de chagrin d'avoir été pris par un jeune homme de vingt-deux ans, qui n'avait pour le seconder dans le commandement que des aspirants comme lui.

Les différents combats que nous venons de rappeler, et dont nous nous sommes procuré les dates et les résultats avec la plus grande exactitude, sont loin de comprendre toutes les actions d'éclat qui ont illustré la marine française pendant le cours de la dernière guerre; mais ils suffisent pour prouver que nos braves marins, au milieu des malheurs dont ils ont été si souvent les victimes, ont soutenu dignement l'honneur du pavillon, et ont su plus d'une fois humilier l'orgueil d'un superbe ennemi, qui dut la plupart de ses succès à la supériorité du nombre, et surtout à l'immense avantage de tenir ses matelots constamment à la mer, tandis que les nôtres restaient bloqués dans nos ports.

(*Note du traducteur.*)

tous ses regrets de n'avoir pas eu avec lui une corvette qui, pendant qu'il eût engagé la frégate, aurait pu s'emparer du convoi composé d'un assez grand nombre de navires ayant à bord deux mille hommes de troupes. Le 13 août, l'*Essex* rencontra et prit après une action de huit minutes la corvette l'*Alerte;* cette corvette vint elle-même attaquer l'*Essex*, la prenant pour le *Hornet* autre bâtiment des États-Unis à la recherche duquel elle était. Lorsqu'elle baissa pavillon, elle n'avait que trois hommes blessés, mais sa cale était remplie d'eau. Notre frégate n'essuya pas le moindre dommage; mais le commodore se trouvant encombré d'Anglais, se détermina à envoyer l'*Alerte* en parlementaire, pour effectuer un échange de prisonniers. En conséquence cette corvette, après que ses canons eurent été jetés à la mer, se rendit à *Saint-John* sous les ordres d'un lieutenant de l'*Essex*. Le commandant de cette colonie anglaise protesta fortement contre l'usage de convertir en parlementaires les navires capturés; mais d'après les attentions et les soins que le commodore Porter avait continuellement eus pour ses prisonniers, il voulut bien consentir à l'échange proposé.

L'*Essex*, poursuivant sa croisière, aperçut, le 30 août vers le soir, une frégate anglaise qui portait le cap sur elle. S'étant préparée au combat, elle fut à sa rencontre; et la nuit étant survenue, elle alluma des feux pour prévenir toute séparation; l'autre frégate en fit autant; toutefois à la pointe du jour l'ennemi avait disparu, au grand désappointement de nos braves marins qui brûlaient de soutenir la cause *de la liberté du commerce et des droits des matelots*. Le 4 septembre, étant près du banc de Saint-George, l'*Essex* aperçut deux vaisseaux de guerre au sud, et au nord un brick auquel elle donna chasse; mais elle ne put le joindre faute de vent. Elle fut elle-même chassée par les deux vaisseaux qui se trouvaient au sud; et par une savante manœuvre elle parvint à les éviter. Enfin, après une croisière active et heureuse, elle entra dans la Delaware le 7 septembre, ayant passé plus de deux mois à la mer.

Le 8 octobre, une escadre composée des frégates le *Président*, les *États-Unis*, le *Congrès*, et du brick l'*Argus*, sortit de Boston. Le 13 suivant, un fort coup de vent sépara les *États-Unis* et l'*Argus* des deux autres frégates. Celles-ci, peu de jours après, eurent la bonne

fortune de capturer le paquebot anglais le *Swallow*, ayant 200,000 dollars à bord; et le 30 décembre elles rentrèrent à Boston après avoir fait beaucoup d'autres prises.

L'*Argus*, lorsqu'il fut séparé de l'escadre, battit la mer dans toutes les directions entre les Antilles et le continent; et après une croisière de quatre-vingt-seize jours il revint à *New-Yorck* avec des prises valant 200,000 dollars. Il avait couru souvent le plus grand danger d'être pris; une fois entr'autres il se trouva chassé et presqu'entouré pendant trois jours par une escadre anglaise; il parvint néanmoins à s'échapper, et en vue même de cette escadre il amarina un bâtiment marchand.

La frégate les *États-Unis*, commandée par le brave commodore Decatur, peu après sa séparation d'avec les autres frégates, eut la gloire d'ajouter à nos annales une nouvelle victoire non moins brillante que celle de la *Constitution*. Le 25 octobre, se trouvant par la hauteur des Iles Occidentales, elle rencontra la *Macédonienne*, frégate anglaise du premier rang, portant quarante-neuf canons, et ayant trois cents hommes d'équipage. L'Anglais avait le vent, et se trouvait ainsi maître de combattre à la distance qu'il voulait.

Aussi pendant toute l'action les deux frégates ne furent-elles jamais plus près qu'à portée de fusil. Par cette raison, et par la grosseur de la mer, le combat dura près de deux heures; pendant tout ce temps on put facilement remarquer combien l'artillerie américaine était supérieure à celle de l'ennemi, soit par la plus grande rapidité avec laquelle elle était servie, soit par le dégât énorme que chacune de ses volées produisait. Dans un certain moment la batterie des *États-Unis* fit un feu si continu que la *Macédonienne* crut qu'elle était incendiée; mais elle aperçut bientôt son erreur, et peu de minutes après elle se rendit. Cette frégate avait eu trente-six hommes tués et soixante-huit blessés; elle avait perdu son grand mât, et avait été très-endommagée dans son bois. Notre frégate au contraire souffrit si peu qu'elle ne fut pas obligée de rentrer; elle n'avait eu que cinq hommes tués et sept blessés: parmi les tués nous eûmes à regretter le lieutenant Allen qui avait montré la plus grande bravoure.

Le commodore Decatur entra, avec sa prise, à *New-Yorck* le 4 décembre. Ce brave officier, qui déjà était en grande faveur auprès du public, fut accueilli avec autant de trans-

port que l'avait été le capitaine Hull : comme lui, il eut à recevoir ces louanges nouvelles et précieuses que la conduite généreuse de nos marins leur mérita constamment, c'est-à-dire les louanges de leurs propres ennemis. En effet on rendit scrupuleusement aux officiers et matelots de la *Macédonienne* tout ce qui leur appartenait ; et la politesse, l'humanité présidèrent aux traitements qu'ils reçurent après leur capture.

Au milieu des scènes sanglantes que nous avons à retracer, il nous est bien doux de pouvoir quelquefois reposer l'attention du lecteur sur des actions qui font honneur au cœur humain. C'est donc avec empressement que nous rappelons le fait suivant, qui met dans tout son jour les sentiments de bienfaisance dont étaient animés les matelots de notre victorieuse frégate. Le charpentier *des Etats-Unis*, tué dans le combat contre la *Macédonienne*, laissait trois enfants en bas âge qui n'avaient pour soutien que leur mère, femme de mauvaises mœurs et incapable de remplir les devoirs que la nature lui imposait : nos matelots le surent ; aussitôt, d'un mouvement général et spontané, ils se cotisèrent entre eux, et réunirent 800 dollars qu'ils confièrent à des mains sûres

pour être appliqués à l'éducation des malheureux orphelins. De tels actes méritent sans doute d'être inscrits en lettres d'or sur les tables de l'histoire.

Bientôt la nation eut encore à se réjouir d'une nouvelle victoire d'autant plus éclatante qu'elle fut remportée sur un ennemi de force supérieure. La corvette le *Wasp*, commandée par le capitaine Jones, avait mis en mer le 13 octobre. Le 16, dans un grand coup de vent, elle perdit deux hommes et eut de fortes avaries. Le 17 au soir, elle découvrit plusieurs voiles; et comme deux d'entre elles paraissaient être des vaisseaux de guerre, le *Wasp* crut devoir se tenir pendant la nuit à une certaine distance. Le jour suivant, elle reconnut que les voiles vues la veille formaient un convoi sous l'escorte du *Frolick*, très-fort brick portant vingt-deux canons, et de deux navires armés chacun de douze canons. Le *Frolick* ayant fait filer son convoi, et étant resté de l'arrière, à onze heures et demie du matin le *Wasp* laissa arriver sur lui; et ces deux navires, après avoir mutuellement échangé leur feu, s'approchèrent et continuèrent un combat très-chaud. En cinq minutes le grand mât de hune du *Wasp* fut emporté, et il tomba

avec le grand hunier sur le petit hunier et la vergue de mizaine, de manière que ces deux voiles ne purent plus être manœuvrées pendant le reste de l'action; deux minutes après, le *Wasp* perdit encore sa vergue d'artimon et son mât de perruche. La mer était très-houleuse, et les canons du *Wasp* étaient souvent dans l'eau, de sorte qu'il ne pouvait tirer que lorsqu'il s'élevait sur la lame, et alors tous ses coups portaient dans le corps même du *Frolick*, tandis que celui-ci, ne tirant que lorsqu'il plongeait, ou perdait ses boulets ou n'atteignait que la mâture de son antagoniste. Au bout de quelque temps, le *Wasp*, par une manœuvre habile, envoya une volée qui, prenant le *Frolick* de l'avant à l'arrière, lui fit le plus grand mal. Dès ce moment le feu de l'Anglais commença à se ralentir, ce que le *Wasp* apercevant, il le serra tellement près que les refouloirs des canonniers se touchaient. Dans ce moment critique, le *Frolick* eut le malheur d'engager son beaupré entre les mâts du *Wasp*, qui put lui tirer à bout portant une volée entière par laquelle tout ce qui se trouvait sur son pont fut balayé. Après cette bordée meurtrière, le lieutenant Biddle, suivi du midshipman Baker et de deux autres hommes, s'é-

lança sur le pont du *Frolick*, et, à leur grand étonnement, ils ne trouvèrent de bout que trois officiers et le timonier qui était au gouvernail. Le pont était jonché de cadavres, le sang ruisselait de toutes parts, enfin il n'y eut jamais de scène plus épouvantable. A l'approche de nos gens, les officiers anglais jetèrent leurs épées et se rendirent : toutefois le pavillon britannique flottait encore, faute d'un matelot pour l'amener; ce fut le lieutenant Biddle, qui, de ses propres mains, l'abattit. Ainsi, après quarante-trois minutes d'un combat, le plus sanglant de la guerre, nous devînmes maîtres du *Frolick*. Ce navire n'offrait que ruine et confusion; sa cale, son entrepont, étaient encombrés de morts et de mourants; tous ces mâts tombèrent peu après l'action, et il ne présentait plus qu'une masse informe devenue le jouet des flots et des vents. Il avait eu trente hommes tués et cinquante blessés; de notre côté, nous perdîmes cinq hommes, et cinq autres furent légèrement blessés; mais le *Wasp* avait, comme nous l'avons dit plus haut, éprouvé de grandes avaries dans sa mâture, de sorte qu'il ne put échapper au *Poitiers*, vaisseau anglais de 74, qui vint en vue peu après le combat, et s'empara facilement du *Wasp* et de sa prise.

Le capitaine Jones, dans son rapport, parla en termes très-honorables de tous ses officiers; mais, par une modestie commune à tous nos braves marins, il ne dit que peu de mots de la part importante que lui-même avait prise à cette brillante action. Le lieutenant Booth, M. Rapp, les midshipmen Grant et Baker, étaient particulièrement désignés; le lieutenant Clanton, quoique très-malade et hors de service, se traîna sur le pont pour, disait-il, être témoin du courage de ses braves camarades. Un matelot, nommé Jack Lang, qui deux fois avait été pressé par les Anglais, montra une bravoure extraordinaire.

Le capitaine Jones ayant été échangé, revint à *New-Yorck* vers la fin de novembre. Les législatures de Massachusset, de New-Yorck et de Delaware, lui adressèrent des remercîments publics, et lui offrirent de belles épées et plusieurs pièces d'argenterie. Le congrès vota une somme de 25,000 dollars pour lui tenir lieu ainsi qu'à son équipage de la perte qu'ils avaient éprouvée en ne pouvant amener leur prise à terre. Bientôt après, ce brave capitaine fut appelé au commandement de la frégate la *Macédonienne*, que le commodore Decatur avait capturée.

Tandis que la marine de l'état cueillait de si brillants lauriers, les vaisseaux armés par des particuliers se signalaient également par de nombreux exploits. Aussitôt après la déclaration de guerre, des lettres de marque avaient été délivrées, et des corsaires, sortis de tous nos ports, firent éprouver des pertes énormes au commerce de l'ennemi. Ces corsaires, pour la plupart très-fins voiliers, dans tous les combats qu'ils eurent à soutenir montrèrent la même supériorité que les vaisseaux de la marine nationale. On peut citer, en exemple, l'*Atlas*, commandé par le capitaine Moffat; qui, le 3 août, rencontra deux navires armés marchant de conserve, les combattit et les fit amener tous les deux, quoiqu'il ne pût en amariner qu'un.

Le capitaine Endicot, de Salem, commandant le *Dauphin*, dans une croisière de quelques semaines, s'empara de quinze bâtiments ennemis, et se rendit célèbre par son courage et son activité. Il eut quelque temps après le malheur d'être pris par une escadre sous les ordres du commodore Broock, qui d'abord le traita assez mal, d'après le préjugé qui existe généralement contre les corsaires, et à cause du dommage que le commerce an-

glais en avait reçu ; mais on doit dire à l'honneur du commodore Broock et de ses officiers, qu'ils changèrent de conduite aussitôt qu'ils surent avec quelle humanité le capitaine Endicot et son équipage avaient toujours traité leurs prisonniers. Un trait surtout doit être rapporté : Sur une des prises du *Dauphin* se trouvait une vieille femme, qui avait à bord toute sa propriété montant à 800 dollars ; elle poussait les hauts cris, et déplorait amèrement son malheur de se trouver ainsi, dans un âge avancé, dépouillée de tout ce qu'elle possédait ; mais ce fait ne fut pas plus tôt connu des matelots que spontanément ils déclarèrent qu'ils renonçaient à tous leurs droits sur ce qui lui appartenait. Cette bonne femme fut tellement reconnaissante de cet acte de générosité, qu'à son arrivée aux Etats-Unis elle le fit publier dans tous les journaux.

C'est ainsi que l'Angleterre apprit que les corsaires américains étaient différents de ceux des autres nations ; qu'ils étaient soumis aux mêmes règles que les vaisseaux de l'état ; qu'enfin ce n'était pas la cupidité seule qui présidait à leur armement ; mais qu'ils devaient être considérés comme un de nos principaux moyens d'attaque, en servant à blesser

l'ennemi dans sa partie la plus vulnérable. Le courage déployé par les navires de ce genre procurait à ceux qui les montaient une considération presqu'égale à celle qu'on accordait aux officiers militaires; aussi se piquaient-ils d'avoir une conduite irréprochable sous tous les rapports. Cependant il n'est que trop vrai que dans le cours de la guerre les corsaires qui eurent le malheur d'être pris furent souvent traités par les Anglais avec un degré de dureté et même de barbarie que rien ne peut justifier.

Dès le commencement des hostilités, l'un de nos plus anciens et de nos plus distingués officiers, le commodore Barney, qui depuis long-temps vivait dans la retraite, prit le commandement du corsaire *le Rossy*: dans l'espace de quelques mois il fit à lui seul plus de mal au commerce anglais qu'il n'en avait éprouvé pendant de nombreuses années de tous les ennemis de l'Angleterre. Ce brave officier avait déjà acquis une grande célébrité lors de la guerre de la révolution, en s'emparant du *Moine*, bâtiment anglais, infiniment plus fort que celui qu'il commandait.

Ainsi nos premières opérations navales contre l'Angleterre eurent pour résultats la cap-

ture de deux de ses plus fortes frégates par deux des nôtres, et la capture plus glorieuse encore d'un brick évidemment plus fort que celui de nos bâtiments qui s'en empara. De plus, lorsque le congrès se rassembla au mois de novembre il fut prouvé par des rapports authentiques que deux cent-cinquante navires, dont cinquante étaient armés, trois mille prisonniers et cinq cent-soixante-quinze canons étaient tombés entre nos mains. Pour contre-balancer cette perte immense, l'ennemi n'eut que de bien faibles succès à présenter. La croisière du commodore Rodgers avait beaucoup facilité la rentrée de nos navires marchands, de sorte que peu furent pris. La capture du *Frolick* et du *Wasp* ne procura, ainsi que nous l'avons raconté, aucune gloire à leurs capteurs. Il en fut de même pour deux autres petits bâtiments de guerre; l'un d'eux, le *Nautilus* de douze canons, se rendit à la frégate anglaise le *Shanon;* l'autre, le *Vixen*, commandé par le capitaine Reed, amena devant la frégate la *Northampton*, commandée par sir James Yeo. Cette dernière frégate ainsi que sa prise firent côte peu après, et ce fut aux soins du capitaine Reed qu'on dut principalement d'avoir sauvé une partie des effets des

deux navires naufragés. Sir James Yeo le remercia publiquement des services qu'il lui avait rendus dans cette occasion, et lui fit accorder la permission de retourner sur parole dans son pays; mais ce généreux capitaine refusa cette faveur, ne voulant pas jouir d'un avantage que ses officiers et son équipage ne partageaient pas. Il se rendit donc avec eux dans la Nouvelle-Ecosse, où bientôt il mourut victime du climat. Les Anglais, rendant hommage à sa bravoure et à ses grandes qualités, le firent inhumer avec tous les honneurs de la guerre.

L'éclat inattendu dont se couvrit notre marine contrastant avec la défaite de l'armée de terre, attira à la première toute la prédilection de la nation. Sentiment bien naturel sans doute; car si, dans plus d'une occasion, nos troupes avaient mérité de justes éloges, dans d'autres aussi la honte avait suivi leurs pas; au lieu que la marine dans chaque combat avait toujours élevé de plus en plus la gloire nationale. Nos victoires navales, au moyen de nos nombreux journaux, allaient promptement répandre la joie dans la riche cité comme dans le plus humble hameau; et le ton de modestie de nos braves et habiles marins, dans le récit

de leurs brillants exploits, était la satire la plus amère du style plein de boursouflure employé trop souvent par nos généraux pour décrire le plus léger engagement. Enfin, chose bien digne de remarque, la Grande-Bretagne avait hautement déclaré qu'elle ferait disparaître des mers le pavillon américain; tout semblait prédire l'accomplissement de cette menace; et tremblants sur le sort de notre marine si faible encore, nous cherchions du courage dans l'espoir d'envahir le Canada et d'éloigner ainsi un ennemi incommode et dangereux. Eh bien! nouvelle preuve de la vanité de l'homme quand il veut scruter les desseins de la providence, nos craintes et notre espoir furent également trompés; vaincus où nous comptions conquérir, nous cueillîmes d'éclatants lauriers là même où tout annonçait ruine et désastre!

L'Angleterre, blessée dans le principe même de sa force, fut cruellement mortifiée. Vainement chercha-t-elle à dissimuler ses affronts: à l'entendre, les frégates américaines étaient des vaisseaux de ligne déguisés, et ses propres vaisseaux n'étaient que de simples frégates; dans toutes les occasions elle représentait nos forces comme infiniment supérieures aux siennes. Peut-être aurait-on pu

croire à cette dernière assertion, si elle n'eût été avancée que pour tel ou tel combat; mais donner toujours la même cause pour chacune de ses défaites, c'était par trop présumer de la crédulité des peuples. Toutefois elle ne put pas expliquer si facilement la supériorité marquée de notre marine, tant dans la manœuvre des vaisseaux, que dans celle de l'artillerie. Aussi un comité d'enquête fut-il chargé d'examiner ce point; le résultat de son travail fut de reconnaître que par une *inconcevable* négligence la marine anglaise était dégénérée; et on dut recommander sérieusement à ses fameux héros de refaire l'apprentissage de leur métier, afin d'être capables de lutter avec ce nouvel ennemi, si rusé, si extraordinaire, si fécond en ressources!

C'est ainsi que cette nation superbe, qui se proclamait fastueusement la reine des mers, et sans la permission de laquelle aucune voile ne pouvait être déployée, se vit complètement humiliée par la plus jeune, la plus faible des puissances maritimes; par un peuple qui, repoussant loin de lui l'ambition des conquêtes, ne combattait que pour jouir en liberté d'un élément destiné par le Très-Haut à rester la propriété commune du genre humain.

CHAPITRE III.

Le général Harrison prend le commandement de l'armée du Nord-Ouest. — Expédition sous le général Winchester. — Le général Hopkins marche contre les Indiens. — Défense du fort *Harrison*. — Expédition du colonel Campbell.

A peine la nation fut-elle sortie de l'espèce de stupeur occasionnée par la reddition du général Hull, qu'elle montra une ardeur semblable à celle manifestée aux époques les plus célèbres de notre révolution. Dans l'ouest, dans le sud, des corps de volontaires tout équipés se réunirent comme par enchantement. La Pensylvanie, la Virginie, mais surtout le Kentucki, l'Ohio, le Ténessée, firent des préparatifs de guerre avec la plus étonnante promptitude; les femmes elles-mêmes rivalisaient de zèle avec les hommes; partout on les voyait disposer les uniformes, les havresacs de leurs maris et de leurs parents, et gaîment elles donnaient tout ce qui pouvait être utile aux soldats : chaque ville, chaque village

ressemblait à un arsenal. Enfin telle était l'activité, qu'on vit en un seul jour des compagnies entières levées, armées, équipées, et prêtes le lendemain à entrer en campagne. L'admiration produite par un si noble dévouement est d'autant plus pure que ceux qui le montraient n'étaient excités par aucun danger imminent ; car, à l'exception de quelques habitations isolées et situées à l'extrême frontière, qui avaient à redouter les irruptions des Indiens, toutes les autres parties des états occidentaux étaient dejà si peuplées que l'ennemi ne pouvait y faire aucun progrès. L'amour seul de la patrie inspirait cette généreuse émulation ; c'était lui qui, échauffant le cœur de nos citoyens, les faisait frémir d'indignation à l'idée de la défaite de leurs frères, et de l'occupation par l'ennemi d'une partie du territoire. En un mot, l'esprit militaire qui se déployait de toutes parts, montrait un peuple libre sous le point de vue le plus noble et le plus imposant.

Louisville et *Newport* avaient été désignées comme rendez-vous des troupes qui devaient renforcer le général Hull : après la capitulation de ce général, les volontaires se présentèrent en foule dans ces deux villes, et l'on fut forcé

de défendre d'en recevoir davantage ; de sorte qu'à leur grand regret plusieurs compagnies de volontaires retournèrent sur leurs pas.

Le général Tupper, commandant les troupes de l'Ohio, fut joint à *Urbana* par le général Leftwitch avec une brigade de Virginiens. Les volontaires de la Pensylvanie, sous le général Crooks, eurent ordre de marcher sur *Erié*. Le dix-septième régiment des Etat-Unis, commandé par le colonel Wells qui avait recruté la plupart de ses hommes depuis la guerre, et la milice du Kentucky, furent, sous les ordres du général Payne, destinés pour le fort *Wayne*, et devaient de là se rendre à *Rapids*. Cette dernière place était le rendez-vous général de l'armée.

Ainsi en peu de semaines, sur un seul point des frontières, plus de quatre mille hommes s'arrachèrent spontanément aux douceurs de la vie civile, furent armés et réunis en corps, et se trouvaient prêts à marcher aux combats. Le commandement en chef de toutes ces toupes, qui reçurent le nom d'armée du Nord-Ouest, fut conféré par le président au major-général Harrison, qui par sa conduite dans l'affaire encore récente de *Tippecanoe* avait obtenu la confiance des soldats et de tous les états de l'ouest.

La première opération de ce général fut de porter du secours aux postes de la frontière, principalement au fort *Harison*, situé sur le *Wabash*, et au fort *Wayne*, construit au bord du *Miami* sur la route de *Rapids*. On pouvait craindre que ce fort, ainsi que le fort *Defiance* situé un peu plus bas, ne fussent attaqués par les Anglais, afin de couper la route qui conduit à *Détroit*. Le général Harrison arriva donc le 12 septembre au fort *Wayne* avec deux mille cinq cents hommes. Son approche avait fait disparaître les Indiens qui, depuis le commencement du mois, avaient tenté plusieurs fois, mais en vain, de s'emparer de ce fort; la garnison, composée seulement de soixante-dix hommes, s'était défendue avec un grand courage, et, comme nous l'avons dit, les Indiens se retirèrent, sans avoir fait autre chose que détruire tout ce qui se trouvait dans le voisinage.

Quelques jours après son arrivée au fort *Wayne*, le général Harrison, ne voulant pas marcher sur *Rapids* avant d'avoir été rejoint par le reste des troupes, résolut d'employer son temps à dévaster le territoire des Indiens. En conséquence il envoya le colonel Wells vers les bourgades des *Puttawatomis*, et le

général Payne contre les *Miamis* ; ces deux détachements brûlèrent neuf villages indiens dont les habitants étaient en fuite, et, suivant le mode de guerre généralement adopté par les blancs envers les Sauvages, ils détruisirent les moissons dont les champs étaient couverts. Après ces opérations le général Harrison revint le 18 septembre au fort *Wayne*, où il trouva le général Winchester qui y avait amené un renfort considérable. Ce dernier général avait d'abord été désigné comme devant commander en chef; aussi le général Harrison, qui n'avait pas encore reçu ses lettres de commandement, crut devoir retourner dans l'Indiana; mais la nouvelle de sa nomination lui parvint en route: il retourna donc sur ses pas, et reprit le commandement le 23 septembre.

Le jour précédent, le général Winchester s'était mis en marche vers le fort *Défiance*, pour de là se rendre à *Rapids*, lieu où, comme nous l'avons dit, toute l'armée devait se réunir. Ses forces, formant un total de deux mille hommes, se composaient d'une brigade de la milice du Kentucky, de quatre cents soldats de troupes réglées, et d'une compagnie de cavalerie. La contrée qu'il avait à traverser, renfermée entre les rivières qui vont se jeter

au sud dans *l'Ohio*, et celles qui se perdent au nord dans les lacs, présentait de grandes difficultés, surtout pour le transport des bagages: le terrain était plat, couvert d'arbres et d'épais buissons, et de plus tellement marécageux que les chevaux à chaque pas enfonçaient jusqu'au poitrail. Aussi, pour pouvoir avancer, fit-on prendre à chaque homme des vivres pour six jours, et on envoya le reste des bagages, sous l'escorte du major Jennings, au fort *Saint-Mary*, pour de là descendre par eau jusqu'au fort *Défiance*.

Les troupes américaines ne marchaient que lentement à cause des précautions multipliées qu'il fallait prendre pour éviter les embûches des Sauvages dans des lieux si propres à leur genre de guerre; d'ailleurs elles étaient continuellement forcées de se faire à la hache un chemin au travers des bois et des broussailles. Les journées n'étaient que de 6 à 8 milles. L'armée s'arrêtait chaque soir vers trois heures, et devait se retrancher pour éviter les attaques nocturnes. Pendant la marche, elle était précédée par quelques éclaireurs sous les ordres du capitaine Ballard, officier plein d'activité; et ces éclaireurs étaient eux-mêmes soutenus par une avant-garde d'environ trois cents hom-

mes. L'enseigne Legget et quatre volontaires, ayant voulu prendre les devants et se rendre seuls au fort *Défiance*, furent massacrés par les Sauvages. On trouva leurs cadavres horriblement mutilés ; les Indiens, suivant leur usage, avaient enlevé le crâne et la chevelure de chacune de leurs victimes. Le 27 septembre, le capitaine Ballard découvrit des traces récentes d'Indiens, et craignant quelque embûche, au lieu de suivre ces traces, il fit marcher sa troupe de chaque côté du chemin frayé. Les Indiens, voyant qu'on ne donnait pas dans le piége qu'ils avaient tendu, s'élancèrent des lieux où ils s'étaient cachés, et poussant de grands cris, ils se portèrent vivement sur le bord d'une colline, d'où, s'ils avaient voulu résister, il eût été difficile de les déloger. Cependant, effrayés par l'approche de la cavalerie, et par le feu bien dirigé de notre avant-garde, ils firent retraite et disparurent bientôt au milieu des buissons et des marécages. Enfin le 29, nos troupes, harassées et commençant à manquer de vivres, croyaient toucher au terme de leur marche, quand l'un des éclaireurs vint apporter la fâcheuse nouvelle que le fort *Défiance* était occupé par les Anglais, et que les Indiens campaient à deux milles

en avant. Peu après, le major Jenning fit dire au général qu'ayant appris que les Anglais et les Indiens s'étaient rendus maîtres du fort *Défiance*, il avait jugé prudent de débarquer à environ quarante milles au-dessus de cette place, et de s'y retrancher pour attendre de nouveaux ordres. On fit partir de suite le capitaine Garrard avec ses cavaliers pour aller chercher les vivres dont on avait un si pressant besoin ; cet officier s'acquitta de cette mission avec beaucoup de promptitude, malgré la pluie continuelle et les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter. Son arrivée donna pour ainsi dire une nouvelle vie aux troupes, et elles reprirent immédiatement possession du fort *Défiance*, qu'à leur approche les Anglais et les Indiens s'étaient pressés d'évacuer.

A cette époque, un assez grand nombre d'Indiens, sous le commandement d'un de leurs chefs, nommé Logan, furent admis à se joindre à nos drapeaux. Alors que la guerre régnait tout autour d'eux, vainement aurait-on tenté de leur faire garder la neutralité ; et le général américain n'eut d'autre moyen de les empêcher de devenir nos ennemis que d'accepter leurs services. Ainsi donc, en opposition directe à nos principes et à notre politi-

que, nous fûmes contraints de recevoir des Indiens pour auxiliaires; mais ces mêmes Indiens prouvèrent par leur conduite subséquente qu'il n'est pas impossible, quand on en a la ferme volonté, de prévenir les actes de barbarie et de dévastation auxquels ils se livrent habituellement quand ils agissent sous l'influence anglaise.

Le 4 octobre, le général Harrison quitta le fort *Défiance* et retourna dans l'intérieur pour faire avancer le centre et l'aile droite de son armée. Il laissa la gauche sous le commandement du général Winchester; mais avant de partir il avait donné l'ordre spécial au général Tupper de se rendre sans délai avec un millier d'hommes à *Rapids*, et d'en chasser l'ennemi.

Le général Tupper ne put partir de suite parce qu'il fallait faire sécher les munitions et les vivres qu'il devait emporter et que la pluie avait beaucoup avariés. Ce retard, joint à un événement bien peu considérable à son origine, mais qui sema la discorde parmi nos généraux, fit avorter le plan conçu et ordonné par le commandant en chef. Les Indiens ayant tué un de nos hommes tout près du camp, le général Winchester fit battre aux

armes, et donna l'ordre au major Brush d'aller avec cinquante hommes explorer les bois. A peine ce détachement était-il en marche, que presque toutes les troupes, sans écouter ni les ordres ni les représentations de leurs officiers, sortirent dn camp par bandes de vingt à trente hommes pour se mettre également à la poursuite des Indiens. Heureusement nul ennemi ne se présenta, car nos soldats, ainsi disséminés, auraient vraisemblablement été massacrés les uns après les autres. Toutefois, lorsque tout le monde fut rentré, le général Winchester, peu satisfait des renseignements qu'on lui avait apportés, voulut s'assurer du nombre des Indiens qui se trouvaient dans le voisinage, et il ordonna en conséquence à toutes les troupes de faire une battue générale. Vainement le général Tupper représenta-t-il qu'étant prêt à marcher sur *Rapids*, une pareille poursuite ne pouvait, en fatiguant ses troupes, que retarder, si ce n'est même arrêter tout-à-fait son départ, le général Winchester lui réitéra l'ordre formel d'obéir; et comme il s'éleva à ce sujet, entre ces deux généraux, une forte altercation, le général Winchester, usant de son droit d'ancienneté, destitua le général Tupper de son commandement et le

remplaça par le colonel Allen ; mais les volontaires et les miliciens de l'Ohio n'eurent pas plus tôt appris qu'on leur ôtait leur général, que, d'un mouvement unanime, ils refusèrent de servir plus long-temps, et se mirent de suite en route pour retourner à *Urbana*. Ainsi l'expédition qui avait été préparée fut totalement manquée, et on se vit contraint d'attendre les autres divisions de l'armée avant de pouvoir rien entreprendre contre *Rapids* et encore moins contre *Détroit*.

Une insubordination si déplorable provenait de ce que des citoyens, peu faits encore à la vie militaire, croyaient avoir le droit de juger des choses aussi bien que leurs chefs. C'est-là le grand inconvénient des milices levées à la hâte, et qui n'ont pas encore eu le temps de connaître combien la discipline la plus exacte est nécessaire au succès et au salut même des armées. Une vérité qu'il importe de proclamer, c'est que l'obéissance sous les armes est un devoir dont l'accomplissement ne blesse pas plus les droits du citoyen, que les restreintes sages et salutaires imposées par la morale et par les lois ne blessent les droits de l'homme social.

Le général Tupper, après sa querelle avec

le général Winchester, se rendit à *Urbana*, où il reçut le commandement de la division du centre, composée d'une brigade de volontaires et de miliciens de l'*Ohio*, et d'un régiment de ligne ; et on lui donna l'ordre d'aller au fort *M'Arthur*, tandis que l'aile droite, formée de deux brigades, l'une de la Pensylvanie et l'autre de la Virginie, marchait sur *Sandusky*.

Arrivé au fort *M'Arthur*, le général Tupper prépara une nouvelle expédition contre *Rapids* qui se trouvait toujours entre les mains de l'ennemi. Six cents hommes, ayant pour cinq jours de vivres, se mirent en marche et vinrent jusqu'en vue du poste qu'ils voulaient attaquer; mais là, n'ayant pu traverser la rivière à cause de la rapidité du courant, et se trouvant attaqués par une multitude d'Indiens à cheval, ils furent forcés, après différentes manœuvres, et après avoir épuisé toutes leurs munitions, de battre en retraite et de retourner au fort. Nous perdîmes plusieurs hommes dans cette infructueuse entreprise, et on put facilement remarquer que les Indiens avaient des chevaux meilleurs et mieux harnachés qu'à l'ordinaire. Ils étaient commandés par l'un de leurs plus fameux chefs, nommé Split-Log, qui lui-même montait un superbe cheval blanc.

Tandis que ces choses se passaient à l'armée du général Harrison, d'autres opérations, dignes de remarque, eurent lieu, sous différents chefs, dans la contrée plus occidentale. Nous avons dit que plusieurs compagnies de volontaires qui offraient leurs services, avaient été remerciées, faute par le gouvernement de pouvoir faire pour elles les provisions nécessaires. Mais l'esprit militaire était excité à un tel point, que ces mêmes volontaires ne purent se résoudre à rester inactifs. En conséquence, au nombre de quatre mille hommes, presque tous à cheval, ayant obtenu l'autorisation du vénérable Shelby, gouverneur du Kentucky, ils se réunirent à *Vincennes*, sur le *Wabash*, ayant à leur tête le général Hopkins. Ce corps, le plus formidable qui eut jamais pénétré sur le territoire des Indiens, se rendit au fort *Harrison* le 10 octobre. Le 14, il traversa le *Wabash*, pour aller attaquer les bourgades des Kickapoos et des Peorias, éloignées les premières de 80 milles, et les secondes de 120. La route passait au milieu de riches prairies naturelles, dont l'herbe très-haute rendait la marche fatigante. Aussi le mécontentement et les murmures ne tardèrent-ils pas éclater parmi cette troupe qui ne connaissait ni chefs,

ni subordination. Chacun prétendait suivre sa propre volonté, et rien de bon ne pouvait être espéré d'une telle multitude qu'aucun lien n'unissait.

A peine donc ces gens avaient-ils fait quatre jours de marche, qu'ils demandèrent hautement à retourner sur leurs pas; et un major, qu'il est inutile de nommer, eut l'impudence de s'approcher du général et de lui ordonner péremptoirement de faire retraite. Le bruit s'était répandu que les guides, ne connaissant pas bien le pays, avaient fait prendre une fausse direction. Enfin le feu ayant pris par hasard aux herbes qui, séchées par l'automne, étaient très inflammables, le vent propagea tellement l'incendie que ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on en préserva le camp: ce dernier événement mit le comble au découragement. Le lendemain matin, un conseil de guerre fut assemblé, et le général, voyant les mauvaises dispositions de l'armée, ou plutôt de la cohue qu'il commandait, proposa de marcher contre les villages indiens avec cinq cents hommes seulement, si ce nombre de gens de bonne volonté pouvait se trouver, et de renvoyer le reste au fort *Harrison*. Lorsque cette proposition fut faite aux troupes,

elles avaient tellement perdu toute confiance dans le général, que pas un seul homme ne s'offrit pour l'accompagner : il supplia qu'on lui obéît encore pour un seul jour, et comme on semblait y consentir, il ordonna de marcher en avant; mais au lieu de le suivre, tous les hommes firent volte-face et prirent la direction opposée. Le général, voyant ainsi son autorité méconnue, fut forcé de reprendre également la route du fort *Harrison*. Cette expédition, pendant laquelle on ne vit pas un seul Indien, produisit cependant un bon effet pour notre cause; car les nombreuses traces qu'une telle masse d'hommes à cheval laissa derrière elle intimidèrent beaucoup l'ennemi, en lui donnant une haute idée des forces considérables que nous pouvions faire marcher contre lui.

Le même général Hopkins fit peu après une autre expédition contre les bourgades qui sont à la source du *Wabash*; elle eut un résultat beaucoup plus favorable. Étant parti avec douze cents hommes et sept bateaux du fort *Harrison*, il remonta le *Wabash*, et réussit à détruire trois villages composés de cent vingt cabanes ou huttes, ainsi que les provisions de blé que les Indiens avaient faites pour l'hiver. Plusieurs escarmouches eurent lieu, dans les-

quelles nous perdîmes une vingtaine d'hommes; enfin la saison des gelées étant arrivée, nos gens furent obligés de revenir sur leurs pas; mais bien qu'ils eussent beaucoup à souffrir, et que, suivant l'expression du général, la plupart d'entr'eux fussent sans souliers et sans habits, pas un ne proféra le moindre murmure: contraste frappant avec ce que nous avons raconté de la première expédition; et preuve que les volontaires et les miliciens, lorsqu'ils ont passé quelque temps sous les armes, peuvent devenir de fort bonnes troupes.

Nous n'avons pas encore parlé de la mémorable défense que fit le fort *Harrison*, et nous croyons devoir entrer dans quelques détails à cet égard. Ce fort, qui était construit presqu'entièrement en bois, et qui, par le mauvais état où il se trouvait, était depuis quelque temps considéré comme ne pouvant résister à la moindre attaque, fut entouré dans les premiers jours de septembre par une multitude de Sauvages qui ne s'étaient pas encore déclarés contre nous. Le 3 septembre deux de nos hommes furent tués tout près du fort, et le lendemain trente à quarante Indiens de *Prophet's-town* se présentèrent avec un pavillon blanc sous prétexte de

demander des provisions: le capitaine Taylor, qui commandait le fort, et qui connaissait bien les ruses ordinaires des Sauvages, jugea d'après cette démarche qu'il ne tarderait pas à être attaqué. En conséquence il visita les armes de sa petite garnison, qui ne montait qu'à dix-sept hommes en bon état, et leur distribua des cartouches. En effet, le soir même, par un temps extrêmement sombre, les Indiens s'approchèrent sans être vus, et parvinrent à mettre le feu à l'une des batteries du fort, qui, comme nous l'avons dit, était construit en bois. On fit de vains efforts pour l'éteindre; il se communiqua à un magasin rempli de whiskey (eau-de-vie de grain) et bientôt le fort entier se trouva enveloppé par les flammes. Dans ce moment les hurlements féroces des Sauvages, les cris de terreur des femmes, et des enfants joints à toutes les horreursde l'incendie, produisirent un effet épouvantable. Deux soldats se croyant perdus sans ressource sautèrent par-dessus les palissades et furent aussitôt massacrés par les Indiens. Cependant le commandant, avec une présence d'esprit admirable, ordonna d'enlever les planches qui servaient de toit à toutes les constructions du fort, et lui-même avec le docteur Clarck se mettant à l'ouvrage, ils se

rendirent maîtres des flammes, malgré la fusillade non interrompue de l'ennemi. Aussitôt ce premier soin rempli, on travailla à la hâte à construire un retranchement pour boucher la brèche que le feu avait faite; à la pointe du jour ce retranchement avait huit pieds de haut. Les Indiens se voyant ainsi trompés dans leurs desseins, et découragés par la perte considérable qu'ils avaient éprouvée, se retirèrent sans rien tenter de plus contre le fort, qui peu après fut secouru par le général Hopkins, lors de sa première expédition. Le brave capitaine Taylor, qui avait eu trois hommes tués et plusieurs autres blessés, et dont le sang-froid sauva le fort au moment où il semblait être sans ressource, fut à raison de ce beau fait d'armes promu au grade de major.

Edwards, gouverneur du territoire illinois, avait aussi dirigé contre les Indiens un détachement de troupes de ligne, fort de trois cent soixante hommes commandés par le colonel Russel. Ce détachement devait rejoindre le général Hopkins aux bourgades Péorias; mais ce général n'ayant pu s'y rendre, le colonel Russel n'en persévéra pas moins dans son entreprise. Il détruisit un village très-grand et très-florissant, et après avoir tué un assez

grand nombre d'Indiens dans les marécages où ils s'étaient réfugiés, le détachement retourna au camp n'ayant été que treize jours dehors.

Vers le même temps, le lieutenant-colonel Campbell reçut l'ordre de marcher contre les bourgades situées sur la rivière *Mississinewa*, branche du *Wabash*. Il parvint à surprendre un village habité par des Delawares et des Miamis; il fit une trentaine de prisonniers, et huit guerriers indiens furent tués sur la place. Mais le lendemain tous les Sauvages des environs vinrent attaquer avec furie le camp des Américains : dans ce combat la victoire fut assez long-temps contestée; enfin les Indiens sé retirèrent laissant quarante des leurs sur le champ de bataille; notre perte fut de huit hommes tués dont deux officiers, et d'environ trente blessés. Le détachement ayant encore détruit quelques autres villages vint rejoindre l'armée.

En outre des expéditions dont nous venons de parler, il s'en fit plusieurs autres d'une moindre importance, dans lesquelles se distinguèrent particulièrement les milices des territoires d'*Indiana*, d'*Illinois* et du *Missouri*. Les Indiens furent tellement harassés par ces nombreuses attaques qu'ils commencèrent à

se repentir de s'être si étourdiment engagés dans la guerre; et la misère qu'ils éprouvèrent durant l'hiver ne put qu'augmenter encore leurs regrets. Privés de moyens de subsistance, ils furent forcés d'aller en chercher aux établissements anglais qui se trouvaient fort éloignés, et d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants. Tel fut l'effet de la destruction de leurs moissons et de leurs provisions d'hiver, destruction qui, au premier coup d'œil, paraît aussi inutile que barbare, mais qui cependant était le seul moyen d'assurer nos établissements des frontières contre la guerre affreuse des Sauvages, dans laquelle le vieillard et l'enfant sans défense devenaient également victimes de leur rage homicide. Aussi pendant tout l'hiver nos concitoyens des frontières purent rester tranquilles dans leurs demeures, et dormir en paix sans craindre d'être attaqués à l'improviste et massacrés par les peuplades féroces que nos armes avaient repoussées au loin.

CHAPITRE IV.

Rassemblement de troupes sur la frontière du Canada. — Prise du brick *Calédonia*. — Bataille de *Queenstown*, et mort du général Brock. — Bombardement de *Niagara*. — Préparatifs inutiles du général Smyth. — Armée du Nord. — Première croisière du commodore Chauncey.

Il est temps maintenant de porter l'attention du lecteur vers la frontière septentrionale, et de dérouler à ses yeux le tableau des divers événements qui eurent lieu depuis *Niagara* jusqu'au fleuve *Saint-Laurent*. Toutes nos forces dans cette partie formaient deux grands corps. L'un de ces corps occupait *Lewistown*; il était commandé par le général Van Reusslaer, de *New-Yorck*, et comptait environ quatre mille hommes, partie miliciens, et partie troupe de ligne; l'autre corps, sous les ordres immédiats du général Dearborn,

commandant en chef, se trouvait dans le voisinage de *Plattsburgh* et de *Greenbush*. Quelques troupes de ligne et quelques miliciens étaient en outre stationnés à *Black-Rock*, à *Ogdensburg*, et à *Sackett'sharbour*. Pendant l'été des compagnies de volontaires et beaucoup de recrues avaient été dirigées de ce côté, et chaque place fortifiée renfermait des officiers expérimentés, chargés d'exercer et d'instruire toutes ces nouvelles levées, à mesure qu'elles arrivaient. Enfin on espérait qu'au mois d'octobre tout serait prêt pour tenter une incursion formidable dans le Canada; mais ce projet fut contrarié par le refus des gouverneurs de Massachusset, de Newhampshire, et de Connecticut, de permettre aux milices de ces états de marcher conformément aux réquisitions du président; ces gouverneurs se fondaient dans leur refus sur ce que, d'après la constitution, c'était à eux qu'il appartenait du juger s'il y avait urgence à faire marcher les milices; et comme ils étaient peu partisans de la guerre, et surtous de la guerre offensive, jamais ils ne voulurent rien céder de leurs privilèges. L'absence des milices de ces trois états, qui étaient les mieux disciplinées de toute l'union, se fit cruellement sentir; et il est probable

que si leurs gouverneurs avaient voulu coopérer aux plans de l'administration générale, le haut Canada au moins serait tombé en notre pouvoir dès lapremière campagne.

De grands magasins militaires avaient été formés sur divers points. Le général Dearborn, connu par ses services dans la guerre de la révolution, le général Smyth qu'on s'accordait à considérer comme un habile tacticien, et d'autres officiers tels que les colonels Pike, Boyd, et Scott, s'occupaient avec ardeur de l'organisation et de l'instruction de l'armée, forte en tout de huit à dix mille hommes. De plus, quelques-uns de nos meilleurs marins avaient été envoyés sur les lacs *Erié, Ontario*, et *Champlain*, pour y faire des armements, et tenter de prendre l'ascendant sur les forces navales que l'ennemi avait dans cette partie.

L'armée sous le général Van Rensslaer fut appelée l'armée du centre, pour la distinguer de celle du général Harrison; et celle placée sous le commandement immédiat du général Dearborn reçut le nom d'armée du nord.

Le lieutenant Elliot, l'un des marins envoyés sur les lacs, peu après son arrivée fit une expédition, dont l'heureux succès ayant eu pour témoin l'armée du centre, excita

parmi tous ceux qui la composaient la plus vive émulation. Le 10 octobre, les bricks anglais le *Détroit* et la *Calédonia,* sortis de *Malden*, étaient venus mouiller sous la protection du fort *Erié*, presque vis-à-vis *Blackrock*. Elliot conçut le projet de les enlever, et à cet effet il envoya un exprès pour hâter la marche de ses matelots qui n'étaient pas encore arrivés; ceux-ci, au nombre d'environ cinquante, le joignirent le soir même, harassés d'une longue course de cinquante-cinq milles. Cependant Elliot ne leur donna que jusqu'à minuit pour se reposer. Il les fit alors embarquer avec quelques volontaires sur plusieurs bateaux préparés à l'avance. De suite il traversa la rivière, puis laissa dériver jusqu'au lieu où se trouvaient les deux bricks. Les aborder, sauter sur le pont, forcer les équipages à se rendre, fut l'affaire d'un instant; et dix minutes après Elliot était sous voile. Mais le vent n'étant pas assez fort pour faire remonter le courant, on fit donner debout à terre aux deux navires. La *Calédonia* toucha dans un endroit où les canons de *Blackrock* pouvaient la protéger, et fut ainsi sauvée: quant à l'autre bâtiment, après avoir été défendu assez de temps pour en tirer tous les objets de

valeur, il fut brûlé par nos gens. La *Calédonia* était chargée de fourrures valant 150,000 dollars : pour opérer cette riche capture, notre perte ne monta qu'à deux hommes tués et quatre blessés.

Cette affaire exalta les dispositions guerrières de l'armée du centre. Officiers et soldats, tous n'aspiraient plus qu'à marcher à l'ennemi ; ils exprimaient hautement leurs vœux à ce sujet, et même quelques volontaires menacèrent de quitter l'armée si on ne les menait pas de suite à l'ennemi. Mais ce n'était pas là cette ardeur qu'on voit briller chez d'anciens soldats qui, par l'habitude du danger, ont appris à le mépriser ; ce n'était que le mouvement inconsidéré d'une jeunesse sans expérience, avide de nouveauté, et qui, lorsqu'elle fut mise à l'épreuve, se montra dépourvue de cette fermeté nécessaire pour soutenir de sang-froid l'horrible spectacle des combats.

Toutefois le général Van Rensslaer, après avoir eu une conférence avec les généraux Smyth et Hall, résolut de tenter une attaque sur les hauteurs fortifiées de *Queenstown*. Il avait eu avis que cette place se trouvait dégarnie de troupes par le départ du général

Brock qui, disait-on, s'était porté avec la plus grande partie des forces anglaises sur *Malden*, laissant le général Proctor presque seul pour défendre le territoire Michigan. Il devenait d'autant plus important de faire l'attaque avant le retour du général Brock, que, si elle réussissait, le général Van Rensslaer, maître de *Queenstown*, assurait un asile à ses troupes contre l'inclémence de la saison qui approchait, et rendait en même-temps plus libres les opérations de l'armée du nord-ouest. En conséquence, le 11 octobre à quatre heures du matin, par une violente tempête, et par une pluie battante, les Américains tentèrent le passage de la rivière ; mais l'obscurité de la nuit et divers autres accidents vinrent mettre tant d'obstacles à ce passage qu'il ne put être effectué.

La non réssuité de cette entreprise augmenta l'impatience des troupes, au point qu'il devint presque impossible de les contenir dans les bornes de la discipline. Aussi fit-on avec célérité les préparatifs d'une nouvelle attaque, et le 13 au matin les troupes s'embarquèrent sous la protection de nos forts. La division qui la première devait donner l'assaut aux hauteurs qui couronnent *Queenstown*, fut formée

en deux colonnes. L'une, forte de trois cents miliciens, était conduite par le colonel Van-Rensslaer, et l'autre, composée de trois cents soldats de ligne, obéissait au colonel Christie. Cette troupe devait-être suivie par l'artillerie du colonel Fenwick, et ensuite par le reste de l'armée.

Dans le même-temps les Anglais s'étaient aperçus des projets des Américains, et avaient fait venir de puissants renforts de Saint-George. Le général Brock, qu'on sut alors se trouver sur ce point, pouvait au besoin envoyer de nouvelles forces.

Aussitôt que le jour naissant fit découvrir l'approche de nos troupes, toute la ligne anglaise fit sur elles un feu très-meurtrier; les balles, les boulets, les biscayens, pleuvaient de toutes parts. Le feu de l'ennemi et le courant du fleuve ayant apporté un peu de confusion dans la manœuvre des bateaux, le colonel Christie, blessé par un biscayen, et le colonel Mulancy, furent entraînés au-dessous du point désigné pour le débarquement, et se virent forcés en conséquence de retourner sur le bord qu'ils avaient quitté. Le colonel Van Rensslaer qui commandait l'avant-garde fut plus heureux, et avec une centaine d'hom-

mes, il gagna le rivage canadien, au-milieu du plus épouvantable feu. A peine avait-il sauté à terre qu'il reçut quatre blessures graves, ce qui au premier moment arrêta l'attaque ; mais ce courageux officier, quoique souffrant les douleurs les plus aiguës, se servit du peu de forces qui lui restait pour ordonner à ses gens de se porter vivement sur les hauteurs. Le capitaine Ogilvie, prit le commandement et, suivi du capitaine Wool et des lieutenants Kearney, Carr, Higginan, Sommers et Reeve, il attaqua les batteries anglaises d'un côté, tandis que les lieutenants Gansewoort et Randolph escaladaient les rochers à la droite ; et tous ensemble après plusieurs charges intrépides parvinrent, avec une poignée d'hommes seulement, à chasser l'ennemi des hauteurs ; ils le poursuivirent même jusqu'au bas de la montagne. Sur ces entrefaites, le colonel Christie réussit dans une nouvelle tentative qu'il fit pour traverser la rivière ; mais dans le même temps le général Brock arrivait de l'intérieur avec le 49e régiment anglais, fort de six cents hommes ; le capitaine Wool fit marcher contre lui un détachement de cent soixante hommes. Ce détachement fut d'abord repoussé, mais ayant reçu du renfort, il revint

de nouveau à la charge sans obtenir plus de succès, car le corps nombreux qui lui était opposé le fit plier jusque sur les bords d'un précipice ; dans une situation si désespérée, l'officier commandant crut devoir mettre un mouchoir au bout d'un fusil en signe de soumission ; mais le capitaine Wool arracha aussitôt ce mouchoir avec indignation, et ordonna à ses gens de tenir bon. Dans ce moment critique le colonel Christie amena un secours bien opportun ; cet officier et le capitaine Wool firent alors, à la tête de trois cents hommes, une nouvelle attaque avec tant d'impétuosité que cette fois ils culbutèrent entièrement ce fameux 49e régiment qui portait le titre d'*Invincible*, et qui était double en nombre du détachement américain. Le général Brock, exaspéré de la lâcheté de ses soldats, cherchait vainement à les rallier, lorsqu'il reçut trois balles qui mirent fin à son existence : son aide-de-camp, le capitaine M'Donald, fut au même moment mortellement blessé. Les Anglais étant ainsi repoussés sur tous les points, et ayant perdu leur général, la victoire paraissait complète ; et le général Van Rensslaer traversa la rivière pour construire à la hâte quelques retranchements, et se prémunir contre

les nouvelles attaques que l'ennemi pourrait faire.

Mais la fortune de cette journée n'était pas encore assurée. A trois heures après midi, les Anglais étant ralliés et renforcés par quelques Indiens Chippewas, marchèrent de nouveau contre nous. A cette vue nos troupes hésitèrent d'abord; mais conduites par des chefs tels que les colonels Christie et Scott, elles ne tardèrent pas à marcher hardiment à la rencontre de l'ennemi, et celui-ci fut bientôt forcé, la baïonnette dans les reins, d'abandonner encore le champ de bataille, laissant ainsi pour la troisième fois, depuis le matin, la victoire aux Américains. Après cette nouvelle déroute des Anglais, le général Van Rensslaer, s'apercevant que les troupes qui restaient encore sur l'autre bord s'embarquaient avec lenteur, fut les retrouver pour hâter leurs mouvements. Mais quel fut son étonnement, quand il apprit qu'elles refusaient positivement de s'embarquer! Ainsi douze cents hommes, les mêmes qui quelques jours auparavant manifestaient tant d'impatience de marcher au feu, se fondant maintenant sur leurs priviléges constitutionnels, restaient oisifs spectateurs des scènes sanglantes dans lesquelles leurs

concitoyens étaient engagés, et sourds aux ordres et aux prières qui leur étaient adressés. Leur bouillante ardeur s'était promptement refroidie à la seule vue des combats que naguère ils appelaient à grands cris !

Cependant vers quatre heures les Anglais, joints par huit cents hommes venus du fort *George*, recommencèrent le combat. Le général Van Rensslaer, sachant que celles de nos troupes qui se battaient depuis le matin étaient épuisées de fatigue et avaient usé presque toutes leurs munitions, se vit forcé d'écrire un mot au général Wadsworth qui commandait les Américains sur la rive canadienne, pour lui faire connaître les circonstances aussi cruelles qu'inprévues qui l'empêchaient de lui porter secours, et pour le laisser libre de faire ce qu'il jugerait convenable. Il lui envoya en même-temps plusieurs bateaux pour effectuer le passage de ses troupes. Bientôt un engagement pour ainsi dire désespéré eut lieu ; il dura pendant une demi-heure au milieu de la canonnade et de la fusillade les plus vives ; nos troupes, privées de secours, étaient peu-à-peu accablées par le nombre si supérieur de l'ennemi. Les miliciens tentèrent de se rembarquer et ne purent y réussir. Dans ce mo-

ment tous ces malheureux, vaincus plus encore par l'apathie de leurs concitoyens qui les laissaient de sang-froid au milieu du carnage sans tenter de les en tirer, que par les forces de l'ennemi, se rendirent prisonniers de guerre. Il est à remarquer que dans ce dernier engagement les troupes de ligne, qui ne montaient pas à plus de deux cent cinquante hommes, soutinrent seules toute l'action. Les prisonniers furent généralement assez bien traités par les Anglais; mais ceux-ci n'apportèrent aucun obstacle aux actes de barbarie et de pillage de leurs alliés les Indiens: aussitôt après le combat, ces derniers se mirent à dépouiller et à mutiler les morts et même les blessés. Pour servir de contraste à des scènes si affreuses, il convient de dire que pendant la cérémonie funèbre du général Brock, les Américains, voulant honorer la mémoire d'un ennemi brave et généreux, tirèrent plusieurs salves de toute leur artillerie.

Tous les officiers se distinguèrent par leur bravoure: le colonel Scott, qui dans la suite obtint une si juste célébrité, resta toute la journée au milieu du feu; et quoique remarquable par son uniforme et sa haute taille, il eut le bonheur de ne recevoir aucune bles-

sure. Le lieutenant-colonel Fenwick fut grièvement blessé, et néanmoins il ne voulut pas quitter un seul instant le champ de bataille. Les capitaines Gibson, Wool, M'Chesnay, reçurent du général des éloges publics qu'ils avaient bien mérités. La perte des Anglais et des Indiens n'a pas été exactement connue : la nôtre fut au moins de mille hommes tant tués que blessés et prisonniers. Ces derniers furent de suite conduits à *Montréal*.

Tandis que les choses que nous venons de raconter se passaient, le fort *George* avait ouvert son feu sur le fort américain de *Niagara*; celui-ci riposta, et la canonnade continua des deux côtés toute la journée. Une de nos batteries, commandée par le capitaine M'Keon, incendia plusieurs maisons tout près du fort anglais; cependant vers le soir un canon de 12 ayant crevé, et les Anglais commençant à lancer des bombes, le capitaine Léonard commandant à *Niagara* crut prudent d'évacuer le fort; mais bientôt s'apercevant que les Anglais se disposaient à s'embarquer pour en venir prendre possession, il y revint et le garda toute la nuit, n'ayant avec lui que vingt hommes : le matin suivant le reste de la garnison le rejoignit. Trois jours après l'ennemi

érigea des batteries un peu au-dessous du fort *Erié*, et se mit à tirer sur le camp de *Black-rock*. Une bombe ayant éclaté sur un des magasins où se trouvait de la poudre, le fit sauter; mais nous n'éprouvâmes aucun autre dommage, et pas un seul homme ne périt par cet accident.

Niagara, dont la garnison avait été considérablement renforcée, eut de nouveau le 25 octobre à essuyer le feu du fort *George*. Ces deux forts sont situés presque vis-à-vis l'un de l'autre à l'entrée du *Niagara*. L'ennemi, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, envoya plus de trois mille boulets rouges et plus de deux cents bombes. Plusieurs des bâtiments du fort furent en feu à différentes reprises; mais, grâce à l'infatigable activité du major d'artillerie Armistead, chaque fois on arrêta les progrès de l'incendie. Le colonel M'Feeley, commandant de *Niagara*, fit à son tour jouer ses batteries; plusieurs maisons sur la rive anglaise furent brûlées, une goëlette ennemie fut coulée, et l'une des batteries du fort *George* éprouva de tels dommages que pendant un assez long-temps elle cessa complètement de tirer. Nous n'eûmes dans ce bombardement que quatre hommes tués et quelques autres

blessés parmi lesquels se trouvait le lieutenant Thomas. Le colonel M'Feeley dans son rapport, parla très-avantageusement du colonel Grey, du major Armistead, du capitaine Mulligan et de tous les autres officiers et soldats. Telle était l'ardeur de nos troupes que l'étoupe pour servir de bourre étant venue à manquer, les officiers déchirèrent leurs chemises et les soldats leurs pantalons pour en tenir lieu. Une femme dans cette affaire montra un courage extraordinaire : elle était mariée à un solda nommé Doyle, fait prisonnier à *Queenstown* et conduit à *Montréal*; cette femme voulant le venger, demanda et obtint d'être employée à l'une des batteries; elle y resta jusqu'à la fin du combat fournissant de boulets rouges la pièce qu'elle servait, sans être un seul moment ébranlée ou effrayée par les boulets et les bombes de l'ennemi qui sans cesse portaient la mort et la destruction autour d'elle.

Peu après la funeste bataille de *Queenstown*, le général Van Rensslaer se démit de son commandement, et fut remplacé par le brigadier général Smyth. Celui-ci annonça l'intention de relever l'honneur des armes américaines et d'essayer une nouvelle attaque contre les

fortifications des Anglais. Il pensait que lors de la première attaque on avait fait une grande faute en débarquant sous les batteries mêmes de l'ennemi, au lieu d'aller prendre terre un peu plus loin entre le fort *Erié* et *Chippewa.* Il avait même, dans le temps, fait cette observation au général Van Rensslaer, qui n'y eut point égard. Maintenant le général Smyth, se trouvant seul commandant, et maître de suivre ses propres plans, avisa aux moyens de se procurer des forces suffisantes pour les mettre à exécution. Pour augmenter ses troupes, qui étaient peu nombreuses, il fit dans une proclamation un appel au patriotisme du peuple américain, engageant les volontaires de toutes les parties de l'union à venir le joindre. Il ne négligeait aucune des choses qui pouvaient échauffer le cœur et l'esprit des citoyens. Après avoir rappelé la gloire acquise par leurs ancêtres dans la guerre de la révolution, il parlait des fâcheux événements qui dans la guerre actuelle avaient terni la réputation de nos troupes; et il citait à ce sujet et le triste résultat de l'entreprise contre *Queenstown*, et la honteuse reddition du général Hull. Enfin, il ajoutait que les Indiens des six nations lui avaient offert leurs services; mais que, par respect pour la

sainte humanité, il avait refusé de suivre l'infâme exemple donné par les Anglais, et n'avait pas voulu se déshonorer en lâchant ces féroces guerriers sur les habitants du Canada. S'adressant ensuite plus particulièrement aux hommes de *New-Yorck*, il cherchait à enflammer leur courage en faisant un tableau effrayant des maux dont les incursions homicides des Sauvages menaçaient leurs femmes et leurs enfants. Cette proclamation était bien propre à produire l'effet qu'on en attendait; mais elle était d'un style trop enflé, et contenait des passages fort répréhensibles, dans lesquels le général Smyth s'était permis de véritables personnalités contre d'autres chefs : on peut même dire que ce général, en la rédigeant, avait méconnu ses intérêts; car, par la manière dont il parlait de ses succès futurs, il s'exposait, en cas de non-réussite, à tout le ridicule que peut attirer sur son auteur une vaine et plate rodomontade. Cependant cette proclamation, appuyée par une autre du général Porter qui commandait la milice de *New-Yorck*, procura à l'armée un renfort considérable; et vers le milieu de novembre plus de quatre mille cinq cents hommes de la Pensylvanie, de *New-Yorck* et de *Baltimore*, se trouvaient réunis à *Buffaloe*. Les officiers se

mirent de suite à les exercer et à leur apprendre les évolutions militaires. Dans le même temps tout se préparait pour l'embarquement de l'armée ; et, pour pouvoir la transporter tout à la fois sur le rivage canadien, on avait réuni soixante-dix bateaux et un bon nombre de radeaux. Enfin, le 27 novembre, jour fixé pour le passage de l'armée, étant arrivé, on la fit précéder par deux détachemens ; l'un, sous les ordres du colonel Boestler, fut chargé de détruire un pont qui se trouvait à cinq milles au-dessous du fort *Erié*, et de s'emparer, s'il était possible, des gens qui le gardaient ; l'autre, commandé par le capitaine King, devait tenter d'escalader les batteries anglaises. Ces deux détachements, avant de débarquer, essuyèrent le feu des Anglais. Cependant le colonel Boestler, ayant mis à terre, fit quelques prisonniers, mais ne put réussir à détruire le pont. Le capitaine King débarqua un peu plus haut, à *Red-House*, chargea et mit en fuite l'ennemi ; et, s'étant emparé d'une batterie, il encloua tous ses canons. Dans cette action, le lieutenant Angus avec quelques soldats de marine ayant été séparé du capitaine King, et ne voyant venir aucun secours de la rive américaine, crut que ses compagnons avaient été

pris, et en conséquence il repassa la rivière. Ainsi le capitaine King n'ayant avec lui que dix-sept soldats, plus les capitaines Morgan et Sprowl et cinq autres officiers, se trouva maître des ouvrages de l'ennemi ; toutefois, ne recevant aucun renfort, il résolut de retourner sur l'autre rive : mais, par une fatalité bien grande, un seul bateau se trouvait en état d'être remis à l'eau. Ne pouvant donc passer tous à-la-fois, les capitaines Sprowl et Morgan partirent avec les prisonniers, laissant le capitaine King avec sa petite troupe. Ceux-ci furent bientôt entourés par des forces supérieures, et forcés de se rendre. A l'arrivée des capitaines Sprowl et Morgan on avait de suite envoyé le colonel Winder avec trois cents hommes pour secourir le capitaine King ; mais presque tous les bateaux qui portaient ce renfort furent entraînés par la rapidité du courant, et le colonel Winder fut obligé de retourner sans avoir pu rien opérer.

L'embarquement du principal corps avait, par diverses causes, été retardé bien au-delà du temps marqué. Cependant vers midi deux mille hommes étaient prêts à partir; et les volontaires du général Tannehill, ainsi que le régiment du colonel M'Clure, étaient rangés en

bataille pour passer en seconde ligne. L'ennemi avait de son côté réuni toutes ses forces, et paraissait disposé à recevoir l'attaque avec vigueur. Cependant, sans aucune raison apparente, le départ des troupes fut encore arrêté jusqu'à quatre heures ; et alors le général donna l'ordre de revenir à terre. Le mécontentement se manifesta hautement ; mais on parvint à étouffer les murmures par la promesse qu'une tentative nouvelle serait faite incessamment. Cette fois, le géneral résolut d'opérer son débarquement à cinq milles au dessous de *Navy-Yard* ; en conséquence, le 29 novembre au soir, tous les bateaux furent disposés ; et toute l'armée, à l'exception de deux cents hommes, se trouva embarquée le lendemain à quatre heures du matin. Cet embarquement se fit avec beaucoup d'ordre, les troupes montraient la plus grande obéissance, et tout semblait présager un heureux succès. On n'attendait plus que le signal du départ, quand, après quelques délais, on reçut l'ordre de remettre à terre, le général déclarant au même instant qu'il abandonnait, pour cette saison, tout projet d'envahir le Canada, et qu'il allait faire ses dispositions pour mettre l'armée en quartiers d'hiver. Une indignation universelle éclata de

toutes parts ; presque tous les miliciens jetèrent leurs armes, et quittèrent l'armée ; ceux qui étaient restés tenaient les discours les plus injurieux sur le général Smyth, et menaçaient même de venger dans son sang l'anéantissement de toutes leurs espérances. Le général Porter l'accusa hautement de lâcheté et de s'être conduit d'une manière indigne d'un officier. Tout ce que le général Smyth put dire pour se disculper, fut qu'il avait l'ordre formel de ne pas tenter une invasion avec moins de trois mille hommes, et que quinze cents seulement étaient embarqués. Quelle que fût la validité de cette raison, il n'en est pas moins vrai que ce général en courut le blâme de la nation, et que dès lors sa réputation militaire déclina rapidement dans l'opinion publique. Cette affaire était certainement fort louche ; elle nuisit beaucoup à nos intérêts, et porta le découragement dans toutes les classes. C'est ainsi que, dans toute l'année 1812, nous eûmes continuellement à souffrir de notre défaut d'expérience à la guerre. Chaque événement semblait venir renverser tous nos projets, détruire nos espérances ; et nous n'eûmes que des fautes et des pertes à déplorer dans toutes nos entreprises contre le Canada, malgré les marques

particulières de courage que plusieurs de nos citoyens, tant soldats que miliciens, ne cessèrent de donner chaque fois qu'ils se trouvèrent en présence de l'ennemi.

Tandis que les événements que nous venons de décrire se passaient à l'armée du centre, celle du nord se formait peu-à-peu sur les rives du *Saint-Laurent*. Au moment où la guerre fut déclarée, nous n'avions que quelques soldats dans cette partie; et comme il fallut un long espace de temps pour lever des milices, enrôler des troupes régulières et les faire marcher de ce côté, il ne s'y passa rien de remarquable pendant l'été et le commencement de l'automne. D'ailleurs on avait poussé avec moins d'activité l'organisation de cette armée, parce qu'on espérait que les provinces du Haut Canada deviendraient aisément la conquête des armées du nord-ouest et du centre, et que ces deux armées pourraient ensuite, vers la fin de l'automne, se réunir à celle du nord, pour toutes ensemble transporter le théâtre de la guerre vers *Montréal*. Mais la reddition déplorable et inattendue du général Hull dérangea tous les plans et produisit un changement total dans la situation de nos affaires; de sorte que l'armée du nord resta, comme nous

l'avons dit, dans l'inaction pendant toute cette campagne.

Les mouvements de l'ennemi ainsi que les nôtres se bornèrent dans cette partie à quelques escarmouches et à quelques petites incursions réciproques, où le succès fut généralement balancé, et qui ne produisirent aucun résultat digne d'être rapporté.

Il nous faut maintenant commencer le récit des nouvelles scènes de guerre qui eurent pour théâtre les mers intérieures qui forment un des traits distinctifs de notre vaste continent. Pour la première fois leurs flots portèrent des escadres et réfléchirent les feux de batailles navales; bientôt elles devinrent témoins d'exploits non moins éclatants que ceux achevés sur l'océan par nos plus illustres marins. Au moment de la capture de *Détroit* nous n'avions pas un seul bâtiment armé sur le lac *Erié*, et nos forces sur le lac *Ontario* se bornaient au brick *Onéida* de seize canons, commandé par le lieutenant Woolsey. Au mois d'octobre, le commodore Chauncey arriva à *Sacketharbour* avec un bon nombre de matelots. Il acheta tous les navires du commerce qui pouvaient être armés en guerre, et envoya le lieutenant Elliot, dont nous avons déjà

parlé, faire de semblables préparatifs sur le lac *Erié*. Pour prouver toute la célérité qu'on apporta dans ces divers armements, il suffit de dire que, dès le 6 novembre, le commodore Chauncey fut en état de se présenter à l'ennemi. Sachant que tous les bâtiments de celui-ci avaient fait voile pour porter du secours au fort *George*, il résolut d'aller les attendre à *Falseduke*, pour les attaquer lorsqu'ils seraient sur leur retour. La petite flottille, formée en si peu de temps par le commodore, se composait de *l'Onéida* de seize canons, monté par le commodore en personne; du *gouverneur Tompkins* de six canons, capitaine Brown; du *Growler* de cinq canons, capitaine Elliot; du *Pert* de deux canons, capitaine Arundel; et enfin de la *Julia*, capitaine Trant, qui n'avait qu'un seul canon. Ces six bâtiments ne portaient en tout que 30 canons, tandis que la flottille anglaise, qui avait remonté les lacs, se composait du *Royal George*, de vingt-six canons; du *comte Moira* et du *prince Régent*, chacun de dix-huit canons; du *duc de Glocester* et du *Tarento*, chacun de quatorze canons, enfin du *gouverneur Simcoe*, de douze canons, en tout cent deux canons.

Le 8 novembre, notre flottille rencontra le

Royal George, et le chassa jusque dans la baie de *Quanti*; mais la nuit étant venue on le perdit de vue. Le matin suivant, on l'aperçut dans le canal de *Kingston*, et de suite le commodore Chauncey fit ses dispositions pour aller l'aborder; mais comme le vent soufflait à terre, et que le *Royal George* se trouvait protégé par plusieurs batteries, le commodore renonça à son premier dessein. Le lendemain, à la tête d'une ligne de bataille formée de tous ses navires, il se porta bravement contre le *Royal George*, et quoique toutes les batteries anglaises dirigeassent particulièrement leurs coups sur *l'Onéida* que le commodore montait, il fit tant de mal au *Royal George*, que celui-ci se vit forcé de couper ses câbles, et d'aller se réfugier dans le fond de la baie. Cette attaque était extrêmement hardie et méritait d'être couronnée par le succès; cependant elle n'en eut aucun, car il devint impossible de poursuivre le *Royal George* qui s'était placé sous le feu croisé d'un double rang de batteries. Ce bâtiment souffrit beaucoup; presque tous les boulets de nos bateaux cannonniers avaient porté dans ses œuvres mortes: de notre côté la perte fut peu considérable; mais nous eûmes à regret-

ter Arundel capitaine du *Pert*; ce bave marin, déjà blessé, refusa de quitter le pont pour se faire panser, et peu de moments après un boulet vint terminer son existence.

Le commodore ayant capturé près de *Kingston* une goëlette, la fit passer devant ce port sous l'escorte du *Growler* : son intention était d'attirer le *Royal George* dehors par l'appât qu'on lui présentait; mais ce bâtiment ne donna pas dans le piège et resta tranquillement au mouillage. Le *Growler*, en conduisant sa prise à *Sackettharbour*, rencontra le *Prince Régent* et le *Comte Moira* qui convoyaient un bâtiment marchand : de suite le *Growler* se cacha derrière une pointe de terre, et lorsque les deux vaisseaux de guerre furent passés, il se porta vivement sur le navire marchand, l'amarina et parvint à le faire entrer à *Sackettharbour*. Ce bâtiment avait à bord 12000 dollars en espèces, et de plus le bagage du général Brock, ainsi que le frère de ce général. Le commodore Chauncey étant de retour à *Sackettharbour* et apprenant que le *Comte Moira* se trouvait dans ces parages, mit dehors aussitôt par une violente tempête pour tâcher de s'en emparer; mais il rentra au port sans avoir pu le rencontrer.

Le commodore fut ensuite complètement occupé à surveiller l'armement d'un nouveau navire nommé *le Madison*, qui fut lancé le 29 novembre; et les froids qui survinrent mirent un terme à toute opération navale pour le reste de l'hiver

---

CHAPITRE V.

Session du congrès. — Proposition d'armistice. — Revers de Napoléon. — Mesures pour continuer la guerre. — Blocus de nos côtes. — Détails sur les Indiens du Sud. — Tecumseh visite les Creeks. — Guerre avec les Séminoles. — Capture d'une troisième frégate anglaise.

Le congrès des États-Unis se rassembla le 4 novembre pour délibérer sur les nouvelles et importantes affaires de la confédération. On devait s'attendre que l'esprit de parti, qui divisait si malheureusement les citoyens, s'introduirait aussi dans le grand conseil national. La différence d'opinion prenait chaque jour de nouvelles forces ; les uns accusaient le gouvernement d'avoir cédé lâchement à l'influence française ; les autres au contraire le blâmaient d'avoir trop long-temps souffert les outrages de la Grande-Bretagne ; et chaque parti reprochait amèrement à l'autre d'avoir attiré sur nous tous les maux de la guerre.

L'existence de l'esprit de parti est nécessaire dans notre système politique : c'est comme le

courant d'un fleuve qui conserve ses eaux pures et limpides en rejetant sur les bords tout ce qui pourrait les corrompre. Aussi sous un gouvernement despotique n'y a-t-il point de partis ; tout se fait dans l'ombre, tout s'agite et se conduit au moyen d'intrigues secrètes ; mais, il faut l'avouer, si, en temps de paix, le choc des opinions tient la nation éveillée, et empêche la corruption de se glisser dans l'administration, en temps de guerre, au contraire, les divisions dans l'état deviennent bien funestes. Le parti opposé au gouvernement ne cherche que trop souvent à paralyser ses efforts, et se rend ainsi le plus utile allié de l'ennemi. Telle était malheureusement notre situation. Beaucoup de gens laissaient voir le dessein d'entraver la marche du gouvernement pour le forcer à solliciter la paix, sans réfléchir sans doute que l'ennemi, profitant d'une telle soumission, ne voudrait l'accorder qu'à des conditions déshonorantes. Il ne sied jamais au véritable ami de son pays de désirer l'humiliation du gouvernement, quelles que soient les personnes qui en tiennent les rênes. Ce n'est point là l'exemple que Washington, cet illustre patriote, nous a laissé ! Mais, il faut le dire, il est bien difficile, si ce n'est même impossible,

de tracer la ligne exacte entre une opposition sage et réfléchie, et ces violents emportements qui peuvent mettre en danger l'honneur et la sûreté de la patrie. Dans un des états de l'est les plus contraires à la guerre, la législature osa voter qu'il était immoral et impolitique de se réjouir du succès de nos armes! Mais bientôt, honteux d'un vote si peu national, ses auteurs eux-mêmes le firent rayer du journal de leurs séances.

Vers le temps où la guerre fut proclamée en Amérique, le gouvernement anglais avait rapporté ses ordres du conseil, l'une des principales causes de nos différents. La situation critique de l'Angleterre avait seule donné lieu à cette concession tardive; et cependant, comme si elle n'eût agi qu'en notre faveur et pour nous rendre la justice qui nous était due, elle demanda hautement que nous missions fin aux hostilités. Le président répondit que les États-Unis ayant pris les armes, ne les déposeraient pas avant qu'on eût arrangé toutes nos contestations et qu'on eût surtout formellement renoncé à l'abominable usage de la presse. Il proposait en même-temps, pour faire cesser les prétextes de cet inique usage, d'interdire aux navires américains de recevoir désormais

à leur bord aucun marin anglais. Une loi portant cette défense fut en effet adoptée et promulguée pendant la présente session.

Le gouverneur du Canada avait aussi proposé de faire une armistice avec les provinces qu'il commandait; et on se doute bien qu'une pareille proposition, qui était exclusivement favorable à ces provinces, fut rejetée. Dans le même temps notre gouvernement, qui ne voulait négliger aucun moyen d'arrêter l'effusion du sang, autorisa notre ambassadeur à Londres à consentir à la cessation des hostilités, dans le cas où il recevrait une assurance, même non officielle, que la presse serait interrompue pendant les négociations; mais l'Angleterre ne voulut jamais consentir à rien de semblable. L'amiral Waren fit peu après de nouvelles propositions, en exigeant pour conditions préliminaires que nos armées fussent rappelées dans l'intérieur, et que nos croiseurs eussent ordre de rentrer au port. Il donnait pour motif, qu'étant les agresseurs, c'était à nous à faire les premiers pas vers un rapprochement. Quand donc la Grande-Bretagne nous avait-elle donné des preuves de bonnefoi et de loyauté telles que nous pussions nous livrer avec tant de confiance à sa merci? Si, en rapportant ses

ordres du conseil, elle n'avait voulu, comme elle le prétendait, que nous rendre justice, n'était-ce pas un aveu tacite qu'elle avait violé tous nos droits comme nation neutre, et qu'ainsi les premières agressions étaient venues d'elle? Est-il nécessaire d'ajouter que plus de deux mille marins pressés sur nos navires gémissaient à cette époque dans les fers comme prisonniers de guerre? Ne s'était-on pas refusé opiniâtrément à tout ce qui pouvait détruire le sujet de nos justes plaintes? et cependant on voulait nous faire passer pour agresseurs! Mais une pareille assertion dans une bouche anglaise n'a rien d'étonnant. Toujours l'inconséquence du raisonnement se fait sentir quand on veut défendre l'injustice! Après ces vaines propositions, l'empereur de Russie offrit sa médiation; notre gouvernement n'hésita pas à l'accepter; mais l'Angleterre, sous prétexte qu'une telle médiation serait contraire à ses intérêts maritimes, ne voulut point en faire usage. Cependant, craignant de montrer ouvertement combien elle était éloignée de désirer la paix, elle offrit d'entrer avec nous dans une négociation directe : offre peu sincère de sa part, et qui n'avait pour but que de prolonger la guerre autant qu'elle le voudrait.

Cependant la face des affaires de l'Europe venait de changer tout-à-coup ; Napoléon avait éprouvé un revers proportionné à l'immense étendue de ses plans. Cet homme, enivré par des succès inouïs, et par l'encens des vils flatteurs qui toujours se pressent autour d'un despote, se croyait au-dessus de l'humanité. Il avait, dit-on, conçu le projet d'un empire universel : chose probable sans doute; car quel est le conquérant qui sut jamais poser des bornes à son ambition? Toutefois, s'il est vrai qu'il ait voulu mettre l'Europe à ses pieds, se rendre maître des mille vaisseaux de l'Angleterre pour étendre ensuite sa domination sur le globe entier, le hasard des combats, la fureur des éléments, vinrent bientôt lui prouver qu'une vanité folle et trompeuse avait seule présidé à des plans si gigantesques. Beaucoup de nos citoyens virent avec joie ce jeu bizarre de la fortune ; peut-être cette joie était-elle irréfléchie. La chute d'un tyran est sans doute un spectacle agréable pour un républicain ; mais dans les conjonctures présentes cette chute était plutôt contraire qu'avantageuse à nos intérêts ; car la coalition de toutes les forces continentales de l'Europe ne pouvait jamais nous faire craindre une invasion de notre ter-

ritoire, et le projet de la domination universelle était plus à craindre pour nous de la part de l'Angleterre, qui déjà se proclamait souveraine des mers, et exerçait cette souveraineté autant qu'il est au pouvoir humain de le faire. Quoi qu'il en fût, la téméraire entreprise de Napoléon avait été suivie d'un désastre si épouvantable, que loin d'être encore un objet d'effroi, le politique éclairé doutait s'il pourrait se maintenir sur son trône, si la France ne tomberait pas au nombre des puissances du second rang, et si l'Europe ne trouverait pas dans la Russie une plus formidable ennemie. Car, on peut le dire, le caractère modéré du souverain actuel de ce puissant empire forme la seule garantie des nations qui l'entourent. Enfin, pour en revenir à ce qui nous regarde, il était aisé de prévoir que le déclin rapide de Napoléon laisserait à l'Angleterre la liberté de conduire contre nous des forces plus imposantes, et qu'enflée d'orgueil par ses succès en Europe, elle refuserait de traiter avec l'Amérique aux termes d'une juste et honorable réciprocité.

La première chose qui occupa les délibérations du congrès fut de créer de nouvelles forces dont nos armées avaient un si pressant besoin. Jusqu'alors les enrôlements n'avaient

produit que peu de soldats; et en conséquence on décida de recevoir vingt mille volontaires qui, en s'engageant à servir pendant un an, seraient habillés et payés sur le même pied que les troupes de ligne. L'inefficacité des milices sans discipline et sans subordination se faisait autant sentir dans la présente guerre que dans celle de la révolution; mais ce mal était sans remède, car il était impossible de lever des troupes réglées en nombre suffisant pour faire face à l'ennemi.

La marine ensuite attira toute l'attention de la législature nationale. Sur cet objet il y eut la plus parfaite unanimité de sentiments: il fut résolu, tout d'une voix, de ne rien négliger pour augmenter notre force navale, et pour encourager le zèle ardent de nos braves marins, sur lesquels la patrie fondait ses plus chères espérances. Dans le reste de la session, le congrés rechercha avec le plus grand soin les moyens de continuer la guerre avec vigueur, et d'éviter à l'avenir des malheurs semblables à ceux que nous avions déjà éprouvés.

Depuis le commencement de la guerre nos côtes, souvent menacées par l'ennemi, n'avaient cependant encore éprouvé aucun dommage

important. Au mois de décembre l'Angleterre les déclara en état de blocus. Ce blocus était purement nominal, comme celui dont toutes les côtes de France avaient été frappées. Les Etats-Unis avaient autant le droit de mettre en état de blocus tous les ports anglais et d'interdire ainsi aux neutres d'y commercer; mais ils ne voulurent point imiter ce scandaleux exemple, et consacrer eux-mêmes une violation si manifeste du droit des gens. Au surplus, pendant tout l'hiver de 1812 à 1813, ce blocus ne produisit aucun effet; l'Angleterre avait toute son attention prise par les grands événements qui se passaient en Europe, et ses vaisseaux, employés à protéger son commerce contre nos corsaires, n'eurent pas le loisir de venir molester nos côtes.

Mais dans le même temps une autre partie de notre territoire était menacée d'hostilités bien propres à alarmer ses habitants. Les Indiens du Sud, non moins féroces, et peut-être plus audacieux que ceux du Nord, semblaient aussi se disposer à prendre parti contre nous, malgré les bienfaits dont nous les avions toujours comblés. En effet, ceux des Creeks qui habitaient sur notre territoire avaient continuellement été protégés par nos armes contre

toutes les peuplades qui les avaient attaqués. Des sommes immenses avaient été employées pour leur enseigner les arts, fruits de la civilisation, et leur fournir tous les instruments de l'agriculture ; des agents de notre gouvernement résidaient près d'eux, pour les guider dans leurs premières entreprises. Ce système, digne de Washington qui le premier l'avait mis à exécution, fut toujours suivi depuis par notre gouvernement, et en peu d'années ses effets devinrent sensibles. Le sol que ces Indiens habitent est de la plus grande fertilité, et produit tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse. Les arts domestiques s'établissaient déjà parmi eux ; ils commençaient à se former une idée nette du droit de propriété, source et puissant aiguillon de l'industrie ; ils avaient de nombreux troupeaux ; ils élevaient beaucoup de bétail ; en tout leur situation était plus heureuse que celle de la plupart des paysans de l'Europe. Ils avaient abandonné leurs anciens vêtements de peaux, et ne portaient plus que des étoffes de coton qu'eux mêmes fabriquaient ; enfin, signe indubitable de prospérité, leur population s'accroissait rapidement. Toujours ils avaient vécu avec nous dans les termes de la plus sincère amitié ; jamais nous ne

leur avions enlevé le moindre espace de terrain, et nos liens avaient encore été resserrés, par de nombreux mariages mixtes; car, d'après une de leur lois, aucun blanc, si ce n'est l'agent des Etats-Unis, ne pouvait résider chez eux, à moins qu'il ne prît pour femme une des filles du pays. Enfin, les sociétés de bienfaisance des Etats-Unis avaient établi des écoles pour donner quelqu'instruction à ces Indiens, et faire ainsi disparaître les dernières traces de la vie sauvage à laquelle naguère ils étaient livrés. Il en était à peu près de même des Choctaws, Chickasaws, Chérokées et autres tribus du Sud. L'ordre et l'industrie se faisaient remarquer dans leurs villages, dans leurs occupations journalières, et même dans leurs maisons, bâties le plus souvent par des ouvriers blancs qu'ils payaient bien : ces maisons avaient généralement aussi bonne apparence que celles de la plupart des planteurs américains. Non seulement ils étaient pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, mais déjà ils se procuraient du sucre, du café et d'autres superfluités : il n'était pas rare de voir leurs femmes, vêtues de robes de coton, se rendre dans les villes voisines, ayant sur leurs chevaux des selles achetées des blancs, et

qui leur coûtaient de 25 à 30 dollars. Enfin, plusieurs de ces Indiens possédaient des esclaves qu'ils employaient, soit à la culture des terres, soit aux occupations du ménage.

C'était donc une véritable cruauté que d'engager ces peuplades dans une guerre quelconque ; c'était arrêter chez elles tous les progrès de la civilisation; et, de leur part, il y avait une folie extrême à entrer en hostilités avec nous : car, divisées entre elles et entourées de tous côtés par nos établissements, leur destruction devenait inévitable. Le colonel Hawkins, agent des Etats-Unis, philantrope éclairé, avait dévoué sa vie à adoucir le sort de ces hommes, et avait acquis sur eux un tel ascendant, que peut être il serait parvenu à les détourner de la guerre, si dans le nombre il ne s'était pas trouvé une multitude de mauvais sujets qui, trop paresseux pour s'adonner au travail, affectaient de mépriser le genre de vie nouvellement adopté, et s'efforçaient de faire renaître chez leurs compatriotes le goût des anciennes habitudes de la vie sauvage, si favorables à la fainéantise et aux passions désordonnées qui les dominaient. Déjà pendant l'été, lorsque la guerre désolait nos frontières du Nord, on vit les plus turbulents de ces Indiens se rassem-

bler par petites bandes, parcourir tout le pays et commettre des déprédations sur les propriétés de ceux de leurs frères qui menaient une vie régulière, et même sur celles des blancs. Peu après la reddition du général Hull, ils en vinrent à une rupture ouverte. Un parti de Muscogées, ayant rencontré quelques personnes qui descendaient le *Mississipi*, tomba sur elles, et les massacra toutes sans en avoir reçu la moindre provocation. La nation à laquelle ce parti appartenait fit, il est vrai, périr ces féroces assassins, mais il en résulta une sorte de guerre civile entre ceux qui tenaient aux nouvelles habitudes et ceux qui voulaient retourner aux anciennes ; et il n'est pas besoin d'ajouter que ces derniers finirent par l'emporter. Aussi la plupart des Indiens qui avaient montré des intentions favorables aux Etats-Unis furent obligés de fuir et de venir chercher un asile sur nos terres.

D'autres causes encore avaient contribué à amener ce fâcheux état de choses. L'année précédente, le célèbre Tecumseh avait visité toutes les tribus du Sud, dans le seul but de changer leurs dispositions envers nous. A son arrivée dans chaque bourgade, il convoquait tous les habitants, et, avec l'éloquence en-

traînante qu'il possédait à un degré supérieur, il traitait tous les sujets qui pouvaient émouvoir les Indiens et nous aliéner leur affection. Cet homme, vraiment habile, mêlant le reproche aux sarcasmes les plus amers, faisait honte à ses auditeurs de leurs nouvelles mœurs, et établissait le contraste entre ce qu'il appelait leur vie molle et efféminée et tout ce qui est grand et noble dans l'opinion de ces peuples. Démosthènes, tonnant contre l'incurie de ses concitoyens, ne fut jamais plus véhément; on peut même dire que les philippiques de cet orateur paraîtraient faibles à côté des horribles imprécations proférées par Tecumseh contre les États-Unis. Aussi laissait-il de profondes traces dans l'esprit de tous ceux qui l'avaient entendu.

Les choses étant ainsi préparées, les Anglais distribuèrent des armes et des présents aux Séminoles et à ceux des Creeks qui résidaient sur le territoire des Florides. La ville de *Pensacola* était le lieu où se faisaient ces distributions. Peu à peu des hommes de toutes les tribus s'y rendirent à l'invitation des Anglais, et ceux-ci, en flattant les passions de ces Sauvages, et en leur fournissant les moyens de les satisfaire, parvinrent aisément à les entraîner dans une

guerre dont les résultats devaient leur être si funestes.

Les Choctaws, les Chickasaws, et les Chérokées, principalement ces derniers, plus éloignés de l'influence anglaise, paraissaient disposés à rester nos amis ; et cependant une foule de leurs jeunes gens, avides de nouveauté, fut se joindre à nos ennemis, malgré les efforts des chefs pour les retenir. Le gouvernement des Etats-Unis, ne se fiant pas entièrement à la foi de ces peuples, requit les gouverneurs de la Géorgie et du Ténessée d'armer et de rassembler leurs milices; et au commencement du printemps, le général Jackson, à la tête de deux mille hommes, visita tout le pays des Choctaws et des Chickasaws : ne voyant de préparatifs de guerre nulle part, il revint sur ses pas après une course de plus de cinq cents milles. Cette expédition eut pour résultat d'affermir les tribus amies dans leurs bonnes dispositions envers nous, et de retarder les agressions des Creeks.

Les Séminoles, au contraire, suivis d'une troupe de nègres fugitifs et réfugiés parmi eux, avaient déja fait des incursions dans la Géorgie ; le carnage et la dévastation avaient, suivant leur coutume, marqué tous leurs pas. Ils atta-

quèrent au moins de septembre un détachement sous les ordres du capitaine Williams. Ce détachement, après avoir vaillamment combattu, fut forcé de se retirer, et d'abandonner aux Indiens plusieurs chariots qu'il escortait.

Le 24 du même mois, le colonel Newman, à la tête de cent dix-sept volontaires géorgiens, partit pour aller attaquer les bourgades Lochway. Avant d'y arriver, il rencontra cent cinquante Indiens à cheval; ceux-ci mirent pied à terre et se préparèrent au combat. Le colonel Newman les eut bientôt enfoncés, et il lep ous sa jusque vers l'un des nombreux marais dont le pays est couvert. Pendant la fuite des Indiens la mousqueterie américaine fit un grand carnage dans leurs rangs; leur roi fut tué, et son corps était resté entre les mains des blancs; les Indiens s'en apercevant revinrent à la charge avec un courage admirable : plusieurs fois ils furent repoussés; mais dans une dernière attaque, plus furieuse que toutes les autres, ils s'emparèrent des restes inanimés de leur chef et les emportèrent en triomphe après avoir combattu plus de deux heures. Mais là ne devaient pas se borner les dangers que les Géorgiens avaient à courir : avant la nuit, les Indiens, joints par un grand nombre de nègres,

revinrent les attaquer, et, après une perte plus considérable que la première, ils furent encore forcés de fuir. Néanmoins la situation des nôtres devenait de plus en plus critique ; ayant beaucoup de blessés, ils ne pouvaient, ni avancer, ni reculer, et le nombre des Indiens s'accroissait à chaque instant. Le colonel Newman envoya un exprès demander du renfort, et il fit retrancher son petit camp, pour être plus à l'abri des insultes de l'ennemi.

Les Américains restèrent là une semaine entière, combattant presque continuellement et sans pouvoir prendre de repos ni la nuit ni le jour. Enfin, le 4 octobre au matin, les Indiens, n'entendant aucun bruit dans les retranchements, crurent qu'ils avaient été évacués pendant la nuit, et en conséquence s'approchèrent jusqu'à trente ou quarante pas de distance; alors les Géorgiens se levèrent tous ensemble, et firent un feu si meurtrier, que les assaillants se sauvèrent dans les marais en poussant des hurlements affreux. Nos gens, profitant du désordre qu'ils avaient causé, sortirent à la hâte de leurs retranchements, et gagnèrent Poccolatta, d'où ils étaient partis, sans avoir fait aucune autre rencontre fâcheuse. La nouvelle de cette affaire parvint au gouverne-

ment pendant la session du congrés, et il fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de cette partie du territoire : le soin en fut confié au général Pinkney, de la Caroline du Sud, homme brave et habile, bien digne du grade de brigadier général des Etats-Unis, qui lui fut en même temps conféré.

Après avoir dit quel était l'état des choses dans les provinces méridionales, nous avons à faire le récit d'un combat qui vint ajouter le pavillon d'une troisième frégate anglaise aux autres trophées de notre gloire navale.

Au mois d'octobre, la frégate la *Constitution*, commandée par le commodore Bainbridge, et le *Hornet*, capitaine Lawrence, firent voile de *New-Yorck*. La frégate l'*Essex*, sous les ordres du commodore Porter, était sortie en même-temps de la *Delaware*, et ces trois vaisseaux devaient se réunir en mer, pour aller de conserve dans la mer du sud s'emparer des bâtiments anglais qui y faisaient la pêche de la baleine. La jonction ne put s'effectuer, et le commodore Porter doubla seul le cap Horn. La *Constitution*, qui depuis quelques jours était séparée du *Hornet*, se trouvant le 29 décembre sur les côtes du Brésil, aperçut une frégate anglaise, et mit de suite en panne

pour l'attendre. A deux heures après midi, l'Anglais se trouvant à un demi-mille au vent de notre frégate, les deux bâtiments arborèrent leurs couleurs ; le combat commença aussitôt, et un des premiers boulets enleva la roue du gouvernail de la *Constitution*. A deux heures quarante minutes, le commodore Bainbridge, trouvant que le combat traînait trop en longueur, fit amurer ses deux basses voiles et serra le vent pour s'approcher davantage de l'ennemi ; peu après le beaupré de celui-ci s'engagea dans les haubans d'artimon de la frégate américaine et fut bientôt emporté. A trois heures cinq minutes, l'ennemi perdit encore son grand mât de hune, et son grand mât reçut de fortes avaries. Enfin, dix minutes après, la frégate anglaise ne tirant plus, et le pavillon qu'elle avait au grand mât étant tombé, on crut qu'elle s'était rendue; en conséquence la *Constitution* vira de bord pour réparer ses avaries; mais l'ennemi ayant hissé un nouveau pavillon, elle revint à l'attaque, et au moment où elle se disposait à envoyer sa bordée, le grand mât de l'ennemi tomba; cette fois ne pouvant plus manœuvrer, il amena réellement son pavillon. Le lieutenant Parker alla de suite amariner cette prise, et il trouva que c'était la frégate la *Java*, portant

quarante-neuf canons, commandée par un officier distingué nommé Lambert, qui avait été mortellement blessé. Cette frégate avait à bord, outre son équipage, deux cents hommes qu'elle portait dans l'Inde; elle était chargée de dépêches pour *Sainte-Hélène*, *le cap de de Bonne-Espérance*, et plusieurs autres établissements anglais; elle portait aussi tous les cuivres nécessaires à un vaisseau de soixante-quatorze qui était en construction à *Bombay*; enfin, elle avait parmi ses passagers le lieutenant-général Hislop, qui allait prendre le gouvernement de *Bombay* et son état major, ainsi que le capitaine Marshall, de la marine royale, et plusieurs autres marins nommés à des commandements dans l'Inde. Cette frégate eut dans le combat soixante hommes tués et cent vingt blessés, et de notre côté la perte ne fut que de neuf hommes tués et vingt-cinq blessés.

La conduite de tous les officiers américains fut également digne d'éloges, et par leur bravoure pendant l'action, et par leur humanité envers les vaincus. Le lieutenant Aylwin, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner si honorablement lors de la prise de la *Guerrière*, ayant reçu une balle dans l'épaule, resta sur

le pont jusqu'à la fin du combat, ne voulant permettre à aucun matelot de quitter son poste pour le porter en bas. Le lieutenant Parker, et les midshipmen Dulany et Packett, se distinguèrent particulièrement; ce dernier reçut de l'état de Virginie, dont il était citoyen, une belle épée, et fut peu après promu au grade de lieutenant. Plusieurs matelots donnèrent aussi des marques de courage vraiment extraordinaires. Nous nous bornerons à citer le trait suivant : Un homme avait été horriblement blessé et était resté gisant sur le pont pendant la plus grande partie du combat, sans donner aucun signe de vie; mais à la nouvelle de la reddition de l'ennemi, il se lève tout debout, pousse trois acclamations de réjouissance, et retombe. On court à lui, il n'était plus!

Deux jours après ce combat, le commodore, trouvant que sa prise était en trop mauvais état pour pouvoir espérer de la ramener au port, la brûla avec tout ce qu'elle contenait, à l'exception du bagage des prisonniers qui leur fut fidèlement restitué. Il relâcha ensuite à *San-Salvador*, et là le général Hislop lui fit des remercîments publics, et le pria d'accepter une élégante épée en témoignage de sa gratitude pour les traitements pleins d'égards et de

politesse qu'il en avait reçus. Dans cette même ville le commodore Bainbridge mit à terre tous les prisonniers qu'il avait faits, après avoir reçu des officiers, matelots, et soldats, leur parole de ne plus servir contre nous. Quant aux simples particuliers qui étaient passagers sur la *Java*, le commodore ne voulut point les considérer comme prisonniers de guerre, et les mit en liberté sans aucune condition. Le commodore ayant trouvé le *Hornet* devant *San-Salvador* l'y laissa pour bloquer une corvette anglaise appelée la *Bonne Citoyenne*, et fit ensuite voile pour les États-Unis.

A son arrivée il fut salué par les vives acclamations de ses concitoyens. *New-Yorck* lui envoya dans une boîte d'or des lettres de bourgeoisie. Les citoyens de *Philadelphie* lui offrirent une superbe pièce d'argenterie; plusieurs législatures lui votèrent des remercîments; et enfin le congrès fit frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de la gloire qu'il avait acquise, et ordonna en outre la distribution de 50,000 dollars entre les officiers et l'équipage de la *Constitution*.

Cependant la joie publique fut bientôt troublée par l'annonce de nouveaux désastres éprouvés par nos armes dans l'ouest; désastres

accompagnés de circonstances si horribles, qu'heureusement pour l'humanité on en trouve rarement de semblables dans les annales de l'histoire. Nous allons en faire le triste récit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Le colonel Lewis défait les Anglais et les Indiens à *Frenchtown*. — Le général Winchester vient le rejoindre. — Combat près de la rivière *Raisin*. — Conduite atroce des Anglais et de leurs alliés. — Siége du fort *Meigs*. — Mort du colonel Dudly. — Les Anglais lèvent le siége. — Courage déployé par le major Ball dans un engagement avec les Indiens.

Le général Harrison, comme nous l'avons dit plus haut, avait apporté tous ses soins pour mettre la frontière occidentale en défense. Les Indiens s'étaient vus forcés, par la destruction de leurs villages, d'emmener leurs femmes et leurs enfants loin de nos frontières pour recevoir des subsistances dont nos incursions les avaient privés. Le reste de la saison fut employé à construire de nouveaux forts et à réparer les anciens. Meigs, gouverneur de l'Ohio, animé du zèle le plus ardent, levait continuellement de nouvelles troupes, et fournissait l'armée d'hommes et de tout ce qui était nécessaire. Le général Harrison avait établi son quartier à *Fran-*

klinton, ville située presqu'au centre de l'Ohio, d'où il pouvait plus facilement organiser et distribuer aux différentes places les renforts et les munitions qu'il recevait : son intention était de concentrer toutes ses troupes disponibles à *Rapids*, pour de là marcher, si les circonstances le permettaient, sur *Détroit*. Cette place était bien importante ; car depuis que les Anglais s'en étaient emparés, il fallait transporter à grands frais au travers des montagnes l'artillerie et tous les magasins militaires ; ce qui prenait un temps considérable et retardait toutes les opérations de l'armée.

Le général Winchester était toujours au fort *Défiance* : il n'avait avec lui qu'environ huit cents hommes, la plupart des volontaires ayant quitté l'armée à l'expiration de leur temps de service. Ceux qui restaient étaient presque tous du Kentucky et appartenaient aux familles les plus distinguées de cet état. Au commencement de janvier, les habitants de *Frenchtown*, village situé sur la rivière *Raisin*, effrayés par l'approche d'un corps ennemi, vinrent supplier le général Winchester de leur envoyer des troupes pour les protéger contre la furie des Indiens, auxquels les Anglais permettaient de se livrer à toutes sortes d'excès

pour les conserver dans leur parti. Les volontaires américains, touchés des maux qui menaçaient leurs compatriotes, demandèrent vivement à aller les défendre. Le général, presque contre son gré, se rendit à leurs vœux et dérangea ainsi tous les plans du commandant en chef. Le 17 janvier, un détachement, commandé par les colonels Lewis et Allen, partit du fort *Défiance* avec ordre d'attendre à *Presqu'île* le reste des troupes. Ce détachement apprit dans sa marche qu'un corps avancé venait d'occuper *Frenchtown*, et on résolut d'aller l'attaquer avant qu'il se fût fortifié. A leur arrivée, nos gens trouvèrent l'ennemi prêt à les reçevoir; mais après une charge très vive des Américains, les Anglais et les Indiens, quoique protégés par le feu d'un obusier, furent enfoncés de toutes parts et forcés de se réfugier dans les bois : là, abrités par un grand nombre d'arbres abattus, ils essayèrent de tenir encore, mais les Américains les pressèrent si chaudement qu'ils se mirent de nouveau à fuir. L'action ayant continué plus avant dans la forêt, nos troupes conservèrent toujours le même avantage, et enfin dispersèrent entièrement l'ennemi et le poursuivirent pendant plusieurs milles. Sa perte ne fut pas bien connue;

mais quinze Indiens restèrent sur le champ de bataille : de notre côté, nous eûmes douze hommes tués et cinquante-cinq blessés. Après cette brillante action les Américains campèrent sur le lieu même du combat, et y furent joints le 20 janvier par le général Winchester : par cette jonction la force totale de notre petite armée montait à environ sept cent cinquante hommes. Six cents de ceux-ci furent placés dans une enceinte de palissades, et le reste, formant une garde avancée, campa au dehors. Le 22 au matin, une force combinée d'à peu-près quinze cents hommes, sous les ordres du général Proctor et des chefs indiens Roundhead et Splitlog attaqua soudainement les Américains. L'ennemi plaça six canons en batterie contre leurs faibles retranchements, et tomba en même temps avec furie sur les troupes qui se trouvaient au dehors : celles-ci, accablées par des forces si supérieures, furent forcées de plier, et essayèrent de se retirer de l'autre côté de la rivière qui alors était gelée ; mais les Anglais les suivirent de près, et la plupart de ces malheureux furent tués ou se rendirent sous la promesse d'être protégés contre les Indiens. Le général Winchester et le colonel Lewis étaient sortis des retranche-

ments avec une centaine d'hommes pour secourir la garde avancée ; mais ils partagèrent son sort, et le général lui-même fut fait prisonnier. Malgré ce triste événement les Américains qui étaient dans l'enceinte palissadée se défendirent avec le plus grand courage ; trois fois ils repoussèrent l'assaut qui leur fut livré par le 41[e] régiment britannique ; et malgré la disproportion énorme des troupes qui les entouraient, à onze heures du matin l'ennemi n'avait encore obtenu aucun avantage sur eux ; et par leur feu bien dirigé ils avaient au contraire fait le plus grand ravage dans ses rangs.

L'ennemi, voyant que la victoire qu'il remporterait sur de si braves gens serait chèrement achetée, voulut les faire capituler: en conséquence le général Proctor menaça le général Winchester, dans le cas où les Américains ne se rendraient pas de suite, de les abandonner à la furenr des Indiens, et de faire en outre brûler toutes les maisons de *Frenchtown*. Winchester fit connaître, par un parlementaire, cette menace aux gens que naguère il commandait, et en même temps il leur annonçait que pour sauver ceux d'entr'eux qui avaient échappé aux dangers d'un combat si

inégal, il avait conclu une capitulation par laquelle, en se rendant prisonniers de guerre, les officiers garderaient leurs épées, et seraient ainsi que leurs soldats protégés contre toute espèce de molestation. Le parlementaire fit trois différents voyages, tant les Américains avaient de peine à déposer les armes; cependant un colonel anglais s'étant approché d'eux, et ayant renouvelé toutes les promesses faites au général, ajoutantde plus qu'on les laisserait enterrer leu1s morts, trente-cinq officiers et quatre cent cinquante sous-officiers et soldats sortirent de leurs retranchements après avoir combattu pendant plus de six heures contre des forces triples des leurs, et contre un millier de Sauvages qui par leurs hurlements épouvantables semblaient être autant de bêtes féroces prêtes à se jeter sur leur proie pour la dévorer. Dans la situation déplorable où se trouvaient les Américains, qui depuis le commencement de l'action avaient perdu plus de trois cents hommes, il est peu surprenant, sans doute, qu'ils aient consenti à se rendre; mais bientôt ils ne sentirent que trop combien ils avaient eu tort de se fier aux vaines promesses d'un ennemi aussi cruel que déloyal.

La guerre, au milieu des plus sanglantes

scènes, offre parfois des traits sublimes de générosité et d'héroïsme ; alors la tâche de l'historien devient facile, et l'enthousiasme dont il est enflammé passe de son âme dans celle du lecteur. En effet, qui peut lire sans admiration la retraite des dix mille ? qui n'est point ému du noble dévouement de Léonidas et de ses braves compagnons? de tels hommes, par leurs vertus, ont élevé l'espèce humaine toute entière ; et, en déplorant leur funeste sort, nous sommes fiers que des mortels comme nous aient montré tant de magnanimité ! Mais combien est différent le devoir que l'impartiale histoire nous impose ! il nous faut rouvrir les blessures encore saignantes de la patrie, dire comment de généreux citoyens accourus à la défense de leurs compatriotes, après avoir soutenu un long combat qui devait leur valoir l'estime de leurs ennemis, furent, au mépris des promesses les plus sacrées, exposés aux outrages de tous genres, et enfin massacrés de sang froid ! La seule idée d'une telle horreur fait frémir ; on voudrait douter de sa vérité, mais les faits affreux que nous allons rapporter ne sont que trop réels : l'Angleterre n'a point osé les démentir, et si l'Amérique peut les pardonner, jamais ils ne seront couverts des voiles de l'oubli !!!

A peine donc les Américains eurent-ils mis bas les armes, en se fiant à la foi promise et à l'honneur du commandant anglais, qu'ils s'aperçurent du sort épouvantable qu'on leur réservait. En opposition aux promesses formelles qu'on leur avait faites, leurs officiers furent désarmés ; et loin de les laisser rendre les derniers devoirs à ceux de leurs camarades qui avaient honorablement péri, ils virent, sous les yeux du barbare Proctor et de tous les Anglais, les Indiens mutiler les cadavres de ces braves gens et même assommer à coups de *tomahawk* tous les blessés! Eh bien! le croira-t-on? au milieu de cette scène affreuse, un officier anglais, unissant l'ironie à la cruauté, eut l'infamie de s'écrier *que les Indiens étaient d'excellents médecins!* Enfin, ceux des Américains qui avaient échappé à ce carnage, au lieu d'être gardés par des soldats anglais, furent remis entre les mains des Sauvages pour être conduits, disait-on, au fort *Malden*. C'était, en d'autres termes, donner toute liberté à ces barbares de satisfaire leurs passions haineuses et sanguinaires. Tous ceux de leurs prisonniers qui par manque de nourriture, par la fatigue, ou par leurs blessures, ne pouvaient plus se traîner, étaient de suite massacrés ; plusieurs

reçurent la mort sans aucun autre motif que d'assouvir la férocité de leurs conducteurs; d'autres, les plus malheureux de tous, furent réservés pour être sacrifiés au milieu des plus affreuses tortures. Enfin à peine quelques-uns de ces infortunés parvinrent au fort où l'on devait les conduire! Le général anglais essaya-t-il d'arrêter une pareille boucherie ? non : il en fut témoin, et ne fit nul effort pour sauver la vie d'hommes ses semblables et chrétiens comme lui ! mais ce récit abominable n'est pas encore terminé.

Soixante blessés, la plupart officiers ou gens distingués, étaient parvenus à trouver un refuge chez quelques habitants de *Frenchtown* ; Proctor avait permis à deux de leurs chirurgiens d'aller les soigner, promettant de leur donner une garde pour les protéger, et de les faire conduire le lendemain matin, en traîneaux, à *Malden*. Mais, hélas! par un rafinement de cruauté, il avait fait naître un espoir qu'il ne voulait pas réaliser. Il ne laissa aucun soldat à la garde des blessés ; et le jour suivant, au lieu des traîneaux qui devaient les porter en lieu de sûreté, ils virent arriver les Indiens qui, après avoir dépouillé et massacré la plus grande partie de nos malheureux compatriotes, mirent

le feu aux maisons qui leur servaient d'asile, et consumèrent ainsi les morts et les mourants dans un même bûcher !

De tels récits glacent d'horreur ; et, sans doute, après tant de marques de férocité, on ne s'étonnera pas de ce que les Anglais, au mépris de tout ce qui est tenu sacré parmi les hommes, refusèrent la sépulture à leurs tristes victimes. Lorsque, l'automne suivant, Proctor fut enfin chassé du théâtre de ses crimes, nous trouvâmes le terrain jonché des ossements de nos compatriotes ; ce furent des mains américaines qui rassemblèrent ces froides reliques, et qui leur rendirent les derniers devoirs.

Plusieurs faits particuliers viennent encore ajouter des teintes plus sombres à ce sanglant tableau. Qui ne plaindrait la fin tragique du capitaine Hart, proche parent de deux de nos premiers hommes d'état, H. Clay et J. Brown ? Ce jeune homme, plein de talents et de bravoure, s'était distingué pendant le combat, et avait été grièvement blessé au genou. Au moment où il se rendit avec les autres prisonniers, il fut reconnu par le colonel Elliot, né citoyen des Etats-Unis, et qui alors servait les ennemis de sa patrie. Hart avait été le camarade de classe d'Elliot ; il est donc peu étonnant que

ce dernier lui promît de le prendre sous sa protection spéciale, et de le faire transporter à *Malden* ; mais l'homme assez vil pour avoir pu se résoudre à s'armer contre ses concitoyens n'est capable d'aucun bon sentiment, et Elliot, malgré ses promesses, ne fit rien pour le compagnon, l'ami de son enfance, et l'abandonna à son triste sort. Le malheureux Hart, le lendemain matin, fut assailli et dépouillé de tout par les Indiens : par l'appât d'une forte somme qu'il s'engageait à leur payer, il parvint à déterminer quelques-uns de ces farouches ennemis à le conduire à *Malden* ; en conséquence ils le placèrent sur un cheval, et se mirent en route ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils changèrent de dessein, et forçant Hart de mettre pied à terre, ils le fusillèrent ; puis, suivant leur horrible coutume, ils mutilèrent le cadavre de leur victime, et emportèrent en triomphe son crâne et sa chevelure. De la même manière périrent le colonel Allen, les capitaines Hickman, Woolfolk et M'Cracken, ainsi que plusieurs citoyens les plus distingués du Kentucky, parmi lesquels nous nous bornerons à nommer M. Simpson, membre du congrès, les capitaines Bledsoe, Matson, Hamilton, Williams, Kelly, et les

majors Madison et Ballard. Enfin, un fait qui mérite bien d'être rapporté, c'est que, le lendemain de l'action, les Anglais, ne trouvant pas sans doute que la rage des Indiens fût assez forte, voulurent encore y ajouter par l'ivresse, et leur distribuèrent du rum en abondance.

Après ces massacres, Proctor redoutant les conséquences de son atroce conduite, offrit une prime aux Indiens pour lui remettre chacun des prisonniers qui n'avaient pas encore été sacrifiés. Les habitants de *Détroit* avaient déjà rempli envers leurs malheureux compatriotes tous les devoirs de l'humanité. Plusieurs avaient disposé de tout ce qu'ils possédaient de précieux pour racheter des prisonniers. Les femmes surtout, toujours les premières quand il s'agit de bienfaisance, donnèrent pour le même objet jusqu'aux couvertures de leurs lits! Car, soit dit à l'éternelle honte des Anglais, Proctor souffrit que des gens qui avaient combattu avec la plus grande valeur, et qui appartenaient aux plus respectables familles des Etats-Unis, fussent promenés de porte en porte, et vendus comme des bêtes de somme; et ce fut à la seule avarice des Indiens que quelques-uns de nos courageux

concitoyens dûrent la conservation de leur existence.

Woodward, qui avait été juge de la cour suprême des Etats-Unis, et qui alors résidait à *Détroit*, se rendit auprès de Proctor, et, du ton de la vertu indignée, il lui reprocha hardiment la mort de ses concitoyens. *Sachez*, s'écria-t-il, *que la vérité sera connue, et que les crimes de cette épouvantable journée iront noircir les pages de l'histoire!*

Oui, la prophétie de Woodward s'accomplira, et la postérité, en lisant les événements dont nous venons de faire le récit, saura qu'ils n'étaient que le prélude de la guerre d'extermination dirigée contre l'Amérique par l'Angleterre.

Jamais calamité ne produisit une affliction plus générale. Tout le Kentucky était littéralement en deuil; car, ainsi que nous l'avons dit, la plupart des malheureux qui furent torturés et massacrés appartenaient aux plus respectables familles de cet état; et ils avaient un grand nombre de parents et d'amis dont la douleur peut être plutôt imaginée que dépeinte.

Cependant il serait injuste de comprendre tous les officiers anglais dans une réprobation

générale : plusieurs d'entre eux, et notamment le major Muïr, les capitaines Aikins, Curtis, le docteur Bowen, et le révérend M. Parrow, ministre de l'évangile, ne participèrent point aux indignités de leurs compatriotes, et montrèrent qu'ils avaient encore quelque chose d'humain. Nous en avons sans doute assez dit sur ces tristes scènes ; un dernier trait cependant nous paraît nécessaire pour compléter ce tableau d'horreur. Proctor, voyant l'empressement des habitants de *Détroit* à racheter les prisonniers, défendit formellement ces marchés ; et cependant il fut fait brigadier-général pour le récompenser, disait-on, des soins particuliers qu'il avait apportés à sauver ses captifs de la fureur des Sauvages ! C'est donc ainsi que la Grande-Bretagne traite ses criminels agents ! Ne doit-on pas naturellement penser qu'ils n'agissaient que d'après ses ordres, lorsqu'on la voit récompenser leur épouvantable conduite, au lieu de les livrer aux justes châtimens infligés en tout pays aux transgresseurs des lois divines et humaines (1) ?

---

(1) Qu'a de surprenant cette conduite du gouvernement anglais ? N'a-t-il pas ordonné, ou du moins autorisé la spoliation de nos musées, en prétendant, par ce

Le général Harrison avait vu avec chagrin le mouvement du général Winchester, et ne prévoyant que trop les funestes conséquences qu'il devait avoir, il fit partir en toute hâte trois cents hommes de la milice de l'Ohio, sous les ordres du major Cotgreves, pour aller renforcer nos troupes sur la rivière *Raisin* ; mais ce major ayant appris la capture du général Winchester, se replia sur *Rapids*, où se trouvait alors le général Harison. Ce dernier, à la nouvelle de l'affaire de *Frenchtown*, crut devoir faire retraite sur *Carryingriver*, afin d'opérer sa jonction avec le reste de son armée, et de protéger un convoi d'artillerie qui en ce moment venait du haut *Sandusky* : toutefois, avant de s'éloigner, il fit battre le pays par un corps d'élite pour tâcher de ramener ceux de nos hommes qui avaient eu le bonheur d'échapper aux ennemis ; mais le nombre en était bien peu considérable, et encore la plupart d'entre eux, sans nourriture et sans vêtements,

---

moyen, donner *une grande leçon de morale* à la France ? Les Anglais donner des leçons de morale ! ! ! — Voir la lettre de lord Wellington à lord Castlereagh, insérée au *Moniteur* du 19 octobre 1815.

(*Note du traducteur.*)

périrent-ils au milieu des neiges qui alors étaient d'une épaisseur considérable.

Le gouverneur Meigs envoya promptement deux régiments au secours du général Harrison ; ce qui le mit en état de se reporter sur *Rapids* ; et y ayant construit un fort, il le nomma fort *Meigs* en l'honneur de ce brave gouverneur de l'Ohio, dont les soins infatigables savaient toujours créer de nouvelles ressources. Le général Cooks, qui commandait la milice de la Pensylvanie, fit aussi quelques fortifications sur le haut *Sandusky*. Dans ces différents travaux s'écoulèrent les mois les plus rigoureux de l'hiver.

La malheureuse imprudence du général Winchester avait nécessité des renforts et dérangé tous les premiers projets d'Harrison. De sorte que celui-ci, tant pour concerter un nouveau plan de campagne que pour obtenir de l'Ohio et du Kentucky des troupes additionnelles, était retourné dans le premier de ces états ; et il s'y trouvait encore quand des nouvelles qu'il reçut au commencement d'avril hâtèrent son retour au fort *Meigs*.

L'ennemi depuis quelque temps avait rassemblé des forces nombreuses pour faire le siége de cette place. Les nouvelles levées n'y

étaient pas encore arrivées, et la brigade de Pensylvanie offrit généreusement, quoique son temps de service fût expiré, de rester pour défendre le fort.

Ce fort, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne datait que de l'hiver précédent et n'était pas encore parfaitement achevé, est situé à quelques centaines de toises de la rivière *Miami*, sur un terrain qui va en montant et au milieu de prairies naturelles, ombragées çà et là par quelques bouquets d'arbres. Harrison, aussitôt après son arrivée, travailla jour et nuit pour compléter les fortifications et en ajouter de nouvelles; en cela, il fut parfaitement secondé par les capitaines Wood et Gratiot, deux habiles ingénieurs. La garnison, forte de douze cents hommes, la plupart volontaires, était animée du meilleur esprit, et déterminée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le 28 avril, les gens placés en vedette vinrent annoncer l'approche de l'ennemi, et peu de temps après des Indiens et des Anglais se montrèrent sur l'autre bord de la rivière. De suite Harrison fit partir un exprès pour hâter la marche du général Clay, qui amenait avec lui douze cents miliciens du Kentucky; car,

soit dit à leur louange, les braves citoyens de cet état, malgré tous les maux que la guerre avait déjà fait peser sur eux, toujours prêts à voler au secours de leurs compatriotes, ne calculaient jamais ni les fatigues, ni les dangers.

Pendant trois jours l'ennemi fut employé à construire des batteries; on échangea de part et d'autre quelques boulets, sans produire aucun résultat important. La garnison, continuellement en alerte et sous les armes, manquant presque d'eau, car les puits du fort n'étaient pas achevés, et on ne pouvait s'en procurer qu'à la rivière en courant de grands dangers; la garnison, disons-nous, harassée de fatigue, soutint sa position avec le plus grand courage et ne laissa pas entendre le moindre murmure.

Le 1er mai, l'ennemi acheva et fit jouer aussitôt une de ses batteries; elle était armée d'un obusier et de trois canons dont un de 24. Son feu produisit peu d'effet, mais elle fut bien près de devenir fatale au général Harrison; car un boulet vint briser un banc sur lequel il était monté pour voir par dessus le parapet.

Le 3 mai, un mortier mis en batterie con-

tre le fort lança une multitude de bombes; mais les Américains, par un feu bien dirigé, parvinrent plusieurs fois à faire cesser celui des Anglais.

Vers cette époque du siége, le major Chambers fut envoyé en parlementaire, et somma pour la première fois la place de se rendre. Cet officier dit que son général *voulait épargner l'effusion du sang*; qu'il avait des forces auxquelles il était impossible de résister; et qu'enfin, à moins que les Américains ne voulussent encore une fois se fier *à la générosité de Proctor*, ils pouvaient s'attendre à être tous passés au fil de l'épée. Cette sommation fut reçue avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait. Se fier aux promesses de Proctor, dont les mains étaient encore teintes du sang versé sur la rivière *Raisin*, eût été le comble de la folie; car s'il n'avait pu alors, ainsi qu'il le prétendait, arrêter la fureur des Indiens, comment le pourrait-il maintenant que, suivant ses aveux, ils étaient plus nombreux que jamais?

Aussi Harrison se borna-t-il à répondre que sans doute le général anglais avait pensé qu'il était disposé à remplir son devoir, puisqu'il le sommait seulement alors de se rendre; que les

forces considérables dont on faisait parade ne l'effrayaient nullement, et qu'il savait à quoi s'en tenir à cet égard ; enfin, il termina en chargeant le major Chambers d'annoncer à Proctor que tant que lui Harrison aurait l'honneur de commander un poste américain, jamais il ne serait rendu à une force combinée d'Anglais et d'Indiens.

D'après cette réponse, le feu recommença des deux côtés avec une nouvelle vigueur. On vit les Indiens, pleins d'une hardiesse téméraire, monter sur les arbres les plus proches du fort, et de là, pouvant voir dans l'intérieur, tuer et blesser un assez grand nombre de nos gens.

Le 5 mai, un détachement, formant l'avant-garde des troupes conduites par le général Clay, arriva au fort, et annonça que ce général descendait en bateaux le *Miami*, et ne se trouvait plus qu'à quelques milles. Le commandant en chef lui envoya de suite l'ordre de débarquer huit cents hommes sur la rive gauche, pour attaquer et détruire les batteries que l'ennemi y avait ; tandis que de son côté il disposa une sortie dont le commandement fut confié au lieutenant colonel Miller. Cette attaque simultanée était bien conçue, et son

résultat devait être, si elle réussissait, de mettre l'ennemi dans la nécessité de lever immédiatement le siége.

Le colonel Dudley, auquel le général Clay confia l'attaque de la rive gauche, débarqua en bon ordre, marcha droit aux batteries ennemies, les enleva, et força les Anglais et les Indiens qui les gardaient d'avoir recours à la fuite. Dans ce moment un corps considérable d'Indiens, qui arrivait au camp sous les ordres du célèbre Tecumseh, rencontra les fuyards. De suite Tecumseh plaça ses gens en embuscade, attendit en silence l'approche des Américains, et, pour les faire donner plus aisément dans le piége, fit avancer hors du bois quelques hommes qui semblaient vouloir renouveler le combat. Le colonel Dudley, ayant rempli sa mission, fit battre la retraite; mais ses soldats, animés par leurs premiers succès, ne voulurent pas laisser échapper l'occasion, qu'ils croyaient si propice, de venger la mort de leurs concitoyens : en conséquence, malgré les prières et même les menaces de leur commandant, ils s'élancèrent sur les Indiens, et se trouvèrent entourés par une force triple de la leur. Le combat le plus sanglant s'engagea, et fut bientôt suivi d'un carnage de Kentuckiens aussi

considérable que celui de la rivière *Raisin*, mais cependant moins atroce ; car Tecumseh, plus généreux que Roundhead et Proctor, accorda la vie à tous ceux qui se rendirent à lui, et sut bien les faire respecter par ses gens. A peine cent cinquante Américains parvinrent-ils à s'échapper, tous les autres furent ou tués, ou blessés, ou pris ; le colonel Dudley lui-même, en cherchant à se frayer un chemin au travers des ennemis, fut mortellement blessé : dans cet état il eut encore la force de tuer de sa main un des Indiens qui se trouvaient près de lui, et tomba sans vie immédiatement après. Les autres troupes du général Clay débarquèrent sur la rive droite, où elle rencontrèrent aussi l'ennemi en forces supérieures. Mais Harrison, ayant vu le danger dans lequel elles se trouvaient, envoya à leur secours une compagnie de cavalerie, et elles parvinrent à gagner un lieu de sûreté. Sur la rive droite, la sortie projetée s'effectua et eut un résultat bien plus heureux que l'attaque dirigée par le brave et infortuné Dudley. Le colonel Miller, à la tête de trois cents hommes, s'élança sur les tranchées anglaises qui étaient gardées par trois cent cinquante blancs et cinq cents Indiens, culbuta tout ce qui essaya de résister, s'empara

après plusieurs brillantes charges de la principale batterie, en encloua les canons, et rentra au fort amenant avec lui quarante-deux prisonniers. Dans cette courte mais vive action, soldats, officiers, commandant, tous montrèrent le plus grand courage ; et le général, dans son rapport, leur paya le juste tribut d'éloges qui leur était dû.

Après les deux affaires dont nous venons de rendre compte, il y eut une suspension d'armes de trois jours : de fréquents messages passèrent de part et d'autre dans le but d'amener un échange de prisonniers. Tecumseh consentit à remettre tous les Américains qui étaient en son pouvoir, pourvu qu'on rendît à la liberté une quarantaine de Wandiots qui se trouvaient dans le fort. Proctor promit de fournir une liste de tous les Américains tués, blessés ou faits prisonniers ; mais, suivant son usage, il ne tint nullement cette promesse.

Le 9 mai, on crut s'apercevoir que l'ennemi se préparait au départ. Une goëlette et quelques bateaux canonniers avaient été amenés pendant la nuit pour prendre à bord l'artillerie; mais quelques boulets, tirés du fort, prouvèrent aux Anglais combien serait dange-

reux cet embarquement; ils en abandonnèrent donc l'idée, et ayant pris d'autres mesures, à dix heures du matin ils levèrent le siége, et se retirèrent avec toute la célérité possible.

Ainsi se termina un siége de treize jours, pendant lequel nos ennemis purent apprendre que désormais nos troupes ne se soumettraient plus à eux comme l'avait fait le lâche et pusillanime Hull, et que s'ils parvenaient encore à s'emparer d'une garnison américaine, ce ne serait qu'après avoir longuement et vaillamment combattu. La perte totale que nous éprouvâmes dans le fort fut de quatre vingt-un tués et de cent quatre vingt-neuf blessés. Dans le nombre se trouvèrent plus de soixante-dix Kentuckiens, sans compter ceux qui périrent avec le colonel Dudley. Ce brave officier fut généralement regretté ; peu d'hommes jouissaient d'une aussi grande estime dans tout le Kentucky : après beaucoup de recherches on parvint à découvrir son cadavre, horriblement mutilé, et on l'enterra avec tous les honneurs de la guerre.

Les forces du général Proctor se composaient de cinq cent cinquante soldats de ligne, de huit cents miliciens, et d'au moins quinze cents In-

diens qui combattirent avec la plus grande bravoure et sauvèrent plusieurs fois leurs alliés. Le jour de la dernière affaire, Tecumseh arriva, ainsi que nous l'avons dit, avec le corps d'Indiens le plus considérable qui eût jamais été rassemblé sur la frontière du nord. Une telle accumulation de forces mettait les Américains dans une position fort critique; mais heureusement la plupart des Indiens, après avoir combattu, retournèrent de suite dans leurs villages: c'est une coutume si enracinée chez ces peuples, que ni Tecumseh, ni aucun autre de leurs chefs, ne purent leur persuader de rester quelques jours de plus sous les armes. Proctor, dont presque tous les ouvrages avaient été détruits par les attaques simultanées sur les deux rives, et qui voyait ses forces très-diminuées par le départ de ses alliés, se détermina à faire une prompte retraite pour éviter de plus grands malheurs; et, dans la hâte où il était de s'éloigner, il laissa derrière lui beaucoup d'objets dont le transport aurait demandé trop de temps.

Après la levée du siége, les opérations offensives furent de part et d'autre suspendues. Harrison jugea convenable de laisser reposer ses troupes au fort *Meigs*, et sur le haut San-

duski, jusqu'à ce que les armements qui se poursuivaient avec activité sur le lac *Erié* fussent achevés ; car il pensait, avec raison, que tant que notre pavillon ne flotterait pas sur le lac, on ne pouvait se flatter de mener aucune opération à bien. Il retourna de sa personne à *Francklinton*, pour organiser les nouvelles levées qu'on y avait concentrées. Pendant qu'il était dans cette ville, il reçut une députation de toutes les tribus indiennes qui habitaient encore l'état d'Ohio, et de quelques-unes de celles des territoires d'Illinois et d'Indiana, chargée de lui offrir les services de ces peuplades. Jusqu'alors, à l'exception d'un seul corps peu considérable sous les ordres de Logan, vaillant chef, neveu de Tecumseh, les États-Unis n'avaient employé aucun des Indiens qui nous étaient restés fidèles ; mais comme en leur recommandant de rester neutres on pouvait à peine s'en faire comprendre, que même plusieurs d'entr'eux considéraient une telle recommandation comme un doute injurieux de leur courage, et qu'enfin ils avaient eu à souffrir des agressions de ceux des Indiens déclarés contre nous, notamment par la mort de Logan tué dans une embuscade, le général Harrison se vit en quelque sorte forcé de les

admettre à combattre avec nous, toutefois à la condition expresse d'épargner la vie des prisonniers qu'ils feraient, et de ne jamais tourner leurs armes contre les femmes, les enfants et les autres êtres sans défense.

Bien que les parties les plus peuplées de la frontière eussent été mises à l'abri des outrages des Indiens, les établissements isolés, épars le long du lac depuis *Frenchtown* jusqu'à *Erié*, eurent beaucoup à souffrir de leurs attaques. Le major Ball fit cesser pour un temps ces brigandages : cet officier suivait le cours du *Sandusky*, ayant avec lui vingt-deux cavaliers; tout à coup il essuya le feu d'une horde d'Indiens qui s'étaient placés en embuscade. Il chargea sur eux, les chassa des lieux où ils s'étaient cachés; et une fois en plaine, les cavaliers, ayant un grand avantage, parvinrent mais non sans peine à les détruire tous. Pendant l'action le major Ball, ayant été démonté, eut à soutenir une lutte corps à corps avec un Indien d'une taille et d'une force prodigieuses; et, heureusement pour lui, au moment où cet Indien allait l'accabler de son énorme poids, un des cavaliers vint à son secours, et l'eut bientôt délivré de son ennemi.

Nous allons maintenant porter nos regards

vers la frontière du nord, où la cessation des froids avait permis de se livrer à des opérations plus importantes que celles qui avaient eu lieu jusqu'alors dans cette partie.

CHAPITRE VII.

Préparatifs des Anglais dans le Canada. — Incursion du major Forsythe. — Attaque dirigée contre *Ogdensburgh*. — Prise d'*Yorck*, et mort du général Pike. — Prise du fort *George*. — Affaire nocturne de *Stoney-Creek*, et capture des généraux Chandler et Winder. — Le général Brown défend *Sackett'sharbour*. — Le général Dearborn quitte le commandement de l'armée — Combat de *Beaverdams*. — Seconde prise d'*Yorck*. — Les Anglais dévastent les bords du lac *Champlain*. — Croisière du commodore Chauncey sur le lac *Ontario*.

La Grande-Bretagne, pendant l'hiver, avait envoyé un nombre considérable de troupes au Canada. Ses succès récents en Europe avaient éteint en elle toute envie d'accommodement, et elle le prouva bien en refusant la médiation de l'empereur de Russie.

En outre des renforts dont nous venons de parler, le Canada avait pour sa défense une milice bien disciplinée et que le gouverneur anglais pouvait retenir sous les armes aussi

long-temps qu'il le voulait; il en était bien différemment de notre côté. Pendant la première campagne, les chefs de plusieurs états opposés à la guerre se refusèrent à faire marcher leurs milices, et les volontaires qu'on voyait se porter avec tant d'ardeur vers l'ouest pour repousser les agressions des Indiens, étaient loin de montrer le même zèle pour prendre part aux hostilités sur notre frontière septentrionale.

Cependant, au moyen des grands préparatifs faits durant l'hiver, on espérait tenter dans le cours de 1813 quelques opérations plus importantes que celles de la précédente année. On avait, il est vrai, laissé échapper le moment propice pour attaquer le Canada : l'ennemi s'était tellement fortifié sous tous les rapports que la conquête de cette colonie offrait bien des difficultés, si même elle n'était pas tout-à-fait impossible. Toutefois si les états du nord voulaient prendre franchement part à la guerre, si la nation déployait ses immenses ressources, nous pouvions encore regagner le temps perdu, nous rendre maîtres de la navigation des lacs, et soumettre tout au moins le haut Canada.

Par suite d'un échange de prisonniers, plu-

sieurs braves officiers rentrèrent dans les rangs de notre armée. Tous les soldats enrôlés dans les états du centre et du nord furent envoyés sur la frontière septentrionale. Des magasins de vivres et de munitions de toute espèce se formèrent sur différents points. Enfin rien ne fut négligé par le gouvernement pour ouvrir la campagne d'une manière brillante et vigoureuse.

Au mois de février, un parti ennemi, qui avait traversé le *Saint-Laurent* à la recherche de quelques déserteurs, commit des déprédations envers les habitants du pays. Le major Forsythe, commandant à *Ogdensburgh*, résolut d'user de représailles. En conséquence, à la tête de ses chasseurs et de quelques volontaires, qui pour la plupart étaient des propriétaires du voisinage, il traversa le fleuve, surprit la troupe cantonnée à *Elisabethtown*, fit cinquante-deux prisonniers, au nombre desquels se trouvaient un major, trois capitaines et deux lieutenants, s'empara de cent vingt fusils, de vingt carabines, de plusieurs caisses de cartouches, et d'autres objets appartenant au gouvernement; puis il revint heureusement sur la rive américaine sans avoir perdu un seul homme.

Peu après cette petite expédition, on sut que les Anglais se disposaient à faire une attaque sérieuse contre *Ogdensburgh.* De suite le major Forsythe appela pour l'aider à défendre cette place la milice des environs; mais, malgré tous ses soins, il ne put réunir que peu d'hommes. Les Anglais, au nombre douze cents, passèrent le fleuve, et attaquèrent la ville sur deux points à la fois : les Américains soutinrent la lutte pendant plus d'une heure; mais à la fin accablés par les forces supérieures de l'ennemi, ils furent contraints de faire retraite après avoir perdu une vingtaine d'hommes. L'ennemi dut faire une perte beaucoup plus considérable, car le petit détachement sous les ordres du major Forsythe se composait en grande partie de chasseurs qui tiraient à merveille, et dont presque tous les coups portaient : aussi les Anglais, jugeant cette affaire d'après ce qu'elle leur avait coûté, voulurent la faire passer pour une victoire signalée. L'officier qui commandait au fort *George* envoya un exprès au colonel M'Feely à *Niagara*, pour le prévenir que ses batteries allaient faire une salve en l'honneur du triomphe des armes anglaises. Le colonel M'Feely lui répondit qu'il se trouvait assez heureux pour pouvoir lui ren-

dre politesse pour politesse ; qu'il lui annonçait donc qu'au moment même de son salut il en tirerait un semblable pour célébrer la capture de la *Java*, frégate de sa majesté britannique, par une frégate américaine de pareille force.

Des corps de nouvelles levées avaient été rassemblés à *Sackett'sharbour* et ses environs. Faire en peu de mois de bons soldats avec des recrues qui n'avaient jamais touché une arme, était une chose nullement aisée ; cette tâche pénible fut remplie avec un zèle admirable par Pike, récemment promu au grade de brigadier-général, en récompense de ses bons services.

Fils d'un officier qui servait encore et qui n'avait pas quitté l'armée depuis la guerre de la révolution, Pike, élevé pour ainsi dire dans les camps, et ayant passé par tous les grades avant d'arriver à celui de général, connaissait parfaitement tous les détails de sa profession. Doué des sentiments les plus généreux, avide de gloire, toujours son ambition était subordonnée à l'amour de sa patrie. Il voulait réunir en sa personne au courage du soldat, à la science du général, les talents et les vertus qui rendent le citoyen recommandable. Déjà il avait su se distinguer par la ma-

nière dont il avait rempli la mission difficile d'explorer les sources du *Mississipi* et ensuite les montagnes occidentales d'où jaillit la rivière *Arkansas*. Dans l'une et l'autre de ces expéditions il avait montré tout ce qui peut être effectué par la force d'âme et la vigueur du corps, jointes à une grande prudence et à un esprit éclairé. Enfin, chéri de tous ses soldats, il savait leur communiquer sa noble ardeur. Il est donc peu surprenant que les troupes réunies à *Sackett'sharbour* aient été formées promptement à la discipline et aux manœuvres militaires sous un pareil chef. Aussi ces mêmes troupes, à l'ouverture de la campagne, étaient-elles dans les meilleures dispositions, et prêtes à voler à la victoire.

L'occasion de montrer ce qu'elles valaient ne tarda pas à se présenter. Aussitôt que le lac *Ontario* fut dégagé de glaces, on songea à aller attaquer *Yorck*, capitale du haut Canada. Cette place de la plus haute importance était le dépôt de tous les magasins militaires des Anglais ; c'était de là qu'on fournissait des munitions à tous les postes de l'ouest ; on savait qu'il y avait sur les chantiers un grand navire de guerre presqu'achevé. Enfin on pensait que les Américains, une fois maîtres d'*Yorck*,

pourraient aisément s'emparer du fort *George* et ensuite, à l'aide de la flotte, porter leurs armes contre *Kingston*.

Dans une conférence que le général Dearborn, commandant en chef, eut vers le milieu d'avril avec Pike et les autres officiers supérieurs, tout fut arrangé pour mettre promptement à exécution le projet prémédité. Le major Forsythe, qui était retourné à *Ogdensburgh* dès que les Anglais s'en étaient retirés, reçut l'ordre de se rendre à *Sachett'sharbour* Le commodore Chauncey devait, d'après les instructions du gouvernement, faciliter les mouvements de l'armée par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, et en conséquence il disposa ses navires pour transporter les troupes. Le plan d'attaque, savamment conçu, était dû en partie à Pike, et à sa demande formelle le général en chef lui en confia l'exécution. Enfin tout étant prêt, et les troupes embarquées, la flotte appareilla et après une courte et heureuse traversée mouilla le 27 avril, à deux heures du matin, devant les ruines de *Torento*, à deux milles seulement d'*Yorck*.

Les Anglais, dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Américains devant la côte, firent de promptes dispositions pour les em-

pêcher de débarquer. Le général Sheaffe, à la tête de toute la garnison d'*Yorck*, qui se composait de sept cent-cinquante blancs et de cinq cents Indiens, sans compter un corps de grenadiers et de tirailleurs qui se trouvait accidentellement dans cette place, se hâta de se porter sur le rivage du lac : les Indiens furent mis en embuscade derrière les buissons qui se trouvaient au bord de l'eau, et la troupe réglée se rangea en bataille sur la plage. D'après le plan d'attaque convenu d'avance, les bateaux portant le major Forsythe et ses chasseurs furent les premiers à partir de la flotte, et ils devaient prendre terre justement à l'endroit où l'ennemi avait placé sa principale force ; aussi, dès que Forsythe approcha, il eut à essuyer un feu de mousqueterie très nourri. Cet officier, sachant qu'en débarquant ou plus haut ou plus bas, il dérangerait le plan général de Pike, résolut d'aborder hardiment dans le lieu même qui lui avait été indiqué, sans tenir aucun compte des dangers qu'il pourrait courir ; mais il fit d'abord lever les rames, afin de donner à ses chasseurs le temps et la facilité de décharger leurs carabines sur l'ennemi.

Pike suivait attentivement des yeux les em-

barcations qui portaient son avant-garde: voyant qu'elles étaient arrêtées, il se jeta à la hâte dans le canot préparé pour lui et ses aides-de-camp, et fit porter à terre, en donnant l'ordre au major King de le suivre avec toutes les troupes qui se trouvaient prêtes. Avant qu'il eût gagné le rivage, Forsythe était déjà débarqué, et se trouvait chaudement engagé avec toutes les forces de l'ennemi. Peu d'instants après, le major King étant arrivé avec quelques artilleurs, le corps de volontaires du colonel M'Clure et une trentaine de chasseurs, Pike se mit à la tête des premiers qui purent se former, et avec une poignée d'hommes seulement, il s'élança sur la berge malgré la grêle de balles que les grenadiers anglais faisaient pleuvoir sur lui : une fois sur la hauteur, il chargea l'eunnemi avec tant d'impétuosité, qu'il le mit dans un désordre complet, et bientôt le força à prendre la fuite. A peine ce premier succès était-il obtenu, que les cors de chasse de la troupe de Forsythe annoncèrent par des fanfares que cette troupe aussi était victorieuse. Le combat n'était plus soutenu que de loin pár quelques tirailleurs ennemis, quand un nouveau corps de grenadiers vint fondre tout-à-coup sur les troupes que le major King avait

pour lors rangées en ligne sur le rivage. Ces troupes, si brusquement attaquées, montrèrent d'abord de l'hésitation; mais reprenant bientôt toute leur ardeur première, elles repoussèrent l'ennemi, qui leur abandonna le champ de bataille. Les Anglais paraissaient disposés à revenir encore une fois à la charge; toutefois apercevant les renforts considérables que sur ces entrefaites les Américains avaient reçus, ils continuèrent leur retraite, et laissèrent tranquillement effectuer le débarquement qui fut terminé vers dix heures du matin.

Quand toutes les troupes furent à terre, Pike les rangea dans l'ordre convenu, c'est-à-dire, en une seule colonne, à l'exception des chasseurs de Forsythe qui devaient rester sur les flancs pour se porter partout où besoin serait. Ensuite on commença la marche qui se fit avec la plus grande précision et avec autant de régularité que le terrain pouvait le comporter. Au moment où les Américains débusquèrent d'un bois qui les avait couverts, ils reçurent le feu d'une pièce de 24 tirée de l'une des batteries avancées des Anglais; cette batterie fut attaquée et emportée en un instant, et nos troupes marchèrent de suite sur une seconde que l'ennemi abandonna en se retirant vers

une enceinte où se trouvaient des magasins et des casernes.

Le général Pike fit faire halte ; et comme les casernes qu'il avait devant lui paraissaient vides, il voulut s'assurer, avant de se porter plus loin, si cette prompte retraite de l'ennemi ne cachait point quelque stratagème. En conséquence il envoya le lieutenant Riddle reconnaître les lieux. Pendant ce temps, le généreux Pike, aussi humain que brave, emporta dans ses bras un blessé anglais qui se trouvait dans une position dangereuse, et après avoir rempli cet acte de bonté qui en dit plus en sa faveur que des volumes entiers ne pourraient le faire, il s'était assis sur un tronc d'arbre pour questionner un sergent qui venait d'être pris, quand tout-à-coup une explosion effroyable se fit entendre. Les magasins qui se trouvaient près des casernes et à environ cent toises des Américains venaient de sauter : cinq cents barils de poudre enflammés à la fois remplirent l'air de terre, de pierres et de débris ! Des masses énormes et brûlantes tombèrent de toutes parts sur nos troupes, tuèrent ou blessèrent plus de deux cents hommes, et au nombre de ceux-ci se trouva le brave et trop infortuné Pike. La colonne américaine fut

un moment ébranlée par cet épouvantable événement; mais bientôt nos troupes, ranimées par le son de l'air national, *Yankee doodle*, etc., serrèrent les rangs et marchèrent en avant, faisant retentir les échos de cris de rage et de vengeance!

Les blessures de Pike étaient mortelles; cependant conservant encore, malgré ses cruelles souffrances, toute son héroïque ardeur, *en avant, mes braves amis*, s'écria-t-il, *vengez votre général!* Telles furent les dernières paroles qu'il put adresser à ses troupes, paroles qui les enflammèrent d'un nouveau courage. Quelques soldats le portèrent ensuite vers le rivage; dans le chemin, des acclamations bruyantes annoncèrent le succès de l'attaque et réjouirent ses derniers moments: peu après on le conduisit à bord du navire le *Pert*, et le drapeau ennemi lui fut apporté; à cette vue ses yeux reprirent pour un instant leur éclat accoutumé, il fit signe qu'on le plaçât sous sa tête, et il expira glorieusement entouré des trophées de la victoire!

Ainsi périt ce guerrier dont l'histoire conservera un honorable souvenir. Sage et prudent au conseil, intrépide dans les combats, plein de loyauté, il possédait toutes les qualités du

corps et de l'esprit qui font le véritable héros. Déjà si distingué au printemps de sa vie, que de belles actions son âge mûr ne promettait-il pas! Bon, affable dans toutes ses relations, strict observateur des devoirs du citoyen, son unique ambition était de contribuer à la gloire et au bonheur de sa patrie. Jamais officier n'eut de plus exactes notions de l'honneur, ni de la manière dont on doit adoucir les horreurs de la guerre. Il en donna une preuve frappante en proclamant dans ce jour mémorable, qui pour lui fut le dernier, que quiconque se permettrait le moindre brigandage, la moindre violence envers les Canadiens, serait à l'instant même puni de mort.

Le colonel Pearce, comme plus ancien officier, prit le commandement des troupes, et s'avança de suite vers les casernes dont le major Forsythe avait déjà pris possession. Le plan d'invasion n'était malheureusement connu que du commandant en chef, et de Pike qui avait été chargé de le mettre à exécution; la mort ayant enlevé ce dernier, il y eut de l'hésitation sur ce qu'on devait faire, on perdit un temps bien précieux; car nul doute que, si l'on se fût mis immédiatement à la poursuite de l'ennemi, toutes ses troupes, tous ses

magasins seraient tombés en notre pouvoir.

Les Américains, ayant repris leur marche vers la ville, rencontrèrent bientôt des officiers de la milice canadienne qui venaient offrir de capituler. Ces officiers paraissaient vouloir faire traîner la négociation en longueur ; et comme on supposa que c'était une nouvelle ruse du général Sheaffe pour avoir le temps d'opérer sa retraite avec les troupes de ligne, d'emporter ou détruire toutes les propriétés publiques, et enfin de brûler le navire qui était sur les chantiers, Forsythe et Ripley se portèrent en avant et furent bientôt suivis par toutes les troupes, auxquelles le colonel Pearce enjoignit de nouveau de ne commettre aucun excès. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, les Américains furent en pleine possession d'*Yorck*.

La capitulation qui avait été faite portait que les troupes régulières, les miliciens, et les marins de tous rangs, seraient prisonniers de guerre; que toutes les propriétés publiques seraient fidèlement livrées aux Américains ; que les propriétés privées seraient respectées ; que les autorités civiles conserveraient les pouvoirs dont elles étaient revêtues ; et qu'enfin les chirurgiens qui soigneraient les blessés

ne seraient dans aucun cas considérés comme prisonniers. Ces conditions furent remplies de notre côté avec exactitude ; et malgré la conduite du général anglais, qui d'abord avait voulu lâchement écraser sous les ruines d'un magasin les troupes qu'il n'avait pu vaincre, et qui ensuite s'était soustrait à l'exécution de la capitulation en ce qui le concernait et les troupes de ligne, les Américains observèrent l'ordre le plus parfait, et ne donnèrent lieu à aucune plainte. Modération bien honorable, sans doute, et preuve éclatante du respect qu'ils portaient à la mémoire et aux dernières volontés de leur illustre général!

En entrant dans la salle où siégeait ordinairement la législature, on trouva un crâne humain au milieu des trophées qui ornaient le bureau du président! d'autres nations se sont efforcées de civiliser les Indiens, et de leur faire adopter les mœurs européennes ; mais les Anglais, non contents de les laisser assouvir leur rage homicide, n'ont pas rougi d'imiter leurs féroces usages. Un crâne humain, décoration des assemblées publiques chez un peuple chrétien! après cela, qu'y a-t-il d'étonnant aux abominations commises envers nous? Que dirait l'éloquent et austère Chatam, s'il eût

assez vécu pour être témoin de pareilles horreurs? Ne penserait-il pas que son pays s'est ravalé au-dessous de l'humanité ? N'y aura-t-il donc pas quelques-uns de ces Anglais si généreux, si philantropes dans leurs discours, qui élèveront la voix pour instruire leur patrie de l'opprobre dont les actes de ses propres enfants ont couvert son nom dans ce nouveau monde ?

Malgré cette nouvelle preuve de la barbarie anglaise, nos soldats ne se permirent pas le moindre excès : ils se bornèrent à emporter la masse du président et l'abominable trophée dont nous venons de parler, et ils respectèrent même la salle où ils avaient trouvé un objet si capable d'allumer leur ressentiment. Le soir même de la prise d'*Yorck* toutes les troupes en sortirent et allèrent coucher dans les casernes ; les chasseurs seuls de Forsythe restèrent dans la ville. Enfin la conduite des Américains fut si honorable, que les magistrats canadiens en adressèrent des remercîments publics au général Dearborn. Ce dernier, qui se trouvait à bord de la flotte, n'était débarqué qu'après la mort de Pike, et ne reprit le commandement des troupes que quand déjà elles étaient maîtresses d'*Yorck*.

Nous avons omis de dire qu'aussitôt après le débarquement, le commodore Chauncey avait pris, malgré les vents contraires, une position d'où ses navires purent faire beaucoup de mal à l'ennemi. L'assistance de cet officier ne contribua pas peu au succès de l'expédition. Il eut trois hommes tués et onze blessés; parmi les premiers se trouvaient les midshipmen Thompson et Hatfield dont la mort causa de vifs regrets à leurs camarades.

Au total la perte des Américains se monta à environ trois cents hommes tués ou blessés : elle eût été bien moins considérable sans l'explosion du magasin à poudre. Cet événement fit périr plusieurs officiers du plus grand mérite. Les capitaines Nicholson et Frazier, aides de camp de Pike, furent tous deux grièvement blessés, et le premier ne survécut que de quelques heures à son général. Parmi les officiers qui se distinguèrent le plus, on cita le lieutenant-colonel Mitchel qui, après l'explosion, reforma la colonne américaine; enfin dans le rapport officiel, on donna les plus justes éloges au major Eustice, aux capitaines Scott, Young, Walworth, M'Glassin, Moore, et aux lieutenants Irvine, Fanning et Riddle.

Nous fîmes deux cent quatre-vingt-onze prisonniers, dont un lieutenant-colonel, un major, treize capitaines, neuf lieutenants, onze enseignes, un quartier-maître et quatre officiers de marine. Le nombre en aurait dû être plus grand, car, d'après la capitulation, le général Sheaffe, son état-major et toutes les troupes de ligne qu'il emmena devaient rester au pouvoir des Américains. Ce général ne montra pas sur ce point plus de bonnefoi qu'il ne l'avait fait en détruisant plusieurs des magasins militaires, alors même que, d'après ses ordres, on en stipulait la remise. Enfin une tache reste à sa réputation relativement à l'incendie de la poudrière : vainement a-t-il prétendu que le hasard seul avait présidé à cet incendie, qui, dit-il, avait tué ou blessé quarante de ses hommes dans leur retraite. Les Américains, témoins de la manière dont les choses s'étaient passées, sont restés bien convaincus que le feu avait été mis à dessein, et à l'effet de détruire la colonne entière du général Pike, ce qui aurait eu lieu, si ce dernier n'avait pas fait faire halte à ses troupes, avant de les engager témérairement dans des constructions si récemment évacuées par l'ennemi. Quant à la perte de quelques Anglais par suite de l'explosion,

elle ne peut disculper en rien le général ; car cette perte prouve seulement que la longueur de la mèche qui devait produire de si terribles effets avait été mal calculée, ou qu'on n'imaginait pas que les débris du magasin pussent être lancés à une si grande distance. Quoi qu'il en fût, la perte totale de l'ennemi monta à sept cent cinquante hommes ; des propriétés publiques, d'une immense valeur, furent détruites, et il en tomba encore entre nos mains pour plus de 500,000 dollars. Le général Sheaffe, dans la promptitude de sa fuite, laissa derrière lui ses propres bagages, sa bibliothèque et tous ses papiers. Enfin, on peut dire que la prise d'*Yorck* fut une opération aussi brillante qu'avantageuse, et digne du brave Pike qui en avait donné le plan. Ce fut là le premier rayon de la gloire militaire à laquelle bientôt nos troupes surent atteindre, lorsqu'elles furent guidées par des officiers dont la guerre seule déploya et fit connaître les grandes qualités.

Le but de l'expédition étant pleinement rempli, les Américains évacuèrent *Yorck* le 1er mai, et s'embarquèrent de suite : néanmoins la flotte ne quitta son mouillage que le 8 ; et dans l'intervalle on dépêcha une

goëlette au général Lewis qui commandait à *Niagara*, pour l'informer du succès de nos armes, et des mouvements ultérieurs de l'armée.

Le second objet qu'on avait en vue, était d'attaquer et de s'emparer, s'il était possible, des forts *George* et *Erié*. Le commodore Chauncey, étant maître pour le moment de la navigation du lac, pouvait conduire les troupes partout où leur présence était jugée nécessaire. En conséquence, le 8 mai au soir, le débarquement s'opéra à *Four mile Creek*, ainsi nommé parce qu'il se trouve à quatre milles de *Niagara*. Le jour suivant, deux goëlettes et un détachement de cent hommes, sous les ordres du capitaine Morgan, furent expédiés pour détruire quelques magasins de l'ennemi à la tête du lac. A leur approche, quatre-vingts Anglais qui se trouvaient sur ce point firent retraite ; le capitaine Morgan s'empara donc des magasins, en tira la plus grande partie des munitions qu'ils contenaient, et après avoir incendié les bâtiments, vint rejoindre l'armée sans avoir brûlé une seule amorce.

Le 10 mai, le commodore Chauncey se rendit à *Sackett'sharbour* pour y conduire les blessés et y prendre quelques nouvelles trou-

pes. Il quitta ce port le 22, laissant le *Pert* et la *Belle-Américaine* pour veiller aux mouvements de l'ennemi, et arriva deux jours après à *Niagara*, amenant avec lui le régiment d'artillerie du colonel M'Comb, fort de trois cent cinquante hommes.

Le 26 mai, le commodore fut reconnaître la côte ennemie, pour choisir la place où le débarquement s'opérerait le plus aisément, et en même-temps déterminer les positions dans lesquelles les navires qui tiraient le moins d'eau devraient s'embosser. Cette reconnaissance faite, l'attaque fut fixée au lendemain. On prépara tous les bateaux qui devaient servir au transport des troupes, et dont plusieurs avaient été construits tout exprès. L'ennemi apercevant ces préparatifs se mit à tirer de l'une de ses batteries; les Américains ripostèrent, et bientôt tous les canons des deux forts furent en jeu. Cette canonnade dura quelques heures; elle fit, à ce qu'il parut, beaucoup souffrir le fort *George* qui eut entre autres dommages son mât de pavillon emporté: toutes les constructions qui avoisinaient ce fort furent criblées de boulets. Du coté des Américains la perte se borna à peu de chose. Pendant ce temps tous les bateaux filèrent

tranquillement vers *Four mile Creek ;* et aussitôt qu'il fit nuit, on commença l'embarquement de l'artillerie sur le *Madison*, l'*Onéida* et la *Dame du Lac*. Toutes les troupes montèrent à bord des bateaux ; enfin à trois heures du matin le signal du départ fut donné. Comme il faisait un calme plat, les petits navires purent seuls appareiller, et pour le faire se servirent de leurs avirons. Les navires la *Julia*, le *Growler*, l'*Ontario*, le *Gouverneur Tomkins*, la *Conquête*, l'*Hamilton*, l'*Asp* et le *Scourge*, allèrent s'embosser à portée de fusil de terre, de manière à protéger le débarquement, et à pouvoir faire le plus de mal possible aux batteries de l'ennemi.

A la pointe du jour, toutes les troupes, au nombre de quatre mille hommes, partirent, et l'ennemi commença sur elles un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. Cette petite armée se composait d'une avant-garde commandée par le colonel Scott qui s'était conduit si vaillamment au même lieu l'année précédente, et de trois brigades sous les ordres des généraux Boyd, Winder, et Chandler. Scott débarqua sous l'une des batteries que le navire *Gouverneur Tomkins* venait de réduire au silence, et il fut suivi successivement et en ordre

par les autres brigades ; mais un assez fort vent d'est, qui s'éleva tout-à-coup, et qui rendit les eaux du lac très-houleuses, ne permit pas aux grands navires tels que le *Madison*, l'*Onéida*, d'approcher de la côte aussi vite qu'on s'y attendait, de sorte que le régiment d'artillerie du colonel M'Comb, et les canonniers de marine sous le capitaine Smyth, qui se trouvaient à bord de ces deux navires avec leurs pièces, ne purent mettre à terre que quelque temps après que l'affaire était décidée.

L'avant-garde, sous le colonel Scott, avait eu à essuyer avant d'aborder un feu de file de plus de douze cents soldats de ligne rangés sur le rivage; ce petit corps, fort seulement de cinq cents hommes d'élite, avança sans hésiter, et lorsqu'il fut près de la rive, officiers et soldats se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et rivalisèrent à qui serait plus vite à terre. Ce fut le capitaine Hindman qui le premier toucha le territoire ennemi. Aussitôt que cette vaillante jeunesse fut formée sur le rivage, elle chargea les Anglais avec tant de furie que ceux-ci prirent la fuite en désordre, les uns cherchant un abri dans les bois, les autres tâchant de regagner les retranchements ; les premiers furent vivement poursuivis par le

major Fersythe, tandis que le général Boyd, avec sa brigade, se porta promptement contre le fort. La garnison de cette place, saisie d'une terreur panique, était incapable de faire une sérieuse résistance ; et *Niagara* ayant dans ce moment ouvert un feu très-vif, le commandant anglais, dont la position devenait de plus en plus critique, fit placer des mèches allumées dans tous ses magasins, et donna l'ordre à ses gens d'évacuer le fort *George*. Cette évacuation fut opérée avec désordre, et les troupes ne se trouvèrent pas plutôt en rase campagne qu'elles se mirent à fuir dans toutes les directions. Le colonel Scott les poursuivit, et déjà il les serrait de près, quand le général Boyd lui envoya l'ordre de rallier.

Les troupes américaines prirent immédiatement possession du fort, et éteignirent le feu, déjà violent, et qui en peu de minutes aurait fait sauter les magasins. Le général Boyd et le colonel Scott s'élancèrent sur le parapet pour abattre le pavillon britannique ; mais le capitaine Hindman, le même qui le premier avait touché le sol canadien, plus leste qu'eux, s'empara de ce pavillon, et fut le porter au commandant en chef. A midi, toutes les fortifications dépendantes du fort *George* étaient

en notre pouvoir; et nos troupes, qui avaient passé onze heures sous les armes, étaient trop fatiguées pour songer à poursuivre l'ennemi qu'on ne tarda pas à perdre de vue.

La perte des Anglais, si on considère le peu de temps que l'engagement dura, paraîtra fort considérable : ils abandonnèrent sur le champ de bataille cent huit hommes tués et cent-soixante blessés ; cent quinze soldats de ligne et cinq cents miliciens furent en outre faits prisonniers. Les Américains de leur côté eurent trente-neuf hommes tués et cent huit blessés : parmi les premiers se trouva le lieutenant Hobard, et parmi les seconds le major King, les capitaines Arrowsworth, Steel et Roach, et le lieutenant Swearingen. Le 49e régiment britannique, décoré du titre pompeux d'invincible, était à cette affaire, et son commandant, le colonel Myers, fut blessé et fait prisonnier. Cet engagement fut d'autant plus glorieux pour les Américains qu'ils combattirent en nombre inférieur ; car il n'y eut que l'avant-garde du colonel Scott, et partie de la brigade du général Boyd qui donnèrent ; aussi ces deux chefs reçurent-ils des éloges bien mérités dans le rapport du général Dearborn : celui-ci désigna également à la reconnaissance

nationale le colonel Porter et le major Armistead de l'artillerie, et le capitaine Totten du génie, qui tous trois avaient si bien dirigé le feu des batteries américaines, que celles de l'ennemi furent presque totalement démantelées. Dans ce rapport on vit figurer pour la première fois le nom du lieutenant de la marine Olivier Perry, que depuis on a surnommé le héros du lac *Erié*. Ce brave officier était venu de lui-même offrir ses services dans la nuit qui précéda l'attaque, et il fut de la plus grande utilité tant pour l'embarquement que pour le débarquement des troupes.

Le commodore Chauncey, par la manière habile dont il avait disposé ses navires, rendit la position de l'ennemi non-tenable, et coopéra puissamment au succès de cette mémorable journée. Quant au général Dearborn, quoique malade au point de ne pouvoir quitter le lit qu'on lui avait dressé sur le pont du *Madison*, il donna de là les ordres relatifs à l'attaque avec tout le sang-froid qu'on aurait pu attendre de l'homme le mieux portant.

Le lendemain de la prise du fort *George*, le lieutenant Perry fut expédié avec cinquante matelots à *Blackrock* pour conduire de là cinq navires à *Erié*: un armement naval se formait

dans ce port, et on espérait que vers le milieu de juin il serait en état de faciliter les opérations du général Harrison.

Le général anglais Vincent, après la capture du fort *George*, avait effectué sa retraite vers la tête du lac *Ontario*; il avait été rejoint par quelques troupes tirées du fort *Erié* et de *Chippewa*; et comme on sut qu'avec un millier d'hommes il avait pris position sur les hauteurs qui dominent la baie de *Burlington*, le général Winder demanda au commandant en chef et obtint d'aller attaquer cette position. Ce général, après deux jours de marche, arriva à *Twentymile Creek*, et là apprit que le général Vincent, au moyen de renforts considérables venus de *Kingston*, avait alors avec lui plus de quinze cents hommes de troupes réglées, sans compter les Indiens et quelques miliciens. Winder, en conséquence de cette information, pensa prudent de s'arrêter où il se trouvait, et d'y attendre des forces additionnelles qu'il avait envoyé demander au général Dearborn; et il fut bientôt rejoint par le général Chandler qui amena sa brigade, et qui se trouvant le plus ancien de grade prit le commandement supérieur.

Le jour même de leur jonction, les Améri-

cains se portèrent en avant, et, après avoir rencontré et repoussé plusieurs partis de l'ennemi, ils campèrent sur le bord d'un ruisseau nommé *Stoney-Creek*. Les bagages avaient été mis à bord de plusieurs embarcations qui devaient cotoyer le lac: pour assurer leur arrivée, les colonels Christie et Bœrstler, avec le 13e et le 14e régiments qu'ils commandaient, furent envoyés prendre position à deux milles du principal corps, sur la pointe de terre qui forme la baie de *Burlington* et qui se trouve sur la route du fort *George* à *Yorck* et à *Kingston*.

Les rives du *Stoney-Creek* sont de hauteur inégale; l'une assez basse communique à des prairies, l'autre fort escarpée est entièrement rocailleuse. Ce fut sur celle-ci que le général Chandler posa son camp de chaque côté de la grande route d'*Yorck*; au centre on plaça l'artillerie. Une petite hauteur sur la gauche fut occupée par quelques troupes afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer en cas d'attaque. La cavalerie, commandée par le colonel Burns, prit poste sur les derrières pour se porter partout où besoin serait. Le général eut soin de placer une grand'garde d'une centaine d'hommes à une chapelle qui se trouvait à un quart de mille en front

de sa division ; enfin il ne négligea aucune précaution pour se mettre à l'abri de toute surprise.

Les Anglais se trouvaient dans une situation très-critique : attaquer ouvertement et en plein jour les Américains si supérieurs en nombre eût été le comble de la folie. Il ne leur restait d'autre ressource que de traverser des déserts inhabités pour aller rejoindre le général Proctor vers *Détroit*, ou d'essayer le résultat d'une attaque nocturne. N'ayant point de vivres, le premier de ces projets était à peu près inexécutable ; et, forcés d'adopter le second, ils résolurent de tenter la fortune la nuit suivante. La cruelle alternative dans laquelle l'ennemi se trouvait n'avait pu échapper à la sagacité des généraux américains, et ils devaient savoir que de leur viligance et de leur fermeté dans cette occasion dépendait le succès de la campagne : car si une fois le corps du général Vincent avait été détruit ou pris, Proctor, coupé de toute communication avec les provinces de l'est, se serait vu forcé de faire une retraite prompte et difficile, et de laisser un champ libre aux opérations de l'armée de l'ouest. Malheureusement, comme nous allons le raconter, il en fut tout autrement que ce qu'on pouvait si justement espérer.

Les soldats du 25e régiment, dans la soirée de leur arrivée près du *Stoney-Creek*, avaient fait plusieurs feux sur la rive opposée à celle où était leur bivouac, et en retournant à minuit reprendre le poste qu'on leur avait assigné, ils laissèrent ces feux allumés. Vers cette même heure l'ennemi s'approcha des lignes américaines, et, par une négligence qu'on ne sait comment qualifier, l'avant-garde, qui avait été placée dans la chapelle dont nous avons parlé, se laissa surprendre, et tous les hommes dont elle se composait furent tués ou faits prisonniers sans avoir tiré un seul coup de fusil.

L'ennemi, profitant de ce premier avantage, s'avança en silence jusqu'au lieu où les feux du 25e régiment brûlaient encore. Ces feux faisant croire aux Anglais que nos troupes n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux, ils poussèrent tous ensemble des cris aigus, à la manière des Indiens, et se disposèrent à faire main basse sur tout ce qui se présenterait. Ces cris donnèrent l'alarme aux Américains qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tous de l'autre côté du ruisseau; et de suite le 25e régiment qui n'avait pas quitté ses armes commença un feu très-vif sur l'ennemi qu'on distinguait à la lueur des feux, cause de sa méprise : les Anglais

ripostèrent ; mais tirant au hasard ils produisirent peu d'effet ; et bientôt, ayant dépassé les feux, ils disparurent entièrement. La nuit, excessivement sombre, ne permettait pas de reconnaître s'ils avaient opéré leur retraite, ou s'ils se disposaient à attaquer à l'arme blanche. Dans cette incertitude les Américains cessèrent de tirer ; et quelques coups de fusil s'étant fait entendre sur les derrières, le général Chandler fit faire volte face à l'un de ses régiments pour repousser toute attaque qui viendrait de ce côté. Pendant que ce général faisait ces dispositions à l'extrême droite, son cheval s'abattit sous lui, et il fut rudement jeté à terre ; cependant après s'être un peu remis de l'étourdissement causé par sa chute, il se releva, et essaya de gagner à pied le centre où se trouvait l'artillerie. Sur ces entrefaites, l'ennemi, à la faveur des ténèbres, augmentées encore par la fumée de la fusillade, s'était glissé jusque sur la grande route, et se mêlant aux artilleurs américains, les avait chassés de leurs pièces. Ce fut alors que le général Chandler arriva sur ce point ; entouré d'Anglais, il fut forcé de se rendre.

Le général Winder, qui commandait à la gauche, ayant entendu quelque tumulte au

centre, s'y porta aussitôt, et, dans l'obscurité, prenant les Anglais pour les canonniers américains, il fut également fait prisonnier. L'ennemi emmena à la hâte deux pièces qui se trouvaient attelées, en renversa deux ou trois de dessus leurs affûts, et s'éloigna avec la plus grande rapidité. A la pointe du jour il était déjà à une grande distance, et couvert par une forêt. Dans cette affaire le général Vincent avait aussi été jété à bas de cheval, et il ne put rejoindre sa troupe que le jour suivant, après avoir couru les plus grands dangers, et avoir éprouvé des fatigues incroyables.

Les Américains eurent seize hommes tués, trente-huit blesssés, et perdirent en outre quatre-vingt-quatorze prisonniers, plus les deux généraux, un major et trois capitaines. L'ennemi éprouva une perte plus sévère, surtout en officiers, et il laissa entre nos mains une centaine d'hommes. On a généralement jeté beaucoup de blâme sur la conduite du général Chandler qui commandait; mais nous pensons que c'est à tort; car cet officier avait pris les plus sages mesures, et ce ne fut nullement sa faute si ceux qu'il avait placés en avant-garde se laissèrent surprendre. Quant à sa capture et

à celle du général Winder, elles furent l'effet d'un de ces malheureux hasards de la guerre auxquels les hommes les plus braves et les plus prudents sont souvent exposés.

Les Anglais firent grand bruit de cette affaire, et l'annoncèrent comme une victoire signalée : la prise accidentelle des deux généraux américains put la faire passer pour telle ; mais cependant il est vrai de dire que dans l'action ils éprouvèrent une perte énorme, qu'ils furent forcés de se retirer plutôt en vaincus qu'en vainqueurs, et que, si on les eût poursuivis de suite, la plupart d'entre eux seraient tombés entre nos mains.

Immédiatement après cet engagement nocturne, le colonel Burn, de concert avec les autres officiers, jugea nécessaire de se replier sur *Forty mile Creek*, et il y fut peu après joint par le régiment du colonel Miller et par les généraux Boyd et Lewis. Ce dernier prit le commandement supérieur.

Le général Vincent envoya un parlementaire sous le prétexte apparent de l'informer du nombre des blessés qui étaient tombés entre nos mains ; mais son véritable but était de connaître la position et la force des Américains. Il dépêcha ensuite un exprès au commodore

sir James Yeo, commandant les forces navales anglaises sur le lac *Ontario*, pour l'informer du succès qu'il avait obtenu, et de la situation de l'armée américaine. En conséquence, le 8 juin, sir James vint avec sa flotte mouiller à un mille du rivage, et envoya une goëlette, qui tirait peu d'eau, pour détruire les bateaux chargés des bagages de notre armée; mais les capitaines Archer et Towson firent rougir des boulets dans un four qu'ils avaient construit en moins d'une demi-heure, et aussitôt qu'ils en eurent envoyé quelques-uns vers la flotte, elle remit à la voile, et se mit hors de portée de canon. Sir James fit alors sommer le général Lewis de se rendre, ainsi que ses gens; faisant, suivant l'usage anglais, sonner bien haut qu'avec une flotte en front, les Indiens sur les derrières, et des troupes de ligne prêtes à l'attaquer de tous côtés, il n'avait d'autre espoir de salut que dans une prompte capitulation. Le général américain, n'étant pas dupe d'une si vaine bravade, la méprisa et n'y fit aucune réponse. Ayant ensuite reçu du commandant en chef l'ordre de retourner au fort *George*, il se mit en marche, et n'eut à repousser que quelques Indiens qui le harcelèrent pendant toute la route. Les bateaux chargés des bagages n'eurent

pas autant de bonheur ; ils furent rencontrés par une goëlette anglaise qui en captura ou détruisit un assez grand nombre.

L'expédition du général Dearbon contre le fort *George* pensa nous coûter bien cher ; car les Anglais, instruits de l'absence des troupes et de la flotte américaines, résolurent de profiter d'une circonstance si favorable pour tenter de se rendre maîtres de *Sackettsharbour*. Ils n'ignoraient pas de quelle importance cette place était pour nous. Là se trouvait notre grand dépôt militaire et naval, là était amoncelé tout le butin fait à *Yorck*, et là enfin une immense quantité de bois et de tous les objets nécessaires à la marine avait été amenée à grands frais, comme au lieu le plus convenable et le plus commode pour la construction et le radoub de notre flotte du lac *Ontario*. Un navire, nommé *le général Pike*, était sur les chantiers et presqu'achevé; le *Glocester*, capturé à *Yorck*, se trouvait dans le port ; enfin nous possédions à *Sackettsharbour* des approvisionnements de toutes sortes dont la valeur était incalculable.

Sir George Prevost, gouverneur du haut-Canada, ayant formé le projet de s'emparer de tant de richesses, vit bien que pour le mettre

à exécution, il fallait agir avec vigueur et surtout avec célérité. En conséquence, ayant fait embarquer mille hommes d'élite à bord de la flotte de sir James Yeo, qui se composait du *Royal-George*, du *Prince-Régent*, du *Earl-Moira*, du *Wolf* et de quelques autres bâtiments de moindre force, il parut devant *Sackettsharbour* le vingt-sept mai, jour même où, dans une autre partie du lac nos troupes victorieuses s'emparaient du fort *George*.

Le lieutenant Chauncey, qui, avec deux petits navires, croisait à l'entrée du port, rentra aussitôt, en tirant le canon d'alarme. Ce signal fut de suite répété par toutes les batteries de terre, pour rappeler les soldats dispersés dans la campagne. La ville était confiée aux soins du lieutenant-colonel Backus; mais le général Brown, dont la brigade de milice était retournée dans l'intérieur à l'expiration de son temps de service, et qui se trouvait alors dans sa maison à huit milles seulement de *Sackettsharbour*, avait reçu la prière de prendre le commandement supérieur de la place dans le cas où elle serait attaquée. Il s'y rendit donc dès qu'il eut entendu le canon d'alarme. La garnison se composait de deux cents invalides, et de trois cents hommes, tant marins, qu'ar-

tilleurs et dragons démontés; il se trouvait en outre sur ce point cinq cents miliciens ou volontaires d'*Albany*, commandés par le colonel Mills.

Le 28 mai, la flotte ennemie se montra à environ cinq milles du rivage, portant vers le port; mais dans le même moment sir James Yeo, ayant aperçu quelques barges américaines qui amenaient des troupes d'*Oswego*, et cherchaient à doubler *North-Point*, il dirigea toute son attention de ce côté et parvint à s'emparer de douze des barges. Croyant ensuite qu'il en viendrait d'autres, il passa le reste du jour à croiser tout près de la côte dans l'intention de les intercepter. Pendant ce temps, le général Brown ne négligea rien pour augmenter ses moyens de défense : les environs de la place étaient couverts d'épaisses forêts; il n'y avait qu'un seul point où le débarquement pût s'effectuer, et on y construisit à la hâte une redoute où la milice fut placée, prête à tirer sur l'ennemi au moment où il s'approcherait. Les troupes réglées et les canonniers furent postés en seconde ligne, plus près des casernes et des autres bâtiments publics. Enfin le général Brown tira tout le parti possible du répit que l'ennemi lui accordait, et ses dispo-

sitions judicieuses furent généralement approuvées.

Le 29, les premiers rayons du jour firent apercevoir toutes les forces de l'ennemi, commandées par sir George Prévost en personne, s'avançant dans les embarcations de la flotte. Un feu très-vif et bien dirigé les fit s'arrêter, et on se disposait à leur envoyer une seconde décharge, quand tout-à-coup les miliciens, saisis d'une terreur panique telle que l'éprouvent souvent des hommes qui pour la première fois voient une bataille, se mirent à fuir en désordre sans écouter leurs officiers qui cherchaient à les rallier; le brave colonel Mills fut tué en s'efforçant de les ramener au combat.

L'ennemi, après cette honteuse fuite, débarqua sans obstacle, et s'avança rapidement vers les casernes; mais son mouvement fut retardé par quelques fantassins sous les ordres du major Aspinwall et par les dragons démontés du major Lavalle: ces deux officiers disputèrent le terrain pied-à-pied aux Anglais si supérieurs en nombre, et ils se replièrent sur les casernes où, avec le reste des troupes réglées commandées par le colonel Backus, ils soutinrent bravement l'attaque.

Dans le même temps, le général Brown,

étant parvenu à rallier la compagnie du capitaine M'Nith, forte d'environ quatre-vingt-dix hommes, prit l'ennemi en flanc et lui fit beaucoup de mal. Ensuite voyant qu'il était impossible de repousser de vive force les assaillants qui faisaient de plus en plus de progrès, il imagina un stratagème dont nous allons rendre compte, et qui lui réussit parfaitement. Sachant que la plupart des miliciens, honteux de leur lâche conduite, s'étaient ralliés non loin du champ de bataille, il fut les trouver, leur inspira un nouveau courage, les forma en pelotons, et se mit avec eux à traverser un bois qui conduisait au bord de l'eau, ayant bien soin de se laisser voir par l'ennemi, quoique ayant l'air de vouloir cacher son mouvement. Sir George, croyant sans doute que c'étaient des troupes fraîches qui voulaient l'attaquer en queue, et lui couper la retraite, ordonna de suite à ses gens de retourner vers les bateaux. Ceux-ci avaient éprouvé près des casernes la résistance la plus vigoureuse et la plus opiniâtre; un feu destructeur et continu avait éclairci leurs rangs, et le lieutenant Fanning, quoique grièvement blessé, ayant eu encore assez de force pour tirer un canon à mitraille sur l'une de leurs colonnes presqu'à

bout portant, ils étaient déjà en désordre lorsque la retraite fut ordonnée. Aussi s'effectua-t-elle avec toute l'apparence d'une véritable déroute, en laissant entre nos mains les morts, les blessés et un grand nombre de prisonniers.

Pendant qu'on se battait, on vint dire au lieutenant Chauncey que nos troupes étaient en déroute, et que tout était perdu. En conséquence cet officier, suivant les instructions qu'il avait reçues avant l'affaire, mit immédiatement le feu à tous les magasins ; et quand il connut la fausseté de la nouvelle qu'on lui avait apportée, il ne put se rendre maître de l'incendie dont lui-même était l'auteur qu'après que déjà il avait fait d'énormes ravages.

Nous eûmes en tout vingt-deux hommes tués et quatre-vingt blessés : parmi les premiers se trouva le colonel Mills, et au nombre des seconds le lieutenant-colonel Backus, qui à l'attaque des casernes donna des marques de la plus grande bravoure. L'ennemi laissa sur le champ de bataille vint-cinq hommes tués et vingt-deux blessés, sans compter ceux qui avaient péri avant le débarquement, et ceux qu'on avait pu emporter à bord de la flotte.

Le soir même de l'attaque, le lieutenant-colonel Little, après avoir fait une marche

forcée de quarante milles en un seul jour, arriva avec six cents hommes, et fut peu après suivi par d'autres renforts qui venaient de tous côtés. Cependant sir George Prévost osa sommer la place de se rendre. Vaine fanfaronnade à laquelle on fit la réponse qu'elle méritait. En conséquence, baissant le ton, il se borna à demander qu'on enterrât les morts, et qu'on eût soin des blessés; puis il retourna à *Kingston*, où, dans une pompeuse proclamation, il annonça qu'il avait remporté une victoire signalée. Mais malheureusement il ne put le faire croire à personne, car le dommage que nous avions éprouvé, quoique très-grand, était infiniment moindre que celui qu'il espérait nous causer; et quel que fût le succès qu'il avait obtenu d'abord, il ne pouvait nier d'avoir été honteusement forcé de se rembarquer à la hâte, en abandonnant ses blessés. Le général Brown mérita et recut des applaudissements universels, et, par sa conduite dans cette occasion, il posa la base de la réputation glorieuse qu'il ne tarda pas à acquérir.

Peu après ces événements, le commodore Chauncey et le général Lewis revinrent à *Sackettsharbour*, et ce dernier s'occupa à réparer les bâtiments et les magasins qui avaient

souffert de l'attaque et de l'incendie. Vers le même temps le général Dearborn, dont la maladie avait augmenté au point de l'empêcher d'agir, quitta le service et laissa le fort *George* sous la garde du général Boyd.

Le 16 juin, le lieutenant Chauncey, croisant devant *Presque isle* avec la *Lady of the Lac*, rencontra et amarina un navire anglais nommé *Lady Murray*, qui avait à bord plusieurs officiers et soldats, et une quantité d'approvisionnements militaires. Vers la même époque, un parti ennemi fut attaquer le village de *Sodus*, pilla et brûla la plupart des bâtiments publics et particuliers, et ensuite se retira à l'approche de la milice des environs qui, à la nouvelle de ce pillage, s'était rassemblée à la hâte.

Nous eûmes dans le même mois un plus grand revers à déplorer. Un détachement anglais avait pris position à *Lacoose's house* à environ dix-sept milles du fort *George*, et était soutenu par deux autres plus rapprochés de cette place. On résolut de les déloger, et cette expédition mal conçue, dangereuse et d'aucune utilité, fut confiée au lieutenant colonel Böerstler, sous les ordres duquel six cents hommes, tant miliciens et volontaires que soldats de ligne, furent placés. Le 28 juin, le colonel Boerstler

s'étant approché de l'ennemi, fut tout à coup attaqué derrière et devant par différentes hordes d'Indiens : il parvint à les repousser ; mais cet engagement avait donné le temps aux troupes anglaises d'arriver sur les lieux, de sorte que les Indiens revenant une seconde fois à la charge, les Américains se trouvèrent entourés de tous côtés, et n'eurent plus d'autre ressource que de se percer un chemin au travers des ennemis. Ceux-ci augmentant continuellement en nombre, tous les efforts que fit Boerstler pour se dégager furent inutiles, et ayant déjà épuisé presque toutes ses munitions, un tiers de ses troupes étant hors de combat, il crut devoir, après avoir conféré avec ses officiers, accepter la capitulation qui lui était offerte. Cette capitulation portait que les blessés seraient traités avec soin; que les officiers conserveraient leurs épées; qu'on ne se permettrait aucun pillage; et qu'enfin les volontaires seraient renvoyés sur parole. Les Anglais, suivant leur usage, n'observèrent aucune de ces conditions; ils laissèrent les Indiens dépouiller entièrement les prisonniers, et loin de renvoyer chez eux les volontaires, ils les firent embarquer sur deux petits navires qui devaient les conduire à *Kingston* ; mais dans la traversée

ces braves jeunes gens s'emparèrent des navires, et après avoir couru plusieurs fois le danger d'être repris, ils arrivèrent sains et saufs sur la côte américaine.

Quelques jours après l'événement malheureux que nous venons de rapporter, les Anglais, renforcés par le corps du général de Rottenburgh, investirent le camp américain devant le fort *George*. Une partie de leurs troupes prit position à *Ten mile Creek*, et le reste fut placé sur les hauteurs de *Burlington*. Pendant quelques jours, il n'y eut qne de légères escarmouches entre les avant postes ; mais le 8 juillet toutes les forces des deux côtés se trouvèrent successivement engagées, sans qu'il en résultât rien d'important. Néanmoins un incident de cette affaire ne doit pas être passé sous silence. Le lieutenant Elridge, jeune officier de la plus grande espérance, entraîné par une noble témérité, s'avança avec une trentaine d'hommes jusqu'au milieu des Anglais : entourés bientôt de toutes parts, la plupart de ses soldats furent tués en combattant ; mais lui, ainsi que dix autres malheureux, se rendirent prisonniers sous condition d'avoir la vie sauve : jamais depuis on n'a entendu parler d'eux, et tout porte à croire qu'il furent inhumainement

massacrés par les féroces Indiens. Ces dignes alliés des Anglais mutilèrent les cadavres dont ils s'emparèrent, et on assure même qu'ils portèrent leur abominable rage jusqu'à arracher les cœurs de leurs victimes, et à s'en faire un horrible festin!

Le général Boyd, voyant quel avantage l'ennemi tirait des Indiens, pensa que la magnanimité qui nous avait empêchés de les recevoir comme auxiliaires dans l'armée du Nord pourrai tnous devenir funeste; en conséquence il accepta les services de la nation Seneca, forte de quatre cents guerriers sous les ordres de Young Corn Planter, ou O'Beal, Indien célèbre qui, après avoir eté élevé dans l'un de nos colléges, était retourné chez les siens, et avait repris leurs mœurs et leur costume. Mais il fut expressément stipulé avec ces guerriers que jamais ils ne porteraient une main violente sur le faible ou le désarmé, et que surtout ils renonceraient à l'usage si féroce d'enlever les crânes et les chevelures des ennemis. A leur honneur, aussi bien qu'à celui des officiers américains sous lesquels ils se trouvèrent, il est à dire que pendant toute la guerre, ils observèrent strictement ces conditions, et ne commirent aucun de ces actes de barbarie

dont les Indiens, servant sous la bannière britannique, se rendaient journellement coupables.

Le 11 juillet, deux cents Anglais traversèrent le *Niagara*, et attaquèrent *Blackrock*: la milice stationnée sur ce point prit d'abord la fuite; mais bientôt jointe par quelques soldats de ligne, tous ensemble revinrent à la charge, et forcèrent l'ennemi à se rembarquer, laissant derrière lui neuf hommes tués, et son commandant le colonel Bishop mortellement blessé.

Dans le même mois, une seconde expédition contre *Yorck* ayant été résolue, trois cents hommes, sous le colonel Scott, s'embarquèrent à bord de la flotte du commodore Chauncey, et mettant à terre près d'*Yorck*, sans qu'on fût préparé à les recevoir, ils chassèrent les troupes qui se trouvaient sur ce point, détruisirent tous les approvisionnements que l'ennemi y avait rassemblés, rendirent la liberté à une partie des hommes pris avec le colonel Boersler, et revinrent à *Sackettsharbour* sans avoir éprouvé aucune perte considérable.

Les Anglais, qui, à cette époque suivaient, ainsi que nous le dirons dans le chapitre sui-

vant, un système de dévastation sur nos côtes maritimes, voulurent en faire autant sur les bords du lac *Champlain*. De chaque coté on avait formé une petite marine sur ce lac ; mais celle des Etats-Unis était loin de se trouver en aussi bon état et aussi forte que celle de l'ennemi. Nous ne possédions en tout sur ce point que quelques barges armées, quelques bateaux canonniers, et deux goëlettes, le *Growler* et l'*Eagle*, sous les ordres du lieutenant Sydney Smith. Au commencement de juillet ces deux goëlettes, ayant été attaquées par une force infiniment supérieure, furent forcées de se rendre après avoir soutenu un combat long et honorable. Dès-lors les Anglais, étant seuls maîtres sur le lac, en profitèrent pour débarquer tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pillant et saccageant tout sans pitié. Le 23 juillet ils se rendirent au nombre de douze cents à *Plattsburgh*, s'en emparèrent sans la moindre résistance, et cependant non contents de détruire les magasins et les bâtiments publics, sans motif, sans aucun avantage pour eux, ils incendièrent les maisons et les ateliers de plusieurs habitants, et se retirèrent chargés de butin, fruit de leurs rapines. Les mêmes excès furent ensuite commis à *Swanton*, dans

l'état de Vermont. De tels actes, qui ne servaient en rien au succès de la guerre, avaient pour résultat d'exaspérer les citoyens qu'on traitait avec tant d'indignité, et de les disposer à quelque future période à prendre une vengeance éclatante d'un ennemi pour qui rien n'était sacré.

Dans le même temps, les forces navales sur le lac *Ontario* avaient pris de part et d'autre une apparence formidable, et cette petite mer allait devenir le théâtre des plus habiles manœuvres. Le navire le *Général Pike*, de vingt-deux canons, lancé récemment, avait rendu la flotte du commodore Chauncey à peu près égale à celle du commodore sir James Yeo. Celui-ci un peu moins fort que son adversaire, avait un grand avantage sur lui, en ce que ses navires étaient plus fins voiliers, et que ses capitaines, plus au fait de la tactique navale, évoluaient en escadre avec plus de précision. Cependant cet officier, sachant combien il importait à l'Angleterre de ne pas risquer dans un combat la souveraineté du lac, déployait dans toutes les occasions ce que l'art offrait de ressources pour éviter un engagement général; tandis qu'au contraire, amener les deux flottes à une action prompte et

décisive était le plus cher désir du commodore Chauncey, et le but constant de ses efforts. Ces habiles officiers montrèrent les plus grands talents dans ces diverses évolutions, et il n'y eut qu'une voix sur les éloges que chacun d'eux méritait.

Le 7 août, les deux flottes se trouvèrent en présence. Le commodore Chauncey, qui était au vent, laissa arriver et rangea la ligne ennemie; quand il fut par le travers du navire de tête, il tira quelques coups de canon pour s'assurer s'ils portaient; mais les boulets n'atteignant pas le but désiré, il revira et prit les amures à stribord; sa ligne de bataille était peu serrée, et les goëlettes, qui formaient la queue, se trouvaient à six milles en arrière. Sir James Yeo vira aussi, et prit les amures au même bord que les Américains; mais, s'apercevant bientôt que ceux-ci, sur l'autre bordée, le doubleraient facilement, il vira une seconde fois, et fit route au nord en forçant de voile. Le commodore Chauncey le poursuivit jusqu'à la nuit, et, comme ses goëlettes se trouvaient très-éloignées, il fit le signal de ralliement général. Dans ce moment le vent commença à souffler avec une grande force, et sa violence augmentant de

plus en plus, à minuit les goëlettes le *Scourge* et le *Hamilton* sombrèrent sous voile; les lieutenants Winter et Osgood, qui les commandaient, furent engloutis dans les flots avec la plus grande partie de leurs équipages, dont seize hommes seulement furent sauvés.

Le matin suivant, l'ennemi, qui était encore en vue, apercevant par la perte que nous avions faite qu'il avait une supériorité marquée, manœuvra pour se rapprocher; ce que voyant le commodore Chauncey, il dépêcha deux de ses navires pour engager l'action. L'ennemi, lorsque ces deux navires furent près de lui, voulut les couper, mais ne pouvant y réussir, il serra le vent et s'éloigna. Dans ce moment un fort grain vint tomber sur notre flotte, et le commodore craignant d'être séparé, dans la bourrasque, de ceux de ses bâtiments qui marchaient mal, ordonna de mouiller dans le *Niagara*, ce qui fut exécuté. Pendant qu'il était à ce monillage, il prit au fort *George* cent cinquante hommes pour servir comme soldats de marine, et les distribua sur tous ses navires.

Le 9, les Américains remirent à la voile. L'ennemi était toujours en vue, et toute la journée se passa à manœuvrer. A onze heures

du soir le feu commença entre les deux arrière-gardes, et en quinze minutes il devint général. A onze heures et demie la flotte américaine qui se trouvait au vent laissa arriver, à l'exception du *Growler* et de la *Julia* qui ne purent suivre cette manœuvre. Ces deux navires virèrent le cap au Sud, de sorte que les Anglais se trouvaient entre eux et le reste de la flotte américaine. Celle-ci fila de l'avant pour engager l'ennemi avec plus d'avantage, et l'éloigner des deux navires compromis; mais sir James Yeo, après avoir échangé quelques boulets avec le commodore Chauncey, se mit à poursuivre le *Growler* et la *Julia*. Bientôt il les atteignit, et après une canonnade qui dura jusqu'à une heure du matin, ces deux navires furent forcés de se rendre aux forces si supérieures qui leur étaient opposées, mais ce ne fut pas sans avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi. A la pointe du jour la flotte anglaise se trouvait encore en présence quoiqu'assez éloignée. Elle ne montra aucune envie de renouveler l'engagement, et peu après disparut. Le commodore Chauncey de son côté retourna à *Sackettsharbour*, pour ravitailler sa flotte.

Sir James Yeo annonça cette affaire comme

une grande victoire; cependant s'il eut un léger avantage, il le dut à ce que les navires dont il s'empara, lourds et mauvais marcheurs, ne purent obéir aux ordres du commodore américain; et il est vrai de dire qu'avant et après cette capture, dont il a voulu tirer tant de gloire, le combat lui fut plusieurs fois présenté sans qu'il osât jamais l'accepter.

CHAPITRE VIII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Arrivée de l'amiral anglais Cockburn. — Ses dévastations. — Pillage et incendie du *Hâvre-de-Grâce*. — Incendie de *Georgetown* et de *Fredericktown*. — Arrivée de l'amiral Warren et de sir Sidney Beckwith. — Ils attaquent *Crany Island*. — Atrocités commises à *Hampton*. — Cockburn pille et dévaste les côtes de la Caroline du Nord. — Le commodore Hardy bloque une escadre américaine à *New-London*.

PENDANT la première année de la guerre, la Grande-Bretagne, profondément engagée dans les importantes affaires qui se traitaient en Europe, ne put donner que peu d'attention à celles d'Amérique. Aussi, comme nous l'avons dit, dans le courant de 1812 et même dans les premiers mois de 1813, aucun de nos ports ne fut dans un état de blocus réel.

Les revers de la France ayant laissé plus de forces disponibles à notre ennemie, et nos brillantes victoires sur l'Océan l'ayant vivement blessée, elle résolut d'en tirer une prompte et

terrible vengeance. Aussi apprit-on bientôt qu'une escadre anglaise, ayant à bord des troupes de débarquement, et surtout bien munie de bombes et de fusées incendiaires, était arrivée aux Bermudes. Le but qu'on se proposait paraissait être d'attaquer et de détruire nos cités méridionales ; car il est bon de faire observer que les Anglais mirent toujours une différence entre les états du sud et ceux du nord, dans la ferme croyance que ces derniers états, peu favorables à la guerre, étaient très-disposés à se séparer de l'union, et à reconnaître de nouveau la domination britannique.

Notre tâche va devenir bien difficile : il nous faut retracer un genre d'hostilités sans exemple parmi les peuples civilisés. Comment conserver notre modération en parlant de scènes qui offrent à la fois la sordide et dégoûtante rapine des pirates de la Méditerranée, et l'atroce barbarie déployée envers nos malheureux compatriotes sur les bords de la rivière *Raisin*? Quelle que soit en Angleterre la réputation de ceux qui ont dirigé de pareilles opérations, jamais en Amérique ils ne seront considérés que comme les instruments d'une infâme vengeance. Le souvenir des cruautés commises envers nous par les Anglais pendant la guerre de

la révolution, souvenir qu'il était de leur politique d'effacer, fut réveillé dans toute sa force; en un mot, si le désir de la Grande-Bretagne était de faire naître une haine invétérée dans le cœur d'un peuple libre et puissant, elle ne pouvait employer de meilleurs moyens. Taire de pareilles horreurs, parce que maintenant nous sommes en paix, serait manquer à tout ce que nous prescrit l'impartiale histoire: chercher même à adoucir, traiter avec indulgence une telle complication de crimes, serait un véritable scandale, et autant vaudrait-il désormais confondre ensemble la vertu et les vices les plus hideux!

Tout annonçait qu'aussitôt le printemps, nos côtes de l'Atlantique allaient devenir le théâtre d'une guerre de ruine et de dévastation. On parlait hautement de nous amener, par un châtiment terrible, à une prompte soumission; et la conduite des Anglais à Copenhague ne nous donnait que trop lieu de craindre que nos riches et florissantes cités maritimes ne fussent réduites en cendres. Pour prévenir, autant que possible, de si grands malheurs, et dans l'incertitude où on était sur le point qui serait attaqué, quelques corps de troupes de ligne furent stationnés de distance en distance le long

des côtes : au premier signal du danger, les milices des environs devaient se réunir à eux, ainsi que des détachements de matelots et de soldats de marine qui n'étaient pas pour lors employés sur les bâtiments de l'état.

Le 4, février, une escadre composée de deux vaisseaux de ligne, de trois frégates et d'autres plus petits navires, entra dans la *Chesapeake*, paraissant se porter vers *Hampton-road*. L'alarme se répandit immédiatement jusqu'à *Norfolk*, et toutes les milices furent appelées aux armes. Cependant l'ennemi ne fit aucune tentative contre la ville ; il se borna à bloquer toutes les rivières qui viennent décharger leurs eaux dans la baie, et à détruire les petites embarcations qui servaient de moyens de transport d'un lieu à l'autre.

Dans le même temps, une autre escadre, sous le commodore Beresford, composée du *Poitiers* de soixante-quatorze, de la frégate la *Belvidera* et de quelques avisos, parut à l'entrée de la *Delaware*, et s'empara de plusieurs caboteurs. Le commodore Beresford essaya de débarquer des troupes sur plusieurs points, mais il fut constamment repoussé par les milices rassemblées à la hâte. Le 10 avril, ce même officier ayant envoyé demander des vivres aux

habitants de *Lewistown*, cette demande fut péremptoirement refusée par le colonel Davis qui y commandait. En conséquence de ce refus, la frégate la *Belvidera* reçut ordre d'aller s'embosser sous le village, et de le canonner jusqu'à ce que les vivres eussent été apportés. Elle s'y rendit en effet ; mais, malgré un feu non interrompu de vingt heures, elle ne put parvenir à intimider les Américains ; et après avoir été fort endommagée par une batterie construite sur le rivage, elle fut forcée de se retirer. Le 10 mai, l'escadre ayant envoyé ses embarcations faire de l'eau dans le voisinage du même *Lewistown*, le major Hunter, détaché avec cent cinquante hommes par le colonel Davis pour s'opposer au débarquement, fit si bonne contenance et ouvrit un feu si vif, que l'ennemi crut prudent de regagner avec promptitude ses vaisseaux sans avoir effectué l'objet qu'il se proposait. Peu après, le commodore Beresford retourna aux Bermudes, où l'amiral sir J. Borlace Warren préparait contre nous un armement formidable.

Maintenant il nous faut reporter nos regards vers l'escadre qui, au mois de février, était entrée dans la *Chesapeake*. L'amiral Cockburn, qui la commandait, se rendit bientôt célèbre

par un genre d'exploits dignes des seuls écumeurs de mer. Il dirigeait ses attaques tantôt contre des fermes isolées, tantôt contre des maisons de campagne, où il était sûr de n'éprouver aucune résistance. Non content d'exercer d'infâmes traitements envers les propriétaires, de se livrer au pillage le plus déhonté, il égorgeait les bestiaux, détruisait tout ce qu'il ne pouvait emporter, armait les esclaves contre leurs maîtres, et les encourageait par son exemple à mettre tout à feu et à sang.

Il était impossible de stationner des forces dans chaque maison pour repousser de semblables agressions. Cependant plusieurs fois Cockburn et son infernale bande furent honteusement chassés par les habitants levés en masse et prenant courage de leur désespoir. Pour mettre un frein à ces brigandages, on forma, dans le Maryland, plusieurs compagnies de cavalerie, et on les plaça sur différents points de la côte pour se porter rapidement partout où l'ennemi se présenterait. Cockburn, se trouvant gêné par ces sages précautions, s'empara de trois ou quatre petites îles, d'où il pouvait en peu de temps se jeter sur le continent, quand les Américains paraissaient être moins sur leurs gardes.

Encouragé par ses premiers succès, l'amiral, dont la rapacité augmentait en raison du butin qu'il avait déjà fait, voulut opérer plus en grand, et se décida à porter ses attaques contre les hameaux isolés qui bordaient la côte ; ayant bien soin toutefois d'éviter les lieux peuplés, où ses rapines auraient pu être accompagnées de quelques dangers. Le premier de ses exploits de ce genre fut dirigé contre *French-town*. Ce hameau, composé de six maisons et de deux grands magasins, était un lieu de dépôt pour les paquebots et les diligences qui se rendaient de *Baltimore* à *Philadelphie* ; et en conséquence Cockburn pensait avec raison qu'il devait s'y trouver beaucoup de marchandises. Il débarqua donc avec cinq cents hommes. Quelques miliciens d'*Elkton* firent une apparence de résistance ; mais ils laissèrent bientôt le champ libre à l'amiral, qui en profita pour enlever des magasins toutes les marchandises qu'ils renfermaient. Ensuite il livra aux flammes ces mêmes magasins, toutes les maisons du hameau et plusieurs navires marchands qui se trouvaient dans le port. Ayant ainsi achevé cette glorieuse expédition, et craignant l'approche des milices, il se retira promptement vers ses vaisseaux, chargé des dépouilles des malheureux habitants.

Le *Hâvre-de-Grâce*, joli bourg de vingt à trente maisons, situé sur la *Susquehanna*, à deux milles environ de l'embouchure de cette rivière, devint le second théâtre des déprédations de l'amiral. Le 3 mai, à la pointe du jour, il annonça son approche par quelques fusées incendiaires. Les habitants, saisis de terreur, se portèrent sur la rive où se trouvaient quelques canons de très-petit calibre. Ils tirèrent deux ou trois volées, mais les barges de Cockburn s'approchant toujours, ils se mirent tous à fuir, abandonnant leurs maisons et leurs propriétés à la discrétion des Anglais. Un seul citoyen, homme âgé, nommé O'Neil, resta à sa pièce, la chargea et la tira plusieurs fois jusqu'à ce que le canon qu'il servait l'eût, en reculant, grièvement blessé; s'armant d'un fusil, il fit, tout en boitant une retraite honorable devant la colonne ennemie qui pour lors était entièrement débarquée.

Dès que les Anglais se furent rendus maîtres du bourg, ils le livrèrent au pillage; et après avoir assouvi leur sordide avarice, ils commirent une multitude d'actes aussi atroces qu'inutiles, et qui n'avaient pour but que de satisfaire leurs passions haineuses et cruelles.

La torche incendiaire fut portée de maison en maison, au milieu des cris de désespoir des femmes qui fuyaient de toutes parts pour éviter les outrages des soldats et des matelots. Celles qui ne purent se soustraire à ces monstres furent inhumainement dépouillées des vêtements même qu'elles portaient, se virent à chaque instant menacées du fer homicide ; et, chose horrible, ces infortunées ne trouvèrent pas un seul protecteur, un seul sentiment de pitié parmi les officiers qui présidaient à cette scène de désastres ! Enfin, ces misérables brigands, c'est le titre qu'ils méritent, ne respectant rien, saccagèrent le temple même de l'Éternel, et commirent les plus infâmes profanations dans l'intérieur du sanctuaire !

Un seul bâtiment restait encore debout, c'était la maison du commodore Rodgers. Là, les femmes les plus distinguées avaient pris refuge, espérant qu'un amiral respecterait la demeure et l'épouse d'un brave et habile marin employé au service de sa patrie. Cependant l'officier qui dirigeait l'incendie se disposait à détruire ce dernier asile de la faiblesse et de la pudeur; et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à lui faire suspendre ses desseins jusqu'à ce qu'il en eût été référé à son chef.

Celui-ci rendit une réponse favorable; et telle fut sa conduite, qu'on lui doit des éloges pour s'être abstenu de ce qui aurait été le comble de l'infamie!

Les Anglais, ayant terminé dans le bourg l'œuvre de la destruction, songèrent à saccager les environs. Ils se partagèrent en trois bandes : l'une resta au lieu du débarquement; la seconde suivit pendant plusieurs milles la route de *Baltimore*, pillant toutes les maisons, dévalisant tous les voyageurs qu'elle rencontrait; la troisième bande tint la même conduite en remontant le bord de la rivière. Il serait sans fin de retracer tous les désordres, toutes les abominations, auxquels ces sauvages, qui ne le cédaient en rien aux Indiens, se livrèrent pendant leur court séjour à terre. Enfin le 6 mai, ils évacuèrent le *Hâvre-de-Grâce*, laissant ses tristes habitants au milieu de ruines encore fumantes. La plupart de ceux-ci n'eurent d'autre ressource que d'aller implorer la pitié des citoyens de *Baltimore*, qui les accueillirent avec des sentiments vraiment fraternels, et leur fournirent les moyens de reconstruire leurs maisons.

Animé par le succès de cette descente, dans laquelle un si riche butin avait été fait

avec si peu de danger, l'ennemi brûlait d'entreprendre quelqu'autre expédition également *honorable* pour les armes britanniques. Cockburn jeta les yeux sur deux petites villes très-florissantes, nommées *Georgetown* et *Fredericktown*, situées vis-à-vis l'une de l'autre sur les rives du *Sassafras*. Les espions qu'il avait à terre, car quel pays ne renferme pas des traîtres, l'avaient informé que là il pourrait satisfaire son insatiable rapacité et celle de ses gens. En conséquence, le jour même qu'il quitta le *Hâvre-de-Grâce*, il remonta le *Sassafras* avec six cents hommes, et se porta d'abord contre *Fredericktown*. Le colonel Veazy se trouvait sur ce point avec quelques miliciens, mais il fut forcé de faire retraite devant les forces supérieures de l'ennemi. Cockburn s'avança donc sans obstacle vers la ville, pilla toutes les maisons, puis les incendia sans avoir aucun égard ni aux cris, ni aux lamentations des femmes qui le suppliaient de ne point détruire leur asile. Laissant *Fredericktown* la proie des flammes, il traversa la rivière, et fit éprouver le même sort à *Georgetown;* enfin, chargé du fruit de ses rapines, rassasié de cruautés, il retourna vers sa flotte.

Peu après que ces horreurs avaient eu lieu,

l'amiral Warren entra dans la *Chesapeake* avec sept vaisseaux de ligne, douze frégates et un grand nombre de navires d'un rang inférieur. Cette escadre avait à bord une armée de débarquement sous les ordres du général sir Sydney Beckwith. L'approche d'un armement aussi considérable causa la plus vive alarme dans toutes les villes voisines de la baie. *Baltimore*, *Annapolis*, *Norfolk*, étaient à la fois menacées; mais on s'aperçut bientôt que cette dernière ville devait recevoir les premiers coups.

Le 18 mai, le commodore Cassin apprit que l'escadre anglaise était mouillée dans la rade d'*Hampton*. De suite il fit embosser la frégate la *Constellation* entre les deux forts construits sur les bords de la rivière *Élisabeth*, et qui défendent l'approche de *Norfolk*. Dix mille miliciens de la Virginie, assemblés à la hâte, furent placés près de ces forts, et de plus une flotille de bateaux canonniers, sous le capitaine Tarbel, reçut ordre de descendre la rivière et d'engager les bâtiments avancés de l'ennemi. Le 20 mai, le capitaine Tarbel étant parvenu à prendre une position avantageuse à un demi-mille environ de la frégate la *Junon*, on commença un feu très-vif de part et d'autre; mais celui de la *Junon* ne faisait que peu de mal

aux bateaux américains, tandis que les boulets de ceux-ci portaient presque tous dans la frégate; aussi souffrit-elle tant qu'elle cessa entièrement de tirer, et qu'elle ne recommença son feu que quand un vaisseau rasé et plusieurs autres navires furent venus à son secours. La flotille américaine, ne pouvant lutter contre ce surcroît de forces, se retira, mais non sans avoir encore causé de grands dommages à l'ennemi.

Il était indispensable, pour attaquer *Norfolk* avec quelque apparence de succès, de se rendre préalablement maître des différents postes qui en défendaient l'approche. Le principal de ceux-ci était l'île *Crany*, située à l'embouchure de la rivière *James*. Aussi, dans la journée du 20 mai, la flotte anglaise vint mouiller assez près de cette île, et disposa un nombre considérable de barges pour l'attaquer. Le capitaine Tarbel donna aussitôt l'ordre aux lieutenants Néal, Shubrick et Saunders, de la *Constellation*, de se rendre avec une centaine de matelots sur l'île menacée, pour armer et défendre une batterie construite à la pointe nord-ouest, tandis que lui-même, avec les bateaux canonniers, se stationna de l'autre côté de l'île, de manière à s'opposer au débarquement.

Le 22 mai, à la pointe du jour, on découvrit les Anglais, au nombre de quatre mille hommes, qui avaient doublé la pointe de *Nausimond* : ils tentèrent leur débarquement hors de la portée des bateaux canonniers ; mais par cela même ils tombèrent sous le feu de la batterie armée par les matelots de la *Constellation.* Ceux-ci firent jouer leurs pièces avec tant de justesse et de célérité, qu'ils parvinrent à couler plusieurs barges de l'ennemi, et entr'autres la *Centipède*, qui portait le pavillon de l'amiral. Le plus grand désordre se mit à bord des autres barques, et l'ennemi fit bientôt après une retraite précipitée. Pendant que cette attaque par eau avait lieu, huit cents hommes, débarqués précédemment sur le continent, cherchèrent à se rendre dans l'île en traversant le canal qui la sépare de la grande terre, et qui est étroit et peu profond. Le colonel Beaty, et quatre cents volontaires virginiens avaient été placés à la garde de cette passe : ils avaient quatre pièces de canon avec lesquelles ils portèrent la mort dans les rangs des Anglais, de sorte que ceux-ci furent forcés, après une grande perte, de se retirer et d'abandonner tout projet d'attaque ultérieure. Dans cette affaire l'ennemi eut plus de deux

cents hommes tués ou blessés; et un grand nombre de déserteurs profitèrent de l'occasion pour quitterles drapeaux britanniques.

Norfolk, ainsi que *Gosport*, *Porstmouth*, et les autres villes environnantes, dûrent leur salut à cette vigoureuse défense de l'île *Crany*. Aussi les habitants de ces villes rendirent de vives actions de grâces aux braves marins qui les avaient délivrés d'un danger si imminent, et ils n'oublièrent point, dans les témoignages de leur reconnaissance, le colonel Beaty et les miliciens qui avaient eu une part si importante à cette petite, mais glorieuse action.

L'ennemi fut irrité au-delà de tout ce qu'on peut dire de voir ses projets contre-carrés par une poignée d'hommes; mais autant il désirait se venger d'avoir ainsi été privé du pillage de *Norfolk*, autant il résolut de mettre dorénavant de prudence dans ses attaques. Après une conférence entre les amiraux Warren et Cockburn, et le général Beckwith, il fut décidé de se porter contre *Hampton*, petite ville non fortifiée, peu importante, et qui se trouve à dix-huit milles de *Norfolk*. Elle avait alors une garnison de quatre cents hommes, tant artilleurs que fantassins. Les Anglais

espéraient qu'en se rendant maîtres de cette place, ils couperaient toute communication entre *Norfolk* et le haut pays.

Le 25 mai, Cockburn s'avança vers la ville avec de nombreuses barques et les plus petits navires de l'escadre, tandis que le général Beckwith, avec deux mille hommes, débarqua plus bas. L'intention de ce dernier était de tourner la position des Américains, et de les attaquer par derrière en même temps que l'amiral en ferait autant en front. Le major Cruchtfield, qui commandait à *Hampton*, et qui avait à sa disposition quelques pièces d'artillerie, reçut Cockburn si chaudement qu'il fut forcé de se retirer et d'aller s'abriter derrière une pointe de terre.

De son côté, sir Sidney Beckwith eut beaucoup à souffrir d'une compagnie de tirailleurs qui s'était embusquée dans un bois près duquel il passa. Le major Cruchtfield, après avoir repoussé Cockburn, vint, avec ce qu'il avait d'infanterie, au secours des tirailleurs ; mais voyant bien qu'il était de toute impossibilité de résister plus long-temps à des forces sextuples des siennes, il fit retraite en bon ordre. Le capitaine Prior, qui était resté à la batterie au bord de l'eau, se

trouva bientôt serré de près et de tous côtés par un corps de marine, qui le considérait déjà, ainsi que le peu de soldats qu'il avait, comme prisonniers ; mais ce brave officier, ayant d'abord encloué ses pièces, chargea avec tant d'impétuosité, qu'il enfonça les rangs de l'ennemi, fit une trouée, et parvint à s'échapper sans avoir laissé derrière lui un seul homme. Les Américains eurent en tout sept hommes tués et douze blessés : les Anglais, dans leur rapport, ont prétendu n'avoir eu que cinq tués et trente-trois blessés ; mais tout porte à croire que leur perte fut plus considérable.

A peine les Anglais furent-ils tranquilles possesseurs de la ville, que, suivant leur coutume, ils la livrèrent au pillage ; et lorsqu'ils eurent assouvi leur première avidité, ils se jetèrent avec fureur sur ceux des habitants qui, à cause de leur âge, de leur sexe, ou de leurs infirmités, n'avaient pu fuir. Les femmes devinrent la proie d'une soldatesque effrénée. L'épouse fut arrachée du sein de son époux blessé et mourant, la fille des bras de sa mère ; et par un raffinement de cruauté, c'était aux yeux mêmes de la mère, de l'époux, que le déshonneur d'êtres si chers était consommé ! De jeunes femmes, pressant leurs premiers

nés entre leurs bras, voulaient s'élancer dans les eaux, seul refuge qui leur restât; mais leurs implacables bourreaux leur refusaient cette triste et dernière ressource, et d'une main violente les retenaient pour les soumettre à des outrages mille fois pires que la mort! Loin de nous de retracer en détail toutes les scènes horribles qui se passèrent; mais apprendra-t-on sans frémir qu'un vieillard infirme, nommé Kirby, qui ne pouvait quitter son lit, fut massacré de sang-froid dans les bras de sa vieille épouse, et qu'elle-même, pour prix de ses gémissements, reçut une balle au travers du corps? Deux malades furent tués à l'hôpital; tous les médicaments furent détruits; les malheureux blessés, abandonnés sur le champ de bataille, y restèrent non-seulement sans être pansés, mais sans recevoir aucune nourriture, et y périrent presque tous! Enfin, pendant les deux jours que les Anglais restèrent à *Hampton*, ils voulurent, ce semble, prouver au monde entier qu'ils avaient entièrement dépouillé le caractère d'hommes et de chrétiens!

Qu'on ne croie pas que ce tableau soit chargé; ce n'est qu'un simple extrait du rapport rédigé par un des comités du congrès,

d'après des témoignages nombreux et authentiques. D'ailleurs, sir Sidney Beckwith fut lui-même forcé de reconnaître la vérité de la plupart des faits contenus dans ce rapport que le général Taylor lui communiqua, en lui écrivant une lettre où se trouvait l'éloquence mâle et simple d'un homme d'honneur indigné d'outrages si affreux faits à l'humanité. Dans cette lettre, après avoir retracé les lâches fureurs des Anglais, il demandait quel genre de guerre on voulait suivre envers les Etats-Unis. — Si le gouvernement britannique avait autorisé les scènes d'*Hampton*. — Si ce gouvernement, mettant de côté tout sentiment honorable, renonçait aux usages établis parmi les nations civilisées. — Enfin, il terminait par cette apostrophe remarquable : « Honte au vainqueur qui, sans nécessité, ajoute aux horreurs de la guerre, et trempe ses lauriers dans les larmes d'un sexe faible et timide! »

Sir Sidney Beckwith se borna à répondre qu'il était fâché des excès commis à *Hampton*, et qu'il espérait qu'à l'avenir l'humanité serait mieux respectée. Cette réponse évasive n'ayant pas satisfait le général Taylor, il en demanda une plus explicite. Alors le général anglais prétendit que les excès dont on se plai-

gnait avaient été une sorte de représailles de la conduite des Américains qui, pendant l'attaque de l'île *Crany*, avaient, disait-il, tiré sur des soldats sans défense, réfugiés sur une barque chavirée. De suite le général Taylor convoqua une cour martiale, et la chargea d'examiner cette accusation, qui fut reconnue n'avoir aucun fondement. Le résultat de l'enquête ayant été communiqué à sir Sidney Beckwith, il ne jugea pas à propos de faire une réponse écrite, et se borna à promettre verbalement de retirer ses troupes du voisinage; ajoutant, pour s'excuser, que ceux de ses soldats qui avaient servi en Espagne ne pouvaient pas être contenus dans les bornes du devoir, mais qu'aussitôt qu'il avait vu les désordres auxquels ils s'étaient livrés, il s'était empressé de les faire rembarquer. De pareilles excuses paraîtront sans doute bien peu valables, et il est fâcheux de voir impliqués dans une si détestable affaire, l'amiral Warren et sir Sidney Beckwith, dont la conduite a été en général à l'abri du reproche; quant à Cockburn, il était là dans son véritable élément, et nul doute qu'il ne prît un extrême plaisir à la vue des épouvantables fléaux amoncelés sur les tristes et malheureux habitants d'*Hampton*.

L'escadre de l'amiral Warren, pendant le reste de l'été, menaça tantôt *Washington*, tantôt *Annapolis*, tantôt *Baltimore*, et par ce moyen fatigua beaucoup les milices qui furent presque continuellement sur pied; mais elle ne tenta rien d'important.

Cockburn, avec une division considérable, fut envoyé sur les côtes de la Caroline et de la Géorgie, pour y continuer son plan de dévastation. Au commencement de juillet, il se présenta devant *Ocracoke*, village de la Caroline du nord, entra dans la rivière, attaqua deux corsaires qui s'y trouvaient et qui, après une longue résistance, furent forcés de se rendre. La patache de la douane parvint à s'échapper, et à se réfugier à *Newbern* : l'amiral l'y poursuivit; mais les milices voisines s'étant rassemblées à la hâte, il retourna sur ses pas sans avoir pu rien opérer. Peu après, il débarqua trois mille hommes, et se porta contre *Porstmouth*, dont il s'empara aisément. Ayant traité les habitants de cette ville avec la même barbarie que ceux du *Hâvre de Grâce* et autres lieux saccagés par lui, il retourna à bord chargé de butin, et suivi d'un grand nombre de nègres auxquels il avait persuadé d'abandonner leurs maîtres, en

leur promettant la liberté; mais, peu après, il les envoya aux Antilles où il les fit vendre sans tenir aucun compte de sa promesse.

Les côtes du Nord, sans avoir eu à souffrir des déprédations aussi épouvantables que celles dont les rivages de la *Chesapeake* avaient été le théâtre, gênées dans leurs communications, souvent attaquées par l'ennemi, ne sentirent que trop les funestes effets de la guerre. *New-Yorck*, depuis le printemps, était bloqué de près. Les frégates les *Etats-Unis* et la *Macédonienne*, et la corvette le *Hornet*, qui se trouvaient dans ce port, essayèrent au mois de mai d'en sortir pour aller en croisière; mais les forces supérieures de l'ennemi les empêchèrent de mettre ce projet à exécution, et dans une nouvelle tentative que ces bâtiments firent le premier juin, ils furent contraints de se réfugier à *New-London*. Cette place avait peu de fortifications; mais aussitôt six cents miliciens arrivèrent pour défendre l'escadre: le commodore Decatur débarqua quelques canons qu'il mit en batterie sur le rivage, et, après avoir allégé ses navires, il parvint à les faire remonter assez haut dans la rivière, de manière à ce qu'ils fussent à l'abri des insultes

des Anglais. Ceux-ci, voyant les sages précautions qu'on avait prises, ne hasardèrent aucune attaque, et se bornèrent à surveiller de près le commodore, qu'ils tinrent ainsi bloqué pendant plusieurs mois.

Il nous est bien agréable de pouvoir faire remarquer une différence énorme entre la conduite de Cockburn et celle du commodore Hardy, commandant des forces navales anglaises stationnées dans le Nord. Celui-ci, brave, humain, plein d'honneur, ne se permit jamais aucune action déloyale dans les différentes incursions qu'il fit sur notre territoire. Il fut pour nous un ennemi redoutable, et sut cependant s'attirer notre estime. Quant à l'autre, on ne saurait trop répéter que si ses rapines, ses expéditions incendiaires, étaient autorisées par son gouvernement, ce gouvernement suivait une bien fausse politique; car rien sans doute n'était plus propre que de semblables forfaits à rendre chez nous la guerre vraiment nationale, et à étouffer, dans un besoin commun de vengeance, toutes les haines, toutes les divisions de partis, qui régnaient malheureusement à cette époque jusqu'au sein de nos assemblées législatives.

Le congrès, pendant sa session d'hiver, avait rendu une loi dont nous ne saurions parler sans regret, et qui peut à peine trouver son excuse dans la guerre d'extermination de laquelle les Anglais nous menaçaient. Cette loi portait que quiconque parviendrait, par d'autres moyens que les navires armés ou commissionnés des Etats-Unis, à détruire des navires ennemis, aurait droit à une récompense égale à la moitié de la valeur de ces mêmes navires. La machine, nommée *Torpedo* (1), dont il fut à cette époque si souvent parlé, avait donné l'idée de cette mesure. Nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il y a quelque chose de vil et de lâche à essayer de porter ainsi la mort à son ennemi, sans courir soi-même aucun danger : de pareils moyens peuvent être mis sur la même ligne que l'empoisonnement secret des fontaines, que l'explosion des mines ; et il est, selon nous, aussi détestable de s'en servir que de massacrer un ennemi désarmé ; car dans l'un comme dans l'autre cas, il n'y a pas

(1) Machine infernale qui devait éclater sous l'eau, et faire périr les navires contre lesquels elle était dirigée. (*Note du Traducteur.*)

plus de résistance. Les lauriers, pour avoir du prix, doivent être gagnés avec honneur et courage.

En conséquence de la loi dont nous venons de parler, plusieurs tentatives furent faites pour embraser les vaisseaux ennemis. Voici les deux plus remarquables.

Au mois de juin la goëlette l'*Aigle*, remplie de poudre, et ayant par-dessus quelques barils de farine, au milieu desquels on avait placé un ressort qui devait faire jouer la détente d'un pistolet au moment où on essayerait de décharger la cargaison, fut envoyée, comme en dérive, vers l'escadre qui bloquait *New-London*. Les bateaux de cette escadre s'en emparèrent; mais avant de la conduire le long du *Ramilies*, vaisseau amiral, les matelots voulurent distraire à leur profit quelques-uns des barils de farine dont elle paraissait chargée. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, la goëlette sauta, et porta la destruction tout autour d'elle.

La seconde tentative dont nous avons à parler fut faite contre le *Plantagenet*, vaisseau de soixante-quatorze. On se servit cette fois du *Torpédo*. Cette machine, coulée à cinquante toises du *Plantagenet*, et entraînée vers lui par

la marée, fit bientôt explosion ; elle lança une immense colonne d'eau qui retomba avec fracas sur le vaisseau, et en même temps ouvrit un profond abîme dans lequel il paraissait devoir s'engouffrer. Toute la proue du *Plantagenet* fut emportée, et son équipage, saisi de terreur, se hâta de l'abandonner. Le commodore Hardy, justement indigné, adressa de fortes remontrances aux autorités américaines, et fit sentir combien de pareilles attaques étaient contraires aux lois de la guerre. Depuis ce temps le *Torpédo* ne fut plus mis en usage ; mais l'effet qu'il avait produit tint les vaisseaux anglais dans une continuelle méfiance, et ils n'osèrent plus s'approcher autant de nos ports. Toutefois, avant de terminer ce chapitre, nous dirons qu'on aurait pu employer un aussi terrible moyen contre l'incendiaire Cockburn, mais qu'il était mal de s'en servir envers un ennemi généreux et loyal, tel que le commodore Hardy.

CHAPITRE IX.

Opérations navales. — Le *Peacock* est pris par le *Hornet*. — Le *Shanon* s'empare de la frégate la *Chesapeacke*. — L'*Entreprise* capture le *Boxeur*. — Croisière du commodore Porter. — Croisière du commodore Rodgers. — Celle du capitaine Sterret. — Corsaires.

En dépit des nombreuses escadres de l'ennemi qui parcouraient toutes les mers à la poursuite de la faible marine américaine, celle-ci continuait à avoir un avantage marqué; et les Anglais en étaient venus au point de refuser tout engagement naval lorsqu'ils n'étaient pas en nombre supérieur. La Grande-Bretagne fit raser plusieurs vaisseaux de ligne pour lutter contre les frégates de sapin des États-Unis; aveu tacite que désormais elle renonçait à l'espoir de vaincre à forces égales.

Le congrès, voyant de quelle importance était notre marine, ordonna la construction de plusieurs navires, et décida qu'à l'avenir une certaine somme serait chaque année destinée

à l'accroissement de nos forces navales. Ces mesures étaient dictées par une saine politique; car quel que soit pour nous, comme peuple libre, le danger d'avoir une forte armée permanente, jamais nous n'aurons rien à craindre de la marine. D'ailleurs c'est sur l'océan seul que nous pouvons rencontrer des ennemis dignes de nous. Par une faveur spéciale de la providence, nous sommes sans rivaux redoutables sur le continent américain; les colonies anglaises et espagnoles ne peuvent nous inquiéter, et elles auraient au contraire tout à craindre si le génie de notre gouvernement ne s'opposait pas à toute idée de conquête. Toutes nos vues doivent donc être constamment tournées vers l'océan; c'est le théâtre de notre immense commerce, et pour le protéger, pour faire respecter notre pavillon, une marine nombreuse et aguerrie nous est indispensable.

Dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, nous avons dit que le *Hornet* avait été laissé devant *San-Salvador* pour y bloquer la corvette anglaise la *Bonne Citoyenne*. Le *Hornet* envoya un défi formel à cette corvette; mais celle-ci, bien que plus forte que son antagoniste, soit qu'elle ne voulût pas exposer une quantité d'espèces d'or et d'argent qu'elle

avait à bord, soit qu'elle craignît de s'engager dans un combat dont le succès était douteux, ne fit aucune réponse au cartel. Le *Hornet* continua le blocus jusqu'au 24 janvier 1813, jour où il vint mouiller sous les batteries portugaises, après avoir été chassé par le vaisseau de ligne le *Montagu*. Aussitôt qu'il fit nuit, le capitaine Lawrence, commandant le *Hornet*, remit sous voile et dirigea sa course vers *Fernambuco*; devant ce port, il captura le brick anglais la *Résolution* de dix canons, ayant à bord vingt-trois mille dollars en espèces. Ensuite il croisa successivement devant la côte de *Moranham*, devant *Surinam*, et enfin devant *Démérari*. Le 23 février, il vit un bâtiment armé, mouillé en dehors de la barre de ce dernier port; en manœuvrant pour s'en approcher, le capitaine Lawrence reconnut à trois heures et demie de l'après midi un autre navire au vent qui laissa arriver sur lui; c'était le *Peacock*, grand brick plus fort que le *Hornet*. De suite le capitaine Lawrence serra le vent, déployant le pavillon américain, et bientôt les deux navires passant à contre bord s'envoyèrent réciproquement leurs volées à portée de fusil; le *Peacock* ayant alors viré de bord, le *Hornet* s'en approcha de très-près, et fit un feu si

violent qu'en moins de quinze minutes, non-seulement l'Anglais se rendit, mais donna le signal de détresse, attendu qu'il était littéralement percé à jour et avait déjà six pieds d'eau dans sa cale.

Le lieutenant Shubrick, dont la conduite dans cette affaire n'avait pas été moins courageuse que celle qu'il avait tenue lors de la capture de la *Guerrière* et de la *Java*, fut envoyé à bord du *Peacock* pour l'amariner. En arrivant il trouva que le capitaine avait été tué; la plupart des matelots gisaient sur le pont morts ou mourants, et l'eau malgré le jeu des pompes faisait de si rapides progrès qu'il était aisé de voir que bientôt ce malheureux navire allait couler à fond. On prit immédiatement les mesures nécessaires pour sauver ceux qui vivaient encore; les canons furent jetés à la mer, on chercha à boucher les trous des boulets; enfin les matelots du *Hornet*, au risque de leur existence, firent tous les efforts imaginables pour sauver les vaincus : bientôt, malgré tous les soins de ces braves gens, le *Peacock* coula au milieu d'eux et entraîna sous les eaux neuf hommes de son propre équipage et trois Américains. C'est ainsi que nos intrépides concitoyens hasardèrent deux fois de suite leur vie

pour la cause de la patrie et pour la cause de l'humanité ! D'abord pour vaincre leurs ennemis, ensuite pour les secourir ! Voilà de ces nobles actions que les annales de la guerre n'offrent que trop rarement : de toutes nos victoires navales, c'est celle-ci que les Américains se rappellent avec le plus vrai plaisir, et sans doute, on ne peut offrir une meilleure preuve des sentiments généreux qui dominent chez nous dans tous les cœurs.

Les marins du *Hornet* partagèrent leurs effets avec leurs prisonniers, et les officiers anglais, reconnaissants de la manière généreuse dont on avait agi à leur égard, adressèrent au capitaine Lawrence, quand ils furent arrivés à *New-Yorck*, une lettre de remercîment qui fut par eux publiée dans les journaux ! « On prit » tant de soins, disaient-ils, pour adoucir » notre triste position, quand nous arrivâmes » destitués de tout à bord de votre navire, » que, pour exprimer tout ce que nous sen- » tîmes, nous devons déclarer qu'il nous fut » impossible de nous croire prisonniers de » guerre : votre générosité, vos attentions dé- » licates, celles de vos officiers, nous ont » épargné les cruelles privations auxquelles » la perte de tout ce que nous possédions

» nous exposait! » De pareils témoignages, dans la bouche d'un ennemi, sont préférables à la victoire même.

Le *Peacock* perdit au moins une cinquantaine d'hommes, sans que cependant le nombre pût en être déterminé d'une manière certaine. Le *Hornet* n'éprouva aucune perte sérieuse; mais tous ses matelots, tous ses officiers, firent preuve de la plus grande intrépidité, et le capitaine leur donna dans son rapport, les éloges qu'ils méritaient si bien.

Le 10 avril, la frégate la *Chesapeake* rentra à *Boston* après une croisière de quatre mois; son capitaine ayant été appellé à *New-Yorck*, le capitaine Lawrence quitta le *Hornet* et fut chargé du commandement de cette frégate.

Les Anglais regardant, avec raison, leur réputation navale comme le plus fort boulevard de leur puissance, commencèrent à être vivement alarmés des échecs nombreux qu'elle venait de recevoir. Si une fois le charme de leur supériorité supposée était détruit, les autres nations qui jusqu'alors leur avaient abandonné les palmes navales pourraient bien à leur tour leur disputer l'empire de la mer. L'Amérique avait donné un grand exemple aux puissances européennes, et l'Angleterre

sentait combien il lui importait de réparer promptement le tort que ses défaites lui avaient causé. A cet effet, le gouvernement britannique fit choix d'une excellente frégate, l'arma avec l'élite de sa marine, et ne dédaigna pas dans ses arrangements intérieurs de copier servilement tout ce qui se faisait à bord des bâtiments américains. On avait faussement prétendu que dans les hunes de nos frégates nous placions des chasseurs habiles pour tirer sur les officiers ennemis , cette mesure ne fut pas négligée ; le *Shanon*, ainsi se nommait la frégate spécialement chargée de venger l'honneur britannique, fut pourvu des meilleurs tireurs qu'on put trouver : ainsi disposée de la manière la plus formidable, cette frégate commandée par le capitaine Brooke parut sur les côtes d'Amérique. Au mois d'avril elle envoya une sorte de défi au commodore Rodgers qui se trouvait à *Boston* avec les frégates le *Président* et le *Congrès* : ces deux frégates mirent peu après à la mer ; mais le *Shanon*, qui croisait encore dansces parages avec le *Tenédos*, ne put ou ne voulut pas les engager. Quelques jours ensuite, le *Shanon* envoya un défi formel à la frégate la *Chesapeake* dont le capitaine Lawrence venait

d'être nommé commandant; mais il n'était pas encore de sa personne à *Boston*, et malheureusement ne put accepter alors le défi du capitaine anglais.

Nous allons avoir à retracer un triste événement qui vint jeter une teinte sombre sur notre gloire navale jusqu'alors si éclatante ; événement auquel une fatalité irrésistible sembla présider. Le capitaine Lawrence, en arrivant pour prendre le commandement de la *Chesapeake*, apprit qu'une frégate anglaise croisait devant le port et l'avait invité au combat; n'écoutant que son bouillant courage, il résolut d'accepter le défi sans calculer un seul moment si des deux côtés les choses étaient égales. La plupart des anciens matelots de la *Chesapeake* avaient obtenu des congés, et étaient remplacés par de nouveaux hommes : il ne pouvait exsiter entre eux et leurs officiers cette mutuelle confiance si nécessaire dans l'instant du danger et qui ne résulte que d'une longue habitude de vivre et de servir ensemble. Mais le brave Lawrence, ne pouvant supporter l'idée de ne point répondre à un défi et se fiant à sa fortune, mit à la voile le premier juin. Au moment où il vint en vue du *Shanon*, il adressa une courte harangue à ses matelots pour leur

rappeler ce que la patrie attendait d'eux ; mais loin que ses paroles excitassent l'enthousiasme qu'il avait voulu produire, il n'entendit que des murmures, et plusieurs matelots se plaignirent hautement de ce que leurs parts de prise ne leur avaient pas été payées. De suite il leur donna des bons pour en recevoir le montant, et il crut avoir ranimé leur zèle; mais malheureusement il n'en était rien, ils étaient presqu'en pleine mutinerie. Quelques étrangers qui se trouvaient parmi eux avaient par leurs pernicieux conseils produit ce fâcheux état de choses. Quoi qu'il en soit, le brave Lawrence, jugeant les autres d'après son propre cœur, ne voyait que l'ennemi du dehors et non celui de l'intérieur, et continua sa route vers la frégate anglaise

A cinq heures et demie du soir, les deux frégates s'envoyèrent réciproquement leurs bordées ; dans ce premier feu, bien funeste pour la *Chesapeake*, le maître d'équipage fut tué ; le lieutenant Ballard, Brown, lieutenant des soldats de marine, et le capitaine Lawrence, furent blessés grièvement. Ce dernier, quoique souffrant beaucoup, ne quitta point son poste, et continua à commander. Peu après, Ludlow, premier lieutenant de la *Che-*

sapeake, fut emporté dans la cale mortellement blessé ; trois hommes furent tués successivement à la roue du gouvernail ; enfin un boulet ayant totalement désemparé la voile de misaine, la *Chesapeake*, qui avait encore éprouvé d'autres avaries, ne pouvant plus gouverner, fut donner de sa poupe contre les ancres du *Shanon*, accident cruel auquel on peut attribuer la perte de notre frégate ; car il donna à l'ennemi la facilité de balayer d'abord ses ponts par un feu d'enfilade, et d'aborder vers la fin de l'action. Le capitaine Lawrence, se voyant ainsi compromis, voulut faire monter les hommes destinés à l'abordage ; mais à peine en eut-il donné l'ordre qu'il reçut une balle au travers du corps : au moment où on le transportait mourant au poste du chirurgien, il prononça ces paroles mémorables, qui sont devenues la devise de la marine américaine : *Ne rendez pas le navire* (1) ! Presque tous les officiers de la *Chesapeake* étaient tués ou blessés, et le commandement fut dévolu au lieutenant Budd, qui voulut faire exécuter l'ordre d'abordage donné par le capitaine Lawrence. Dans le

(1) *Don't give up the ship.*

même temps le capitaine Brooke, dont la frégate avait reçu tant de boulets à fleur d'eau qu'elle menaçait de couler, voyant le désordre qui régnait à bord de la *Chesapeake*, se jeta avec une vingtaine d'hommes sur cette frégate, pour décider la victoire en sa faveur. Le lieutenant Budd essaya de dégager la *Chesapeake*, et de s'éloigner du *Shanon*; mais cet officier ayant été blessé, et l'équipage américain étant presque en révolte ouverte, cette manœuvre ne put s'opérer. Cependant quelques hommes continuèrent encore à combattre avec une rare intrépidité; M. Livermore, aumônier de la frégate américaine, tira un coup de pistolet qui traversa la gorge du capitaine anglais, et fut lui-même peu après grièvement blessé; le lieutenant Watt qui, après que le capitaine Brooke avait été reporté à son bord, commandait l'abordage, fut tué à la tête de ses gens. Cependant l'ennemi, recevant de nouveaux renforts, se rendit bientôt maître du pont de la *Chesapeake*, et de suite arbora le pavillon anglais à l'un de ses mâts.

Dans cette sanglante action, la frégate ennemie eut vingt-trois hommes tués et cinquante-six blessés; parmi les tués se trouvaient le premier lieutenant, l'écrivain, l'agent comp-

table ; et parmi les blessés, le capitaine Brooke. A bord de la *Chesapeake*, le capitaine, le premier et le quatrième lieutenants, l'officier des soldats de marine, le maître d'équipage, trois midshipmen, et environ soixante-dix matelots périrent ; le second et le troisième lieutenants, l'aumônier, quatre midshipmen et environ quatre-vingts matelots furent blessés : cette perte énorme n'eut lieu, en grande partie, qu'après l'abordage. On accusa les Anglais d'avoir agi avec cruauté envers les vaincus ; on assura même qu'après que les Américains se furent rendus, ils continuèrent encore le massacre : si cette accusation était fausse, on aurait dû la démentir formellement. Quoi qu'il en fût, nous devons ajouter qu'à l'arrivée du *Shanon* et de sa prise à *Halifax*, le brave Lawrence et son premier lieutenant Ludlow furent enterrés avec tous les honneurs tant civils que militaires ; mais ils ne restèrent pas long temps où on les avait placés ; M. Crowninshield de *Boston*, muni d'un passe-port du commodore Hardy, se rendit à *Halifax* avec une barque dont douze patrons de navires formaient l'équipage ; et ils ramenèrent les restes précieux de ces deux infortunés sur le sol de la patrie.

La perte de la *Chesapeake* fut due à l'état de mutinerie de son équipage et au malheur qu'elle eut d'aborder la frégate ennemie. Cependant ce triomphe, bien léger sans doute en comparaison de ceux que nous avions eus depuis le commencement de la guerre, fut célébré en Angleterre avec un enthousiasme que ni les succès obtenus sur terre par Wellington, ni même les victoires de Nelson n'avaient jamais produit : preuve de la hauteur à laquelle notre réputation navale était parvenue. Dans les États-Unis, ce malheur fut apprécié à sa juste valeur ; on fut loin d'en conclure que les Anglais eussent aucune supériorité sur nous, et tous les regrets se portèrent sur les braves officiers enlevés au service de la patrie.

La fortune pendant un court période sembla vouloir favoriser la Grande-Bretagne Le 14 août, l'*Argus*, l'un de nos navires de guerre fut aussi capturé. Ce navire, après avoir porté au printemps de 1813 M. Crawford en France, remit à la voile au commencement de juin : il croisa pendant deux mois dans la Manche, et fit tant de mal au commerce anglais, qu'on envoya à sa poursuite plusieurs bâtiments bons voiliers. Le 14 août, à quatre heures du matin, le *Pélican*, corvette à trois mâts beaucoup

plus forte que l'*Argus*, le découvrit à la lueur d'un brick que ce dernier venait d'incendier. A cinq heures le combat commença à portée de fusil, le *Pélican* ayant l'avantage du vent. Dès la première volée, le capitaine Allen de l'*Argus* fut dangereusement blessé, mais resta néanmoins sur le pont jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant tout-à-fait, il se vit forcé de remettre le commandement au lieutenant Watson. A six heures le grément de l'*Argus* se trouva tellement haché qu'il pouvait à peine manœuvrer, et le lieutenant Watson, ayant reçu une blessure grave à la tête, fut contraint de quitter le pont. Le jeune Williams Allen eut alors à remplir les fonctions de capitaine, et fit tous ses efforts pour défendre le navire ; mais à six heures et demie, l'*Argus* ayant perdu son gouvernail, et ne pouvant plus bouger de place, le *Pélican* prit position en poupe de manière à ce qu'aucun des canons de son antagoniste ne pouvait tirer sur lui : dans cet état de choses, le navire américain ne pouvant plus riposter que par sa mousqueterie aux volées destructives de l'ennemi, amena, après avoir eu six hommes tués et dix-sept blessés Le capitaine Allen mourut peu après son arrivée en Angleterre, et fut

sincèrement regretté : c'était un bon et brave officier. Nous pourrions ici, à l'exemple des Anglais, chercher à atténuer le mérite des vainqueurs en disant, ce qui est de toute vérité, que le *Pélican* portait vingt canons et que l'*Argus* n'en avait que dix-huit ; mais loin de nous une pareille mauvaise foi : et quand dans vingt occasions les Anglais ont baissé leur pavillon devant le nôtre, nous ne disconviendrons pas que deux ou trois fois ils eurent l'avantage sur nous.

Vers cette époque, des lettres du commodore Porter annoncèrent qu'il avait capturé plusieurs navires anglais dans la mer du sud ; il ajoutait qu'avec ses prises, parmi lesquelles se trouvaient huit lettres de marque, il avait créé une petite flotte qui le rendait maître de la navigation de l'océan pacifique. Si un amiral anglais en eût fait autant, il aurait été porté jusques aux nues ; mais de la part d'un Américain ce n'était, à entendre les Anglais, que le fait d'un flibustier. Aucun de nos marins ne causa autant de dommages aux Anglais que le commodore Porter ; aussi fut-ce contre lui qu'ils vomirent le plus d'injures. Dans le cours de cette croisière il captura deux grands navires armés de seize canons, et d'une cin-

quantaine d'hommes d'équipage, et qui de plus portaient des sommes considérables en espèces. Le 26 mars, ayant rencontré un navire espagnol qui s'était permis d'amariner plusieurs bâtiments américains, il le désarma de ses canons qu'il jeta à la mer, et rendit la liberté à ses compatriotes. C'est sans doute le juste châtiment infligé à ce pirate espagnol qui a valu au commodore Porter d'être traité de forban et de flibustier.

Les Anglais n'eurent pas long-temps à se glorifier des avantages qu'ils avaient obtenus sur nous; la victoire revint bientôt du côté de la bonne cause, celle de la liberté des mers. Le brick l'*Entreprise*, commandé par le lieutenant W. Burrows, sorti de *Porstmouth* le 1er septembre, aperçut le 5 un grand brick auquel il donna chasse. Ce navire, après avoir fait différentes manœuvres, avoir hissé différents pavillons, arbora enfin les couleurs anglaises, et on le reconnut pour être le *Boxeur*, corvette un peu plus forte que l'*Entreprise* et commandée par le capitaine Blythe. A trois heures vingt minutes de l'après-midi le combat commença à portée de pistolet; peu à près l'*Entreprise* parvint à prendre position de manière à balayer le pont de l'ennemi dans

toute sa longueur : le combat dura encore vingt minutes ; alors les Anglais cessèrent de tirer et crièrent qu'ils étaient rendus; ils ne pouvaient amener leur pavillon, car il était cloué à l'un des mâts. L'*Entreprise* eut quatorze hommes blessés, dont un mortellement, et ce fut précisément son capitaine. Atteint d'une balle dès le commencement de l'action, il ne voulut jamais abandonner le pont pour se faire panser, et il continua à encourager ses gens de la voix et du geste. Quand l'épée du capitaine ennemi lui fut apportée, la pressant contre son sein il s'écria avec enthousiasme : « Je meurs content ! » Tant que nos braves marins auront une semblable ardeur, on pourra à juste titre les nommer invincibles; et si quelquefois la fortune les trahit, jamais leurs nobles cœurs ne seront subjugués! On ne put connaître d'une manière précise la perte des Anglais ; ils eurent au moins trente à quarante hommes mis hors de combat; parmi ceux qui périrent se trouva le capitaine Blythe. Quant à la précaution de clouer le pavillon, l'événement fit voir combien elle était inutile ; mais c'est une nouvelle preuve de la terreur inspirée aux Anglais par ces mêmes Américains pour lesquels ils affectaient tant de mépris.

Les deux capitaines, jeunes gens de la plus grande espérance, furent enterrés à côté l'un de l'autre à *Portland* avec tous les honneurs militaires.

Le 26 septembre, la frégate le *Président*, montée par le commodore Rodgers, arriva à *Newport*, Rhode-Island, après une croisière très-longue. Cet officier avait mis en mer le 30 avril, avec la frégate le *Congrès*, capitaine Smith. Le 8 mai, les deux frégates ayant été séparées, le commodore se mit à croiser dans le passage des Antilles en Europe; il alla ensuite devant les Açores, et ayant reçu avis que le convoi de la Jamaïque était en route pour l'Angleterre, il se mit à sa poursuite sans pouvoir le joindre; il fit cependant quatre prises du 9 au 13 juin. Ensuite s'étant porté plus au nord, et les vivres commençant à lui manquer, il relâcha à *Berghen* en Norwège le 27 juin. De là, il fut croiser devant les Orcades pour tâcher de s'emparer d'un convoi qui venait d'Archangel; mais au moment même où il allait joindre ce convoi, il fut chassé par un vaisseau de ligne et une frégate : cette chasse dura plusieurs jours à cause des calmes; ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à se tirer d'affaire. Après avoir échappé à ce dan-

ger, il resta encore quelque temps à croiser sur les côtes d'Irlande, puis il revint sur le banc de Terre-Neuve où il fit deux prises. Enfin, le 25 septembre, aux atterrages d'Amérique, il captura d'une manière assez singulière la goëlette la *High-Flyer*, aviso de l'amiral Warren. Cette goëlette en s'approchant du *Président* hissa un pavillon auquel la frégate américaine répondit par un autre qui, par hasard, se trouva précisément celui que les Anglais avaient ce jour là pour signal de reconnaissance. De suite la goëlette, croyant avoir affaire à une frégate amie, s'approcha de très-près, et fut amarinée. Le commodore Rodgers trouva à bord de ce petit navire les instructions secrètes de l'amiral Warren; ce qui le mit à même d'éviter les escadres anglaises qui croisaient sur nos côtes : aussi le lendemain entra-t-il sans coup férir à *New-port*.

La frégate le *Congrès*, après avoir été séparée du *Président*, continua sa croisière jusqu'au 12 décembre, époque à laquelle elle rentra heureusement à *Porstmouth*, New-Hampshire : elle était restée tout ce temps principalement sur les côtes de l'Amérique du Sud, ou elle avait capturé un grand nom-

bre de bâtiments ennemis, et entre autres deux bricks armés de dix canons chacun.

Nous avons dit dans un chapitre précédent que l'honneur du pavillon américain fut dignement soutenu par nos corsaires ; ils eurent des combats bien propres à flatter l'orgueil national, mais auxquels on n'accorda pas toute l'attention qu'ils méritaient, parce que les brillantes victoires de notre marine militaire éclipsaient tout le reste ; cependant quelques exemples pris au hasard prouveront aisément qu'il est impossible de montrer plus de valeur et d'habileté que n'en déployèrent presque tous les marins qui montaient les navires armés en course.

Le capitaine Boyle, commandant le corsaire la *Comète*, fut attaqué par un grand brick de guerre portugais, et par trois navires armés en guerre et en marchandises : après plusieurs heures de combat bord à bord, il réduisit le brick à prendre la fuite, et s'empara d'un des trois autres navires. Un pareil fait paraîtrait incroyable, si on n'en avait pas tous les détails authentiques.

Le 11 mars, le corsaire *Général Armstrong*, croisant devant *Surinam* aperçut pendant la nuit un grand navire qu'il prit pour

une lettre de marque ; en conséquence il laissa arriver et lui envoya sa volée ; mais au moment où il virait de bord pour en tirer une seconde, il découvrit que c'était à une grande frégate qu'il avait affaire : de suite, le capitaine du corsaire chercha à s'éloigner, et, par une manœuvre aussi habile qu'audacieuse, il parvint à sauver son navire.

Le 15 août, le corsaire le *Decatur*, découvrit le paquebot la *Princesse Charlotte* et la goëlette de guerre la *Dominique*, qui marchaient de conserve, et de suite il fut les attaquer ; pendant deux ou trois heures il manœuvra pour aborder la goëlette qui de son côté faisait tous ses efforts pour échapper. Le corsaire dans le même temps était exposé au feu du paquebot ; néanmoins il parvint à engager son beaupré dans la poupe de la *Dominique*, et fit passer plusieurs de ses hommes à bord de celle-ci ; un feu de mousqueterie très-vif commença de part et d'autre, jusqu'à ce que la goëlette n'ayant pu se dégager tomba tout-à-fait sur le côté du corsaire dont alors tout l'équipage sauta à l'abordage. En ce moment on abandonna les armes à feu, les matelots ne se servirent plus que de leurs poignards et luttèrent corps à corps. Enfin tous les of-

ficiers de la *Dominique* ayant été tués ou blessés, elle se rendit. La *Princesse Charlotte* voyant le sort de sa compagne força de voile et bientôt disparut.

Le *Decatur* était armé de six caronnades de 12, et d'une pièce de 18 montée sur pivot: son équipage était de cent trois hommes; il eut trois tués et seize blessés. La *Dominique* avait douze caronnades de 12, deux coulevrines de 6, un canon de 4 en bronze et une grosse caronnade de 24 montée sur pivot: son équipage était de quatre-vingt-trois hommes; elle eut treize tués et quarante-sept blessés. Ceux de ses officiers qui survècurent attribuèrent leur malheur à ce que la mousqueterie à bord du *Decatur* était plus vive et mieux dirigée que la leur, et à ce que le corsaire, par ses habiles manœuvres, parvint à ne jamais s'exposer au feu de leurs longues pièces qui étaient sur coulisses. Le capitaine de la *Dominique*, jeune homme de vingt-trois ans, blessé dès le commencement de l'action, resta sur le pont jusqu'à sa mort, déclarant que tant qu'il aurait un souffle de vie jamais son pavillon ne serait amené.

Le *Decatur* entra heureusement avec sa prise à *Charlestown* le 20 août. Après avoir

retracé les exploits des intrépides marins qui montaient ce corsaire, il nous est doux de pouvoir dire que les officiers de la *Dominique* rendirent le témoignage le plus flatteur des soins que leurs vainqueurs avaient pris d'eux. Ainsi dans cette occasion, comme dans toutes les autres, la générosité américaine se déploya envers ce même ennemi qui agissait à notre égard d'une manière si odieuse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Préface du traducteur, *page* 1.
Introduction, 9.

CHAPITRE PREMIER.

Déclaration de guerre. — Le général Hull va à *Détroit.* — Il entre dans le Canada. — Escarmouches sur la rivière *aux Canards.*—Engagement de *Brownstown.* — Prise de *Michillimackinac.* — Prise de *Chicago.* —Combat de *Magagua.* — Le général Hull se rend aux Anglais, 37.

CHAPITRE II.

Opérations navales. — Croisière du commodore Rodgers. — La frégate *le Président* chasse la frégate la *Belvidera.* — Prise de la frégate anglaise la *Guerrière* par la *Constitution.* — Le capitaine Porters prend l'*Alerte.* — La frégate les *Etats-Unis* s'empare de la *Macédonienne.* — Le *Wasp* capture le *Frolick.*

— Armement de corsaires. — Effets que ces événements produisent en Angleterre, *page* 78.

CHAPITRE III.

Le général Harrison prend le commandement de l'armée du Nord-Ouest. — Expédition sous le général Winchester. — Le général Hopkins marche contre les Indiens. — Défense du fort *Harrison*. — Expédition du colonel Campbell, 107.

CHAPITRE IV.

Rassemblement de troupes sur la frontière du Canada. — Prise du brick *Calédonia*. — Bataille de *Queenstown*, et mort du général Brock. — Bombardement de *Niagara*. — Préparatifs inutiles du général Smyth. — Armée du Nord. — Première croisière du commodore Chauncey, 127.

CHAPITRE V.

Session du congrès. — Proposition d'armistice. — Revers de Napoléon. — Mesures pour continuer la guerre. — Blocus de nos côtes. — Détails sur les Indiens du Sud. — Tecumseh visite les Creeks. — Guerre avec les Séminoles. — Capture d'une troisième frégate anglaise, 154.

CHAPITRE VI.

Le colonel Lewis défait les Anglais et les Indiens à *Frenchtown*. — Le général Winchester vient le rejoindre. — Combat près de la rivière *Raisin*. — Conduite atroce des Anglais et de leurs alliés. — Siége du fort *Meigs*. — Mort du colonel Dudly. — Les Anglais lèvent le siége. — Courage déployé par le major Ball dans un engagement avec les Indiens, *page* 177.

CHAPITRE VII.

Préparatifs des Anglais dans le Canada. — Incursion du major Forsythe. — Attaque dirigée contre *Ogdensburgh*. — Prise d'*Yorck*, et mort du général Pike. — Prise du fort *George*. — Affaire nocturne de *Stoney-Creek*, et capture des généraux Chandler et Winder. — Le général Brown défend *Sackett'sharbour*. — Le général Dearborn quitte le commandement de l'armée — Combat de *Beaverdams*. — Seconde prise d'*Yorck*. — Les Anglais dévastent les bords du lac *Champlain*. — Croisière du commodore Chauncey sur le lac *Ontario*, 205.

CHAPITRE VIII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Arrivée de

l'amiral anglais Cockburn. — Ses dévastations. — Pillage et incendie du *Hâvre-de-Grâce*. — Incendie de *Georgetown* et de *Fredericktown*. — Arrivée de l'amiral Warren et de sir Sidney Beckwith. — Ils attaquent *Crany Island*. — Atrocités commises à *Hampton*. — Cockburn pille et dévaste les côtes de la Caroline du Nord. — Le commodore Hardy bloque une escadre américaine à *New-London*, *page* 257.

CHAPITRE IX.

Opérations navales. — Le *Peacock* est pris par le *Hornet*. — Le *Shanon* s'empare de la frégate la *Chesapeacke*. — L'*Entreprise* capture le *Boxeur*. — Croisière du commodore Porter. — Croisière du commodore Rodgers. — Celle du capitaine Sterret. — Corsaires, 283.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE
DE LA GUERRE
ENTRE
LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
ET L'ANGLETERRE,
PENDANT LES ANNÉES 1812, 13, 14 ET 15;

Par H. M. BRACKENRIDGE, citoyen américain;
Traduite sur la seconde édition par A. de DALMAS.

AVEC UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

TOME SECOND.

PARIS,
Chez CORBET, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 63.

1820.

l'amiral anglais Cockburn. — Ses dévastations. — Pillage et incendie du *Hâvre-de-Grâce*. — Incendie de *Georgetown* et de *Fredericktown*. — Arrivée de l'amiral Warren et de sir Sidney Beckwith. — Ils attaquent *Crany Island*. — Atrocités commises à *Hampton*. — Cockburn pille et dévaste les côtes de la Caroline du Nord. — Le commodore Hardy bloque une escadre américaine à *New-London*, *page* 257.

CHAPITRE IX.

Opérations navales. — Le *Peacock* est pris par le *Hornet*. — Le *Shanon* s'empare de la frégate la *Chesapeacke*. — L'*Entreprise* capture le *Boxeur*. — Croisière du commodore Porter. — Croisière du commodore Rodgers. — Celle du capitaine Sterret. — Corsaires, 283.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET L'ANGLETERRE,

PENDANT LES ANNÉES 1812, 13, 14 ET 15;

Par H. M. BRACKENRIDGE, citoyen américain;

Traduite sur la seconde édition par A. DE DALMAS.

AVEC UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

TOME SECOND.

PARIS,

Chez CORBET, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 63.

1820.

HISTOIRE

DE LA GUERRE SOUTENUE

PAR

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CONTRE L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815.

CHAPITRE X.

Affaires de l'Ouest. — Patriotisme déployé dans les états d'Ohio et de Kentucky. — Défense de *Sandusky*. — Générosité des Américains. — Armement naval sur le lac *Erié*. — Le commodore Perry met dehors avec sa flotte. — Capture en entier celle de l'ennemi. — Bataille sur la rivière *Thames* et mort de Tecumseh. — Correspondance entre le général Harrison et le général Vincent.

Pendant que la guerre étendait ses ravages sur la frontière septentrionale et sur les côtes de l'Atlantique, il ne s'était rien passé d'impor-

tant à l'armée de l'ouest : on avait employé le printemps et l'été à faire des préparatifs immenses pour assurer à nos armes la supériorité tant sur terre que sur le lac *Erié*; et tout annonçait que dans l'automne des coups décisifs seraient frappés sur ce point. Les Anglais, sachant combien une défaite leur serait funeste, envoyèrent de puissants renforts tant au général Proctor qu'au commandant de l'escadre qu'ils avaient sur le lac.

Dans les états voisins du théâtre de la guerre, c'est-à-dire dans l'Ohio et le Kentucky, régnait l'ardeur la plus patriotique; la population toute entière se serait volontiers levée en masse s'il y eût eu nécessité. Tout homme en état de porter les armes désirait marcher contre l'ennemi; aussi à peine le gouverneur de l'*Ohio* eut-il, dans une proclamation, fait un appel aux volontaires de cet état, que quinze mille hommes se présentèrent complètement équippés et armés. Dans le Kentucky, le vénérable Shelby, gouverneur, l'un des héros de la révolution, et le Nestor des armées américaines, ayant annoncé qu'il se mettrait à la tête de ses concitoyens pour repousser les attaques d'un ennemi aussi perfide que cruel, fut aussitôt entouré d'une foule innombrable de volontaires,

et se vit forcé de déclarer que quatre mille hommes seulement lui étaient nécessaires.

L'état de Kentucky, appelé dans la langue des naturels, la *terre sombre et sanglante*, était, il y a à peine quarante ans, entièrement inhabité et couvert d'épaisses forêts; son sol n'appartenait en propre à aucune des tribus indiennes; mais, de temps immémorial, il avait servi de théâtre aux guerres que ces peuplades féroces se faisaient entr'elles. Maintenant l'industrie a su s'y former des routes; l'agriculture le couvre de riches moissons; partout se sont élevés et s'élèvent encore des villes et des villages florissants; et ce sombre désert est devenu comme par enchantement le séjour de la paix, de l'abondance et de toutes les vertus sociales. Les habitants de cet état, la plupart originaires de la Virginie et de la Caroline du nord, ayant à profusion tout ce qui est nécessaire pour exister, vivant éloignés des grandes cités commerciales, ont heureusement échappé à toute influence étrangère; et là, plus que partout ailleurs, on trouve un amour porté jusqu'à l'enthousiasme pour l'indépendance et les institutions républicaines. A un esprit éclairé, actif, industrieux, les Kentuckiens joignent des mœurs vraiment patriarcales, et cette gé-

nérosité chevaleresque que l'avarice et la corruption ont depuis long-temps fait disparaître de l'ancien monde. Bons, affables, humains, ils exercent la plus touchante hospitalité; mais en même temps prompts à ressentir les outrages, intrépides dans les dangers, préférant la mort au déshonneur, toujours ils sont prêts à verser leur sang pour la patrie. Si tous les citoyens de la confédération avaient été animés des mêmes sentiments que les nobles Kentuckiens, s'ils avaient déployé autant de dévouement, le Canada fût bientôt devenu notre conquête, et l'orgueilleuse Albion aurait été sévèrement punie de son arrogance et de sa barbarie!

Cette digression sur l'état de Kentucky et sur ses généreux citoyens nous a paru nécessaire au moment où nous allons retracer les événements auxquels ils ont pris tant de part, et qu'on peut ranger avec justice parmi les plus glorieux et les plus importants de la guerre.

Les Anglais qui, depuis le siége du fort *Meigs*, avaient reçu de nombreux renforts de troupes de ligne, et avaient été joints par une multitude d'Indiens commandés par le célèbre Tecumsch en personne, résolurent de faire des attaques contre les différents ports améri-

cains situés sur les rivières qui se jettent dans le lac *Erié*. Ils sentaient combien il était important de faire ces attaques avant l'arrivée des volontaires de l'Ohio et de Kentucky ; aussi apprit-on bientôt qu'ils se portaient en grand nombre contre le fort bâti à l'embouchure du *Sandusky*. Le major Croghan, jeune homme de vingt et un ans, commandait dans cette partie; de suite il fut s'enfermer dans le fort, et mit tous ses soins à augmenter ses moyens de défense. Toutefois, avant l'arrivée de l'ennemi, il n'eut le temps que de creuser un fossé profond de six pieds et large de neuf à l'entour des fortifications, qui n'étaient que de simples palissades construites à la hâte, et qui ne pouvaient offrir que peu de protection contre un feu bien dirigé. Le major Croghan n'avait sous ses ordres que cent soixante hommes ; un seul canon de 6 formait toute son artillerie : aussi le général Harrison, pensant que le fort n'était pas tenable, lui avait ordonné de l'évacuer à l'approche de l'ennemi ; mais ce jeune officier, plein d'une noble audace, refusa d'obéir à cet ordre, et prit sur lui la responsabilité de l'événement.

Le 1er août, le général Proctor, ayant laissé un corps considérable d'Indiens sous Tecumseh

dans les environs du fort *Meigs*, arriva devant *Sandusky* avec cinq cents blancs, sept cents Indiens et quelques bateaux canonniers. Le général, après avoir disposé ses troupes de manière à couper toute retraite à la garnison, envoya le colonel Elliot et le major Chambers sommer la place de se rendre; cette sommation était, comme à l'ordinaire, accompagnée des plus affreuses menaces, au cas où les assiégés refuseraient les conditions qu'on leur offrait. Croghan, sûr du dévouement de ses compagnons qui tous étaient, comme lui, des jeunes gens pleins de bravoure, fit une réponse énergique, dans laquelle il annonçait la ferme résolution de ne jamais rendre la place qui lui avait été confiée.

Quand Proctor eut reçu cette réponse, il fit aussitôt jouer sur le fort un obusier qu'il avait à terre, et tous les canons de sa flotille. Ce feu dura toute la nuit, et fut augmenté au point du jour par celui de trois pièces de 6 mises en batterie à moins de cent vingt-cinq toises des palissades américaines. Cependant toute cette artillerie faisant peu d'effet, vers quatre heures de l'après-midi, les Anglais dirigèrent tous leurs coups contre l'angle nord-ouest du fort, pour y faire une brèche. Croghan, s'aperce-

vant de cette intention, fit de suite revêtir les palissades de sacs de sable et de farine, de sorte qu'elles furent peu endommagées ; en même temps il plaça sur ce point son unique canon qui n'avait pas encore tiré, et qu'on chargea de mitraille et de biscayens jusqu'à l'embouchure. Après que les Anglais eurent continué leur feu pendant plus d'une heure, cinq cents d'entre eux s'avancèrent en colonne serrée sur le point qui, à ce qu'ils pensaient, ne pouvait plus faire de résistance. Pour mieux assurer leur succès, Proctor fit de fausses attaques contre les autres parties du fort, afin de diviser sa petite garnison. La colonne anglaise, cachée par la fumée, approcha jusqu'à vingt pas des lignes sans avoir été aperçue, et se disposait à monter à l'assaut quand la mousqueterie, vive et meurtrière, des Américains jeta un instant le désordre dans ses rangs. Le colonel Short, qui commandait cette colonne, eut bientôt rallié ses gens ; et, sautant dans le fossé, il s'écria : « Suivez-moi, et point » de quartier à ces damnés Américains ! » A peine ces détestables paroles lui étaient-elles échappées, que les Américains démasquèrent leur canon, le tirèrent à bout portant, tuèrent ou blessèrent la plupart des assaillants qui s'é-

taient le plus avancés, et entre autres cet officier qui venait de donner un ordre si barbare. Une volée de mousqueterie acheva de mettre dans la plus grande confusion le reste des Anglais. Cependant l'officier qui prit le commandement après la mort du colonel Short, indigné d'être ainsi battu par une poignée d'hommes, rassembla le plus qu'il put des fuyards, et s'élança une seconde fois contre les fortifications ; mais cette attaque fut aussi funeste à l'ennemi que la première : la mousqueterie des Américains, le feu meurtrier de leur canon, inspirèrent un tel effroi aux Anglais, que tous ceux qui le purent, n'écoutant plus la voix de leurs officiers, se mirent à fuir dans les bois, où les Indiens les suivirent. C'est ainsi que ces mêmes hommes qui ne doutaient point du succès, et qui annonçaient d'avance leurs cruelles intentions, furent complètement battus par des forces dix fois moindres que les leurs !

Autant la garnison avait montré de courage pendant l'attaque, autant elle montra d'humanité après la victoire. Sans songer qu'ils avaient eu affaire à un ennemi féroce, qui d'avance s'abreuvait de leur sang, les Américains passèrent toute la nuit à secourir les blessés

abandonnés sur le champ de bataille ; et quoique on tirât encore sur eux dans le lointain, ils firent une ouverture dans leurs palissades pour entrer ceux qui réclamaient les plus prompts secours. Soit dit à leur gloire : quand bien même ces généreux vainqueurs auraient eu à soigner leurs frères, leurs amis les plus chers, ils n'auraient pu déployer ni plus de zèle, ni plus de bonté !

Les Américains eurent un homme tué et sept blessés. L'ennemi perdit au moins deux cents hommes ; plus de cinquante furent trouvés dans le fossé et aux environs. A la pointe du jour on s'aperçut que le général Proctor s'était retiré avec tant de précipitation qu'il avait laissé derrière lui un bateau et une quantité considérables d'effets militaires. On trouva en outre jetés çà et là plus de soixante-dix fusils. Le brave Croghan et ses braves compagnons, libres enfin de tous dangers, employèrent la journée à enterrer les morts et à administrer des secours aux blessés.

Cette héroïque défense excita l'admiration de la nation entière. Croghan ainsi que le capitaine Hunter, les lieutenants Johnson, Bayley, Meeks, Anthony, et les enseignes Ship et Duncan, tous les sous-officiers et

soldats, reçurent du général les justes éloges que leur conduite méritait ; et, peu après, le congrès leur adressa des remercîments au nom de la patrie. Croghan fut promu au grade de lieutenant-colonel, et, faveur bien précieuse sans doute, les dames de *Chilicotte* lui firent présent d'une élégante épée.

Après cette affaire, Tecumseh se retira de devant le fort *Meigs*, et fut rejoindre Proctor à *Détroit*. Tous deux abandonnèrent l'idée de s'emparer d'aucun des forts américains, bien persuadés que rien désormais ne pouvait réussir, à moins d'être entièrement maîtres de la navigation du lac.

Le capitaine Perry, par des soins assidus, était parvenu à compléter l'armement naval sur le lac *Érié*, et le 4 août, il mit à la voile à la recherche de la flotte ennemie. N'ayant pu la rencontrer, il vint mouiller à *Put in Bay*. La flotte américaine se composait du brick *Lawrence* de vingt canons, commandé par Perry en personne ; du *Niagara*, capitaine Elliot, de vingt canons ; du *Calédonien*, lieutenant Turner, de trois canons ; de la goëlette l'*Ariel* de quatre canons ; du *Scorpion* de deux canons ; du *Somers* de deux canons et de deux pierriers ; du sloop *Trippe*, des

goëlettes la *Tigresse* et le *Porc-épic* d'un canon chacun. Total, neuf navires et cinquante-quatre canons.

Le 10 septembre au matin, l'escadre anglaise parut; et comme elle portait vent arrière sur la flotte américaine, celle-ci mit de suite sous voile, et se disposa au combat. Les Anglais, bien qu'ayant trois navires de moins que les Américains, étaient cependant supérieurs. Leur flotte se composait du *Détroit* de dix-neuf canons et de deux obusiers, commodore Barclai; de la *Queen-Charlotte* de dix-sept canons, capitaine Finnis; de la goëlette *Lady Prévost* de treize canons et de deux obusiers, lieutenant Buchan; du brick *Hunter* de dix canons; du sloop *Little-belt* de trois canons; de la goëlette *Chippewa* d'un canon et de deux pierriers: en tout six navires et soixante-sept bouches à feu.

Au moment où l'escadre américaine mit sous voile, l'ennemi avait sur elle l'avantage du vent: mais il souffla peu après d'une autre partie, et en conséquence les Américains purent se porter avec plus de facilité vers les Anglais. A onze heures, les deux lignes de bataille étaient formées, et quelques minutes avant midi le navire monté par le commandant

Barclai, et la *Queen-Charlotte* ouvrirent leur feu sur le *Lawrence*, qui le reçut pendant quelque temps sans pouvoir riposter, attendu que les caronnades dont il était armé ne portaient pas si loin que les canons de l'ennemi. En ce moment le capitaine Perry fit signal à ses autres navires de forcer de voiles pour le rallier; mais la brise était si faible que ceux-ci ne purent avancer, de sorte que le *Lawrence* eut à soutenir à lui seul l'attaque des deux plus forts navires de l'ennemi: ce combat inégal, où les Américains déployèrent le plus grand courage, dura deux heures entières; au bout de ce temps, le *Lawrence*, dont tous les canons étaient démontés, dont tout l'équipage, à l'exception de quatre ou cinq hommes, était ou tué ou blessé, n'offrait plus aucun moyen de défense; aussi le brave Perry, avec une admirable présence d'esprit qui lui valut les éloges de l'habile officier contre lequel il combattait, se jeta dans un canot, et se rendit à bord du *Niagara*, où par un bonheur extrême il arriva sain et sauf; et comme il montait sur ce navire, il vit avec une angoisse inexprimable celui qu'il venait de quitter amener son pavillon, mais cependant l'ennemi ne put l'amariner.

Dans ce moment critique le vent ayant fraîchi, Perry, avec son nouveau navire traversa la ligne ennemie, tirant des deux bords; et s'étant placé à portée de pistolet de la *Lady Prévost*, il fit sur elle un feu si vif et si meurtrier, que tous ses hommes se précipitèrent dans la cale: sur ses entrefaites, les autres navires américains s'étant approchés, le combat s'engagea avec un acharnement sans égal. La réputation et la gloire de deux nations rivales qui pour la première fois combattaient en escadres; la domination pleine et entière du lac qui devait être le résultat de la victoire; tels étaient les puissants aiguillons qui, de part et d'autre, firent déployer le plus grand courage; mais bientôt la balance pencha du côté de Perry; la *Queen Charlotte*, ayant perdu son capitaine et ses pricipaux officiers, aborda par une fausse manœuvre le *Détroit*: cet abordage désempara la plupart des canons de ces deux navires, et dans la position cruelle où ils se trouvaient, ils eurent à leur tour à essuyer le feu de toute la flotte américaine. Aussi le capitaine Barclai fut bientôt forcé d'amener son pavillon; et la *Queen-Charlotte*, la *Lady-Prevost*, le *Hunter*, et la *Chippewa*, ne tardèrent pas à suivre l'exemple de leur

commandant; le *Little belt* seul voulut essayer de se sauver; mais poursuivi par deux de nos navires il fut bientôt capturé et amariné.

Ainsi donc, après un combat de trois heures, la flotte américaine eut la gloire sans égale de capturer la flotte entière de l'ennemi. Si quelque chose peut encore relever l'éclat de cette brillante victoire, c'est la manière simple et vraiment sublime dont l'héroïque Perry en rendit compte: *Nous avons*, dit-il, *rencontré la flotte ennemie, et elle est à nous!* (1) Ainsi l'Angleterre, déjà battue dans des combats de navire à navire, le fut cette fois en escadre, en bataille rangée: malgré l'immense supériorité que l'habitude de la tactique navale devait donner à ses officiers sur les nôtres, nos braves marins lui prouvèrent que désormais rien n'était au-dessus de leur courage!

Cette affaire fut très-sanglante; nous eûmes trente-sept hommes tués et quatre-vingt-seize blessés, au nombre desquels se trouvaient sept officiers. Les Anglais eurent environ deux cents hommes tant tués que blessés, et nous

---

(1) *We have met the ennemy, and they are ours!*

fîmes sur eux six cents prisonniers, nombre qui excédait la totalité des hommes embarqués sur la flotte américaine. Le commodore Barclai, brave officier, qui avait eu un bras emporté à la bataille de *Trafalgar*, fut dangereusement blessé : en général, du côté de l'ennemi la perte en officiers fut très-grande et hors de toute proportion avec celle des matelots.

La nouvelle de cette importante victoire causa le plus vif enthousiasme dans toutes les parties de l'union. Toutes les différences d'opinion, toutes les querelles de partis, furent pour un moment oubliées dans la commune joie ; et des fêtes, des illuminations, célébrèrent la gloire nationale.

Il est bien doux pour nous d'avoir encore dans cette occasion à proclamer la générosité et l'humanité des vainqueurs : nous nous en rapporterons au témoignage du commodore Barclai lui-même, qui dans une lettre que les journaux du temps ont publiée, disait en propres termes : « La conduite du commodore Perry envers ses prisonniers, serait suffisante à elle seule pour l'immortaliser ! » Un pareil éloge dans la bouche d'un ennemi n'a besoin d'aucun commentaire !

Nous étions maintenant maîtres de la navigation du lac ; mais une partie de notre territoire était encore occupée par l'ennemi, et il s'agissait de le repousser et d'aller l'attaquer jusques sur le sol canadien. En conséquence, le général Harrison ayant fait venir la milice de l'Ohio qui avait été formée en corps, et de plus, le 17 septembre, ayant été rejoint par quatre mille volontaires du Kentucky commandés par le vénérable Shelby, leur gouverneur, il fut résolu de se porter par eau, au moyen de la flotte, contre *Malden*, et en même temps, le général envoya le colonel Johnson, avec un corps de Kentuckiens contre *Détroit*. Ce corps se mit aussitôt en marche, et en approchant de la rivière *Raisin*, tous ceux qui le composaient, firent halte spontanément pour contempler les lieux où des scènes si atroces s'étaient passées. Les sensations que ces braves gens éprouvèrent ne peuvent se décrire ; les uns avaient perdu là leurs amis les plus chers ; d'autres de proches parents, tous des compatriotes recommandables, et ils voyaient leurs ossements épars çà et là sur la terre ! Les Kentuckiens recueillirent avec respect ces tristes restes et

les renfermèrent dans un même tombeau qui fut arrosé de leurs larmes!

Le 27 septembre, les troupes s'embarquèrent et gagnèrent le jour même une pointe de terre près de *Malden*. Le général anglais, à leur approche, détruisit ce fort et tous les magasins du gouvernement, puis effectua sa retraite le long de la rivière *Thames*, emmenant avec lui les indiens commandés par Tecumseh. Un grand nombre de femmes vint sur le rivage implorer la générosité des Américains; cette démarche était peu nécessaire, le général Harrison avait donné l'ordre positif de respecter les personnes et les propriétés, et que Proctor lui-même, s'il était pris, n'eût à éprouver aucun mauvais traitement. Cet ordre fut strictement observé, et il ne s'éleva pas une seule plainte contre nos braves concitoyens.

Harrison et Shelby se mirent avec trois mille cinq cents hommes seulement à la poursuite des Anglais. L'héroïque Perry, qui venait de cueillir sur le lac de si brillants lauriers, voulut être de cette expédition en qualité de simple volontaire. Dans la première journée les Américains firent vingt-six milles; le jour suivant ils capturèrent un détachement ennemi, et surent que Proctor,

quoiqu'il ne se doutât pas d'être poursuivi de si près, faisait cependant par précaution détruire tous les ponts sur ses derrières.

Le 4 octobre, les Américains furent arrêtés par un *Creek* ou ruisseau assez profond dont le pont avait été brûlé; et sur la rive opposée un parti considérable d'Indiens commença un feu assez vif et voulut s'opposer au passage; mais ces Indiens furent bientôt mis en déroute par quelques volées d'artillerie et par une charge vigoureuse que fit le colonel Johnson après avoir traversé à gué le ruisseau. Cet officier, une fois maître de l'autre rive, s'empara de plusieurs magasins militaires qu'il livra aux flammes, après en avoir tiré des munitions et deux mille fusils.

Le 5 octobre, les Américains continuèrent leur marche, et après s'être emparés dans la journée d'une quantité considérable d'approvisionnements militaires, ils campèrent le soir au même lieu où l'ennemi avait couché la nuit précédente. Le colonel Johnson fut envoyé en avant pour reconnaître la force des Anglais et des Indiens; il revint peu après annoncer que l'ennemi s'était arrêté et paraissait disposé à tenter les hasards d'une bataille. Proctor avait placé ses troupes sur une langue de terre fort

étroite, flanquée d'un côté par un marais et de l'autre par la rivière, et couverte d'une quantité de grands hêtres ; les Anglais appuyés à la rivière et protégés par une nombreuse artillerie formaient la gauche; à la droite, les Indiens sous Tecumseh étaient embusqués près du marais et dans les bois qui le bordaient.

Les Américains étaient rangés dans l'ordre suivant : La brigade du général Trotter formait la ligne de front et avait en potence sur sa gauche la brigade du général Desha ; en seconde ligne se trouvait la brigade du général King ; enfin la brigade du général Chile était en arrière et devait servir de corps de réserve ; ces deux dernières brigades étaient sous les ordres du major général Henry. A l'angle que formaient les corps de Trotter et de Desha s'était placé le respectable Shelby qui malgré son grand âge voulait encore verser son sang pour soutenir la cause de la patrie. Les troupes de ligne qui faisaient partie de cette petite armée et qui ne montaient qu'à cent vingt hommes furent placées dans un espace étroit entre la rivière et le chemin, pour s'emparer de l'artillerie de l'ennemi si on parvenait à le mettre en déroute.

Le général Harrison avait d'abord ordonné au colonel Johnson de se former avec ceux de

ses hommes qui étaient à cheval sur deux lignes en front des Indiens ; mais les broussailles dans lesquelles ceux-ci s'étaient embusqués étant trop épaisses pour que la cavalerie pût agir contre eux, Harrison changea tout-à-coup son ordre de bataille et résolut de porter toutes ses forces contre les Anglais qui se trouvaient à droite. En conséquence tous les cavaliers furent formés en ligne devant les brigades, et lorsque l'ennemi eut tiré sa première volée, ils s'élancèrent à la charge avec tant d'impétuosité qu'ils traversèrent les rangs des Anglais, puis se reformèrent derrière eux, les plaçant ainsi entre deux feux. Dans une position aussi critique l'ennemi ne pouvant plus tenir se rendit à discrétion. Sur la gauche le combat fut commencé par Tecumseh ; il s'élança avec furie contre les troupes qui entouraient le gouverneur Shelby ; ces troupes furent d'abord étonnées d'une attaque si vive, mais elles reprirent bientôt toute leur assurance, et la mêlée devint horrible ; car les Indiens, au nombre de quatorze ou quinze cents, semblaient déterminés à vaincre ou à périr. On entendait distinctement la voix formidable de Tecumseh encourageant ses guerriers ; et ceux-ci, bien qu'entourés de toutes parts excepté du côté des marais, dé-

ployaient une bravoure telle que jamais chez ces peuples on n'en avait vu de pareille. Cependant un événement que nous allons rapporter vint enfin mettre un terme au carnage. Le colonel N. Mr Johnson s'étant avancé presque seul vers le lieu où les Indiens se pressaient autour de leur vaillant chef, l'uniforme de cet officier, le cheval blanc qu'il montait, le firent remarquer, et il devint le point de mire de toutes les carabines : en un moment son casque, ses habits, furent criblés de balles, et lui et son cheval furent couverts de blessures. Tecumseh s'approcha et se disposait à assommer l'Américain d'un coup de son *tomahawk*, mais frappé soit de l'intrépidité de Johnson, soit de l'état affreux dans lequel était cet officier, il hésita un instant, et cet instant fut le dernier de sa vie; le colonel, recueillant le peu de forces qui lui restaient, saisit un pistolet et le tira presque à bout portant dans la poitrine de Tecumseh qui tomba roide mort. Le colonel, tombé également près de sa victime, fut promptement secouru par ses soldats (1); quant aux

---

(1) Le colonel Johnson s'est rétabli des blessures qu'il reçut dans ce combat, et est encore en ce moment

Indiens, privés de leur chef dont la voix et la présence les avaient seules soutenus, il ne pensèrent plus qu'à fuir dans toutes les directions. On trouva autour du cadavre de Tecumseh ceux de trente Indiens et de six Américains.

Ainsi périt Tecumseh, le plus grand, le plus illustre de tous les guerriers qui levèrent jamais le *tomahawk* contre nous; avec lui s'évanouit le dernier espoir des Indiens. Depuis nombre d'années ce vaillant chef travaillait sans relâche à unir toutes les tribus indiennes pour opposer une digue insurmontable aux progrès de la civilisation; et il est à croire que si les premiers Européens qui vinrent habiter l'Amérique avaient eu affaire à un pareil homme, ce vaste et riche continent serait encore inculte et sauvage. Tecumseh avait à peine quarante ans; depuis son enfance il s'était trouvé à tous les engagements contre les

---

membre du congrès. En rendant compte de cette action, j'ai suivi la version populaire : je sais qu'on a prétendu que l'Indien tué par le colonel n'était pas Tecumseh; mais comme cet officier n'a point démenti l'exploit qui lui a été attribué, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire connaître à mes lecteurs.

(*Note de l'auteur.*)

blancs; jamais il ne montra la froide férocité de ses compatriotes : terrible au milieu des combats, il faisait rarement des prisonniers; mais quand une fois il avait donné quartier à un ennemi, il le protégeait contre toute insulte. On le vit, après l'action où le colonel Dudley perdit la vie, tuer de sa propre main un chef indien pour avoir massacré des hommes qui avaient déposé leurs armes. Tecumseh avait reçu de la nature le sceau de la grandeur; et si le hasard l'eût fait naître au siége des lumières, nul doute que par ses éminentes qualités il ne se fût placé au nombre des hommes les plus distingués : doué de la plus vaste intelligence, de l'âme d'un héros, il y joignait l'aspect le plus imposant, et qui seul suffit pour le faire reconnaître parmi les morts, quoiqu'il ne portât aucune marque distinctive. Lorsque le général Proctor lui annonça que le roi d'Angleterre le faisait brigadier général en récompense de sa conduite à *Browstown* et à *Magagua*, et voulut lui ceindre une écharpe de soie, il refusa ce présent avec une noble fierté. Sans autre titre que son génie supérieur, il exerça un empire sans bornes sur ses compatriotes, et jamais aucun chef n'osa lui disputer la prééminence. Nous avons déjà parlé de son étonnante

éloquence; il en donna une dernière preuve dans les reproches amers qu'il adressa à Proctor quelques jours avant sa mort, et dont copie se trouva dans les papiers de l'un des officiers anglais pris par les Américains. A une taille haute et parfaitement proportionnée il joignait une figure noble et mâle, et il possédait une élégance dans ses formes et dans ses manières qui se trouve rarement parmi ces enfants du désert. Ce terrible, mais magnanime ennemi, fut enterré avec tous les honneurs de la guerre par les Américains qui tant de fois avaient eu l'occasion d'admirer ses prodigieux talents.

Dans l'affaire de la rivière *Thames*, les Anglais eurent dix-neuf hommes tués, cinquante blessés, et perdirent en outre six cents prisonniers. Les Indiens abandonnèrent cent vingt des leurs sur le champ de bataille. De notre côté, tant tués que blessés, nous eûmes une cinquantaine d'hommes hors de combat. Nous reprîmes plusieurs canons de bronze, trophées de la guerre de la révolution, qui étaient tombés en même-temps que le général Hull entre les mains de l'ennemi. Proctor, qui s'était enfui dès le commencement de l'action, fut vivement poursuivi; mais à l'aide de chevaux très-légers il parvint à s'échapper, laissant toute

fois entre les mains des vainqueurs sa voiture et tous ses papiers.

Proctor, pour justifier les atrocités qu'il s'était permises, avait représenté les Kentuckiens « comme des ennemis féroces qui suivaient » le même mode de guerre que les alliés de » la Grande-Bretagne (les Indiens); » l'occasion était arrivée de voir si nos braves compatriotes méritaient les odieuses imputations de ce misérable. Sans doute le souvenir si récent encore des massacres de *Frenchtown* pouvait bien exciter le désir de la vengeance; cependant les Kentuckiens, soit dit à leur honneur, eurent envers leurs ennemis vaincus la plus généreuse conduite : non seulement ils ne se permirent pas à leur égard la moindre insulte, mais il ne leur échappa aucune allusion aux cruautés commises sur leurs frères. Les prisonniers furent distribués dans les villes de l'intérieur, où, malgré l'insolence que souvent ils déployaient, ils furent traités avec une touchante humanité; ce qui sans doute était la plus noble vengeance des traitements affreux qu'à la même époque nos compatriotes éprouvaient dans les cachots et dans les prisons flottantes de l'Angleterre.

Les Indiens, privés de leur valeureux chef, et

découragés par leur défaite, vinrent offrir de se ranger sous nos étendards. On leur accorda généreusement la paix, on leur fournit même des vivres pour l'hiver suivant; mais, en acceptant leurs services, on stipula expressément que jamais ils ne leveraient leurs massues meurtrières contre le faible et le non combattant.

La guerre avec les Indiens étant terminée, et la tranquillité entièrement rétablie sur notre frontière occidentale, la plupart des volontaires retournèrent chez eux. Le général Harrison laissa le général Cass à *Détroit* avec un millier d'hommes; et, conformément aux instructions qu'il avait reçues, alla avec le reste de ses troupes rejoindre l'armée du centre à *Buffaloé*. Peu avant son arrivée à cette dernière place, une correspondance fort intéressante eut lieu entre lui et le général Vincent, à l'occasion de la prière que ce dernier avait adressée au général américain de traiter les prisonniers anglais avec humanité. Harrison répondit que cette prière était au moins inutile, et que c'était aux prisonniers eux-mêmes à rendre témoignage des soins qu'on avait pour eux. Ensuite il entra dans le détail des atrocités commises par les Anglais et les Indiens sous le général Proctor envers les Américains,

tandis que ceux-ci ne s'étaient dans aucun cas écartés des règles de la guerre, telle qu'elle se fait entre les peuples civilisés; et, pour la véracité de l'une et de l'autre de ces assertions, il en appelait à la connaissance personnelle des faits qu'avait le général Vincent lui-même. Harrison ajoutait que c'était uniquement par humanité et non par réciprocité qu'il avait agi si généreusement envers les prisonniers anglais; et comme il y avait encore un grand nombre d'Indiens au service britannique, il demandait au général Vincent de lui faire connaître, de la manière la plus explicite, s'il avait l'intention de contenir désormais leur furie, ou si, au contraire, il les laisserait se conduire aussi cruellement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. « Usez, je vous prie, disait-il, de » toute votre autorité, de toute votre influence » pour arrêter l'horrible effusion du sang » innocent, et tous les fléaux qui résultent » de l'emploi de ces féroces Sauvages : leur » secours, vous le savez par expérience, man- » que toujours au moment du besoin, et sera » de peu d'utilité pour le résultat de la guerre; » mais l'effet de leur cruauté ne sera pas borné » à la génération présente, et pendant des » siècles on verra des traces de la profonde

» haine qu'ils ont produite entre les deux » nations. » Il terminait sa lettre en déclarant que si on ne mettait point un terme à de pareilles horreurs, il serait obligé, quoi qu'il en pût coûter à sa délicatesse, d'employer des moyens semblables contre les Anglais. Cette dernière partie de sa lettre était sans doute fort blâmable ; elle contenait une menace que jamais le gouvernement n'eût laissé mettre à exécution. Si les représailles sont justes quelquefois, ce n'est jamais en imitant les cruautés de l'ennemi ; et il est affreux, suivant nous, de faire supporter à des êtres innocents le châtiment des crimes dont leurs chefs se rendent coupables.

La réponse du général Vincent fut, comme l'avait été celle de sir Sydney Beckwith, vague et évasive. Il annonça qu'il était parfaitement satisfait de la manière dont les prisonniers anglais étaient traités : quant aux autres parties de la lettre d'Harrison, il déclarait qu'il était hors de son pouvoir de donner une *réponse explicite ;* mais il assurait, sur son honneur, qu'il mettrait tous ses soins à écarter désormais de la guerre toutes les rigueurs inutiles.

CHAPITRE XI.

Projet d'envahissement du Canada. — Le général Wilkinson prend le commandement de l'armée. — Concentration des troupes. — Wilkinson descend le *Saint-Laurent*. — Bataille de *Chrystler's field*. — Non réussite de l'expédition contre *Montréal*. — Croisière du commodore Chauncey. — Incendie de *Newark*. — Représailles des Anglais.

Les glorieuses opérations de l'armée du Nord-Ouest, et la brillante victoire remportée sur le lac *Érié*, ouvraient le chemin à l'envahissement du Canada. Nous nous trouvions dans une position pareille à celle où nous eussions été dès le commencement de la guerre, si l'expédition du général Hull n'avait pas eu un résultat si funeste, avec la différence toutefois, que les Anglais avaient eu le temps de rassembler des troupes nombreuses, de discipliner les milices, de fortifier les bords du fleuve *Saint-Laurent*, et enfin de tout préparer pour une vigoureuse résistance. Notre armée sur la frontière était beaucoup plus forte qu'elle

ne l'avait été jusqu'alors; nos troupes étaient commandées par des officiers qui avaient fait leurs preuves au milieu des combats; et de plus, presque tous les Indiens étaient passés de notre côté. Aussi la nation, fière des succès réitérés obtenus dans l'Ouest, et croyant que la fortune n'abandonnerait plus notre cause, s'attendait à de nouveaux triomphes, et demandait hautement la conquête du Canada.

On venait de confier le département de la guerre au général Armstrong, homme habile, doué d'une grande énergie : récemment revenu d'Europe, où il avait passé plusieurs années, on croyait généralement qu'il avait dû y acquérir de précieuses notions sur la stratégie, au milieu des brillantes campagnes dont il avait été témoin. Aussi jouissait-il de la confiance entière de l'Amérique; il la justifia bientôt par les diverses améliorations qu'il introduisit dans notre système militaire, et surtout par la manière judicieuse avec laquelle il choisit les officiers de l'armée. Il se rendit sur la frontière pour faire exécuter sous ses yeux le plan qu'il avait tracé et mûri dans le silence du cabinet. Ce plan était bien conçu, et bien que la saison fût avancée, on pouvait encore faire beaucoup; mais pour remplir les espérances de la nation

au point d'exaltation où les succès d'Harrison les avaient élevées, la conquête de tout le Canada eût à peine suffi : la plupart des citoyens ne se faisaient pas d'idée des dangers et des difficultés d'une pareille entreprise. Le peuple, en Amérique, comme les souverains dans les autres pays, ne considère que les succès ou les revers de ses agents, et ne tient nul compte des circonstances plus ou moins favorables dans lesquelles ils se trouvent placés. Aussi, le désir de satisfaire l'attente publique en faisant embrasser des opérations trop vastes, fut-il l'une des causes des malheurs de cette campagne, qui eut un résultat si différent de celui qu'on attendait.

Après que la santé du général Dearborn l'eut forcé de donner sa démission, le général Wilkinson, qui avait jusqu'alors commandé dans le Sud de l'union, fut appelé au commandement de toutes les forces qui se trouvaient sur la frontière du Canada. Quelle que fût la diversité des opinions en ce qui concernait la conduite antérieure et la réputation de ce général, tout le monde s'accordait sur ce point, qu'il avait plus de talents militaires qu'aucun autre officier de l'armée américaine ; et on espérait qu'il apporterait tous ses soins à ren-

dre des services signalés à sa patrie et à établir par ce moyen sa gloire au-dessus des atteintes de ses nombreux ennemis. Il avait sous ses ordres huit mille hommes de troupes réglées, sans compter les renforts que le général Harrison devait amener dans le courant d'octobre.

Le général Hampton, habile officier qui s'était déjà distingué lors de la guerre de la révolution, avait aussi été appelé du Sud pour prendre le commandement de l'armée du Nord, campée à *Plattsburgh*, et qui montait à environ quatre mille hommes.

La saison étant, comme nous venons de le dire, très-avancée, on sentit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour exécuter l'expédition projetée. Le plan était de descendre le *Saint-Laurent* sans s'occuper des places que les Anglais possédaient plus à l'ouest; et après avoir opéré une jonction avec le général Hampton, de se porter contre l'île sur laquelle est située *Montréal*; une fois dans cette île, les Américains, suivant les propres expressions du général Wilkinson, devaient vaincre ou périr. On a dit que ce plan de campagne avait donné lieu à une vive discussion entre le général et le ministre de la guerre; le premier

pensait qu'il était peu prudent de laisser *Kingston* et les autres places fortes de l'ennemi sur les derrières de notre armée ; le ministre, au contraire, ne formant nul doute sur la possibilité de s'emparer de *Montréal*, pensait que la prise de cette capitale entraînerait nécessairement celle de toutes les autres fortifications que les Anglais possédaient plus haut, tant sur le fleuve que sur les lacs. Ce raisonnement était juste en cas de succès ; mais il règne tant d'incertitude dans toutes les entreprises humaines, qu'il est peu sage de ne pas prévoir les revers que l'on peut éprouver, et de n'en pas calculer d'avance toutes les conséquences.

L'armée, qui jusqu'alors avait été dispersée sur plusieurs points, fut concentrée dans l'île du *Grenadier*: ce lieu de rendez-vous avait été choisi comme se trouvant près de *Sackettsharbour* et de la tête du *Saint-Laurent*. Le 2 octobre, le général Wilkinson quitta le fort *George* et se rendit dans l'île avec la plus grande partie de ses troupes : arrivé là, il compléta ses préparatifs et donna peu après l'ordre au colonel Scott, qu'il avait laissé sur la rive canadienne, de venir le rejoindre avec les gens qu'il commandait ; enfin

le 23, l'embarquement s'effectua dans un grand nombre de bateaux qui devaient être suivis par d'autres destinés à porter l'artillerie. L'armée se composait de l'artillerie légère du colonel Porter, de quelques compagnies des régiments d'artillerie à pied des colonels Scott et M'Comb, de douze régiments d'infanterie, des chasseurs de Forsythe ; en tout plus de sept mille hommes.

Un coup de vent assez violent empêcha de mettre sous voile avant le 25 octobre. Le général était alors fort malade, mais cependant il continua à diriger seul tous les mouvements de l'armée. On avait appris que les Anglais, trompés par la marche de nos troupes et croyant que l'attaque serait dirigée contre *Kingston*, s'étaient empressés de concentrer toutes leurs forces près de cette place. Le général Wilkinson, pour accréditer davantage cette erreur, fixa, dès qu'il fut sur le *Saint-Laurent*, *French-Creek* comme lieu de rendez-vous général des troupes ; ce lieu se trouvant vis-à-vis la place qui offre le plus de facilité pour débarquer en Canada, l'ennemi devait nécessairement s'imaginer que c'était-là que le passage du fleuve devait avoir lieu.

Le 1er novembre, une flotille anglaise parut

devant *French-Creek*, ayant à bord un corps considérable d'infanterie ; mais elle fut bientôt forcée de se retirer par le feu bien dirigé d'une batterie de trois pièces de 18. L'attaque recommença le lendemain matin sans plus de succès ; et l'ennemi, voyant l'inutilité de ses tentatives, se retira tout-à-fait.

Le 6 novembre, toute l'armée quitta *French-Creek*, et débarqua le soir même à quelques milles au-dessus du fort *Prescott*. Le général Wilkinson, après avoir été reconnaître les lieux, voyant que ce fort commandait entièrement le passage du fleuve, fit débarquer toutes ses munitions pour être transportées par terre à un point convenu au-dessous du fort, et résolut de profiter de la nuit pour passer sous les batteries anglaises avec la flotille, tandis que les troupes suivraient à terre le bord de l'eau : on ne laissa à bord des barques que le nombre d'hommes suffisant pour les manœuvres. Un brouillard épais s'étant élevé sur le soir, le général espérait passer sans être aperçu ; mais le brouillard s'étant tout-à-coup dissipé, et la lune étant sur l'horizon, l'ennemi ouvrit un feu roulant sur la flotille. Le général Brown, le même qui avait défendu *Sacketts' harbour*, et qui depuis avait reçu le grade de brigadier

général dans l'armée des États-Unis, commandait l'arrière-garde : il pensa prudent de mettre à terre jusqu'à ce que la nuit fût devenue plus sombre. Ayant repris plus tard le courant du fleuve, il fut aperçu par l'ennemi qui fit sur lui un feu terrible. Cependant il continua sa route ; et le lendemain toute la flotille fut rendue à dix heures du matin au lieu de sa destination, sans qu'aucune des trois cents barges qui la composaient eût reçu de dommages considérables. Aussitôt on dépêcha un courrier au général Hampton, pour l'informer des mouvements de l'armée, et pour qu'il se préparât à coopérer avec elle.

Sur ces entrefaites, l'ennemi s'étant enfin aperçu des projets des Américains, mit tout en œuvre pour les contrecarrer ; et, le 7 novembre, au moment de passer dans un endroit où le lit du fleuve se rétrécissait beaucoup, on aperçut que la rive était couverte de troupes et d'artillerie. Ce qui augmentait encore les difficultés, c'est que le général, dont la maladie avait fait de rapides progrès et était devenue très-dangereuse, ne pouvait déployer son énergie accoutumée, et diriger par lui-même le passage de la flotille. On avait déjà perdu une demi-journée à remettre à flot deux

goëlettes chargées de vivres que l'artillerie ennemie avait forcées d'échouer près d'*Ogdensburgh* ; en conséquence, un corps de douze cents hommes d'élite, sous le colonel M'Comb, fut envoyé de l'avant pour combattre tout ce qui voudrait s'opposer aux mouvements des Américains. Le reste de l'armée ne tarda pas à suivre ; et en passant les premiers rapides du *Saint-Laurent*, la barge que montait le commandant en chef essuya le feu de deux pièces d'artillerie, sans cependant éprouver d'autre dommage que d'avoir son grément haché. Le lieutenant-colonel Eustis riposta à la canonnade des Anglais, et le major Forsythe, ayant abordé la rive avec quelques-uns de ses chasseurs, les attaqua à l'improviste, et enleva trois de leurs canons. Après ceci, la flotille se rendit à environ six milles au-dessous d'*Hamilton* : là on apprit que le colonel M'Comb avait mis l'ennemi en déroute deux milles plus bas, et que les dragons attachés à la première division de l'armée avaient pris position dans un lieu où le fleuve se resserre, et qu'on appelle la *Maison-Blanche*. Le lendemain 8, la flotille arriva sur ce point ; de suite le général Brown partit avec sa brigade pour aller rejoindre le colonel M'Comb, et

prendre le commandement de l'avant-garde. Pendant la nuit, le général en chef fit passer les dragons sur l'autre rive du *Saint-Laurent*.

Les Anglais, délivrés de toute inquiétude au sujet de *Kingston*, avaient suivi l'armée américaine avec beaucoup de célérité; et dès le 9 novembre il y eut de fréquentes escarmouches entre leur avant-garde et les chasseurs de Forsythe. Tout homme versé dans la science militaire sait combien il est fâcheux d'être harcelé sur ses derrières par une force considérable; et c'est ce qu'on eût facilement évité en laissant deux mille hommes dans le voisinage de *Kingston*. Ce corps aurait tenu les Anglais en échec, et l'armée aurait pu suivre ses mouvements sans avoir à repousser des attaques qui se renouvelaient à chaque instant.

Pendant la journée du 9, la cavalerie et quatre pièces d'artillerie furent envoyées pour dégager la tête de la passe appelée le *Long-Saut*: dans la soirée, l'armée arriva près de cette passe, dans un lieu nommé la *Maison-Jaune*. Comme le passage de cet endroit du fleuve, tant à cause du courant très-rapide que par les rochers dont il est semé, offre beaucoup de difficultés, on résolut d'attendre le lendemain pour le tenter.

Le 10 au matin, le général Brown, avec les troupes qu'il commandait, à l'exception du second régiment de dragons, reçut l'ordre de se porter en avant. De plus, le général en chef s'attendant bien que dans le long et dangereux passage du *Saut* l'ennemi aurait établi des batteries, et tous les ouvrages propres à empêcher la marche et les progrès de la flotille, et désirant exposer ses hommes le moins possible, les fit presque tous mettre à terre, ne laissant sur les barges que ceux dont le service était indispensable. Toutes les troupes, débarquées et conduites par le général Boyd, reçurent l'ordre de suivre les traces du général Brown. Celui-ci ne tarda pas à être attaqué par un parti ennemi, qui était appuyé à un petit fort près du *Saut*. Ce détachement fut bientôt mis en fuite par les chasseurs du major Forsythe; mais ce brave officier, qu'on rencontrait toujours où il y avait de la gloire à acquérir, fut grièvement blessé. Dans le même temps, quelques galères anglaises s'approchèrent de la flotille, qui, pour lors, était debout à terre, et par leur feu firent beaucoup de mal à plusieurs de nos barges. Aussitôt on débarqua et on mit en batterie sur la rive deux pièces de 18, qui forcèrent bientôt l'ennemi à la retraite. Mais le

temps s'était écoulé, la journée était trop avancée pour tenter le passage du *Saut*, et on fut contraint d'ajourner encore ce passage au lendemain.

Le 11 à dix heures du matin, au moment même où la flotille allait se mettre en mouvement, et où la division du général Boyd, composée de sa propre brigade et de celles des généraux Covington et Swartwout, était déjà en ordre de route ; les éclaireurs vinrent annoncer que l'armée ennemie s'approchait. Le général en chef et le général Lewis, étant trop malades pour se mettre à la tête des troupes, confièrent le commandement au général Boyd, qui de suite forma l'armée sur trois colonnes et avança vers l'ennemi. Il se fit précéder par le colonel Ripley avec le 21e régiment, qui traversa les bois par lesquels est bordé un vaste espace découvert nommé *Chrystler'sfield*, et repoussa plusieurs petits détachements ennemis. En débusquant dans la plaine, il rencontra l'avant-garde anglaise, composée de deux régiments, et il chargea avec tant de vigueur que quoique l'ennemi fût double en nombre, il le força à lâcher pied deux fois de suite, et le serra de si près que, pour se sauver, les Anglais escaladèrent les haies et les fossés, et

se replièrent dans le plus grand désordre sur le centre de leur armée. En même temps, le général Covington avait fait une attaque non moins heureuse sur la droite de l'ennemi; mais au moment même où le succès paraissait complet, ce général, qui se trouvait à la tête de ses troupes, fut atteint par une balle et renversé de cheval.

L'accident arrivé à ce brave officier arrêta le mouvement de sa brigade, sur laquelle l'artillerie ennemie ouvrit alors son feu, ce qui acheva de mettre la confusion dans ses rangs, de sorte qu'elle recula en grand désordre.

Le général anglais profitant de cette déroute partielle, forma une partie de ses troupes en colonne et se porta contre notre artillerie qui n'était plus soutenue. Un régiment de dragons, commandé par l'adjudant-général Walbach, essaya de charger sur l'ennemi pour arrêter son mouvement; mais la nature du terrain rendit cette charge infructueuse. Dans ce moment critique le colonel Ripley, qui, comme nous l'avons dit, avait déjà enfoncé la gauche, se jeta promptement avec son régiment devant l'artillerie, et fit échouer ainsi les desseins de l'ennemi, qui se retira précipitamment.

Les régiments, tant américains qu'anglais,

qui avaient été rompus, ne s'étaient pas éloignés du lieu de l'action et maintenaient un feu irrégulier. Celui du colonel Ripley ayant épuisé toutes ses cartouches et se trouvant dans une position fort exposée, reçut l'ordre de se porter en arrière; mais avant qu'on l'eût remplacé, l'ennemi fit une nouvelle attaque sur l'artillerie et parvint à s'emparer d'une pièce; les autres furent emmenées par le capitaine Armstrong Irwine, qui, dans cette affaire, déploya un courage et un sang-froid auxquels on dut la préservation de l'artillerie. Peu après le combat cessa; il avait duré deux heures entières, et il est bon de remarquer que de notre côté nous n'avions que des troupes qui, pour la plupart, n'avaient point encore vu le feu, et qu'elles soutinrent le choc, à nombre égal, contre des vétérans et l'élite de l'armée anglaise.

Nous eûmes cent deux hommes tués et deux cent trente-sept blessés dans cette affaire; parmi les premiers se trouvèrent les lieutenants Smith, Hunter, et Olmstead; et parmi les seconds, le général Covington, qui mourut peu après; le colonel Preston, les majors Chambers, Noon et Cumming; les capitaines Townsend, Foster, Myers, Campbell et Murdock;

les lieutenants Heaton, Williams, Lynch, Pelham, Brown et Creery. La perte des Anglais fut au moins égale à la nôtre.

Des deux côtés on réclama la victoire, bien que personne ne demeura maître du champ de bataille, car les Anglais retournèrent à leur camp, et les Américains à leurs bateaux. Cependant, comme depuis lors l'ennemi ne tenta plus rien contre notre armée, il est présumable qu'il avait au moins manqué l'objet de son attaque, qui était évidemment d'arrêter notre marche. Quoi qu'il en fût, le général Brown s'était avancé jusqu'auprès de *Barnhart*, où, le soir même de l'affaire de *Chryslter'sfield*, l'armée le rejoignit. Ce fut dans ce lieu que le général en chef reçut une lettre du général Hampton, qui mit fin à tous les projets qu'on avait formés contre *Montréal*.

A l'époque où la principale armée s'était concentrée dans l'île du *Grenadier*, le général Hampton avait fait un mouvement en avant avec les troupes sous ses ordres immédiats, et sir George Prevost s'était porté à sa rencontre avec toutes les forces qu'il put rassembler. Le 21 octobre, Hampton ayant dépassé la frontière, trouva bientôt la route obstruée par de grands arbres abattus à cet effet; de plus, il

avait devant lui une forêt d'une grande étendue qu'il fallait nécessairement traverser avant de gagner la campagne découverte ; en conséquence il mit ses pionniers à couper une route dans le taillis, et envoya le colonel Purdy avec des troupes légères s'emparer, en faisant un grand détour, de l'espace ouvert qu'on savait se trouver de l'autre côté de la forêt. Cette double opération, bien qu'à chaque pas on rencontrât des embuscades ennemies, eut un succès complet, et dès le lendemain le général rejoignit le colonel Purdy dans le lieu où ils s'étaient donné rendez-vous ; mais on s'aperçut que sept milles plus loin il y avait un autre bois, dont presque tous les arbres avaient été coupés et posés de manière à former des estacades ; en outre, de distance en distance on avait construit des redoutes dont quelques-unes étaient bien munies d'artillerie, et le tout était défendu par le principal corps de l'armée anglaise.

Le 25 octobre, le colonel Purdy reçut l'ordre de traverser la rivière *Châteaugay*, qui bordait la route, de dépasser sur l'autre rive la position de l'ennemi ; de retraverser ensuite et de l'attaquer en queue, pendant que la brigade du général Isard l'attaquerait en front.

Purdy, peu après s'être mis en marche, reçut contre ordre, et en revenant il fut subitement attaqué par l'infanterie anglaise et par les Indiens. Cette attaque inopinée mit d'abord de la confusion dans les rangs américains, mais ils ne tardèrent pas à se reformer et repoussèrent vigoureusement les assaillants : à la même heure, les Anglais, sortis de leurs retranchements, chargèrent sur la brigade du général Isard, sans pouvoir y faire aucune impression, et furent immédiatement forcés de rentrer dans leurs fortifications. Après ces deux attaques, le général Hampton, sachant que l'ennemi recevait à chaque instant des renforts, résolut, après avoir pris l'avis de ses officiers, de se replier pour aller reprendre une position nommée *Four Corners* qu'il avait occupée quelque temps auparavant, et où il arriva le dernier jour d'octobre.

Les Anglais voulurent tirer gloire de cette retraite, comme s'ils avaient forcé l'armée américaine à l'effectuer ; mais il est vrai de dire que jamais l'intention du général Hampton n'avait été de s'avancer jusqu'à *Montréal:* il voulait seulement détourner l'attention des Anglais des opérations du général Wilkinson avec lequel il devait faire jonction; et lorsque ce

but fut rempli, il dut, comme il le fit, retourner sur le point d'où il pouvait avec plus de facilité se rapprocher du fleuve *Saint-Laurent*. Ce fut dans cette position des *Four-Corners* qu'il reçut une lettre du général Wilkinson, écrite quelques jour savant l'affaire de *Chrystler'sfield* contenant l'ordre de se porter sur *Saint-Régis* pour se joindre à la principale armée, et d'apporter avec lui des vivres, attendu que celle-ci n'en avait que pour une quinzaine de jours; de suite Hampton répondit au commandant en chef que, d'après l'état des routes entre le point où il se trouvait et *Saint-Régis*, il ne pouvait prendre de vivres avec lui que ce que chaque homme serait en état de porter sur son dos, ce qui serait évidemment insuffisant; qu'en conséquence il croyait devoir d'abord ouvrir une communication entre *Plattsburgh* et *Conewvago* ou tel autre lieu sur le *Saint-Laurent* qu'il lui plairait de désigner. Au reçu de cette lettre, le général Wilkinson convoqua un conseil de guerre, et après avoir reconnu qu'avec la quantité de vivres qui restait et dans l'impossibilité de s'en procurer d'autres, il serait de la plus grande témérité de s'avancer davantage dans le pays ennemi; on décida à l'unanimité qu'on

ne pouvait continuer l'expédition projetée: elle fut donc entièrement abandonnée. L'armée principale alla prendre ses quartiers d'hiver à *Frenchmill*, et les troupes du général Hampton ne tardèrent pas à en faire autant; ce général, à cause de sa mauvaise santé, se vit forcé de quitter le commandement, et il fut remplacé par le général Isard.

La non-réussite de l'expédition contre *Montréal* causa d'autant plus de mécontentement qu'on avait considéré son succès comme infaillible; et la fâcheuse tournure que prirent nos affaires vers la fin de cette campagne jeta une sorte de nuage sur les brillants exploits qui en avaient illustré le commencement. Les opinions furent partagées tant sur les causes de ce triste résultat que sur ceux qui devaient en encourir le blâme. Sans nous permettre d'émettre à ce sujet un avis formel, nous dirons, quant au général Wilkinson, que privé des renforts et des approvisionnements qu'il attendait, il eût peut-être été imprudent de sa part de persévérer; et d'ailleurs, nous devons ajouter que le mauvais état de sa santé le rendait peu capable de se livrer à des opérations qui réclamaient toute la vigueur du corps aussi bien que celle de l'esprit. Quant à Hampton,

lès militaires penseront sans doute que son premier devoir était d'obéir, quelles qu'en fussent les conséquences ; cependant, si on accorde confiance aux motifs de sa conduite tels qu'il les publia, il est bien difficile de le condamner : quant au plan de l'expédition, il était judicieusement conçu ; car en nous emparant d'une forte position sur le *Saint-Laurent*, telle que *Montréal*, nous coupions nécessairement toute communication entre les provinces supérieures et inférieures du Canada, et il pouvait en résulter pour nous les effets les plus avantageux ; mais la saison était trop avancée pour que le succès fût probable : il était fort incertain qu'on pût prendre *Montréal* sans faire un siége long et régulier ; et pendant ce temps les forces anglaises se seraient considérablement accrues ; enfin nous devons le dire : la présence sur les lieux du ministre de la guerre fut peut-être plus nuisible qu'avantageuse ; car, sans être responsable des revers, nul doute qu'on ne lui eût fait honneur du succès. Une telle considération était bien faite pour refroidir le zèle du général en chef, et il était peu généreux au ministre de se placer ainsi de manière à enlever la gloire à qui elle pouvait appartenir, sans que lui-même eût à courir aucune des chances de la guerre.

Pendant que ces événements se passaient à terre, notre escadre sur le lac *Ontario* n'était pas restée dans l'inaction. Le commodore Chauncey, après son premier engagement avec l'ennemi, était, comme nous l'avons dit plus haut, retourné à *Sackettsharbour* pour se ravitailler : là, il fut renforcé par une nouvelle goëlette, et peu après remit sous voile. Le 7 septembre il rencontra près du *Niagara* la flotte anglaise qui immédiatement prit chasse en faisant route au nord. Le commodore la poursuivit pendant quatre jours entiers sans pouvoir la joindre ; le quatrième jour cependant, les Américains, favorisés par une légère brise, parvinrent à s'approcher des Anglais qu'un calme plat contrariait, et une canonnade très-vive s'engagea aussitôt. Cependant, la brise ayant gagné la flotte ennemie, elle en profita pour se réfugier dans *Amherstbay* où le commodore n'osa pas la suivre, attendu qu'il n'avait pas de pilote pour cette partie de la côte ; mais il la bloqua de près jusqu'au 17 septembre qu'un coup de vent d'ouest le força de quitter sa position : l'ennemi profita de l'éloignement de notre flotte pour rentrer en toute hâte à *Kingston*.

Le commodore Chauncey, après avoir passé

quelques jours à *Sakettsharbour*, retourna le 24 septembre devant le *Niagara*, et ayant bientôt appris que la flotte anglaise se trouvait dans le port d'*Yorck*, il s'y rendit aussi vite que ses navires lourds et mauvais voiliers purent le lui permettre. Le 27 au matin, il porta sur le mouillage de l'ennemi; ce que sir James Yeo apercevant, il mit de suite sous voile et essaya de s'échapper en gouvernant au sud; mais voyant que les Américains le serraient de près, il fit virer toute sa flotte et commença un feu très-violent sur le *Pike* pour couvrir sa retraite; alors le commodore Chauncey, qui se trouvait au vent, laissa arriver sur le centre des Anglais et y jeta la plus grande confusion. Sir James prit immédiatement chasse, mais pas avant, cependant, que son propre navire n'eût été cruellement maltraité, le *Wolf*, un autre de ses bâtiments, perdit son grand mât de hune, sa grande vergue et son perroquet de fougue, et s'enfuit vent arrière sous sa misaine et son petit hunier : avec ce peu de voilure il se trouva qu'il marchait encore mieux que la plupart des navires américains. *Le général Pike* prit l'*Asp* à la remorque; le *Madison* et l'*Oneïda* firent tous leurs efforts pour engager l'ennemi, mais inutilement; et à trois heures

de l'après midi, à leur grand regret, ils levèrent la chasse attendu que le vent avait extrêmement fraîchi, et qu'ils n'avaient plus l'espoir de joindre les Anglais avant que ceux-ci se fussent mis en sûreté sous leurs batteries. Le commodore Chauncey pouvait à juste titre réclamer la victoire; car bien qu'aucun des navires ennemis ne fût pris, il avait évidemment été battu et forcé de prendre la fuite; et il ne dut son salut qu'à sa marche supérieure : de plus nous devons dire que deux bâtiments anglais s'étaient trouvés entièrement à la disposition du commodore et que celui-ci eût pu facilement les amariner s'il n'eût pas craint de perdre du temps et de manquer par là l'occasion d'engager la flotte entière. *Le général Pike* eut vingt-sept hommes hors de combat; cette perte considérable fut due à ce que l'un des canons de ce navire creva au milieu de l'action.

Au commencement d'octobre les deux flottes se rencontrèrent encore, et, comme à l'ordinaire, les Anglais prirent chasse et se réfugièrent dans *Burlington-bay*. Le matin suivant, le commodore Chauncey envoya la *Dame du Lac* pour reconnaître la position de l'ennemi, et ce navire s'aperçut que sir James Yeo, profitant de la nuit s'était échappé et était rentré à

Kingston. On plaisanta beaucoup à cette occasion sur le manque de courtoisie du pudibond chevalier anglais qui s'était si peu galamment refusé aux bontés de la *Dame du Lac*. Ensuite le commodore vint en vue de sept goëlettes, et après une chasse assez longue, trois d'entre elles amenèrent au *général Pike*, une autre à la *Dame du Lac* et une cinquième au *Sylphe*. C'étaient des canonnières qui se rendaient à la tête du lac, et parmi elles se trouvaient le *Growler* et la *Julia* que les Américains avaient perdus quelque temps auparavant. Ces cinq navires avaient à bord trois cents soldats appartenant au régiment de Wattewille. On sut par eux que dans l'engagement du 27 septembre le navire de sir James Yeo, le *Royal George*, avait été très-maltraité, et avait eu beaucoup de monde hors de combat. Les Anglais depuis lors ne se hasardèrent plus hors de *Kingston*, et le commodore Chauncey resta entièrement maître de la navigation du lac.

Nous allons maintenant reprendre le récit des événements de la guerre de terre, événements qui ne firent que trop voir quelle imprudence on avait commise en retirant presque toutes les troupes stationnées sur le *Niagara*,

et en laissant l'ennemi en forces supérieures sur les derrières de l'armée. Le général Harrison arrivé à *Buffaloé* quelques jours après que le commandant en chef en était parti, devait le suivre immédiatement; mais, faute de transports, son embarquement ne put s'effectuer qu'au mois de novembre, quand déjà la principale armée avait pris ses quartiers d'hiver: l'ordre de rester où il était, qu'on lui avait adressé, ne parvint à *Buffaloé* que lorsqu'il en était déjà parti.

Le fort *George* avait été laissé sous les ordres du général M'Clure, et sa garnison se composait entièrement de miliciens dont le temps de service était presqu'expiré; aussi dès le 10 décembre cette garnison fut-elle réduite à une poignée d'hommes, et il fut reconnu, dans un conseil de guerre convoqué par le général M'Clure, que le fort était dans l'impossibilité de se défendre contre les forces considérables que l'ennemi amenait pour l'attaquer. En conséquence, le général fit sauter toutes les fortifications; et à peine eut-il le temps de repasser l'eau, que les Anglais étaient déjà sur la rive qu'il venait de quitter.

La retraite du général M'Clure fut marquée par un acte que tout Américain doit profondé-

ment déplorer, et qui excita un mécontentement universel dans les États-Unis. Il existait un charmant village nommé *Newarck*, qui, par sa situation sous la volée des batteries du fort *George*, pouvait grandement faciliter l'approche des troupes qui voudraient assiéger ce fort; en conséquence, le ministre de la guerre, pendant qu'il était sur les lieux, avait autorisé le général à brûler le village en cas de siége, pour ôter tout abri à l'ennemi.

Le général M'Clure, comprenant mal le sens véritable de cette autorisation, crut devoir détruire le village sans aucune nécessité avant d'évacuer le territoire ennemi; aussi après avoir donné le temps aux habitants d'emporter tous leurs effets, il livra *Newarck* aux flammes, et toutes les maisons ne tardèrent pas à être réduites en autant de monceaux de cendres. Le gouvernement, aussitôt qu'il eut connaissance de cet acte, s'empressa de le désavouer. Dès le 6 janvier, on adressa à sir George Prévost une copie authentique de l'ordre en vertu duquel M'Clure avait cru devoir agir, et à cette copie était jointe une déclaration portant, en termes formels, que l'incendie de *Newarck* n'avait point été autorisé, et que la conduite du général lui avait

attiré la désapprobation, non seulement du gouvernement, mais de la nation entière. A cette communication sir George répondit le 10 février. « Que c'était avec satisfaction qu'il » avait reçu l'assurance que la conflagration « de *Newarck* n'avait point été autorisée par » le gouvernement, et avait excité l'indigna- » tion des Américains ; que si quelques outra- » ges, *dépassant les bornes de justes repré-* » *sailles*, avaient été commis à la suite d'un » acte si barbare et si peu motivé, on devait » les attribuer à la fureur des malheureux qui » avaient eu tant à souffrir de cet affreux évé- » nement, »

La différence des principes qui servaient de base à la conduite des Américains et des Anglais est frappante. Les premiers, jamais n'avaient voulu user de représailles au sujet des horreurs commises par les officiers ennemis, attendu qu'ils considéraient ces horreurs comme non autorisées par le gouvernement britannique. Les Anglais, au contraire, vengeaient de suite les violations des lois de la guerre dont ils avaient à se plaindre, sans attendre de savoir si elles étaient ou non sanctionnées par le président des États-Unis. Si les Américains avaient agi de la même manière

que leurs ennemis, l'incendie de *Newarck* aurait sans doute été suffisamment justifié par les dévastations commises, sans aucun prétexte, et sur les bords du lac *Champlain*, et sur nos côtes maritimes. Notre gouvernement, immuable dans sa détermination de ne permettre aucun outrage non légitime contre l'ennemi, retira au capitaine d'un corsaire américain ses lettres de marque, parce que ce capitaine, pour venger disait-il, les abominations commises à *Hampton*, avait détruit quelques maisons appartenant à des particuliers dans les Antilles. D'un bout de la guerre jusqu'à l'autre, l'Amérique ne montra que des sentiments d'honneur et de générosité. Lord Castlereagh lui-même fut forcé en plein parlement d'avouer avec quelle humanité nous traitions les prisonniers de guerre; mais il osa ajouter que c'était la peur qui nous faisait agir ainsi! la peur! que les Anglais sachent, et nos combats tant sur terre que sur mer doivent le leur avoir prouvé, que l'Américain ne connaît d'autre peur que celle d'être injuste et déloyal.

Sir George Prévost n'avait point attendu le désaveu du gouvernement, pour se livrer à une vengeance capable de satisfaire le plus féroce ennemi. Le 19 décembre, à la pointe

du jour, le colonel Murray, à la tête de quatre cents hommes, surprit le fort *Niagara* dont la garnison, forte de trois cents hommes la plupart invalides, fut passée au fil de l'épée; à peine une vingtaine de soldats parvinrent-ils à s'échapper. L'officier qui commandait le fort eut à se reprocher la plus coupable négligence, si ce n'est même la trahison; car il n'était point sur les lieux au moment de l'attaque, et il n'avait pris absolument aucune précaution contre l'ennemi.

Les Anglais, après cette affreuse boucherie, ayant reçu de nombreux renforts, se répandirent sur les rives du *Niagara*, et portèrent partout le massacre et la dévastation. Les milices, assemblées à la hâte, ne purent opposer aucune résistance à un corps considérable de troupes de ligne soutenu par sept cents Indiens. Le major Bennet essaya de défendre *Lewistown*, mais inutilement; et ce village ainsi que ceux de *Manchester*, d'*Young'stown*, et les bourgades indiennes des *Tuscarroras*, devinrent en peu de temps la proie des flammes, et la plupart de leurs habitants furent massacrés. Le major Mellory vint de *Shlosser* pour s'opposer aux Anglais qui le forcèrent aisément à se retirer. Le 30 dé-

cembre, un détachement ennemi débarqua à *Blackrock*, et se rendit de suite à *Buffaloé*; le général Hall fit tous ses efforts pour arrêter cette nouvelle agression, mais le peu de miliciens qu'il avait sous ses ordres lâchèrent pied, et bientôt *Buffaloé* ne fut plus qu'un monceau de cendres !

Sans doute c'étaient là d'amples représailles pour l'incendie de *Newarck !* Le général anglais lui-même fut rassasié de cruautés ; dans une proclamation qu'il fit le 12 de janvier 1814, on trouve ce passage : « L'heure » de la vengeance a sonné ; cette vengeance » a été pleine et entière ! » Ensuite il ajoutait, il est vrai, que son intention était de ne pas pousser plus loin un genre de guerre si révoltant par lui-même, et si peu conforme au caractère britannique.

N'est-il pas à propos de demander ici, si les incendies, les abominations de tous genres, dont les rives du lac *Champlain* et de la *Chesapeake* avaient été le théâtre l'été précédent, étaient aussi des représailles pour l'affaire de *Newarck*? Cette affaire servit encore depuis de motif aux scènes d'extermination ordonnées par l'amiral Cochrane : ainsi ce n'était pas assez que notre gouvernement eût hautement désa-

voué la destruction de ce malheureux village; ce n'était pas assez que cet acte eût été expié par une longue série de meurtres et de ravages qui, suivant les expressions de sir George Prevost, avaient assouvi la vengeance de ses soldats; il fallait encore qu'une étendue de côtes de quinze cents milles, que nos florissantes cités fussent abandonnées au pillage et à la dévastation pour satisfaire aux représailles de nos ennemis. Ces choses seront détaillées en temps et lieu; mais elles sont tellement liées aux événements que nous venons de rapporter, qu'il nous a été impossible de n'en point faire ici une légère mention.

CHAPITRE XII.

Session du congrès. — L'esprit de parti s'y montre avec fureur. — Mesures prises pour continuer la guerre. — Mauvaises dispositions des états de l'Est. — Représailles. — Un comité du congrès est chargé de faire une enquête au sujet des atrocités commises par les Anglais. — La guerre devient de plus en plus populaire dans les États-Unis.

Le 6 décembre 1813, le congrès des États-Unis s'assembla. La fureur de l'esprit de parti avait atteint son plus haut degré. Jamais, depuis la fondation de notre gouvernement, les débats n'avaient été accompagnés d'autant d'animosité. Dans le simple récit des événements de la guerre que nous nous sommes engagés à mettre sous les yeux du lecteur, il conviendrait peu sans doute de faire entrer des discussions si virulentes, et, suivant nous, elles devraient à jamais être couvertes du voile de l'oubli. Nous nous bornerons donc à faire connaître les principaux objets qui furent traités pendant cette session.

On reprochait à l'opposition de montrer des intentions hostiles envers la commune patrie, et de se refuser à toutes les mesures nécessaires à la continuation de la guerre, au moment où l'Angleterre, en rejetant péremptoirement la médiation russe, prouvait au monde entier qu'elle ne voulait point de paix. L'opposition, au contraire, accusait le gouvernement d'avoir ruiné le pays, d'avoir détruit son commerce, de creuser un abîme de dettes qui ne pourrait jamais être comblé, et enfin de cacher, sous le vain prétexte de venger les droits de la nation, un ardent et coupable désir de conquêtes. A chaque nouvelle proposition faite au congrès, toujours on remontait aux causes de nos discussions avec l'Angleterre; toujours de véhéments orateurs s'étendaient amèrement sur l'injustice, ou au moins sur l'inopportunité de la guerre : cependant malgré ces débats, vraiment scandaleux, les mesures propres à la continuation vigoureuse des hostilités étaient toujours adoptées à la grande majorité.

Dans quelques-uns des états de l'est, l'opposition prit un caractère qui causa un vif chagrin aux vrais patriotes : l'animosité n'était pas seulement dirigée contre les membres du gouvernement; mais tout annonçait des projets

hostiles contre la constitution fédérale. On proclamait hautement que cette constitution était incapable d'assurer la tranquillité et les droits politiques de la nation ; et tout semblait se réunir pour donner à l'Angleterre lieu de croire que l'instant si ardemment désiré par elle d'une rupture entre les différentes parties de l'union était arrivé. Cependant nous devons dire que ces mauvais sentimens n'étaient nullement partagés par les citoyens des autres états, quelque opposés qu'ils fussent à la guerre et au gouvernement ; et que même dans les quatre états du nord-est une grande partie de la population resta toujours fermement attachée aux principes qui font notre force, et assurent notre indépendance.

La guerre avait été jusqu'alors soutenue au moyen d'emprunts ; mais comme, pour en payer les intérêts et soutenir le crédit, le gouvernement n'avait que la vente des terres incultes appartenant au domaine public, et la perception des droits de douanes, on fut bientôt forcé de recourir à des ressources plus efficaces, et on sentit la nécessité d'établir un système de taxes intérieures. Il eût fallu sans doute user de ce moyen dès le commencement des hostilités ; mais on connaissait l'aver-

sion que la nation avait pour tout impôt soit personnel, soit territorial ; et le gouvernement souhaitait d'éviter aussi long-temps que possible d'en venir à cette extrémité. On espérait d'abord que l'Angleterre, en nous voyant enfin prendre sérieusement les armes, s'empresserait de satisfaire à nos justes réclamations, et ne nous laisserait pas tenter la fortune de la guerre. Les différentes propositions pour une suspension d'hostilités, l'offre de la médiation russe, avaient pendant quelque temps encore fait croire à une paix prochaine ; de sorte qu'on avait retardé l'adoption de mesures désagréables pour la masse des citoyens jusqu'à ce qu'elles fussent devenues inévitables, et qu'eux-mêmes en eussent reconnu la nécessité. C'était précisément le cas où nous nous trouvions à la fin de 1813. Les revers que nous avions éprouvés sur la frontière du nord-ouest, le peu de part que les états de l'est avaient pris à la guerre, la création d'une marine sur les lacs, les armées plus considérables que nous devions opposer à l'ennemi, tout avait considérablement augmenté nos dépenses, et rendait urgente l'adoption de moyens extraordinaires. Aussi lorsque les taxes intérieures furent proposées au congrès, elles furent adoptées, après un

débat dans lequel, ainsi qu'on s'en doute bien, les antagonistes du gouvernement n'épargnèrent point leurs déclamations accoutumées.

Le second objet qui occupa la législature nationale, fut de pourvoir aux moyens de remplir les rangs de l'armée de ligne. La difficulté d'obtenir des soldats par la voie de l'enrôlement devenait chaque jour plus grande, et même l'opposition en tirait son principal argument pour prouver que la guerre n'était pas populaire. Cet argument était facile à réfuter; car, si on ne trouvait pas de recrues, c'est que pendant la longue paix dont nous avions joui, et attendu le peu de forces que nous avions eues sur pied, la profession de soldat enrôlé était tombée en discrédit: un soldat était généralement considéré comme un homme, ou fainéant, ou incapable, qui vendait sa liberté pour s'affranchir de tout travail. Aussi voyait-on les fils de laboureurs, les jeunes artisans, marcher sans murmurer comme miliciens, comme volontaires; mais ils auraient cru se déshonorer en s'enrôlant, tant les devoirs qu'un soldat s'imposait par un engagement de plusieurs années leur paraissaient contraires à l'indépendance du citoyen. Le seul mode de combattre cette aversion était

d'offrir à ceux qu'on voulait enrôler des avantages tels qu'ils pussent tenter leur cupidité, et leur servir d'excuse pour le parti qu'ils prenaient. C'est ce que fit le congrès : il augmenta la paye militaire, et assura, par une loi, une récompense nationale tant en argent qu'en terre à quiconque prendrait du service dans les régiments de ligne.

Le congrès eut, dans la même session, à traiter une question fort délicate. Vingt-trois soldats américains, pris à la bataille de *Queenstown* dans l'automne de 1812, furent reconnus pour être Anglais de naissance; en conséquence, on les conduisit en Europe avec l'intention de les juger comme coupables de trahison. Aussitôt que notre gouvernement eut connaissance de ce fait, il donna l'ordre au général Dearborn de mettre en prison un pareil nombre de soldats anglais pour servir d'otages aux Américains. Cet ordre fut exécuté, et on en donna avis au gouverneur du Canada. Ce gouverneur, sir George Prevost, répondit au général Wilkinson, qui avait remplacé Dearborn, qu'il venait de faire emprisonner quarante-six officiers ou sous-officiers américains; il lui annonçait en outre que, si aucun prisonnier anglais était mis à mort par

suite de condamnation de quelques-uns des vingt-trois soldats envoyés en Angleterre pour y être jugés, un nombre double d'Américains serait de suite exécuté. Il notifia de plus au général, pour en informer le gouvernement américain, que les commandants anglais avaient reçu l'ordre de pousser la guerre avec la plus grande rigueur et sans aucun ménagement quelconque, si on persistait dans l'intention de rendre les prisonniers anglais responsables du sort des soi-disant Américains conduits en Angleterre.

Le général Wilkinson, dans sa réponse, dédaigna de relever l'atrocité des mesures qu'on se proposait; mais il ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise de la menace par laquelle le gouvernement britannique avait cru amener les États-Unis à la soumission. « Le gouvernement des Etats-Unis, dit-il, ne peut être détourné par aucune considération de vie ou de mort, par aucune menace d'incendie ou de dévastation, de remplir fidèlement ses devoirs envers la nation américaine. »

Le langage plein d'arrogance, tenu dans cette conjoncture par la Grande-Bretagne, excita en Amérique la plus vive indignation.

Qu'elle parle ainsi aux malheureuses nations asiatiques, envers lesquelles elle exerce depuis si long-temps les violences les plus inouïes, le despotisme le plus effréné, il n'y a rien d'étonnant ; mais insulter un peuple jaloux de son indépendance, et si sensible à l'honneur national, c'était le comble de l'extravagance. La menace, loin d'intimider un tel peuple, ne devait que l'exaspérer davantage.

Le général Wilkinson fit peu après connaître au gouverneur Prevost, qu'en vertu des ordres de son gouvernement, il avait fait mettre en prison quarante-six officiers anglais, qui devaient y rester jusqu'à ce qu'on eût rendu les officiers américains à la liberté. Au reçu de cette information, le gouverneur fit enfermer tous les Américains que la guerre avait mis en son pouvoir, et notre gouvernement adopta une semblable mesure envers les prisonniers anglais.

C'est dans cet état de choses que l'affaire fut soumise au congrès ; elle donna lieu aux plus chauds débats. Les uns prétendaient qu'aucun homme ne pouvait se soustraire entièrement à l'autorité du prince ou du gouvernement du pays dans lequel il avait pris naissance; que ce prince ou ce gouvernement avait

toujours le droit de revendiquer ses sujets partout où ils se trouvaient ; qu'on alléguait en vain que les soldats pris à *Queenstown* étaient naturalisés en Amérique dix ans, vingt ans avant la guerre ; qu'en portant les armes contre leur pays natal, ils étaient devenus criminels ; et que c'était donc à tort que le gouvernement américain avait cru devoir employer des mesures de représailles pour empêcher l'Angleterre d'infliger à ceux de ces soldats qui seraient vraiment reconnus pour être ses sujets, le juste châtiment qu'ils avaient encouru.

De l'autre côté, on répondait que chaque homme a le droit de se choisir une patrie, et que le pays où il s'établit, et par lequel il est adopté, doit le traiter en tout comme l'un de ses enfants ; que dire qu'un homme est lié à jamais au pays où il a vu le jour, est une maxime du système féodal non soutenable chez un peuple libre, et d'autant plus absurde qu'il en résulterait la conséquence que celui que le hasard a fait naître sous une monarchie absolue, sous le plus affreux despotisme, ne peut jamais s'affranchir de son esclavage, et doit traîner sa chaîne partout après lui ; enfin, pour prouver que le gouvernement qui a admis un étranger au nombre de ses citoyens, lui

doit, lorsqu'il a été pris en combattant pour sa canse, la même protection qu'à ses autres sujets, on rappelait plusieurs exemples donnés par l'Angleterre elle-même ; et les faits cités établissaient jusqu'à l'évidence que toujours cette puissance avait agi, en faveur des étrangers dont elle s'était servie, de la même manière que le gouvernement américain l'avait fait pour sauver de tout outrage les soldats pris à *Queenstown*.

Le résultat de cette mémorable discussion, dans laquelle de part et d'autre aucun argument ne fut omis, fut d'approuver la fermeté déployée par le gouvernement, et de l'autoriser, si l'Angleterre continuait à suivre un mode de guerre barbare et féroce au-delà de tout ce qui s'était vu dans les temps modernes, à en agir de même à son égard.

Le congrès nomma de plus un comité pour examiner jusqu'à quel point étaient fondées les plaintes graves et multipliées auxquelles la conduite des Anglais avait donné lieu depuis le commencement de la guerre. Ce comité, après avoir pris les renseignements les plus exacts, et avoir consulté les documents les plus authentiques, fit, dans un long rapport, l'affreux tableau des massacres de la rivière *Raisin*,

des ravages, des incendies, des déprédations, des atrocités, dont les rives des lacs et celles de la *Chesapeake* avaient été tour-à-tour le théâtre, et exprima, dans les termes les plus forts, toute l'indignation que de pareilles horreurs devaient inspirer. Passant ensuite aux traitements exercés par les Anglais envers les Américains prisonniers de guerre, le comité peignit ces malheureux, transportés à mille lieues de leur patrie, entassés par centaines à fond de cale, manquant de tout, périssant faute d'air, faute de nourriture suffisante, traités enfin avec cent fois plus d'inhumanité que les esclaves africains! Le comité terminait son rapport, en disant qu'il lui était évidemment démontré que l'Angleterre avait violé toutes les lois de la guerre, et que le congrès devait aviser, sans délai, aux moyens de faire cesser, de la part de l'ennemi, une conduite si odieuse.

Nous avons déjà dit que, pendant la paix, les Anglais avaient enlevé un grand nombre de matelots des navires américains. Ces braves gens, quoique retenus contre leur volonté, avaient rendu de grands services à la marine britannique. Quelle fut leur récompense? Quand, au moment de la déclaration de guerre, ils

refusèrent de porter les armes contre leur patrie, plus de deux mille d'entre eux furent plongés dans des cachots, et traités avec autant et même plus de rigueur que les prisonniers de guerre! Ce n'est pas tout encore; on en retint une multitude sur les vaisseaux anglais, et, au moyen des châtiments les plus sévères, on les força de continuer leurs services, sous le vain et faux motif qu'ils n'étaient point réellement Américains, quoique leurs oppresseurs fussent bien persuadés du contraire.

La Grande-Bretagne avait refusé d'accepter la médiation russe, en disant qu'elle ne voulait point soumettre l'existence de ses droits à la décision d'un arbitre. Rien n'était plus mal fondé que ce refus; car l'empereur de Russie, loin de se présenter comme arbitre, s'était simplement borné à offrir ses bons offices, en qualité d'ami des deux parties, pour ramener l'harmonie entre elles. Cependant l'Angleterre, afin de cacher au monde les véritables motifs de sa conduite, et pour se laisser la facilité de conclure la paix, si elle lui devenait nécessaire, proposa d'ouvrir une négociation directe, soit à *Londres*, soit à *Gothembourg*. Notre gouvernement accéda à cette proposition aussitôt qu'elle lui fut connue; et, outre les

diplomates qui déjà s'étaient rendus en Europe lorsqu'il avait été question de la médiation russe, le président nomma Henry Clay, Jonathan Russel et Albert Galatin, pour aller à *Gothembourg* entamer la négociation proposée. On espérait peu de chose de cette négociation; il était aisé de voir que l'Angleterre la ferait traîner en longueur, et que sa seule intention était de gagner du temps. Néanmoins le gouvernement des Etats-Unis voulut prouver qu'il ne négligerait jamais aucun moyen de faire cesser l'effusion du sang et tous les maux de la guerre.

En dépit des vociférations, vraiment scandaleuses, qui s'étaient fait entendre au sein même du congrès, on s'apercevait chaqûe jour que la guerre devenait de plus en plus nationale. La conduite atroce de l'ennemi, le refus de la médiation russe, enfin, plus que tout cela, nos victoires navales, tout avait échauffé les cœurs, et inspiré les sentiments les plus patriotiques. L'Angleterre ne tarda pas à se plaindre de ce que ceux qu'elle considérait, en Amérique, comme ses amis, se réjouissaient de ses défaites; elle les accusa d'infidélité, d'inconstance, parce qu'en eux l'amour de la patrie avait triomphé de la haine qu'ils portaient aux

hommes en pouvoir. Noble triomphe, qu'on aurait pu attendre d'un peuple depuis longtemps formé en corps de nation, mais qui ne peut être trop admiré quand c'est une confédération d'états indépendants, si récemment unis, qui en donna l'exemple! Oui, c'est une vérité éternelle : tout digne citoyen doit se réjouir des succès de son pays, quelle que soit son aversion pour ceux qui le gouvernent! — Les préparatifs militaires qui se faisaient de toutes parts exaltaient les sentiments d'une ardente jeunesse; le récit des brillants faits d'armes dont nos journaux retentissaient lui donnait le vif désir de s'illustrer aussi. Les habitudes d'un peuple qui, pendant trente années, avait joui de la paix, et ne s'était occupé que d'opérations de commerce et d'agriculture, ne pouvaient changer tout-à-coup ; mais partout l'homme est né pour la guerre : présentez-lui des scènes martiales, et bientôt il sentira son sang bouillir dans ses veines. C'est ainsi qu'il en fut chez nous : la contagion de l'esprit militaire s'étendit peu à peu, et il fut bientôt facile de prévoir que l'étranger, qui d'abord n'avait été considéré que comme l'ennemi d'un parti, finirait par être considéré et traité comme l'ennemi de la nation entière.

CHAPITRE XIII.

Guerre avec les Indiens méridionaux. — La garnison du fort *Mims* est massacrée. — Les généraux Jackson et Coke marchent contre les Indiens. — Combat de *Talledega*. — Expédition conduite par le général Floyd. — Situation critique dans laquelle se trouve le général Jackson. — Il défait les Indiens. — Les *Creecks* sont complètement battus à *Horse-Shoe-Bend*. — Le général Jackson leur dicte la paix.

Le lecteur doit se rappeler que les choses avaient pris une apparence sombre et inquiétante dans les parties méridionales de l'union. A l'époque où nos armées du nord entrèrent en quartiers d'hiver, l'attention publique se porta toute entière sur les événements multipliés qui se passèrent dans le pays des *Creeks*. Ce peuple, poussé par une triste fatalité, nous avait enfin déclaré la guerre.

Dans le courant de 1813, les Indiens ayant déjà montré des dispositions hostiles, et ceux qui habitaient le territoire espagnol ayant ou-

vertement pris les armes, Mitchell, gouverneur de la Géorgie, reçut l'ordre d'envoyer une brigade vers la rivière *Oakmulgée* pour protéger les établissements qui se trouvaient sur la frontière de cet état. Il fut en même temps prescrit à Holmes, gouverneur du territoire *Mississipi*, de renforcer par un corps de milice les volontaires qui, sous les ordres du général Claiborne, étaient stationnés sur les rives de la *Mobile*. Les malheureux planteurs dont les habitations avoisinaient cette rivière, effrayés des menaces des *Creeks*, abandonnèrent presque tous leurs propriétés et vinrent se réfugier dans les différents forts de la frontière : ils furent imités en cela par ceux des Indiens qui ne voulaient point la guerre, et qui en conséquence se trouvaient en butte aux persécutions de leurs propres compatriotes.

Le commencement des hostilités fut marqué par un de ces massacres si communs dans les annales de nos guerres avec les Indiens. Les planteurs avaient adopté un mode de défense insuffisant ; ils s'étaient renfermés dans les forts construits sur les différentes branches de la *Mobile* ; ces forts étaient peu capables de résistance, et trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se porter un mutuel secours. On sut,

au mois d'août, que les Indiens se proposaient d'attaquer successivement ces postes les uns après les autres, et tout faisait croire que leurs premiers mouvements seraient dirigés contre le fort *Mims*, dans lequel se trouvaient le plus de réfugiés ; on eut même à cet égard des avertissements certains, que malheureusement on négligea. Le fort avait une centaine de volontaires pour garnison ; il était commandé par le major Beasly, aussi brave militaire que digne citoyen, mais qui, dans cette circonstance, ne pouvant croire à aucun danger réel, ne se mit nullement sur ses gardes, de sorte que le 30 août, en plein midi, il fut surpris par les Indiens qui, avant que la sentinelle eût pu donner l'alarme, s'élancèrent en poussant d'effroyables cris vers la porte du fort dont les deux battants étaient ouverts. Aussitôt la garnison prit les armes ; quelques hommes ayant le major à leur tête se jetèrent sur la porte pour la fermer et repousser les Indiens, ce qui fut effectué après une violente lutte dans laquelle Beasly fut mortellement blessé. Sur ces entrefaites, les assaillants s'étaient emparés d'une petite redoute dont le capitaine Jackson les chassa, mais non sans une grande effusion de sang de part et d'autre. Cette espèce d'assaut dura encore plus d'une heure;

plusieurs fois les assaillants s'introduisirent par les embrasures des canons, et par dessus les palissades ; mais chaque fois ils furent repoussés avec perte.

Enfin les Indiens, découragés par le mauvais succès de ces différentes attaques, se retirèrent à quelque distance ; mais harangués par leur chef, nommé Weatherford, ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur. Ils coupèrent la porte à coups de hache, firent par le même moyen une large brèche aux palissades, et entrant en foule par ces deux ouvertures ils prirent possession de l'emplacement qui se trouvait entre les fortifications et les bâtiments intérieurs où la garnison fut forcée de faire retraite. Là elle se défendit avec la plus grande vaillance ; mais les Indiens grimpant sur les toits y mirent le feu, et les malheureux Américains perdirent tout espoir de salut. L'horreur d'une telle situation ne peut être comprise que par ceux qui ont une connaissance personnelle de la manière dont les Indiens font la guerre. Les femmes, les enfants poussaient des cris déchirants, capables d'attendrir des tigres, mais qui ne firent qu'accroître la furie des vainqueurs. Ces monstres impitoyables massacrèrent indistinctement tout ce qui se présenta à eux ;

l'enfance ni la vieillesse ne trouvèrent grâce à leurs yeux ; plusieurs de leurs victimes, pour échapper à des tortures affreuses, s'élancèrent d'elles-mêmes au milieu des flammes. Là périrent deux cent soixante personnes de tout âge, de tout sexe; quelques hommes seulement parvinrent à se sauver; réservés sans doute par la providence, pour venir faire l'horrible récit de cette sanglante catastrophe!

Aussitôt que cette nouvelle fut connue dans les autres postes, les infortunés planteurs qui y avaient pris refuge, saisis de terreur, se mirent à fuir, et au milieu des plus grands dangers et des privations de tous genres ils cherchèrent à se rendre à *Mobile*, abandonnant derrière eux leurs maisons, leurs troupeaux, à la rage des Indiens.

Tout ce pays, qui naguère présentait l'aspect le plus riche, le plus animé, fut changé en un véritable désert éclairé de distance en distance par la lueur des incendies ! L'homme sauvage est cent fois pire que les bêtes féroces ; il détruit pour le seul plaisir de faire le mal, et il est incapable de reconnaissance. Qui aurait pu croire que ces cruels dévastateurs étaient ces mêmes *Creeks* qui si long-temps avaient joui de nos bienfaits, contre lesquels nous n'avions

jamais commis la moindre injustice, et qui n'avaient d'autres motifs pour agir si inhumainement envers nous que ceux qu'ils puisaient dans les instigations de notre principal et non moins cruel ennemi !

La milice du Tennessée, conduite par les généraux Jackson et Coke, s'étant portée vers le pays des *Creeks*, le 2 novembre on expédia neuf cents hommes contre les bourgades *Tallushatches*; ils y arrivèrent le lendemain à la pointe du jour. Les Indiens, instruits de l'approche de ce détachement, s'étaient préparés à faire une vigoureuse résistance; et lorsque les Américains parurent, ils se virent attaqués de toutes parts avec un courage rarement déployé par les peuplades sauvages. Le combat dura long-temps, aucun des Indiens ne voulut se rendre, presque tous furent tués, et on compta plus de deux cents de leurs guerriers sur le champ de bataille; les femmes et les enfants tombèrent au pouvoir de nos troupes, qui dans cette affaire eurent cinq hommes tués et quarante blessés.

Dans la matinée du 7 septembre on vint dire au général Jackson qu'à environ trente milles de son camp des *Creeks* en nombre considérable assiégeaient quelques-uns des Indiens qui

nous étaient restés fidèles, et que la perte de ceux-ci était inévitable, à moins qu'ils ne fussent promptement secourus. Le général, aussi prompt à exécuter qu'à prendre ses résolutions, se mit en marche à minuit avec douze cents hommes, et arriva le soir suivant à six milles de *Talledega*, lieu où se trouvaient les Indiens. A minuit il reprit sa route et à sept heures, n'étant plus qu'à un mille du but de son voyage, il fit les dispositions les plus judicieuses pour entourer l'ennemi ; puis il s'avança en silence et ne fut découvert par les Indiens que lorsqu'il n'était plus qu'à une centaine de pas d'eux ; le combat s'engagea pour lors avec la plus grande furie; mais les Indiens furent bientôt contraints de lâcher pied, et cherchant à faire retraite ils s'aperçurent qu'ils étaient entourés; cependant plusieurs d'entre eux parvinrent à passer dans un endroit où deux compagnies américaines avaient faibli, et ils se sauvèrent vers les montagnes; on les poursuivit vivement, et on en tua encore un grand nombre. Au total, les *Creeks* qui étaient plus de mille perdirent dans cette action au moins trois cents guerriers. De notre côté nous eûmes quinze hommes tués et quatre-vingts blessés.

Le général Coke, qui commandait l'autre

division de la milice du Tennessée, et qui s'était porté au fort *Armstrong*, envoya le 11 novembre le général White attaquer les bourgades ennemies sur la rivière *Tallapoose*. Ce général parvint à surprendre l'une de ces bourgades qui contenait trois cents guerriers. Soixante d'entre eux furent tués et les autres se rendirent prisonniers : les Américains détruisirent plusieurs villages abandonnés, et revinrent ensuite au fort sans avoir perdu un seul homme.

Le général Floyd, à la tête de la milice de la Géorgie, entra d'un autre côté sur le territoire des *Creeks*. Il reçut avis que ceux-ci s'étaient rassemblés en grand nombre aux bourgades *Antossée* sur la rivière *Tallapoose*, dans un lieu qu'ils nommaient la *Terre-bien-aimée*, attendu que là, suivant les promesses de leurs prophètes, aucun blanc ne pouvait les vaincre. Le général Floyd se mit immédiatement en marche avec neuf cents miliciens et quatre cents Indiens amis, pour aller attaquer ce lieu si formidable. Le soir du 28 novembre, il n'en était plus qu'à dix milles ; il fit reposer un peu ses troupes, et s'étant remis en marche à une heure du matin, il gagna les bourgades à la pointe du jour et les attaqua aussitôt.

Les Indiens se défendirent très-bravement ; mais les Américains les chargeant à la baïonnette, ils n'eurent d'autre ressource que de se retrancher dans les buissons et dans les taillis qui se trouvaient derrière eux ; on les y poursuivit et, après un combat qui dura plus de trois heures, ils furent complètement battus. Nos troupes, maîtresses des villages, les brûlèrent et ensuite retournèrent sur leurs pas. Nous eûmes dans cette affaire onze hommes tués et cinquante blessés ; parmi ces derniers se trouvait le général. L'ennemi perdit plus de deux cents guerriers ; on trouva au nombre des morts le roi des *Antossées* et celui des *Tallassées*.

Il y avait tout lieu d'espérer que ce juste et sévère châtiment ramènerait les Indiens à la raison, et qu'ils comprendraient enfin quelle folie il y avait de leur part à vouloir lutter contre nous ; mais il n'en fut rien : ces malheureux toujours égarés par de perfides conseils continuèrent les hostilités, et les Américains se virent forcés d'agir envers eux avec une rigueur qui seule pouvait mettre un terme à la guerre.

Dans le mois de décembre, le général Claiborne marcha contre les bourgades *Eccana-*

chaca, situées sur la rivière *Alabama*. Le 22, il surprit les Indiens à l'improviste, tua une trentaine de leurs guerriers, et après avoir détruit les villages de fond en comble, il revint sur ses pas, sans avoir fait aucune perte importante.

Après le combat de *Talledega*, le corps du général Jackson se trouva réduit à une poignée d'hommes, attendu que la plupart des miliciens dont ce corps était composé avaient achevé leur temps de service, et étaient en conséquence retournés dans l'intérieur. Il se trouvait dans une position fort critique; le 14 janvier, il lui arrriva bien à propos un renfort de huit cents volontaires du Tennessée, et de plusieurs centaines d'Indiens amis. Il fut aussi rejoint par le général Coffee et par un certain nombre d'officiers de milice qui, n'ayant plus de soldats sous leurs ordres, vinrent lui offrir leurs services comme volontaires.

Le 17 janvier, le général Jackson, pour faire une diversion en faveur du général Floyd, et en même temps secourir le fort *Armstrong* qu'on croyait menacé, s'avança dans le pays indien. Dans la soirée du 21, de nombreuses traces qu'il découvrit lui firent supposer qu'il était peu éloigné d'un corps considérable: en

conséquence il campa, en prenant de sages précautions pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi. Au milieu de la nuit, un homme envoyé à la découverte vint annoncer que les Indiens n'étaient qu'à quelques milles, et que, comme ils faisaient partir leurs femmes et leurs enfants, il était probable qu'ils avaient appris l'arrivée des Américains, et qu'ils se disposaient soit à fuir, soit à attaquer avant que le jour fût venu. En effet, peu après l'attaque commença sur le flanc gauche de notre armée; l'ennemi fut reçu avec vigueur, et bientôt se mit à fuir dans un désordre apparent; mais cette fuite n'était qu'une ruse pour attirer au-dehors les Américains; et quand ils virent qu'elle ne réussissait point, ils revinrent à la charge avec plus de fureur que jamais. Dans ce moment le général Coffee tourna leur gauche avec une cinquantaine de volontaires; deux cents Indiens amis en firent autant sur la droite, et le reste des troupes les attaqua en front: cette manœuvre réussit parfaitement, et l'ennemi fut mis complètement en déroute: cependant le combat dura encore quelques minutes sur la gauche. Le général Coffee fut grièvement blessé, et son aide-de-camp A. Donaldson fut tué; mais bientôt les Indiens,

également battus sur ce point, s'enfuirent abandonnant trente des leurs sur le champ de bataille.

Le général Jackson, craignant une nouvelle attaque, fortifia son camp pour la nuit : le jour suivant, faute de provisions, il se vit dans la nécessité de faire retraite. Il gagna, le soir même, *Enotapchopco*, après avoir passé un défilé long et dangereux, où il ne fit heureusement aucune fâcheuse rencontre. Le lendemain, les Américains rencontrèrent un *creek* ou ruisseau assez profond ; à peine l'avant-garde et les blessés l'eurent-ils traversé, que l'arrière-garde donna l'alarme : aussitôt Jackson fit faire volte face aux deux colonnes qui défendaient ses flancs, et leur ordonna de se porter avec célérité sur les derrières de l'ennemi, et de l'entourer de toutes parts ; mais, à sa grande surprise, ces colonnes, au lieu d'obéir, se mirent honteusement à fuir, et leur exemple entraîna la plus grande partie de la colonne du centre, dont vingt-cinq hommes seulement tinrent bon, électrisés par l'exemple et les paroles du colonel Carrol. Le général n'avait plus, pour résister à l'ennemi, qu'une portion de l'arrière-garde, une compagnie d'artillerie, et les éclaireurs commandés par

le capitaine Russel ; mais la conduite de cette poignée de braves gens fut vraiment admirable. Ils soutinrent l'attaque avec le plus grand sang-froid ; et le lieutenant Armstrong avec quelques-uns de ses courageux camarades, ayant traîné une pièce de 6 sur une petite hauteur, fit de là un feu si meurtrier, que les Indiens, malgré l'immense supériorité de leurs forces, se virent obligés de battre en retraite : on les poursuivit assez loin ; et pendant ce temps, tous les Américains qui avaient fui s'étant ralliés, le général continua sa marche sans aucune autre rencontre. Dans ces différents engagements nous avions eu vingt hommes tués et soixante-quinze blessés ; les *Creeks* perdirent au moins cent quatre-vingts des leurs.

Dans le même temps, le général Floyd s'était de nouveau avancé sur le territoire indien. Le 27 janvier, son camp fut attaqué une heure avant le jour par une multitude d'ennemis ; ils se jetèrent tout-à-coup sur les sentinelles, les tuèrent, et s'élancèrent contre les retranchements ; l'action devint générale, et fut longtemps douteuse : mais aussitôt qu'il fit jour, le général Floyd ordonna une charge à la baïonnette, qui décida la victoire en notre

faveur. Les Indiens furent vivement poursuivis, et leur perte dut être fort considérable ; trente-sept de leurs guerriers restèrent morts sur le champ de bataille. Du côté des Américains, il y eut dix-sept hommes tués et cent trente-deux blessés.

Des revers si multipliés auraient dû sans doute ouvrir les yeux aux Indiens, et leur montrer la ligne de conduite qu'ils devaient suivre ; mais la superstition exerçait un grand empire sur eux, et leurs prophètes, en leur annonçant des victoires qui jamais ne se réalisaient, trouvaient néanmoins leurs esprits toujours crédules, et les engageaient de plus en plus dans une guerre qui ne pouvait produire que leur ruine absolue.

Le général Jackson, joint par des renforts du Tennessée et par un certain nombre d'Indiens alliés, entreprit une nouvelle expédition. Le 27 mars, il arriva dans un lieu où la rivière *Coose* fait un coude nommé *Horse-shoe-bend*, (coude du fer à cheval) ; la nature n'offrit jamais de place plus facile à défendre, aussi était-ce là que les *Creeks*, d'après l'avis de leurs prophètes, s'étaient déterminés à vaincre ou à périr. Dans la partie la plus étroite de l'espèce de presqu'île formée par la ri-

vière, ils avaient construit un retranchement épais, solide et haut de sept à huit pieds: dans ce retranchement ils avaient ménagé avec art, deux rangs de sabords ou meurtrières d'où ils pouvaient tirer sur les assaillants; le terrain renfermé entre cet ouvrage et la rivière contenait près de cent acres. Là, les guerriers des tribus *Oakfuskée, Oakshaga, Hillebees, Fishponds et Eupanta*, au nombre de plus de mille, s'étaient réunis; et pleins de confiance dans la force de leur position, ils croyaient que vainement on tenterait de les y attaquer.

Le 27 de grand matin, Jackson envoya le général Coffee avec tous les cavaliers de l'armée et la plus grande partie des Indiens auxiliaires, passer l'eau à un gué qui se trouvait trois milles au-dessous du camp des *Creeks*, avec l'ordre de se ranger autour du coude de la rivière, de manière à empêcher qu'aucun ennemi pût s'échapper de ce côté en traversant l'eau. Ensuite lui-même et le reste de ses troupes s'avancèrent en front du retranchement dont nous avons parlé. A dix heures et demie, il mit son artillerie en batterie sur une petite éminence qui se trouvait à une centaine de toises des fortifications indiennes, et commença à les battre en brèche.

Cependant le général Coffee, ayant passé l'eau comme il en avait reçu l'ordre, vint prendre la position qu'il devait occuper ; et lorsqu'il ne fut plus qu'à un demi-mille de la pointe de la presqu'île, les ennemis poussèrent leur cri de guerre : craignant d'être attaqué à l'improviste, Coffee forma sa troupe en bataille et continua ainsi sa marche. Les Indiens auxiliaires avaient déjà pris position sur le bord de l'eau ; à l'approche du général et au bruit de la canonnade, il leur fut impossible de rester tranquilles spectateurs de ce qui se passait ; en conséquence ils se mirent d'abord à tirer au travers de la rivière large d'une cinquantaine de toises ; puis quelques-uns d'entre eux l'ayant traversée à la nage et ayant ramené un grand nombre de canots dont ils s'étaient emparés sur l'autre bord, la plupart des Indiens s'embarquèrent dans ces canots, passèrent l'eau, et furent attaquer les ennemis jusque dans leurs huttes, ce qui seconda puissamment l'attaque principale.

Le général Jackson, ayant de son côté terminé tous ses préparatifs, céda enfin à la bouillante ardeur des soldats qui à grands cris demandaient qu'on les conduisît à l'attaque. En ce moment les troupes de ligne, commandées

par le colonel Williams et le major Montgomery, se rendirent maîtresses d'une partie des retranchements; les miliciens, qui les suivaient, montrèrent un égal courage; un combat très-vif s'engagea à l'embouchure des sabords: là, les Américains luttèrent corps à corps avec les Indiens, et parvinrent non sans peine à pénétrer dans l'intérieur du retranchement. Dès lors le succès ne fut plus douteux, quoique plusieurs des ennemis combatissent encore avec ce courage farouche qu'inspire le désespoir; aussi ne voulurent-ils accepter aucun quartier: la presqu'île était jonchée de cadavres, on en compta cinq cent trente-sept: un grand nombre de *Creeks* avaient péri, en outre, en voulant se sauver à la nage; à peine cinquante d'entre eux purent ils s'échapper. Parmi les morts on trouva le grand prophète *Manahoe*, et deux autres moins célèbres. De notre côté nous eûmes vingt-six blancs et vingt-sept Indiens tués, cent-sept blancs et quarante-sept Indiens blessés; en tout deux cent trois hommes hors de combat.

Cette action sanglante fut la dernière. Les *Creeks*, accablés par une perte aussi énorme, n'eurent plus ni la volonté, ni les moyens de continuer la guerre: ceux d'entre eux qui ne

voulurent point se soumettre s'enfuirent chez les Espagnols à *Pensacola*. Tous les autres vinrent avec leurs prophètes implorer la pitié des Américains et se confièrent entièrement à la générosité des vainqueurs. Ce ne fut pas en vain : la paix que le général Jackson leur accorda fut beaucoup plus favorable qu'ils ne pouvaient l'espérer d'après la manière cruelle dont ils s'étaient conduits, et surtout d'après le dénûment absolu dans lequel ils se trouvaient par suite de leurs défaites réitérées. Les conditions de cette paix furent 1° Qu'ils céderaient une partie de leur territoire comme indemnité pour les dépenses de la guerre; 2° Qu'ils consentiraient à ce qu'on perçât des grandes routes au travers de leur pays, et qu'on navigât sur leurs rivières; 3° Qu'ils n'auraient plus aucune relation ni avec les Espagnols, ni avec les Anglais; 4° Qu'ils restitueraient tout ce qu'ils avaient pris, soit aux blancs, soit aux Indiens qui nous étaient restés fidèles. Le général, au nom des États-Unis, s'engagea de son côté, à leur garantir toute l'étendue de territoire qui leur restait; à leur rendre tous les prisonniers qu'il avait faits; et à leur fournir les choses nécessaires à la vie jusqu'à ce qu'ils pussent y pourvoir eux-mêmes; enfin, les In-

diens promirent de rétablir le commerce d'échange qui se faisait entre eux et les Américains, et de reprendre le genre de vie qu'ils menaient avant la guerre.

C'est ainsi que ces malheureux, naguère dans un état si florissant et faisant des progrès si rapides vers la civilisation, poussés par une influence étrangère aussi perfide que cruelle, se précipitèrent dans une ruine totale. Ils avaient eux-mêmes égorgé leurs troupeaux; la plupart de leurs villages avaient été brûlés, et il ne leur restait plus que le souvenir de leur ancienne prospérité. Fasse le ciel que cette grande et sévère leçon leur profite, et que dorénavant ils ne se laissent plus entraîner par des conseils pervers à agir contre leurs véritables bienfaiteurs!

CHAPITRE XIV.

Le général Wilkinson se replie sur *Plattsbourg*. — Le général Brown se rend sur la frontière du *Niagara*. — Affaire de la *Colle*. — Le commodore M'Donough crée une force navale sur le lac *Champlain*. — Évolutions des deux flottes rivales sur le lac *Ontario*. — *Oswego* est attaqué. — Mort du colonel Forsythe — Jugement du colonel Campbell. — Moment de crise pour les États-Unis. — Les Anglais débarquent sur les côtes septentrionales. — Prennent possession de *Eastport* et de *Castine*. — Vigoureuse défense que fait la ville de *Stonington*. — Destruction de la frégate *John Adams*.

Après qu'on eut abandonné tout projet d'attaque contre *Montréal*, les Américains prirent, comme nous l'avons dit, leurs quartiers d'hiver, et y restèrent, sans que rien d'important eût lieu, jusque vers la fin de février 1814. Le général Wilkinson avait proposé divers plans pour couper toute communication entre le haut et le bas Canada; mais aucun de ces plans ne reçut l'approbation du secrétaire de la

guerre, qui au contraire donna l'ordre au général de se replier sur *Plattsbourg*, et d'envoyer deux mille hommes à *Sackettsharbour*, sous les ordres du général Brown.

Le général Wilkinson, après avoir détruit les baraques dans lesquelles ses troupes avaient passé l'hiver, se mit en route pour obéir aux ordres du gouvernement. A peine son départ fut-il connu des Anglais, qu'ils envoyèrent un détachement considérable sous le colonel Scott pour piller et saccager le pays ; mais les Américains ayant fait un nouveau mouvement pour s'opposer à cette incursion, le colonel Scott se retira précipitamment. Il eut beaucoup à souffrir d'une neige très-abondante qui en peu d'heures couvrit les routes et les campagnes ; et dans sa retraite plus de deux cents de ses soldats désertèrent. C'est à compter de cette époque que la désertion devint très-fréquente dans les rangs de l'armée anglaise ; et il paraît qu'elle n'avait été empêchée jusqu'alors que par l'horrible usage où étaient les généraux britanniques de laisser leurs soldats piller impunément partout, afin de les retenir sous leurs drapeaux par l'appât d'un gain aussi illicite que honteux.

Vers la fin de mars, le genéral Wilkinson,

par l'avis des ingénieurs, résolut de construire une batterie dans un lieu nommé *Rouse's-Point*, d'où on espérait qu'on pourrait aisément inquiéter la flotte ennemie, mouillée pour lors à *St. Jõhn*, quand, après la débacle des glaces, elle voudrait venir sur le lac *Champlain*. Les Anglais, lorsqu'ils s'aperçurent de son dessein, rassemblèrent plus de deux mille hommes au moulin appelé *la Colle*, situé à trois milles seulement de *Rouse's-Point*. Leur projet était d'empêcher l'accomplissement des travaux commencés.

Wilkinson, voulant déloger l'ennemi de sa position, et en même temps faire une diversion en faveur du général Brown, récemment parti pour les rives du *Niagara*, se mit en marche à la tête de quatre mille hommes, et dépassa la frontière le 30 mars. Après avoir chassé devant lui plusieurs postes avancés, il vint camper près du moulin *Lacolle*. Ce moulin se compose de plusieurs bâtiments solidement construits en pierres, et qui avaient été crénelés et fortifiés avec beaucoup d'art par le major Hancock qui y commandait. On voulut amener une pièce de 18 pour battre en brèche cette espèce de citadelle; mais la nature du terrain s'opposa à ce qn'on pût transporter

une pièce d'un si gros calibre, et on lui substitua un canon de 12 et un obusier de 5 pouces. Ces deux pièces furent mises en batterie à deux cents pas environ du moulin. La brigade du général Smith fut chargée de les couvrir sur la droite, et celle du général Bissel sur la gauche. Le colonel Miller avec les 12e et 13e régiments prit position de manière à couper toute retraite à l'ennemi ; et le général M'Comb avec un corps d'élite forma la réserve. Tous ces arrangements pris, la batterie américaine ouvrit son feu, et les Anglais ne tardèrent pas à riposter. Cependant, malgré la bonne direction donnée à nos canons, on ne put parvenir à faire brèche au moulin. Le capitaine M'Pherson, commandant de l'artillerie, fut blessé dès le commencement de l'action, et néanmoins resta à son poste jusqu'à ce qu'un second boulet lui eût cassé la cuisse : son second, le lieutenant Larrabee, eut peu après la poitrine percée d'une balle, de sorte que la batterie resta sous les ordres du lieutenant Sheldon. Cet officier se conduisit pendant tout le combat d'une manière qui lui valut les éloges les plus flatteurs de la part du général et de toute l'armée.

Le commandant anglais, voyant que les

Américains persistaient à canonner le moulin, tenta une sortie; mais elle ne lui réussit pas, et il fut repoussé avec une perte énorme. Cependant comme il paraissait de toute impossibilité de faire une trouée au moulin, dont les murs étaient d'une extrême épaisseur, le général Wilkinson crut devoir abandonner son entreprise; et après avoir réuni ses différents corps, il se retira en bon ordre. La perte des Américains monta à cent quarante hommes tant tués que blessés : celle des Anglais n'a jamais été bien connue.

La non réussite de cette attaque occasionna un mécontentement général contre Wilkinson, qui jouissait déjà de peu de faveur, à raison de la manière dont s'étaient terminées les opérations de la campagne précédente. En Amérique, par un vice inhérent à la nature de notre gouvernement, la conduite des hommes en place est jugée précipitamment et d'une manière peu équitable : de légères causes, des accidents imprévus, font quelquefois perdre l'estime publique aux uns, tandis que d'autres sont portés au plus haut point de célébrité pour des actions bien plutôt dues au hasard qu'au vrai mérite. Le général Wilkinson fut un nouvel exemple de l'injustice populaire ; et

le gouvernement, cédant aux clameurs qui s'élevaient contre lui, lui retira le commandement de l'armée. Quelque temps après, ce général, ayant passé devant un conseil de guerre, prouva clairement qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui, et il fut honorablement acquitté.

La sévérité du climat sur les lacs et sur le *Saint-Laurent* produisit les plus fâcheux effets dans l'armée. Nos jeunes soldats, peu faits à la vie militaire, ignoraient les moyens d'adoucir les cruelles privations auxquelles on est journellement exposé dans les camps : aussi les épidémies moissonnèrent-elles plus d'hommes que ne l'avaient fait les combats. La régularité, l'exactitude manquaient dans le service. Tantôt les vivres, les munitions encombraient nos magasins, tantôt nos troupes étaient dans une disette totale. Le gouvernement se voyait à tout moment appelé à faire face à des dépenses imprévues et irrégulières. Des abus sans nombre s'étaient glissés dans chaque rouage de la machine ; partout on rencontrait des entraves ; rien n'allait comme il le devait. Tant il est difficile de changer les habitudes d'une longue paix, et tant la formation d'un établissement militaire éprouve de len-

teur sous une constitution telle que la nôtre. Il nous fallait apprendre toutes ces choses qui font la force et la sûreté des armées, et qui varient de mille manières suivant les circonstances. Aussi, est-il vrai de dire que nos troupes ne furent vraiment organisées que vers la fin de la guerre; et comment l'auraient-elles été plus tôt? nos officiers eux-mêmes avaient la plupart autant besoin d'instruction militaire que les soldats qu'ils commandaient.

A ces graves inconvénients qui s'opposaient à ce que nos opérations militaires prissent une véritable importance, nous devons ajouter celui résultant de la honteuse conduite de quelques habitants des frontières qui, non contents de fournir à l'ennemi des provisions de toutes sortes, sans lesquelles il n'aurait pu tenir ses troupes si près de nous, portaient l'infamie jusqu'à lui faire journellement connaître tous les mouvements de l'armée américaine.

Peu de temps après l'affaire de *la Colle*, presque toutes les forces britanniques se concentrèrent à *Saint-John* et à *l'Ile-aux-Noix*, afin de faciliter l'entrée de leur flotille dans le lac *Champlain*: ce qui s'effectua au commencement de mai. De notre côté, le commodore M'Donough, d'après l'avis du géné-

ral Wilkinson, avait fortifié l'embouchure de la rivière *Otter*, de manière à amener aussi sur le lac quand elle serait prête la flotille que nous avions pour lors à l'ancre devant *Vergennes*. Cette flotille avait été construite pendant l'hiver précédent, et le commodore avait pris une peine infinie pour la rendre capable de lutter avec celle de l'ennemi. Cependant au moment où la fonte des glaces permit aux Anglais de se présenter sur le lac, nos navires n'étaient point encore complètement armés; et l'ennemi voulant essayer de les détruire avant même qu'ils fussent sortis du port, ou au moins intercepter toutes les choses nécessaires à leur armement et qu'on savait devoir arriver par eau, envoya le 12 mai une galiotte à bombes et huit grandes galères s'embosser à l'embouchure de l'*Otter*. Le capitaine Thornton et le lieutenant Cassin se portèrent avec un grand nombre de matelots à la défense des ouvrages construits par le commodore; et comme on soupçonnait les Anglais d'avoir l'intention d'attaquer la batterie à revers du côté de terre, le général Davis, commandant la milice de l'État de Vermont, en rassembla à la hâte une partie et se porta sur le point menacé.

Le 14 mai, à la pointe du jour, les Anglais

commencèrent l'attaque ; mais ils furent si chaudement reçus, le fort leur envoya des volées si meurtrières, qu'ils furent contraints de remettre à la voile, abandonnant derrière eux deux de leurs galères qui, à raison des nombreuses avaries qu'elles avaient éprouvées, ne pouvaient plus manœuvrer. Le commodore anglais, après le mauvais succès de cette entreprise, se retira avec toute sa flotte vers la partie inférieure du lac, de sorte que M'Donough, qui, à force de travail, était parvenu à faire sortir quelques-uns de ses navires, ne trouva plus aucun ennemi à combattre.

Reportons maintenant nos regards vers les rives du lac *Ontario* : là, pendant l'hiver et le printemps, on avait mis la plus grande activité dans les préparatifs qui devaient assurer à l'une ou l'autre des puissances belligérantes la prépondérance navale. Les Anglais paraissaient croire qu'ils ne pouvaient l'obtenir qu'en construisant des navires plus forts et plus nombreux que les nôtres ; et il y avait entr'autres sur les chantiers de *Kingston* un vaisseau dont les dimensions surpassaient tout ce qu'on avait vu dans ces parages. Le commodore Chauncey, pour maintenir autant que possible l'égalité entre les forces des deux flottes, se vit dans l'ob-

ligation de construire aussi un nombre assez considérable de nouveaux navires ; mais l'ennemi, non content de nous gagner de vitesse en fait de constructions, fit plusieurs tentatives pour détruire notre flotte. C'est ainsi que trois barques, chargées de matières inflammables, furent envoyées à *Sacketts harbour*: elles étaient déjà parvenues à entrer clandestinement dans le port, et se disposaient à tout incendier, quand heureusement elles furent découvertes par l'officier de garde qui aussitôt fit tirer sur elles. Les Anglais renonçant à leur dessein, jetèrent à l'eau toute la poudre qu'ils avaient, et se retirèrent avec célérité. Plusieurs tentatives du même genre furent faites, mais la vigilance des Américains les déjoua toutes.

Les Anglais, voyant avorter tous leurs projets incendiaires, formèrent celui de s'emparer d'*Oswego*, où ils savaient que toutes les choses nécessaires à l'armement des navires nouvellement construits se trouvaient. En conséquence, le 5 mai, toute la flotte de sir James Yeo, ayant à bord beaucoup de troupes commandées par le général Drummond, vint mouiller devant la ville et commença aussitôt une épouvantable canonnade. La garnison ne consistait qu'en trois cents hommes sous les ordres du

lieutenant-colonel Mitchel, et dans le port se trouvait la goëlette le *Growler*, qui était venue chercher des canons. A l'approche de l'ennemi, on coula la goëlette pour empêcher sa capture, et pour augmenter de son équipage les forces de la garnison : le colonel Mitchel fit en outre dresser sur le rivage toutes les tentes qu'il put trouver, afin de tromper les Anglais sur le nombre effectif de ses hommes. Vers une heure après midi, quinze barges remplies de soldats s'approchèrent du rivage; elles étaient précédées et soutenues par plusieurs bateaux canonniers qui, aussi bien que les grands navires de la flotte, firent un feu non interrompu sur les Américains : cependant ceux-ci firent si bonne contenance et employèrent si à propos le peu de moyens de défense qu'ils avaient, que deux fois de suite ils repoussèrent les assaillants, s'emparèrent de l'une des plus grandes barges, et forcèrent les autres à la retraite.

La flotte anglaise reprit le large; mais il était facile de prévoir que c'était avec l'intention de renouveler incessamment l'attaque. En effet, dès le lendemain 6 mai, tous les navires vinrent mouiller tout près du rivage; et après une canonnade de trois heures, deux mille hommes, commandés par le général de

Watteville, débarquèrent malgré la résistance opiniâtre que le lieutenant Pearce et ses matelots leur opposèrent. Dans ce moment, le colonel Mitchel abandonna le fort, et réunissant toutes ses troupes, il chargea l'ennemi en flanc et lui fit éprouver une perte considérable: ensuite, voyant l'impossibilité de résister plus long-temps à des forces si supérieures, il fit retraite en bon ordre vers les chutes de la rivière *Oswego*, détruisant derrière lui tous les ponts afin d'arrêter l'ennemi, dans le cas où il voudrait le poursuivre. Il avait eu le soin de faire transporter d'avance, dans le lieu où il se retira, tout l'approvisionnement naval qui était à *Oswego*, de sorte que les Anglais, maîtres de cette place, n'y trouvèrent plus rien, si ce n'est quelques barils de farine et de whiskey (eau de vie de grain); acquisition bien chère, sans doute, car pour l'obtenir ils avaient eu deux cent trente-cinq hommes tués ou blessés. Ils pouvaient à juste titre prétendre dans cette occasion à la victoire; mais ils ne jugèrent pas à propos d'en parler. La perte des Américains fut de soixante-neuf hommes tant tués que blessés ou manquants: parmi les premiers on eut à regretter le lieutenant Blaney, jeune officier de la plus grande espérance.

Les Anglais, voyant qu'il n'y avait rien à *Oswego* de ce qu'ils s'attendaient à y trouver, ne tardèrent pas à l'évacuer. Le 12 mai, ils débarquèrent à *Pultney-Ville* et sommèrent les habitants de leur remettre tout ce qui appartenait au gouvernement: ceux-ci, trop peu nombreux pour résister, allaient obéir; et déjà les ennemis se livraient à leurs déprédations habituelles, quand le général Swift de la milice de *New-Yorck*, arriva avec une partie de sa brigade, et força les Anglais à regagner précipitamment leur flotte.

Sir James-Yeo alla ensuite bloquer *Sacketts-harbour*, où il croyait que devaient arriver par eau le grément et l'artillerie de la frégate *Superiour* qu'on venait de lancer; mais ayant appris que cette frégate avait reçu par terre tout ce qui lui était nécessaire, et que son armement était complet, il leva le blocus et se retira à *Kingston*.

Un autre navire, nommé le *Mohawk*, était prêt à être lancé; ses voiles, ses agrès et ses canons étaient venus de l'intérieur, et se trouvaient déposés à *Oswego*: on aurait pu les transporter par terre, mais ce transport était long et dispendieux, et on résolut de profiter de l'éloignement de la flotte anglaise pour l'ef-

fectuer par eau. Toutefois, afin de tromper l'ennemi, dont les nombreuses canonnières infestaient la côte, on répandit le bruit que le transport devait avoir lieu par le lac *Onéida*, et dans le même temps, dix-neuf barges sous le commandement du capitaine Woolsey prirent tous les effets déposés à *Oswego*. Le 28 mai au soir elles se mirent en route, protégées par le major Appling et quelques troupes. Le jour suivant, les barges gagnèrent une petite rivière, nommée *Sandy-Creek*, et la remontèrent quelques milles. Le capitaine Woolsey, quand il fut à l'ancre, envoya un canot s'assurer si la route était libre. Ce canot fut aperçu et chassé jusques dans la rivière par plusieurs canonnières ennemies. Le capitaine Woolsey et le major Appling s'en apercevant, se placèrent en embuscade près d'un endroit où ils ne doutaient pas que les Anglais ne vinssent : en effet, ceux-ci firent remonter la rivière par toutes les embarcations de leurs canonnières, et débarquèrent un certain nombre d'hommes sur la rive. Les Américains les laissèrent s'engager fort avant; puis, fondant tout-à-coup sur eux, ils n'eurent besoin que de tirer une seule volée, qui fut très-meurtrière, pour faire mettre bas les armes à toute la troupe : ils s'emparè-

rent également de tous les bateaux entrés dans la rivière. Le nombre des prisonniers monta à cent trente-six hommes, parmi lesquels se trouvaient quatre lieutenants de vaisseau, et deux lieutenants de troupes de marine. Les Indiens *Onéida* s'étaient joints pendant le combat aux Américains, et quand les Anglais se rendirent, ils voulurent les traiter comme nos compatriotes l'avaient été dans différentes circonstances par les Anglo-Indiens; mais, à leur grand déplaisir, on les en empêcha (1). Les barges arrivèrent peu-à-près à *Sackettsharbour* sans aucun accident.

Cette affaire fut très-préjudiciable aux Anglais; ils y perdirent l'élite de leurs marins, et le commodore Chauncey se trouva de nouveau maître de la navigation du lac; il en profita pour mettre dehors, et alla se présenter devant *Kingston*; mais sir James-Yeo ne jugea

---

(1) A cette occasion, le chef indien s'exprima ainsi: « Quand Anglais venir à *Buffaloe*, eux tuer hommes » blancs, eux tuer Indiens, eux tuer femmes, eux brû- » ler toutes les maisons. — Quand Anglais venir ici, » vous pas laisser Indiens tuer eux, vous donner eux de » quoi manger. — C'est pas juste. »

(*Note de l'auteur.*)

pas prudent de sortir jusqu'à ce que le grand navire qu'il avait sur les chantiers et qui devait porter cent douze canons fût prêt. Cette rivalité à qui aurait de plus grands vaisseaux sur les lacs était vraiment ruineuse, surtout pour les Anglais ; les grandes difficultés qu'ils éprouvaient pour transporter à *Kingston* et dans leurs autres ports toutes les choses nécessaires à l'armement des navires, rendaient leurs dépenses au moins doubles de celles des Américains.

Aucun événement d'importance n'eut lieu dans cette partie jusques vers la fin de l'été, si ce n'est cependant un petit combat rendu célèbre par la mort du colonel Forsythe, cet actif et brave officier de partisans, dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler, et qui s'était rendu la terreur des Anglais. Ayant fait une incursion sur le territoire de l'ennemi et attaqué un assez fort détachement de ses troupes, il feignit de se retirer en désordre afin de l'attirer dans un lieu où il avait caché une embuscade. Ce que Forsythe avait prévu arriva : les Anglais le suivirent et eurent dix-sept hommes tués ; mais lui-même perdit la vie dans cette action. Le major Appling lui succéda dans le commandement des troupes,

et il les ramena saines et sauves au camp américain.

Le général Brown, après avoir quitté la principale armée, s'était rendu sur la frontière du *Niagara*; mais il ne put, comme il l'avait espéré, en chasser l'ennemi; et à l'exception de quelques escarmouches entre les avant-postes, on resta à s'observer tout l'été de part et d'autre sans aucun engagement sérieux. Toutefois, nous devons rendre compte d'un événement qui mit dans tout son jour la loyauté avec laquelle notre gouvernement voulait que la guerre fût conduite. Le colonel Campbell ayant traversé le lac *Erié* avec cinq cents hommes, alla débarquer à *Dover*, petit bourg sur la rive canadienne, et y détruisit plusieurs moulins et la plupart des maisons particulières. Cette expédition avait été faite sans ordre; et comme la conduite de Campbell, quoique très-bon officier d'ailleurs, paraissait fort blâmable, il fut traduit devant une cour martiale présidée par le général Scott. Cette cour décida que la destruction des moulins et des distilleries qui se trouvaient à *Dover* était suffisamment justifiée par les usages de la guerre, attendu que ces moulins et ces distilleries étaient employés à l'appro-

visionnement de l'armée ennemie ; mais, relativement aux autres parties de sa conduite, et notamment à la destruction de plusieurs habitations particulières, Campbell fut condamné à l'unanimité, bien que, dit le jugement, cet officier trouvât en quelque sorte son excuse dans l'exemple donné par l'ennemi, en mettant à feu et à sang tous les villages situés sur le *Niagara* ; mais dans l'opinion de la cour, « des représailles de la part d'une nation loyale et généreuse ne devaient avoir lieu qu'avec la plus grande réserve, et jamais sans un ordre exprès et formel du chef du gouvernement. »

La guerre, jusqu'à l'époque où nous l'avons amenée, n'avait eu aucun résultat décisif : nous avions cueilli de brillants lauriers sur l'océan ; nos victoires dans le nord-ouest et sur les lacs avaient vengé nos premiers affronts ; l'ennemi, malgré ses nombreuses et cruelles déprédations, avait pu s'apercevoir combien il était difficile de pénétrer et de s'établir sur notre territoire. La non-réussite de la dernière expédition dirigée contre le Canada nous avait ôté, il est vrai, tout espoir de rien faire d'important de ce côté, au moins pour le moment ; mais par compensation l'heureuse issue de la guerre contre les Indiens du nord et du sud avait diminué de beau-

coup nos dangers. Cependant à l'ouverture de la troisième année de la guerre nos affaires présentaient une apparence effrayante ; le découragement était à son comble ; la détresse des états du nord-est, privés de la navigation maritime leur principale ressource ; celle des états du sud, dont les denrées ne trouvaient plus d'acheteurs ; les embarras qu'éprouvaient les banques des états du centre ; tout concourait à nous faire sentir les effets de la guerre d'autant plus vivement que pendant une longue paix nous avions été habitués à une prospérité toujours croissante. L'agriculture avait, il est vrai, gagné à l'interruption de nos relations maritimes ; les capitaux restés sans emploi depuis les hostilités avaient reflué vers l'intérieur ; les terres avaient augmenté de valeur ; des villes nouvelles s'étaient formées ; on avait établi des manufactures considérables ; mais comme il est bien plus dans la nature de l'homme de se plaindre des calamités qu'il endure que de vanter le bonheur dont il jouit, on n'entendait que la voix de ceux que la guerre avait ruinés, et on ne parlait point des nouvelles sources de richesses qu'elle avait en quelque sorte créées. Le mécontentement se manifestait hautement, surtout dans les états du nord-est, où on ne

craignait pas de menacer d'une dissolution de la fédération. Les froissements, les rivalités entre les gouvernements particuliers des états et le gouvernement général, commençaient à produire les entraves les plus fâcheuses: enfin nos finances étaient dans un si mauvais état qu'on craignait que l'administration, faute d'argent, ce nerf de la guerre, ne fût forcée d'abandonner les rênes du gouvernement à des mains plus heureuses ou plus habiles, ou de faire les plus grands sacrifices pour apaiser notre implacable rivale.

Ce fut au milieu de ces graves conjonctures que notre position devint bien plus critique encore par suite de l'un de ces événements prodigieux faits pour mettre en défaut toute prévoyance humaine. L'ambitieux monarque de la France, succombant sous les efforts réunis de toutes les puissances de l'Europe, avait été renversé de son trône, et les Bourbons étaient rentrés dans le pays où leurs ancêtres avaient régné pendant une longue suite de siècles. Plusieurs de nos citoyens fêtèrent par des réjouissances publiques cette grande révolution; elle ne pouvait cependant que nous être préjudiciable; car, suivant toutes les apparences, le roi de France ne devait pas être porté

à voir de bon œil aucune république quelconque, et surtout la nôtre, qui, disait-on, avait par son exemple contagieux amené le bouleversement terrible dont lui et les siens avaient eu tant à souffrir. Certainement, comme hommes, nous pouvions, nous devions même nous réjouir de voir cesser les maux de cette illustre maison, qui, au milieu des persécutions de tous genres, avait bien expié sans doute les fautes que ses ennemis lui reprochaient; mais c'était l'Angleterre, c'était notre plus cruelle ennemie qui s'attribuait hautement la gloire d'avoir rétabli les lys en France: dès lors, quels que fussent nos sentiments particuliers, nous devions nous abstenir de réjouissances publiques qui semblaient célébrer le triomphe de notre rivale, en même temps qu'elles insultaient à nos malheurs domestiques. D'ailleurs l'Angleterre, enivrée d'orgueil, s'exagérant à elle-même ses succès, son pouvoir et sa grandeur, ayant maintenant à sa disposition toutes ses flottes et toutes ses armées, se préparait à nous *châtier*, terme dont elle se servait avec complaisance. Nos plénipotentiaires, négligés, presque méprisés, devaient attendre le loisir des ministres anglais qui, trop occupés de leurs rapports avec tant de têtes couronnées, n'avaient aucun

moment à donner à de simples républicains. Des témoignages de joie étaient donc au moins déplacés, quand tout au contraire se réunissait pour navrer de douleur, pour remplir d'inquiétude le cœur de tout véritable patriote.

Loin de penser encore à envahir le Canada, c'était à la défense même de notre territoire que tous nos soins, tous nos efforts, devaient désormais se borner : heureux encore si nous pouvions y parvenir ; car l'Angleterre, dans la plénitude de son arrogance, déjà parlait de *recolonisation*, ou tout au moins de nous mettre pendant cinquante ans dans l'impossibilité absolue de lui résister. L'époque était venue de mettre à l'épreuve la force de notre confédétion, notre puissance comme nation, et plus encore l'amour que nous portions à nos institutitions politiques : institutions, non encore empreintes du sceau vénérable des siècles, mais foudées sur des bases solides et immuables, celles de la justice et de la sagesse ! enfin ce qui devait nous inspirer une indomptable ardeur, c'était l'assurance que tous les peuples avaient les yeux ouverts sur nous, et qu'ils appuyaient au moins de leurs vœux la cause de l'Amérique ; sanctuaire de la véritable liberté, refuge toujours ouvert aux malheureux et aux victimes du monde entier.

Pendant les premières années de la guerre, nos côtes du nord avaient eu peu à souffrir, mais leur tour était à la fin venu. Le 7 avril, un détachement considérable de matelots et de soldats de marine remonta la rivière *Connecticut* jusqu'à *Saybrook*, encloua les canons des batteries, et détruisit tous les navires marchands qui se trouvaient dans ce petit port. Il procéda ensuite à *Brockway-ferry*, où il en fit autant. Dans ce dernier lieu les Anglais restèrent vingt-quatre heures à terre, et pendant ce temps quelques miliciens et quelques marins sous les ordres du capitaine Jones et du lieutenant Biddle se réunirent pour leur couper la retraite; mais les Anglais profitant d'une nuit très-obscure, et ayant eu le soin de garnir de peau leurs avirons pour ne point faire de bruit en ramant, parvinrent à s'échapper, et regagnèrent leurs vaisseaux après avoir dans cette expédition causé pour plus de 200000 dollars de dommage au commerce américain.

Quelque temps après, un corsaire anglais, nommé le *Liverpool-Packet*, fit de grands ravages parmi nos caboteurs. Comme il croisait tout près de terre, le commodore Lewis se mit à sa poursuite avec treize bateaux canonniers, et le força à prendre le large. En

rentrant à *Saybrook*, le commodore y trouva une cinquantaine de navires chargés et prêts à mettre à la voile, mais qui n'osaient pas s'aventurer à sortir sans convoi. Lewis offrit de protéger leur sortie; mais il les prévint qu'il ne pourrait leur être d'aucun secours contre l'escadre formidable qui bloquait *New-London*. Les capitaines des navires acceptèrent les offres du commodore ; et en conséquence tous ensemble mirent dehors le 25 avril. Dans l'après-midi du même jour, une frégate et deux corvettes anglaises s'étant présentées, la flotille américaine se plaça entre elles et son convoi, et soutint le combat jusqu'à ce que tous les navires marchands eussent atteint *New-London*.

Le commodore Lewis, ayant rempli le but de sa mission, d'attaqué qu'il était devint agresseur. Il fit rougir sur ses canonnières une quantité de boulets, et les lança avec tant de justesse que plusieurs fois les bâtiments ennemis eurent le feu à bord. Les deux corvettes se retirèrent bientôt, et en conséquence tous les coups des Américains furent dirigés contre la frégate. Celle-ci courut les plus grands dangers ; un boulet passa tout près de sa soute aux poudres, son premier lieutenant fut tué, une

grande partie de son équipage était hors de combat, et son capitaine se disposait à baisser pavillon, quand il s'aperçut que les canonnières ne tiraient plus : en effet, le commodore ne connaissant pas la situation critique de la frégate, et la nuit étant venue, pensa qu'il valait mieux remettre l'issue du combat au lendemain ; mais quand, le matin suivant, il voulut recommencer l'action, il vit que la frégate s'était fait remorquer par ses embarcations, et qu'elle se trouvait déjà fort éloignée. Il s'était mis à sa poursuite, lorsque plusieurs autres frégates arrivant au secours de celle qui avait été si maltraitée, il fut forcé de renoncer à toute idée d'attaque ultérieure. Cette affaire, et celle de l'île *Crany*, firent remettre en délibération l'utilité des canonnières pour la défense des ports et des côtes, et tout le monde s'accorda a donner les plus grandes éloges à la conduite que le commodore Lewis avait tenue dans cette circonstance.

Différentes escadres anglaises étaient stationnées devant *New-Yorck*, *New-London* et *Boston*, et des débarquements multipliés menaçaient tour-à-tour chaque point de la côte ; mais au moins là la guerre n'était pas conduite comme dans le Sud : le commodore Hardy ne

permettait ni pillage des propriétés particulières, ni outrages envers les personnes. Cependant, malgré les défenses de ce loyal ennemi, quelques-uns de ses officiers, lorsqu'ils n'étaient pas sous ses yeux, commirent des violences inexcusables. C'est ainsi que les petites villes de *Wareham* et de *Scituate* furent saccagées et incendiées.

Le 11 juillet, sir Thomas Hardy fit une descente à l'île *Mouse*, prit ensuite possession de *Eastport*, et déclara que tout le territoire à l'est de la baie de *Passamaquoddy* appartenait à sa majesté britannique : il somma en conséquence les habitants de venir prêter serment de fidélité, ne leur donnant que sept jours pour le faire. Les deux tiers environ de la population obtempérèrent à cette sommation ; mais, dans le mois d'août, le conseil supérieur de la province anglaise de *New-Brunswick* déclara que, malgré le serment que ces gens avaient prêté, leur pays devait être considéré comme conquis, et rester sous le gouvernement militaire. Peu après *Eastport* fut entouré de vastes fortifications ; mais l'ennemi eut toutes les peines possibles à y entretenir une garnison, attendu la difficulté des approvisionnements et la fréquence des désertions.

Le commodore Hardy se présenta ensuite avec la plus grande partie de son escadre devant *Stonington*. L'approche d'une force aussi considérable occasionna une vive alarme, qui s'accrut encore quand le commodore fit dire d'éloigner les femmes et les enfants, attendu qu'il avait ordre de détruire la ville de fond en comble. Les habitants, quoique peu pourvus de moyens de défense, résolurent de tout risquer pour sauver leurs propriétés. En conséquence ils se portèrent à une petite batterie construite sur le rivage, et à une espèce de retranchement propre à couvrir quelques fusiliers, et envoyèrent en toute hâte demander du secours au général Cushing, commandant à *New-London*.

Dans la soirée, six grandes barques anglaises remplies de troupes s'approchèrent du rivage, protégées par le feu de toute l'escadre. Les Américains qui n'avaient que deux pièces de 18, ne tirèrent que quand les Anglais furent à portée de fusil; quelques coups de canon à mitraille bien dirigés empêchèrent l'ennemi d'aborder sur ce point, et il se porta vers une autre partie de la ville qui était sans défense; mais quelques miliciens s'y rendirent avec une pièce de 6, et là encore

s'opposèrent avec succès au débarquement. Les Anglais retournèrent vers leurs vaisseaux, décidés à renouveler l'attaque le lendemain. En effet, le matin suivant, on aperçut un navire ennemi qui pendant la nuit s'était embossé tout près du rivage; et les barques, en plus grand nombre que la veille, ne tardèrent pas à venir de nouveau tenter le débarquement: mais elles furent reçues si vigoureusement, qu'abandonnant tout projet d'attaque, elles retournèrent vers l'escadre. Le commodore, voyant que sa canonnade ne produisait aucun effet, reprit le large peu après. C'est ainsi que les habitants de *Stonington* dûrent à leur bravoure la conservation de leurs propriétés.

Le 1er septembre, le gouverneur de la *Nouvelle Ecosse*, et l'amiral Griffith entrèrent dans la rivière *Peneboscot*, prirent possession de la ville de *Castine*, qui avait été précédemment évacuée par nos troupes, et déclarèrent, dans une proclamation, que toute la partie du district de *Maine*, comprise entre la rivière *Pénéboscot* et la baie *Passamaquoddy*, appartenait au roi d'Angleterre, et serait désormais gouvernée comme l'une de ses colonies; et en effet tout ce territoire, qui contenait environ trente mille habitants, resta entre les mains de l'ennemi jusqu'à la paix.

Quelques jours avant l'occupation de *Castine*, la frégate *John Adams*, capitaine Morris, revenant de croisière, était entrée dans la rivière *Pénéboscot*, et ayant touché sur une roche, on la conduisit pour se réparer à *Hampden* petit port situé à trente cinq milles de la mer. Le 3 septembre, plusieurs navires anglais et dix barges portant un millier d'hommes, remontèrent la rivière pour s'emparer de la frégate. Le capitaine Morris disposa à la hâte des batteries sur le rivage, et distribua des armes aux miliciens; mais voyant que, malgré tous ses soins, il y avait impossibilité réelle de faire une défense efficace, il donna l'ordre au lieutenant Wandsworth de faire retraite avec la presque totalité de son équipage, tandis que lui-même resta avec quelques hommes pour incendier la frégate, et l'empêcher ainsi de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il remplit parfaitement cet objet; mais au moment de se retirer, s'apercevant qu'il était cerné de toutes parts, il s'élança dans la rivière, la traversa à la nage, et arriva sain et sauf sur l'autre rive malgré les balles qui pleuvaient sur lui.

CHAPITRE XV.

Événements maritimes. — Le *Plantagenet*, vaisseau anglais de soixante-quatorze, refuse le combat offert par la frégate le *Président*. — Croisière de la frégate l'*Essex* dans la mer du Sud. — Ses diverses aventures. — Sa prise par deux navires anglais. — Le *Peacock* s'empare de l'*Epervier*, brick anglais. — Le *Wasp* capture le *Reindeer*. — Coule l'*Avon*. — Fait naufrage. — La frégate le *Président* est prise par une escadre ennemie. — La *Constitution* combat à la fois les deux corvettes *Cayenne* et *Levant* et s'en empare. — Le *Hornet* capture le *Penguin*.

L'ANNÉE 1814 fut aussi glorieuse pour notre marine que celles qui l'avaient précédée, et elle commença par un événement bien flatteur pour l'Amérique, et bien mortifiant pour sa rivale. Au mois de février, le commodore Rodgers, rentrant de croisière avec la frégate le *Président*, se trouva devant *Sandy-Hook* entouré par trois grands navires de guerre, dont l'un, le *Plantagenet* vaisseau de soixante quatorze, était très-près et au vent. Le commodore voyant qu'un engagement était inévi-

table prépara sa frégate, bien décidé, si les forces supérieures de l'ennemi le contraignaient à baisser pavillon, de ne point le faire du moins avant d'avoir vendu chèrement la victoire: il tira plusieurs coups de canon du côté des Anglais, pour leur annoncer qu'il ne refuserait pas le combat; mais, à sa grande surprise, ils ne firent pas le moindre mouvement pour s'approcher de lui, et peu après il entra sain et sauf à *New-Yorck*. Le capitaine Lloid, commandant le *Plantagenet*, lorsqu'il fut de retour en Angleterre donna pour motif de sa singulière conduite dans cette occurrence qu'une partie de son équipage s'était mutinée; et en effet plusieurs matelots de ce vaisseau furent jugés et condamnés à mort.

Peu après, l'ennemi prouva de la manière la plus manifeste qu'il reconnaissait la supériorité navale des Américains. Au mois d'avril, la *Constitution*, capitaine Steward, rentrant de croisière, fut chassée aux atterrages par deux frégates et un brick anglais, et parvint au moyen d'une manœuvre habile à se réfugier dans *Marble head*. Quelques jours avant, elle avait rencontré la frégate la *Pike*, capitaine Maitland, qui prit aussitôt chasse devant elle. La chasse dura fort long-temps, et à la faveur de la nuit la

frégate ennemie s'échappa. Le capitaine Maitland reçut les plus grands éloges de l'amirauté anglaise, pour s'être conformé à ses instructions en refusant le combat à forces égales. Désormais il n'était donc plus permis aux marins de notre rivale, naguère si fiers, d'engager les nôtres que quand ils étaient au moins doubles en nombre.

Notre flotille de bateaux canonniers, sous le commodore Lewis, sut aussi se faire redouter des croiseurs anglais, et protégea souvent la rentrée de nos navires marchands. C'est ainsi que le *Régent*, ayant à bord la plus riche cargaison, chassé de très-près par la frégate la *Belvidera*, se trouvait sur le point d'être amariné, quand tout-à-coup Lewis avec onze canonnières se jeta entre l'ennemi et lui, et le sauva : la frégate anglaise leva la chasse et reprit le large sans avoir tiré un seul coup de canon.

Le commodore Porter, commandant la frégate l'*Essex*, termina cette année la longue et utile croisière qu'il avait faite dans la mer du Sud. Cette croisière fut si fertile en événements, que nous croyons de notre devoir d'en donner un récit succinct. Le commodore, après avoir, non loin de *Lima*, châtié le pirate espagnol

dont nous avons parlé précédemment, établit sa croisière dans les parages des *Gallipagos*. Il resta là depuis le mois d'avril 1813 jusqu'au mois d'octobre suivant, et dans l'intervalle captura douze bâtiments armés en guerre et en marchandises, et il nomma l'un deux l'*Essex junior*. Ce navire, qui portait vingt canons et avait soixante hommes d'équipage, fut placé sous les ordres du lieutenant Downes : cet officier ayant été chargé de conduire à *Valparaiso* les prises dont on voulait se défaire, apprit au commodore, lorsqu'il le rejoignit, qu'une division anglaise composée d'une frégate, de deux corvettes à trois mâts, et d'une gabarre, avait été envoyée à sa recherche.

Le commodore Porter, qui depuis une année tenait la mer, et dont la frégate avait besoin de réparations considérables, prit la résolution d'aller se radouber à l'île *Nooaheevah*, qu'il nomma *Madison's-island*, en l'honneur du président des Etats-Unis. Il trouva dans cette île une belle baie, et toutes les facilités possibles pour effectuer l'objet de sa relâche. Les habitants de la côte montrèrent d'abord des dispositions amicales, mais bientôt ceux de l'intérieur, jaloux des avantages que la présence des Américains procurait aux premiers,

leur déclarèrent la guerre ; et les nouveaux amis du commodore le prièrent de les soutenir contre leurs ennemis, le menaçant, en cas de refus, de le chasser lui et les siens de leur île. Pour éviter une si funeste mésintelligence, le commodore consentit à joindre quelques matelots aux Indiens ; ceux-ci ainsi secourus eurent bientôt mis leurs antagonistes à la raison ; et le commodore, faisant l'office de médiateur, eut le bonheur de rétablir la paix. Les échanges entre les Américains et les Sauvages recommencèrent comme auparavant, et la bonne harmonie régna pendant quelque temps.

Cependant la tribu des *Typées*, la plus valeureuse de toute l'île, n'avait point voulu déposer les armes, et ne cessait de provoquer les autres tribus et de les engager à se défaire des étrangers. Le commodore dont la position devenait de plus en plus critique, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, vit qu'il ne lui restait d'autre ressource, pour éviter des malheurs incalculables, que de déployer contre les naturels la force des armes, et de leur inspirer une profonde terreur ; seul moyen, nous ne l'avons que trop appris, de contenir les Indiens dans les bornes du devoir. Toutefois,

avant de recourir à des extrémités qui lui répugnaient, il envoya un présent considérable à la tribu des *Typées*, et les invita à se tenir en paix ; mais cette démarche ne fit qu'augmenter leur insolence, en leur persuadant que les Américains étaient des lâches, qui voulaient à tout prix éviter d'en venir aux mains avec eux. La frégate était pour lors hors d'état de mettre en mer; ses barriques, son grément, ses voiles étaient débarqués : le commodore Porter, pour faire cesser des outrages qui pouvaient avoir des suites funestes, se résolut donc à faire sentir à ces Indiens combien il lui était facile de se venger d'eux, et combien l'idée qu'ils avaient conçue de la modération des Américains était fausse ; en conséquence, il se mit à la tête de trente-cinq hommes et se rendit sur le territoire des *Typées* pour leur livrer bataille et les forcer à la paix : ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à persuader aux Indiens, qui jusqu'alors avaient été nos amis, de ne point prendre part aux hostilités et d'en rester tranquilles spectateurs. En avançant dans l'intérieur, le commodore s'aperçut que le détachement qui le suivait était trop peu nombreux pour attaquer les Indiens dans les positions fortes que le terrain très-montueux et couvert de

buissons leur offrait ; il fut donc contraint de revenir sur ses pas sans avoir rien opéré, ce qui produisit un très-mauvais effet sur les habitants de la côte, qu'on ne put calmer qu'en leur promettant de retourner le lendemain avec des forces plus imposantes.

En effet, le matin suivant la plupart des matelots de l'*Essex* parvinrent à franchir les montagnes et à pénétrer dans les vallées où demeuraient les *Typées ;* ceux-ci se réfugièrent sur des hauteurs qu'eux seuls pouvaient gravir ; et les Américains, pour les punir de leur indigne conduite, brûlèrent neuf de leur villages ; et ensuite firent retraite. Les *Typées*, rendus plus humbles par ce châtiment, consentirent enfin à la paix, se réconcilièrent avec leurs compatriotes des côtes, et la concorde la plus parfaite régna entre tous les habitants de l'île : chose que les vieillards les plus âgés ne se rappelaient point d'avoir vue. Depuis ce temps, les Indiens rivalisèrent entre eux à qui montrerait plus d'amitié et de prévenances pour les blancs.

Les écrivains anglais, à cette occasion, se sont permis les injures les plus grossières, envers le commodore Porter et la nation américaine ; à les entendre, la ruine de quelques

cabanes de feuilles de palmier, effectuée par un officier américain, pour sa propre défense et pour forcer à la paix une peuplade féroce, était faite pour exciter l'indignation de l'univers; tandis que les atrocités commises par les Anglais dans l'Inde, dans l'Amérique et partout où leur sordide avarice les a conduits, ne devaient donner lieu à la moindre plainte. Le commodore Porter était un farouche boucanier pour avoir brûlé les villages *Typées*, tandis que la conflagration d'une ville florissante du Chili, habitée par un peuple civilisé, était de la part de l'amiral Anson un exploit dont l'Angleterre a fait gloire. Ne nous dira-t-on pas aussi que les déprédations commises sur nos côtes étaient des représailles pour le châtiment infligé aux Typées? Que les Anglais y prennent garde; en portant de semblables accusations, ils rappellent vivement à l'esprit toutes les horreurs, toutes les rapines, toutes les violences, dont ils se sont rendus coupables dans les deux Indes: lors même qu'il y aurait eu lieu d'accuser, ce n'était pas à l'Angleterre à le faire. Sans doute l'humanité gémit de la destruction des villages *Typées;* mais le simple récit des faits prouve jusqu'à l'évidence, que ce châtiment était

mérité, et qu'il n'existait pas d'autre moyen de forcer les Sauvages à la paix, et d'assurer la tranquillité de l'équipage de l'*Essex*.

Cependant la conduite du commodore fut blâmable, suivant nous, en ce qu'il prit possession de l'île au nom du gouvernement américain : c'était, nous le savons, un lien de plus entre le commodore et les Indiens ; c'était pour eux une sorte d'adoption qui leur faisait plaisir, et ne tirait nullement à conséquence ; mais c'était sanctionner l'inique usage par lequel les puissances européennes se sont de tout temps considérées comme propriétaires des terres qu'elles découvraient, sans tenir aucun compte des droits réels et antérieurs des indigènes ; c'était enfin agir contrairement aux principes des Etats-Unis, qui n'ont jamais acquis un pouce de terrain des peuplades sauvages qui les environnent, qu'en traitant de gré à gré avec elles, et en concluant des marchés également avantageux pour les deux parties.

L'*Essex* étant réparée, et ayant quatre mois de vivres à bord, fit voile le 12 décembre, de conserve avec l'*Essex junior*, et se rendit à *Valparaiso*. Le commodore laissa à *Madison's-Island* trois prises qu'il y avait

conduites, avec ordre de se rendre aussi à *Valparaiso* au bout d'un certain laps de temps.

Quelques jours après que le commodore Porter fut entré à *Valparaiso*, le commodore Hillyar, avec la frégate la *Phœbé* et la corvette à trois mâts le *Chérub*, parut. Ces deux navires destinés à combattre l'*Essex*, avaient été armés avec le plus grand soin, et leurs équipages étaient composés d'hommes de choix. Ils portaient à la tête de leurs mâts de larges pavillons sur lesquels étaient écrits ces mots : *Dieu, notre pays, les droits des matelots anglais! La vue des traîtres nous offense!* C'était une allusion à la devise, *le commerce libre et les droits des matelots*; adoptée par le commodore Porter. Celui-ci fit de suite hisser à son mât d'artimon un pavillon sur lequel on lisait en gros caractères : *Dieu, la patrie, la liberté; la vue des tyrans nous offense.*

En entrant dans le port, la frégate anglaise, par une fausse manœuvre, aborda l'*Essex* et se trouva entièrement au pouvoir de celle-ci; mais le commodore Porter, ne voulant pas blesser la neutralité du lieu où il se trouvait, ne prit aucun avantage de la position fâcheuse

du commodore ennemi, et l'aida au contraire à se dégager : celui-ci, sensible à la magnanimité de son rival, donna sa parole d'honneur d'imiter son exemple, et de ne se permettre aucune violence tant qu'il serait sur un territoire neutre. La suite nous apprendra comment il tint cette parole.

Les deux bâtiments anglais ne tardèrent pas à remettre à la voile, et restèrent pendant six semaines à l'entrée du port pour bloquer l'*Essex*; ils portaient à eux deux quatre-vingt-un canons, et avaient environ cinq cents hommes d'équipage, force presque double de celle de notre frégate. Aussi le commodore Porter, voyant bien que la partie n'était pas égale, tenta, soit par ses manœuvres, soit par des défis formels, d'engager le combat seul à seul avec la *Phœbé*; mais le commodore Hillyar s'y refusa constamment. En conséquence Porter, sachant que de nouvelles forces anglaises arrivaient, et s'étant aperçu que sa frégate marchait mieux que les navires qui le bloquaient, résolut de mettre en mer à la première occasion favorable.

Le 28 mars, le vent soufflant très-fort de la partie du sud, l'*Essex* rompit l'un de ses câbles, et chassait avec son autre ancre au large.

Profitant aussitôt de cette circonstance, le commodore Porter se couvrit de voiles, et essaya de s'échapper en passant sous le vent de l'ennemi; mais au moment où il doublait la pointe de terre qui couvre l'entrée du port, une bourasque vint frapper l'*Essex*, et lui emporta son grand mât de hune. Les deux navires anglais portèrent immédiatement le cap vers la frégate américaine, et le commodore Porter, désemparé comme il l'était, ne pouvant plus espérer de se sauver, chercha à rentrer dans le port; mais ne pouvant y parvenir, il fit route pour une petite baie où il mouilla à portée de pistolet du rivage, espérant que là aussi les Anglais respecteraient la neutralité du pays. Cependant les manœuvres de ceux-ci lui apprirent bientôt qu'il s'était trompé, et que leur intention était de l'attaquer où il se trouvait; en conséquence, il disposa promptement l'*Essex* pour le combat, et il fit frapper un grelin sur son câble, afin de pouvoir plus aisément présenter le côté à l'ennemi; à peine avait-il terminé ses préparatifs que le feu commença: la *Phœbé* s'était placée sur son arrière, et le *Chérub* sur l'avant; mais celui-ci, se trouvant exposé aux bordées de l'*Essex*, quitta sa position et vint rejoindre sa

compagne; tous deux alors firent sur la frégate américaine un feu d'enfilade d'autant plus terrible, qu'elle ne pouvait y riposter qu'avec trois canons de 12 placés à ses sabords de retraite. Néanmoins, ces trois pièces furent servies et pointées avec tant d'activité et de précision; que l'ennemi au bout d'une demi-heure se retira pour se réparer. Il était évident que le commodore Hillyar, voulait éviter tout ce qui pouvait mettre quelque égalité dans le combat; il savait que son ennemi était entièrement en son pouvoir, et il calculait froidement les moyens de le faire amener sans éprouver lui-même aucune perte. La position de nos compatriotes était affreuse: déjà plusieurs hommes avaient été tués ou blessés; les autres, sans pouvoir les venger, devaient attendre dans l'inaction les coups de l'ennemi; cependant loin d'être découragés, ils puisèrent une nouvelle ardeur dans leur désespoir même, et résolurent de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

L'ennemi s'étant réparé, se plaça avec ses deux navires par le travers de la bouteille de tribord de l'*Essex*, de manière à ce qu'aucun canon de celle-ci ne pût tirer sur lui. Porter vit qu'il ne lui restait d'autre ressource que de

mettre sous voile : en conséquence, il fit couper son câble, et hissa l'un de ses focs, seule voile qu'il pût manœuvrer, et courut vent arrière sur l'ennemi avec l'intention de l'aborder. Les trois navires étant tout près les uns des autres, la canonnade fut horrible pendant quelques minutes : les ponts de l'*Essex* étaient jonchés de cadavres, sa cale remplie de blessés ; le feu prit plusieurs fois à son bord : enfin, le *Chérub* ayant été forcé de se retirer par suite des avaries qu'il avait reçues, le commodore Porter eut l'espoir de n'avoir plus affaire qu'à la *Phœbé*. Mais celle-ci laissa arriver et continua avec le *Chérub* à tirer de loin sur les Américains, qui sans mâts et sans voiles ne pouvaient les approcher.

Le commodore Porter, perdant dès-lors toute espérance de sauver sa frégate, voulut la mettre à la côte : le vent était favorable à son dessein, mais tout-à-coup il changea et poussa l'*Essex* au large. Le commode tenta encore d'aborder l'un ou l'autre des bâtiments ennemis ; mais ils parvinrent à l'éviter, et continuèrent par un feu d'enfilade à porter la destruction et la mort parmi les Américains : ceux-ci mirent en usage tous les moyens possibles de changer la face du combat ; mais

les Anglais profitant de leur immense avantage, surent éviter tous les piéges qu'on leur tendit. La situation de l'*Essex* était devenue affreuse au-delà de toute expression : elle était en feu derrière et devant ; une quantité de poudre fit explosion dans la batterie, et l'on vint avertir le commodore que l'incendie gagnait la Sainte-Barbe. Porter, au milieu de tant d'horreurs, voulut au moins sauver le plus possible de ses braves camarades ; et comme la frégate ne se trouvait qu'à trois quarts de mille du rivage, il les engagea à s'y rendre en nageant, car les boulets de l'ennemi avaient mis en pièces toutes les embarcations. Quelques hommes profitèrent de ce conseil, mais la plupart des matelots résolurent de ne point abandonner la frégate et de partager le sort, quel qu'il fût, de leur héroïque commandant.

L'incendie se propageait de plus en plus, les flammes jaillissaient de toutes parts ; officiers et matelots indistinctement se mirent à l'ouvrage pour les éteindre, et ils y parvinrent non sans peine ; ensuite ils retournèrent à leurs canons, mais réduits à un petit nombre, épuisés de fatigue, ils firent de vains efforts pour maintenir le combat. Enfin, le commodore

Porter, voyant l'impossibilité d'une plus longue défense, voulut avant de se rendre prendre l'avis de ses officiers : ils les fit tous appeler sur le pont ; mais un seul lieutenant, Stephen Decatur M'Night, était encore debout, tous les autres étaient morts ou grièvement blessés. La frégate était pour lors dans le plus grand danger de couler. La moitié au moins de l'équipage était hors de combat, plusieurs hommes avaient été tués entre les mains même des chirurgiens ; les Anglais continuaient leur canonnade, et comme le vent avait cessé, et que la mer était devenue belle, tous leurs coups portaient dans le corps de la frégate. Porter ayant donc acquis la certitude qu'il ne lui restait aucune ressource, et voulant conserver la vie du peu de braves gens qui l'entouraient encore, donna enfin, après avoir soutenu pendant deux heures et demie un combat si inégal, l'ordre si pénible pour son noble cœur d'amener le pavillon : l'ennemi ne s'en étant probablement pas aperçu, continua pendant dix minutes encore à tirer, de sorte que Porter, croyant qu'on ne voulait point lui accorder de quartier, était au moment de faire rehisser ses couleurs quand le feu cessa. L'*Essex* eut cinquante-huit hommes tués,

soixante-six blessés ; en outre trente et un manquèrent à l'appel, soit qu'ils se fussent sauvés à la nage, soit qu'ils se fussent noyés. Les Anglais n'eurent que cinq hommes tués et dix blessés, mais leurs deux navires souffrirent beaucoup, tant dans leurs mâtures que dans leur bois ; la *Phœbé* surtout avait reçu une si grande quantité de boulets à fleur d'eau, que ce fut avec peine qu'on l'empêcha de couler jusqu'au lendemain matin qu'elle rentra à *Valparaiso.*

Le commodore Porter fut renvoyé sur parole, et pour se rendre aux Etats-Unis il se servit de *l'Essex junior*, qu'on transforma à cet effet en parlementaire. En arrivant devant *New-Yorck*, ce navire fut visité par le *Saturne*, vaisseau rasé ; et à la honte de la marine anglaise qui s'était déjà déshonorée en attaquant Porter en nombre double, sur une côte neutre, on voulut retenir ce brave officier comme prisonnier de guerre, mais il avertit son ennemi qu'il s'échapperait ; et en effet le lendemain matin il s'embarqua dans un canot, et bien qu'il fût à trente milles de terre, et que toutes les embarcartions du *Saturne* le poursuivissent, il parvint sain et sauf à *New-Yorck.* Là il fut reçu à bras ouverts, et on lui témoigna

toute la reconnaissance que la patrie lui devait pour les brillants et utiles services qu'il lui avait rendus dans une longue croisière de dix-huit mois.

La corvette à trois mâts le *Peacock*, lancée au mois d'octobre 1813, et confiée au capitaine Warrington, fit durant l'hiver une heureuse croisière, et à son retour elle fut chassée par des forces supérieures et obligée d'entrer à *Saint-Mary*. Peu après elle remit à la mer, et le 29 avril elle aperçut un convoi sous l'escorte de *l'Epervier*, brick de guerre commandé par le capitaine Wales. Celui-ci se présenta pour combattre pendant que son convoi s'échappait, et dès la première volée le *Peacock* eut sa vergue de misaine emportée, ce qui le priva de toutes ses voiles de l'avant; cependant malgré plusieurs autres avaries que ce navire reçut encore, il força l'ennemi à baisser pavillon après une action de quarante-deux minutes. Quand l'*Epervier* amena il avait cinq pieds d'eau dans sa cale; sa mâture était dans un état déplorable, et il avait eu onze hommes tués et quatorze blessés; il fut de suite amariné par le lieutenant Nicholson, premier officier du *Peacock*, qui, ainsi que le lieutenant Vorhees du même navire s'était déjà distingué dans une autre action navale. On

trouva à bord de l'Anglais 118,000 dollars qu'on transporta à bord du *Peacock*; ensuite le capitaine Warrington fit route avec sa prise pour l'un des ports du sud. Le lendemain étant chassé par deux frégates, il prit à son bord tous les prisonniers, et ne laissant sur l'*Epervier* que le nombre d'hommes nécessaire pour manœuvrer, il donna l'ordre au lieutenant Nicholson de se réfugier dans le premier port qu'il pourrait atteindre : quant à lui, il évolua avec tant d'habileté, qu'après avoir attiré sur le *Peacock* toute l'attention des deux frégates, afin de donner le temps à l'*Epervier* de s'échapper, il parvint à se tirer heureusement d'affaire, et entra a *Savannah* où il trouva sa prise que Nicholson y avait amenée.

La corvette le *Wasp*, capitaine Blakely, fit voile de *Porstmouth* le 1er mai ; et après avoir capturé sept navires marchands, découvrit le 1er juin le brick anglais le *Reindeer*, capitaine Manners. De suite le capitaine Blakely serra le vent et se mit en chasse ; l'autre, au contraire, fit tous ses efforts pour s'échapper, de sorte que le combat ne s'engagea qu'à trois heures et demie ; mais bientôt l'action devint très-vive : les Américains sautèrent à l'abordage et s'emparèrent du *Reindeer*, qui dans

ce combat avait perdu la moitié de son équipage. Le *Wasp* eut cinq hommes tués et vingt et un blessés. Le capitaine Blakely, trouvant que sa prise avait été tellement endommagée pendant l'action qu'elle ne pouvait plus être manœuvrée, la brûla, et ensuite fit route pour le port de Lorient, en France, afin de faire convenablement soigner ses blessés, ainsi que ceux de l'ennemi.

Le capitaine Blakely, à sa sortie de Lorient, captura deux riches navires anglais ; et peu après rencontra un convoi de dix voiles escorté par l'*Armada*, vaisseau de soixante-quatorze, et par une galiote à bombes. Il manœuvra autour de ce convoi, et parvint à s'emparer d'un brick chargé de canons de bronze et de fonte qu'il portait à Gibraltar ; il tira tous les hommes de cette prise, puis y mit le feu, le tout en présence et assez près du vaisseau convoyeur. Le même soir, Blakely aperçut deux bricks, l'un à tribord, l'autre à bâbord ; il serra le vent et se mit à chasser celui qui était le plus éloigné : bientôt après il reconnut que c'était un fort brick de guerre ; et enfin, à neuf heures et demie, il en approcha à portée de canon. L'action s'engagea et dura jusqu'à dix heures ; dans ce moment, l'ennemi ayant cessé de tirer,

le capitaine Blakely le hêla pour lui demander s'il avait amené. Ne recevant aucune réponse, il recommença son feu, auquel les Anglais ripostèrent de nouveau ; mais au bout d'un quart-d'heure, ils furent réduits au silence, et crièrent qu'ils se rendaient. Cependant avant que le *Wasp* eût mis ses embarcations à l'eau pour aller amariner l'Anglais, un second brick de guerre parut ; de suite les matelots américains retournèrent à leurs pièces, et le combat allait recommencer avec ce nouvel ennemi, quand deux autres corvettes, attirées par la canonnade, se présentèrent. Le *Wasp*, ne pouvant lutter contre des forces aussi supérieures, s'éloigna sans avoir pu amariner sa prise, qu'on a su depuis être l'*Avon*, capitaine Arbuthnot ; ce navire avait eu huit hommes tués et trente et un blessés : il coula peu après le combat.

Le *Wasp*, après avoir réparé ses avaries, continua sa croisière ; et, le 21 septembre, il captura devant Madère le brick l'*Atlanta*, de huit canons : ce navire était la treizième de ses prises, et la seule qui fut envoyée à terre. Depuis lors on n'a plus entendu parler du *Wasp* ; long-temps on a attendu son retour en Amérique, mais inutilement. La mer, théâtre

des brillants exploits du capitaine Blakely et de son équipage, est vraisemblablement devenue leur commun tombeau ; mais, quelle qu'ait été leur mort, la patrie reconnaissante honorera toujours leur mémoire.

Le comodore Décatur, montant la frégate le *Président*, mit à la voile de *New-Yorck* le 14 janvier 1815. En sortant, il toucha sur la barre, et y demeura plus de deux heures, ce qui dérangea entièrement son arrimage; et lorsque la marée montante eut remis la frégate à flot, on s'aperçut qu'elle ne marchait plus comme à l'ordinaire. Cependant, le vent ne permettant pas de rentrer dans le port, le commodore, se fiant à la bonté de son navire, résolut de continuer sa route. A la pointe du jour, il rencontra une escadre anglaise, composée du vaisseau rasé le *Majestic*, et des frégates l'*Endymion*, le *Ténédos* et la *Pomone*. Cette escadre se mit de suite à chasser la frégate américaine ; et, comme elle gagnait sur elle, surtout l'*Endymion* qui déjà se trouvait à portée de canon, le commodore Decatur résolut d'attaquer cette frégate, de l'aborder, et, s'il pouvait s'en emparer, d'y faire passer tout son équipage, et de se sauver avec elle en abandonnant le *Président* : mais il ne put y

parvenir, attendu que l'*Endymion* fit, par ses manœuvres, durer le combat pendant plus de deux heures, et donna ainsi le temps aux autres navires de s'approcher et de prendre part à l'action. Cependant le commodore avait désemparé et maltraité à tel point l'*Endymion*, que cette frégate avait cessé de tirer; mais lui-même avait beaucoup souffert, et il avait perdu un grand nombre d hommes, de sorte que, voyant qu'il y avait impossibilité de se défendre contre les forces réunies des Anglais, il amena son pavillon après la première volée des autres frégates. Les Anglais, n'ignorant pas qu'il y avait peu de gloire pour eux à capturer avec une escadre une frégate, conduisirent le commodore Decatur à bord de l'*Endymion*, et voulurent lui faire remettre son épée au capitaine de cette frégate, comme si c'était elle seule qui l'eût fait amener. Decatur s'y refusa avec indignation, protestant hautement que, s'il n'eût eu affaire qu'à l'*Endymion*, il s'en fût aisément rendu maître, et qu'il ne remettrait son épée qu'au commandant de l'escadre.

La frégate la *Constitution*, capitaine Stewart, étant sortie de Boston pendant l'hiver, découvrit deux navires de guerre le 26 février à la pointe du jour: l'un d'eux portait sur la

Constitution ; mais dès qu'il eut reconnu sa force, il retourna vers l'autre navire. La *Constitution* leur donna chasse et vint bientôt assez près d'eux pour leur envoyer sa volée : les Anglais lui ripostèrent ; et les trois navires ayant été enveloppés pendant quelques minutes par la fumée de la canonnade, lorsque cette fumée se dissipa la *Constitution* se trouva entre ses deux antagonistes. De suite, le capitaine Stewart fit armer ses batteries de tribord et bâbord, et commença un feu tellement vif, que l'un des deux ennemis fut bientôt totalement désemparé ; l'autre mit toute voile dehors et fila de l'avant. La *Constitution* le poursuivit ; et par des volées d'enfilade ayant criblé de boulets ses voiles et son grément de manière à ce qu'il lui fût impossible de s'échapper, elle retourna vers l'autre navire, qui amena sur le champ et qu'on reconnut en l'amarinant pour être la *Cyane*, petite frégate de trente-quatre canons, commandée par le capitaine Gordon-Falkon. Le capitaine Stewart retourna ensuite vers l'autre navire qui, après quelques nouvelles volées, amena également son pavillon. Ce navire s'appelait le *Levant* ; il portait dix-huit caronnades de 32. Les Anglais perdirent plus de quatre-vingts hom-

mes, tandis que la *Constitution* n'eut que quatre hommes tués et onze blessés.

Le 18 mars, le capitaine Stewart relâcha avec ses deux prises à *Praya*, l'une des îles du Cap Vert; et le lendemain une escadre anglaise, composée de deux vaisseaux de soixante canons et d'une frégate, parut devant la rade. Le capitaine Stewart, ne se fiant pas à la neutralité du port, fit voile avec la *Cyane*, et quoique vivement poursuivi, il eut le bonheur de s'échapper et d'arriver sain et sauf aux Etats-Unis: quant à la corvette le *Levant*, n'ayant pu suivre la *Constitution*, elle était restée au mouillage, et les Anglais s'en emparèrent sans tenir aucun compte de la neutralité du port où elle se trouvait.

Dans le courant de janvier, le *Peacock*, le *Hornet* et le *Tombowline* étaient sortis ensemble de *New-Yorck*. Le 23, le *Hornet* fut séparé des deux autres navires et fit voile pour l'île de *Tristan d'Acuna*, où ils s'étaient donné rendez-vous. Le 23 mars, il aperçut au sud-est de l'île le brick anglais le *Penguin*, portant dix-huit canons en batterie et une caronnade de 12. Les deux bricks vinrent à la rencontre l'un de l'autre, et le combat ne tarda pas à s'engager vivement.

Le *Penguin* s'approchait de plus en plus dans l'intention d'aborder; et, à cet effet, laissant arriver tout-à-coup, il engagea son beaupré entre le grand mât et le mât de misaine du *Hornet*: de suite le capitaine anglais ordonna à ses gens de sauter à l'abordage; mais ceux-ci, voyant que les Américains étaient prêts à les bien recevoir, refusèrent d'obéir. Dans ce moment une forte vague fit avancer le *Hornet*, et par ce mouvement le beaupré du *Penguin* lui enleva son gui, et toutes ses manœuvres de l'arrière; mais ce dernier bâtiment perdit lui-même son mât de misaine et resta accroché sur la poupe du *Hornet* dans une situation si fâcheuse que l'officier qui le commandait cria qu'il se rendait. Le capitaine Biddle du *Hornet* déjà donnait l'ordre de cesser le feu, quand un de ses officiers l'avertit qu'un matelot anglais, placé dans les haubans du *Penguin* le visait; et, en effet, avant qu'il pût changer de position, il reçut une balle qui lui fit une blessure grave au cou. Deux soldats américains dirigèrent leurs fusils contre l'auteur de ce coup funeste qui paya de sa vie l'action lâche et atroce qu'il venait de commettre. Cependant le *Penguin* était parvenu à se dégager, et le *Hornet* se préparait à lui envoyer une nouvelle bordée,

quand on cria de nouveau qu'il avait réellement amené. Ce fut avec une peine infinie que le capitaine Biddle put arrêter la rage de ses matelots qui voulaient absolument laver dans le sang anglais le perfide attentat dont leur capitaine avait failli être la victime. Les Anglais eurent dans ce combat quatorze hommes tués et vingt-huit blessés ; les Américains n'eurent qu'un homme tué et onze blessés. Le *Penguin* avait été tellement endommagé que le capitaine Biddle crut devoir, après en avoir retiré l'équipage, le couler ; il envoya ses prisonniers aux Etats-Unis sur le *Tombowline* qui, ainsi que le *Peacock*, l'avaient rejoint quelques jours après le combat

Le capitaine Biddle fut obligé de se séparer encore une fois du *Peacock* par l'approche d'un vaisseau de soixante-quatorze. Ce vaisseau le chassa plusieurs jours de suite; mais il parvint heureusement à lui échapper, et entra à *San-Salvador*, où peu de jours après il reçut la nouvelle de la paix. Car, pour ne plus revenir sur les opérations navales, au milieu des événements mémorables que nous allons avoir à retracer, nous avons cru nécessaire de rendre compte dans ce chapitre de tous les combats par lesquels notre marine illustra la fin de la guerre,

comme elle en avait déjà illustré le commencement. Cependant, avant de terminer, nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur un fait qui, en même temps qu'il donna une nouvelle preuve de la vaillance des corsaires américains, apprit aux Anglais que ce ne serait pas toujours impunément qu'ils violeraient les droits de la neutralité.

Le corsaire, le *général Armstrong*, commandé par le capitaine Reid, se trouvait à l'ancre dans la rade de *Fayal* (l'une des Açores). Une escadre anglaise composée du vaisseau le *Plantagenet* et des frégates *Carnation* et *Rota* vint en vue. Le capitaine Reid s'apercevant que l'ennemi mettait des embarcations à l'eau et se disposait à l'attaquer, fit branlebas de combat, et vint mouiller tout près de terre. Quatre embarcations remplies d'hommes ne tardèrent pas à s'approcher, et comme elles ne répondirent point lorsqu'on les hêla, les Américains tirèrent sur elles; elles ripostèrent, mais bientôt elles demandèrent quartier. Dans le courant de la nuit le corsaire vint mouiller à une encablure de terre, et immédiatement sous les batteries du château portugais. Le lendemain, l'ennemi envoya la *Carnation* et une flotille de chaloupes et canots

pour renouveler l'attaque; mais cependant toute la journée se passa à s'observer mutuellement. A minuit tous les canots s'approchèrent en silence; on les laissa venir jusque tout auprès du corsaire, et alors celui-ci fit un feu si terrible, qu'en moins de quarante minutes, à peine restait-il assez de monde aux Anglais pour éloigner leurs barques. Pendant ce temps, le gouverneur de l'île et, une foule d'habitants étaient sur le rivage ; et au moyen du magnifique clair de lune qu'il faisait, ne perdaient aucun des incidents du combat. Après la seconde attaque, le gouverneur écrivit au capitaine Lloid du *Plantagenet*, pour l'inviter à se désister d'une entreprise qui était une violation manifeste du droit des gens ; mais Lloid lui répondit qu'il voulait absolument se rendre maître du corsaire, quand même il devrait, pour le faire, renverser la ville de fond en comble. Le consul américain ayant fait connaître cette réponse au capitaine Reid, celui-ci ordonna à ses gens de transporter à terre les blessés, et de sauver leurs effets aussi vite que possible. A la pointe du jour la *Carnation* vint tirer presqu'à bout portant sur le corsaire; celui-ci répondit, et hacha tellement le grément de la frégate, qu'elle fut forcée de porter

au large pour se réparer. Le capitaine Reid voyant qu'il était inutile de prolonger davantage un combat si inégal, et ayant assez fait pour l'honneur du pavillon, profita du moment de répit que lui laissait l'éloignement de la frégate, pour saborder et couler son navire, et pour débarquer tout son équipage sur la rive. La perte des Anglais monta au nombre prodigieux de cent vingt hommes tués et de cent trente blessés; tandis que du côté des Américains deux hommes seulement furent tués et sept blessés : quelques maisons de la ville furent abattues par les boulets anglais, et plusieurs habitants, sujets d'un roi, l'allié de l'Angleterre, furent blessés dans leurs propres foyers.

CHAPITRE XVI.

Opérations de l'armée américaine sur la frontière du *Niagara*. — Prise du fort *Erié*. — Bataille de *Chippewa*. — Mort du général Swift. — Bataille du *Niagara*. — Les Anglais assiègent le fort *Erié*. — Lui donnent l'assaut. — Sortie des assiégés. — Destruction des ouvrages des Anglais et levée du siége. — Expédition contre *Michilimackinack*.

L'EXPÉRIENCE n'avait que trop appris l'inutilité des plans de campagne tracés dans le cabinet; mille circonstances impossibles à prévoir venaient toujours en arrêter l'exécution : cependant on crut encore nécessaire de coordonner entre elles les principales opérations qui devaient avoir lieu dans le courant de 1814, et voici les dispositions qui furent arrêtées : le colonel Croghan, soutenu par le colonel Sinclair, devait se porter vers les lacs supérieurs, attaquer les Anglais, et reprendre, s'il était possible, l'île *St. Joseph* et le fort *Michilimackinack*. L'armée du centre, commandée par le général Brown, devait passer le

Niagara, s'emparer des hauteurs de *Burlington*, et ensuite avec l'aide de la flotte du commodore Chauncey, attaquer les postes anglais les plus voisins; enfin, le général Izard, commandant l'armée du nord, devait tenir un nombre considérable de bateaux armés sur le *Saint-Laurent* pour se rendre maître de la navigation de ce fleuve, et couper ainsi toute communication par eau entre *Montréal* et *Kingston*; nous verrons bientôt jusques à quel point les circonstances permirent de se conformer à ce plan.

Tout le printemps s'écoula sans que le général Brown fût en état de rien entreprendre contre les ennemis; ceux-ci étaient même restés tranquilles possesseurs du fort *Niagara*; Brown, puissamment secondé par les généraux Scott et Ripley, avait mis tous ses soins à bien discipliner ses troupes. Il les réunit toutes au commencement de juillet; ses forces se composaient alors de deux brigades de troupes de ligne, d'une brigade de volontaires de *New-Yorck* commandée par les généraux Porter et Swift, et de quelques Indiens. Dans le même temps l'armée ennemie, commandée par le lieutenant-général Drummond, avait été renforcée par l'arrivée de plusieurs régiments que

la pacification de l'Europe avait permis d'envoyer en Amérique.

Le général Brown résolut de commencer la campagne par une attaque sur le fort *Érié*. Il pensait avec raison que ce fort n'offrirait pas une grande résistance, et que si une fois il en était maître, les Anglais n'hésiteraient pas à évacuer le fort *Niagara* et toute la rive américaine. En conséquence, le 23 juillet au matin, les deux brigades de troupes de ligne s'embarquèrent : la première, commandée par le général Scott, mit à terre au-dessous du fort, tandisque celle du général Ripley débarqua un peu au-dessus. La garnison du fort, composée de cent soixante-dix hommes, se trouva entourée avant d'avoir fait aucun préparatif de défense, de sorte qu'elle fut forcée de se rendre après avoir tiré quelques coups de canon.

Le général Brown, laissant à *Erié* des forces assez considérables sous le commandement du lieutenant M'Donough, afin d'avoir un point d'appui en cas de retraite, résolut d'aller immédiatement attaquer le major-général Riall qui occupait un camp retranché près de *Chippewa*.

Le 14 juillet au matin, le général Scott se mit en marche avec sa brigade et l'artillerie

du capitaine Townson, et fut suivi dans le cours de la journée par le reste des troupes. L'armée fit halte sur la rive droite du *Streets-Creek,* à deux milles seulement du camp anglais. Dans la matinée, les postes avancés des ennemis, chassés par la brigade du général Scott, avaient coupé le pont qui se trouvait sur le *Creek*, de sorte qu'avant de se porter plus en avant, il devint nécessaire de le réparer.

Le lendemain, les Anglais vinrent attaquer les avant-postes américains, et plusieurs escarmouches eurent lieu de part et d'autre. Le général Riall voyant qu'il ne pouvait éviter la bataille, résolut de frapper le premier coup. Ayant donc fait sortir toutes ses forces des retranchements, il vint les ranger sur la rive gauche du *Creek;* ensuite, il fit filer ses troupes légères sur la gauche des Américains, afin de tourner leur flanc de ce côté : ce dessein fut traversé par les volontaires de *New-Yorck* qui se trouvaient sur ce point; car ils reçurent si chaudement l'ennemi, qu'il fut forcé de se retirer; ils le poursuivirent même sur la route de *Chippewa*, où ils rencontrèrent soudainement le corps de bataille des Anglais. La position des volontaires devant des forces aussi supérieures allait devenir extrêmement critique, si

le général Brown qui s'en aperçut n'avait ordonné à Scott de se porter à leur secours, en passant le pont qui pour lors était réparé, et d'engager l'ennemi dans la plaine de *Chippewa*, ce qui fut immédiatement exécuté.

Le major Jessup, jeune officier du plus grand mérite, commandant l'un des bataillons de la brigade de Scott, reçut l'ordre de tourner le flanc gauche des ennemis, qui, de ce côté, avaient un bois pour point d'appui. Pendant qu'il était chaudement engagé pour accomplir cet ordre, il fut forcé de détacher une compagnie pour tenir tête à un parti ennemi arrivant d'un autre côté; continuant néanmoins sa marche, il fit fuir tout ce qui se trouvait devant lui, et vint ensuite au secours de son détachement qui s'était vaillamment défendu contre des forces infiniment supérieures. Jessup étant de nouveau assailli par l'ennemi, et se trouvant attaqué en front et en flanc dans un endroit où le terrain lui était défavorable, avança froidement avec ses gens portant l'arme au bras, sous un feu épouvantable, jusqu'à ce qu'il eût gagné une position moins exposée d'où il chassa les Anglais. L'intrépidité avec laquelle ce bataillon opéra cette manœuvre fut vraiment admirable, et prouva mieux que

tout ce qu'on pourrait dire, combien les Américains avaient gagné du côté de la discipline. L'aile droite des Anglais se trouvant entre deux feux, ne tarda pas à se replier, et les Américains prirent sur elle beaucoup de terrain.

A l'extrême droite de nos troupes, le bataillon du major Leawenworth se trouva exposé, non seulement au feu de la mousqueterie des Anglais, mais encore de leur artillerie légère ; un des officiers de ce bataillon, le capitaine Harrison, eut la jambe emportée par un boulet ; cependant il ne voulut point abandonner le champ de bataille, et resta jusqu'à la fin de l'action, continuant à donner ses ordres, et à encourager ses soldats avec un sang-froid merveilleux.

Une heure après que le combat était devenu général, le capitaine Townson, qui commandait l'artillerie américaine, étant parvenu à réduire au silence celle des Anglais, dirigea tout son feu sur l'infanterie ennemie qui chargeait en ce moment ; la canonnade à laquelle elle se trouvait ainsi exposée, la mit dans le plus grand désordre ; et le général Riall, voyant que sa droite avait été tournée par le major Jessup, ordonna la retraite. Elle s'opéra

avec assez de régularité jusqu'à la descente qui conduit à *Chippewa* ; mais là, les Anglais abandonnant leurs rangs se mirent à fuir dans le plus grand désordre, et rentrèrent pêle-mêle dans leurs retranchements. Le major Hindman et le capitaine Townson poursuivirent l'ennemi jusque sous ses batteries ; mais ces batteries, construites et fortifiées à l'avance, ne pouvant être emportées d'assaut, les Américains retournèrent sur leurs pas.

Cette affaire peut être considérée comme la première bataille rangée de la guerre : elle nous donna la preuve que la discipline était la seule chose qui jusqu'alors avait manqué à nos soldats pour se distinguer autant que nos braves marins. De chaque côté, on déploya beaucoup de talent et de courage, et si l'on a égard au nombre d'hommes engagés, on trouvera que cette bataille fut très-meurtrière ; en effet, nous perdîmes trois cent trente-huit hommes tant tués que blessés ou manquants. Parmi les blessés se trouvèrent le colonel Campbell, les capitaines King, Read, Harrison, les lieutenants Palmer, Brimhall, Barron, de Wilt et Patchim. La perte totale des Anglais, suivant le rapport du général Drummond, monta à cinq cent cinq hommes, parmi lesquels se trou-

vaient trois officiers supérieurs, sept capitaines et dix-sept lieutenants ou enseignes.

La nouvelle de cette victoire causa une joie générale : les plus honorables témoignages de la reconnaissance publique furent donnés aux officiers qui s'étaient le plus distingués ; les majors Jessup, O'Neill et Leawenworth furent faits lieutenants-colonels ; les capitaines Townson, Crooker et Harrison montèrent aussi d'un grade, et tous les officiers de l'armée reçurent les éloges qu'ils méritaient.

Le général Drummond ayant appris la défaite du général Riall, lui envoya un régiment pour le renforcer et le mettre à même de repousser toute attaque tentée contre son camp. Le général Brown, de son côté, bien résolu de chasser l'ennemi de la forte position qu'il occupait, envoya le général Ripley construire un pont sur la rivière *Chippewa*, trois milles au dessus du camp, afin que, maître des deux rives, il pût attaquer en même temps le front et le flanc droit des Anglais. Cette opération fut conduite avec tant de célérité et de secret, que le pont était presque achevé lorsque le général Riall eut avis de ce qui se passait : de suite, il fit avancer l'artillerie pour empêcher les Américains de terminer leurs travaux ;

mais cette artillerie ne put pas lutter contre la nôtre, et fut bientôt forcée de se retirer. Le général Riall, dont la situation devenait de plus en plus critique, prit le parti d'abandonner ses retranchements, dont le général Brown prit possession le jour même. L'ennemi se replia d'abord sur *Queen'stown ;* mais étant poursuivi et ne se croyant pas en sûreté, il continua sa retraite jusqu'à *Ten miles-Creek.*

L'armée américaine campa à *Queen'stown ;* et avant d'entreprendre aucune opération ultérieure, le général Swift demanda et obtint d'aller avec un détachement de cent vingt hommes reconnaître la position de l'ennemi. Il surprit un avant-poste et s'empara de tous les soldats qui le composaient ; cependant un de ceux-ci, auquel on avait déjà accordé quartier, met soudain son fusil en joue, tire, et presque à bout portant fait au général une blessure mortelle : celui-ci eut encore assez de force pour tuer son lâche assassin, et même pour rester à la tête de sa petite troupe pendant un vif engagement qu'elle eut à soutenir contre un détachement ennemi, attiré par la détonation du fusil ; mais aussitôt que l'ennemi fut repoussé, le brave Swift tomba sans mouvement et fut reporté au camp, où peu

après il mourut, sincèrement regretté de toute l'armée.

Le général Brown convoqua un conseil de guerre pour examiner ce qu'il y avait à faire. Il s'agissait, ou de poursuivre l'ennemi la baïonnette dans les reins, pour l'anéantir avant qu'il eût reçu de nouvelles forces, ou d'aller de suite attaquer *Niagara* et le fort *George*. On s'arrêta à ce dernier plan. En conséquence, les généraux Ripley et Porter reçurent l'ordre d'aller reconnaître les approches du fort, l'un en suivant la rive du *Niagara*, et l'autre en prenant la route de *Saint-David*. Ces deux généraux remplirent parfaitement leur mission, et eurent plusieurs escarmouches avec l'ennemi ; cependant le projet d'attaque n'eut pas d'autre suite. Le général Brown en donna pour motif, que le commodore Chauncey étant extrêmement malade, il n'aurait pu être soutenu par la flotte, sans la coopération de laquelle il y aurait eu de la folie à vouloir s'emparer du fort *George*. Il fut donc résolu d'aller attaquer l'armée ennemie qui occupait pour lors les hauteurs de *Burlington*; et en conséquence, nos troupes vinrent le 24 juillet camper à la jonction de la rivière *Chippewa* et du *Niagara*.

Le lieutenant général Drummond, piqué au vif de ce que les régiments de vétérans qu'il avait amenés d'Europe eussent été battus par les troupes américaines, qu'il regardait comme un ramas de recrues sans expérience et sans discipline, désirait ardemment qu'il se présentât une occasion de rétablir la réputation des armes britanniques. Il avait, à cet effet, rassemblé toutes les troupes qui se trouvaient dans son voisinage, il en avait même fait venir par eau de lieux très-éloignés, tels que *Kingston*, et *Prescott* : à mesure qu'elles arrivaient on les plaçait à *Queenstown* dont le général Riall avait repris possession aussitôt que les Américains l'avaient abandonné pour se replier sur la *Chippewa*.

Drummond fit traverser le *Niagara* par un fort détachement, qui avait ordre de menacer la ville de *Schlosser* où se trouvaient les magasins et les hôpitaux de notre armée ; ce mouvement avait pour objet d'engager le général Brown à diviser ses forces sur les deux rives ; mais il n'en fut pas dupe, et pour détourner les Anglais de rien tenter contre la rive américaine, il donna l'ordre au général Scott de se porter vers *Queenstown*, avec sa brigade forte de sept cents hommes, l'artillerie

de Townson et quelques cavaliers, en lui recommandant de l'envoyer prévenir aussitôt qu'il serait en présence de l'ennemi.

Le 25 juillet, à quatre heures de l'après-midi, le général Scott se mit en marche: après avoir fait deux milles et demi, et ne se trouvant plus qu'à peu de distance du saut du *Niagara*, il aperçut l'ennemi campé sur une éminence près de *Lundyslane*, position très-forte, et qui l'avait encore été rendue davantage par une batterie de neuf canons, dont deux de 24, que le général Riall y avait fait construire. Aussitôt que les Américains se furent avancés jusqu'à un petit bouquet de bois qui se trouvait entre eux et les Anglais, les capitaines Harris et Pentland, dont les compagnies formaient l'avant-garde, reçurent quelques coups de fusil d'un détachement ennemi qui recula devant eux pour les attirer du côté de *Lundyslane*. Le général Scott envoya le major Jones prévenir le commandant en chef, et s'avança avec ardeur vers la position des Anglais. Dès qu'il fut débusqué du bois et qu'il eut rangé ses troupes dans une plaine propre aux manœuvres militaires, il fut salué par une canonnade épouvantable; le capitaine Townson voulut riposter, mais ses pièces,

toutes de petit calibre, ne portaient pas jusqu'aux Anglais. Les Américains, quoique n'ayant pas la moitié autant de troupes que l'ennemi, engagèrent vivement l'action; elle avait duré plus d'une heure sans qu'il y eût rien de décidé, quand les 11e et 22e régiments ayant épuisé toutes leurs munitions, et les colonels Brady et M'Neil, qui les commandaient, ayant été grièvement blessés, ainsi que la plupart de leurs officiers, reçurent l'ordre de se retirer du feu. Le colonel Leavenworth, avec le 9e régiment, prit leur place, et eut lui seul à soutenir tous les efforts de l'ennemi; ce qu'il fit avec le plus grand courage, sans céder un pouce de terrain : mais, ayant perdu plus de la moitié de ses hommes, et ayant à repousser des charges toujours nouvelles, il envoya prévenir le général Scott de la position difficile dans laquelle il se trouvait. Celui-ci se porta aussitôt de sa personne près du 9e régiment, et encouragea les braves soldats qui le composaient à tenir encore, en leur annonçant que des renforts allaient arriver; et en effet le lieutenant Riddle, qui depuis le matin était allé battre le pays avec un détachement, entendant la canonnade, s'empressa de venir partager les dangers de ses frères d'armes. Le général

Brown, ayant aussi entendu le canon, se porta de suite vers le lieu de l'action, donnant l'ordre au général Ripley de le suivre avec sa brigade. Il rencontra en chemin le major Jones, et, d'après les informations qu'il en reçut, il expédia aussi l'ordre au général Porter de se rendre en toute hâte avec les volontaires et toute l'artillerie au secours du général Scott.

Cependant la situation de la brigade engagée devenait de plus en plus critique. Ces braves soldats voyaient leurs rangs s'éclaircir à chaque instant, et néanmoins ils firent si bonne contenance, ils repoussèrent toutes les charges avec tant d'intrépidité, que le général Riall désespéra de vaincre, et envoya en toute hâte demander des renforts au général Drummond. Il y eut pour lors une sorte de suspension d'armes; rien n'interrompit plus le silence de la nuit que les gémissements des blessés et le bruit sourd et monotone de la chute du *Niagara*. Les Américains profitèrent de cet instant de répit pour réunir en un seul corps les débris des régiments qui avaient jusque-là soutenu le combat; ce corps fut placé sous le commandement du colonel Brady qui, quoique grièvement blessé, ne voulut jamais quitter le champ de bataille. Le combat ne tarda pas à

se réengager par l'arrivée, de notre côté, de la brigade du général Ripley, de l'artillerie du major Hindman et des volontaires du général Porter, et de l'autre, du général Drummond en personne et de toutes ses forces.

Sur ces entrefaites, le jeune et vaillant major Jessup, qui, dès le commencement de l'action avait reçu l'ordre de se porter sur la droite, réussit à tourner l'aile gauche de l'ennemi ; et lorsque le combat recommença, il fondit inopinément sur les Anglais à la faveur de la nuit, surprit plusieurs détachements, et fit prisonniers tant d'officiers et de soldats, que la marche de sa petite troupe en fut fort embarrassée. Il aurait pu, suivant les lois de la guerre, ne point leur accorder de quartier ; mais, plein de générosité, il ne voulut pas rougir ses mains dans le sang d'hommes qui peut-être à sa place n'eussent pas agi si noblement. L'un de ses officiers, le capitaine Ketchum, eut la bonne fortune de faire prisonniers le major-général Riall et l'aide-de-camp du général Drummond. Cette circonstance fut d'une grande importance, car elle retarda la concentration de toutes les forces anglaises, et donna le temps aux Américains de se préparer à les recevoir. Le colonel Jessup, après avoir mis ses prison-

niers en lieu de sûreté, s'élança de nouveau dans la mêlée, et se portant sur les derrières d'un régiment anglais, fit un feu si nourri qu'il l'eut bientôt mis en déroute. « Le colonel » Jessup, dit le général Brown dans son rap- » port, nous parut enveloppé de flammes! « Il reçut ensuite l'ordre de prendre poste à l'extrême droite de la deuxième brigade.

Le général Ripley et sa brigade combattaient à une certaine distance du général Scott; et comme celui-ci était si affaibli qu'il lui était devenu totalement impossible de résister à une nouvelle attaque dirigée contre lui, le général en chef envoya l'ordre à Ripley de s'avancer promptement au secours de la première brigade. Ce général, voyant qu'il perdrait nécessairement un temps précieux en cherchant à se frayer un chemin, dans l'obscurité, à travers les broussailles qui le séparaient de Scott, prit sur lui de ne pas obéir à l'ordre qu'il avait reçu; et, avec cette rare sagacité qui n'appartient qu'à un habile capitaine, il adopta le seul parti capable de sauver l'armée. Ce parti fut approuvé par le général en chef aussitôt qu'il en eut connaissance; voiçi ce que c'était: l'ennemi avait son artillerie postée sur une colline qui formait le point d'appui de son

armée; et tant qu'il restait maître de ce point, c'était en vain que les Américains cherchaient à s'assurer la victoire. Ripley s'adressant au colonel Miller, lui demanda s'il croyait pouvoir escalader la colline à la tête du 21e régiment, tandis que lui-même l'attaquerait avec le 23e, composé de soldats de nouvelle levée. A cette demande, le brave colonel, connaissant tout le danger auquel il allait s'exposer, fit cette simple réponse : « *Je l'essayerai, mon-* » *sieur.* » Nobles paroles qui depuis sont devenues la devise du 21e. Ce régiment et le 23e furent donc formés en colonnes serrées, et marchèrent à la charge, laissant le 1er régiment en arrière pour tenir l'infanterie ennemie en échec. Cette charge était faite pour déconcerter les troupes les plus intrépides ; l'artillerie ennemie faisait un feu épouvantable ; cependant le 21e avança l'arme au bras sans donner le moindre signe d'hésitation. Il n'en fut pas tout-à-fait de même des jeunes soldats du 23e ; ils firent un mouvement rétrograde quand ils se virent couverts par la mitraille des canons anglais ; mais le général Ripley parvint bientôt à leur rendre leur première audace, et ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de toises du sommet de la colline, quand

un boulet emporta le major M'Farland qui les commandait : il fut immédiatement remplacé par le major Brooks. Cependant le colonel Miller, lorsqu'il fut arrivé à quelques pas de la batterie, s'élança avec tant d'impétuosité sur les Anglais, qu'ils ne purent lui résister, et se mirent à fuir en désordre, laissant tous leurs canons au pouvoir des Américains. Cette action héroïque coûta bien cher au 21e ; presque tous ses officiers furent ou tués ou blessés, et le lieutenant Cilley, entre autres, tomba mort auprès d'une pièce dont il venait de s'emparer presque à lui seul. Aussitôt que les deux régiments furent réunis, ils poursuivirent l'ennemi de l'autre côté de la colline jusque hors de portée de fusil, et tournèrent contre lui ses propres canons.

La bataille prit dès-lors une face toute nouvelle. La hauteur d'où l'ennemi avait été délogé dominant les environs, il était évident que de sa possession dépendrait la victoire ; et le général Ripley forma ses troupes en ligne pour défendre sa conquête qu'il pensait avec raison devoir lui être chaudement disputée. Le major Hindman reçut ordre de venir se placer avec ses artilleurs, ses canons et ceux pris sur l'ennemi, entre la brigade de Ripley

et le 25e régiment ; le général Porter avec ses volontaires prit poste à l'extrême droite de la ligne américaine.

Le général Drummond, transporté de rage et de honte de ce qui venait de se passer, résolut de venger promptement l'affront qu'il avait reçu ; à cet effet il rallia toutes ses troupes, fit avancer son corps de réserve, et ordonna une charge générale. Tous ses régiments ne formaient qu'une seule ligne qui débordait de chaque côté celle de Ripley. Les Américains, suivant les ordres de leur général, restèrent dans le plus profond silence, prêts à tirer quand on le leur commanderait. Les Anglais, lorsqu'ils ne furent plus qu'à vingt pas du sommet de la colline, firent une décharge générale de leurs armes, puis s'élancèrent la baïonnette en avant sur les Américains. Ceux-ci dans ce moment faisant jouer l'artillerie et la mousqueterie presqu'à bout portant, firent un si grand ravage dans les rangs des ennemis que ces derniers commençaient déja à fuir, quand leurs chefs parvinrent à les ranimer et les ramenèrent à la charge. Il y eut alors pendant près de vingt minutes une mêlée épouvantable ; de chaque côté on combattit avec un acharnement sans pareil; cependant les Anglais furent repoussés

et abandonnèrent de nouveau la colline ; mais il était à présumer que ce ne serait pas là le dernier effort du général ennemi : en conséquence la ligne américaine fut reformée sur le champ, on porta les blessés sur les derrières; et le général Scott qui, avec les débris de sa brigade était resté en réserve pendant la dernière attaque, vint se placer à *Lundyslane*, sa droite appuyée à la route de *Niagara*.

A peine une demi-heure s'était écoulée qu'on aperçut le général Drummond s'avançant à la charge avec une nouvelle ardeur. Les Américains, comme la première fois, ne tirèrent que quand les Anglais furent tout près ; ceux-ci se portèrent en masse contre le centre de la ligne américaine : le brave vingt et unième régiment reçut cet horrible choc sans s'ébranler, et le général Drummond, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun avantage de ce côté, quitta encore une fois la partie et se retira au pied de la colline. Tandis que ces choses se passaient au centre, le général Scott, avec le peu de braves gens qui lui restaient, avait fait deux brillantes charges sur la droite de l'ennemi ; mais rencontrant là un double rang d'infanterie, il ne put produire tout l'effet qu'il désirait et qui aurait été décisif : cependant il

ébranla la ligne des Anglais et contribua beaucoup à la non-réussite de leur attaque sur le centre. Dans l'une de ces charges Scott fut très-dangereusement blessé et se vit forcé de quitter le champ de bataille, laissant les restes de sa brigade réunis au vingt-cinquième régiment sous les ordres du colonel Leavenworth.

Les Anglais, complétement découragés par ces défaites réitérées, étaient sur le point d'abandonner tout à fait le combat, quand des troupes fraîches qui leur arrivaient de *Niagara*, ranimèrent leur ardeur et les enhardirent à tenter une nouvelle attaque. Après donc s'être reposés pendant une heure, ils s'avancèrent encore plus forts que jamais, et avec la ferme confiance que cette fois ils accableraient par leur nombre les Américains épuisés de fatigue. Nos braves compatriotes n'avaient pu prendre aucun repos ; ils manquaient d'eau et mouraient de soif; et par le long intervalle qui s'était écoulé depuis la dernière attaque, ils commençaient à penser que les Anglais avaient enfin renoncé à leur disputer leurs lauriers. Ce fut précisément au moment où ils croyaient qu'il allait leur être permis de se livrer au repos, qu'ils aperçurent l'ennemi revenant à la charge; cette vue ranima leur ardeur première, et ils

jurèrent de ne point abandonner les nobles trophées de leur victoire. On fit de part et d'autre un feu terrible, mais cette fois les Anglais n'en furent point ébranlés, ou, pour mieux dire, comme ils étaient bien plus nombreux, une seconde ligne put aussitôt remplacer celle de front qui avait été écrasée. Le combat devint furieux ; le 21e régiment tint ferme, mais la droite et la gauche des Américains furent jetées en désordre, peu de temps il est vrai, car le général et les colonels Miller, Nicholas et Jessup les eurent bientôt ralliées : cependant les deux armées se trouvaient sur le sommet de la colline ; Anglais, Américains étaient pêle-mêle ; on combattait corps à corps ; mais c'était surtout près des canons que l'action était la plus chaude ; l'ennemi s'était percé un chemin jusqu'au milieu des pièces du major Hindman, et cet officier fut forcé d'en enclouer deux. La victoire était encore indécise, quand le général Ripley, faisant une charge sur le flanc de l'ennemi, l'enfonça ; et le centre par suite, étant également ébranlé, peu après la ligne anglaise se mit à fuir pour la quatrième fois. Vainement le général Drummond voulut-il rallier ses troupes ; sourdes à sa voix et à celle de leurs officiers, elles se sauvèrent hors

de la portée du canon, laissant leurs morts et leurs blessés entre les mains des Américains.

Le général Brown avait reçu deux blessures graves au commencement de la dernière attaque, et avait été forcé, comme le général Scott, de quitter le lieu du combat, laissant toutes ses troupes sous le commandement du général Ripley. Celui-ci avisa pour lors au moyen d'enlever les canons capturés ; mais ce moyen manqua, car tous les chevaux de l'artillerie avaient été tués pendant la bataille ; et, faute de cordages, on ne put même les emmener à force de bras : dans ce moment le général Brown envoya l'ordre d'emporter les morts et les blessés, et de ramener les troupes au camp de *Chippewa*. Ripley, voyant l'impossibilité d'emmener les canons anglais, les fit enclouer et précipiter au bas de la colline ; ensuite avec toute l'artillerie commandée par le major Hindman, et toutes ses troupes, il se retira en bon ordre à *Chippewa*, où il arriva vers minuit. Ce fut une circonstance d'autant plus malheureuse pour nos vaillants compatriotes d'être ainsi forcés d'abandonner des trophées si chèrement achetés, que l'ennemi en tira parti pour prétendre que les Américains avaient été défaits. Certainement les Anglais s'étaient

conduits bravement; mais dire qu'ils avaient été victorieux était avancer un mensonge atroce qui a dû faire rougir ceux de leurs officiers qui possèdaient de vraies notions d'honneur.

Les troupes britanniques qui furent engagées dans cette sanglante action montaient à près de cinq mille hommes, c'est-à-dire un tiers au moins de plus que les Américains. La perte fut très-considérable des deux côtés, surtout en officiers. Les Anglais eurent un adjudant général, un capitaine, trois lieutenants et soixante-dix-neuf sous-officiers et soldats tués; le nombre de leurs blessés s'éleva à cinq cent trente-sept hommes, parmi lesquels se trouvaient les généraux Drummond et Riall, trois colonels, deux majors, huit capitaines et vingt-deux officiers subalternes. Ils perdirent en sus, comme prisonniers, un major-général, un aide-de-camp, cinq capitaines, neuf officiers subalternes et deux cent quarante et un sous-officiers et soldats: perte totale, huit cent soixante-dix-huit hommes.

Du côté des Américains, il y eut un major, cinq capitaines, cinq officiers subalternes et cent cinquante-neuf sous-officiers et soldats tués; le major-général Brown, les brigadiers généraux Scott et Porter, deux aides-de-camp,

un major de brigade, un colonel, quatre lieutenants colonels, un major, sept capitaines, trente-sept officiers subalternes et cinq cent quinze sous-officiers et soldats furent blessés; un major de brigade, un capitaine, six officiers subalternes, et cent deux sous-officiers ou soldats furent faits prisonniers : total général, huit cent cinquante et un hommes; de sorte que la perte des deux armées ne différa que de vingt-sept hommes.

A son arrivée au camp, le général Ripley reçut du commandant en chef l'ordre de faire reposer et rafraîchir ses hommes, et de retourner à la pointe du jour sur le champ de bataille pour engager de nouveau l'ennemi, si les circonstances le permettaient. Ripley s'y rendit en effet, mais il trouva que les Anglais avaient repris leur première position, et qu'ils présentaient un front formidable. N'ayant de son côté que quinze cents hommes en état de combattre, il y aurait eu de la folie à attaquer l'ennemi; en conséquence il revint sur ses pas. Le général Brown, coupable en cela de beaucoup de légèreté, se hâta de blâmer la conduite de Ripley, dans une dépêche qu'il adressa au gouvernement, de sorte que cet homme respectable eut quelque temps à souffrir dans l'opinion pu-

blique. Ce ne fut que plus tard qu'on lui rendit justice, et qu'on sut que la victoire de *Niagara*, victoire la plus brillante que nos troupes eussent jamais remportée, était due en grande partie à son habileté et à sa bravoure personnelle.

Le général Ripley se trouvant dans l'impossibilité de faire tête aux forces supérieures de l'ennemi, se retira sur le fort *Érié*; et s'attendant à y être bientôt attaqué, il fit réparer les anciennes fortifications, en construisit de nouvelles, et enfin se mit en mesure, autant que les circonstances le permettaient, de faire une longue et glorieuse résistance. Les Anglais, malgré leur prétendu triomphe, ne jugèrent à propos de suivre les Américains qu'après avoir été rejoints par un millier d'hommes conduits par le général de Wateville. Avec toutes leurs forces, montant à plus de cinq mille hommes, ils se présentèrent le 3 août devant *Érié*, fort qu'eux-mêmes avaient considéré naguère comme incapable de défense, et duquel maintenant ils croyaient ne pouvoir s'emparer qu'au moyen d'un siége régulier.

La position prise par les Américains pour résister à un ennemi qui avait une si grande supériorité numérique, présentait peu de défense naturelle, et l'ouvrage appelé fort *Érié*,

n'était qu'une simple redoute non terminée. Ce fort était situé à cinquante toises de la rive du lac, dans une plaine qui avait environ quinze pieds d'élévation au-dessus des eaux : on pouvait tout au plus le considérer comme la partie principale du camp retranché que les Américains formèrent à la hâte en élevant à droite et à gauche des lignes de palissades, et en creusant des fossés ; mais le côté qui regardait le lac resta tout ouvert, et même la plupart des autres ouvrages ne purent être entièrement achevés. Cependant, dès le 7 août, les batteries américaines furent en état de riposter à celles de l'ennemi ; et depuis ce jour jusqu'au 14, il y eut des deux côtés une canonnade presque continuelle. Les Anglais en ouvrant des tranchées, gagnaient peu-à-peu du terrain, et il y eut de fréquentes escarmouches entre leurs avant-postes et les nôtres ; dans l'une d'elles périt le major Morgan, brave et digne officier, qui emporta les regrets sincères de toute l'armée.

Le général Gaines était arrivé à *Érié* peu après le commencement du siége : comme il était plus ancien en grade que Ripley, il prit le commandement. Dans la nuit du 14 août, Ripley ayant aperçu du mouvement dans le camp

anglais, pensa qu'on se préparait à donner l'assaut, il en prévint de suite le général Gaines; celui-ci en avait déjà eu avis, il disposa tout pour recevoir chaudement l'ennemi et le faire repentir de son audace.

Le général Drummond avait en effet tout arrangé pour attaquer les Américains sur tous les points à-la-fois; et le général Gaines, ignorant contre quelle partie l'ennemi dirigerait ses principaux efforts, avait distribué toutes ses troupes de manière à ce qu'elles pussent se prêter un mutuel secours, et qu'elles ne fussent prises nulle part au dépourvu. Le fort et deux bastions qu'on y avait ajoutés furent confiés à la garde du capitaine d'artillerie Williams; le capitaine Douglass eut le commandement d'une batterie construite près du lac. Les différentes batteries situées le long des lignes furent armées par le major Trimple et les capitaines Biddle et Fanning qui devaient au besoin être soutenus par le général Porter. L'artillerie de campagne fut distribuée sur différents points sous le commandement supérieur du major Hindman. La première brigade, composée des restes des 11[e], 9[e] et 22[e] régiments, commandée par le colonel Aspinwall, fut placée à la droite, et la brigade du

général Ripley, soutenue par une batterie que commandait le capitaine Townson, prit poste à l'extrême gauche de la ligne de défense. Quelques heures avant l'assaut, une bombe lancée par l'ennemi fit sauter un des magasins qui se trouvaient dans l'intérieur des lignes américaines ; les assiégeants en poussèrent un cri de victoire, croyant que c'était la poudrière qui avait sauté : les Américains répondirent par d'autres cris, et pour prouver qu'ils avaient encore de la poudre, ils se remirent à tirer avant même que la fumée produite par l'explosion du magasin fût dissipée.

A deux heures et demie du matin, on entendit les pas d'une colonne ennemie qui venait attaquer l'extrême gauche du camp : cette partie de notre ligne était la plus faible, on n'avait eu le temps que de jeter à la hâte quelques arbres pour servir d'estacade ; mais la 2e brigade dont le brave 21e régiment sous le major Wood faisait partie, et l'artillerie de Towuson étaient prêtes à recevoir l'ennemi : elles le laissèrent approcher à une très-courte distance, et firent un feu si vif et si nourri que les Anglais se mirent à fuir en désordre. Le colonel Fischer qui les commandait les rallia et les ramena à la charge ; mais ils furent encore

repoussés avec une perte plus grande que la première fois. Le colonel sachant combien il importait au succès de l'attaque générale, qu'il s'emparât de la batterie du capitaine Townson, essaya, en passant dans l'eau au-dessous de l'estacade, de pénétrer dans le camp; mais il n'y put parvenir ; il perdit près de deux cents hommes, et fut obligé, ainsi que le reste de sa colonne, de faire une prompte retraite.

Cependant les autres colonnes de l'ennemi avaient attendu pour s'avancer que celle de Fischer fût complétement engagée, de sorte que quand la fusillade se fit entendre à la gauche, le colonel Scott marcha avec ses troupes contre la droite du camp, tandis que le colonel Drummond, qui s'était tenu à couvert dans un ravin situé entre les deux armées, vint attaquer le front des lignes américaines. Le colonel Scott trouva sur le point qu'il voulait attaquer la batterie de Douglass, deux compagnies des volontaires de New-Yorck et de la Pensylvanie, le 9e régiment de ligne, et une pièce de 6 dirigée par le colonel M'Ree, qui tous ensemble firent un feu si vif sur sa colonne, qu'après s'être avancée jusqu'à vingt-cinq toises, elle fut obligée de se retirer.

La colonne du colonel Drummond, com-

posée de cinq cents hommes d'élite, se porta contre une redoute construite en avant du fort, armée de six pièces de campagne. Les Anglais plantant des échelles dans le fossé parvinrent sur le parapet, et de-là ils crièrent aux troupes qui se trouvaient à la batterie Douglass de cesser de tirer; celles-ci croyant que cet ordre venait du fort, obéirent et laissèrent approcher le colonel Scott qui avait rallié sa colonne; mais s'apercevant bientôt de leur méprise, elles reçurent les assaillants avec tant de vigueur que ceux-ci furent forcés encore une fois de se retirer après avoir perdu leur commandant, et au moins un tiers de leurs gens. La colonne de front avait aussi été repoussée, mais avec bien plus de peine; et on se hâta de renforcer la garnison du fort par des détachements des brigades de Ripley et de Porter. Néanmoins le colonel Drummond, ne se tenant point pour battu, fit plusieurs autres attaques qui furent rendues inutiles par la résistance que lui présentèrent partout le colonel Hindman et le major Trimble. Quand la colonne du colonel Scott eut été entièrement défaite, le lieutenant Douglass dirigea sa batterie de manière à couper toute communication entre le colonel Drummond et le corps de réserve

sous le colonel Tucker qui devait le soutenir.

Le colonel Drummond, quoiqu'ayant été repoussé à trois reprises différentes, ne voulut point abandonner la partie; et profitant de l'obscurité de la nuit augmentée encore par la fumée, il se glissa en silence dans le fossé, et plantant de nouveau des échelles, il s'élança sur le parapet, et ordonna à ses soldats de le suivre, criant à haute voix : « *Point de quartier aux damnés Yankeys!* » (1) Cet ordre fut fidèlement exécuté, et le combat devint beaucoup plus furieux qu'il n'avait été jusqu'alors. Tous les efforts du major Hindman ne purent déloger l'ennemi du bastion dont il s'était emparé, mais cependant il ne fit aucun progrès ultérieur. Le capitaine Williams reçut un coup mortel, les lieutenants Watmouth et M'Donough furent grièvement blessés : le dernier ne pouvant plus se soutenir, demanda quartier, mais le colonel Drummond refusa positivement de le faire prisonnier et renouvela l'ordre de faire main basse sur tous ceux qui se rendraient.

---

(1) *Yankeys*, terme de mépris dont les Anglais se servent pour désigner les Américains.

(*Note du traducteur.*)

M'Donough exaspéré par cet ordre barbare, rassembla le peu de forces qui lui restaient, saisit une pique et se défendit contre les assaillants, jusqu'à ce que le colonel lui-même le renversa d'un coup de pistolet qu'il lui tira à bout portant. Cet homme féroce ne survécut que quelques instants à cet acte abominable, véritable assassinat; une balle vint l'atteindre, et il tomba sans vie près de la victime de sa cruauté.

Les Anglais, malgré la mort de leur chef, se maintenaient toujours dans leur position; et bien que de puissants renforts fussent venus aux Américains sur ce point, depuis que le combat avait cessé sur les autres, on ne put parvenir à les chasser du bastion dont ils étaient maîtres: cependant ils avaient déjà essuyé une perte énorme, et leur opiniâtreté ne provenait que de l'espoir d'être promptement secourus par leur corps de réserve; chose du reste assez difficile, car les canons de la batterie Douglass étaient braqués de manière à enfiler non-seulement les rangs des Anglais qui se trouvaient dans le bastion, mais encore les rangs de ceux qui tenteraient de les rejoindre. Néanmoins, la réserve anglaise s'approchait, quand une explosion aussi imprévue qu'effroyable empor-

ta le bastion et tous ceux qui se trouvaient dessus. Le corps de réserve voyant qu'il ne restait rien à faire, retrograda vers le camp : ainsi fut achevée la défaite pleine et entière de l'ennemi.

Les Anglais laissèrent entre nos mains deux cent vingt-deux hommes tués, parmi lesquels se trouvaient quatorze officiers de distinction, cent soixante-quatorze blessés, et en outre, cent quatre-vingt-six prisonniers : total cinq cent quatre-vingt-deux hommes. Le général Drummond, dans son rapport officiel, estima sa perte en tout à neuf cent cinq hommes ; de notre côté, nous eûmes dix-sept hommes tués, cinquante six blessés, un lieutenant et une dixaine de soldats prisonniers. Ce ne fut que quand ils eurent perdu tout espoir d'enlever le fort, que les Anglais daignèrent accorder la vie à quelques blessés qui tombèrent entre leurs mains.

L'explosion qui termina le combat fournit aux Anglais une excuse pour leur défaite ; aussi représentèrent-ils les conséquences de cet événement comme beaucoup plus graves qu'elles ne l'avaient été. Il est bien connu que l'attaque avait déjà manqué sur tous les autres points, et on ne pouvait espérer que le peu

d'hommes qui restaient sur le bastion fussent en état de lutter contre la garnison entière: d'ailleurs, l'explosion ne fit pas périr autant de monde qu'on a voulu le faire croire. Ce fut pendant l'assaut même, qui dura plus d'une heure, que l'ennemi éprouva une perte énorme; mais au reste, il est peu surprenant que ceux qui se disposaient à passer toute la garnison au fil de l'épée, se plaignissent de ce qu'on les avait empêchés d'exécuter un si noble dessein.

Après ce cruel échec, les Anglais restèrent tranquilles dans leurs retranchements jusqu'au moment où ils furent renforcés par deux nouveaux régiments; alors ils recommencèrent à tirer sur le fort presque sans interruption. Dans les derniers jours d'août, le général Gaines, ayant été dangereusement blessé par un éclat de bombe, fut forcé de quitter le commandement et de se faire transporter à *Buffaloe*.

La situation de notre armée au fort *Erié* commençait à causer de grandes inquiétudes au gouvernement. Le général Izard, qui commandait sur le lac *Champlain*, reçut ordre d'envoyer des secours au général Brown; mais sir George Prévost s'étant avancé à cette époque vers *Plattsbourg*, Izard, par ce motif et par

plusieurs autres, ne jugea pas prudent d'abandonner cette partie des frontières, ni d'affaiblir le corps qui se trouvait sous ses ordres.

Cependant la garnison d'*Erié* avait été augmentée par l'arrivée successive de plusieurs corps de milice et de volontaires ; et le général Brown, à peu près guéri de ses blessures, reprit le commandement. Les Anglais, considérablement renforcés depuis leur défaite, paraissaient avoir renoncé à toute idée de se rendre maîtres du fort autrement que par un siége régulier ; et en conséquence, ils poussaient vigoureusement leurs travaux pour s'approcher du corps de la place. Les Américains n'avaient non plus rien négligé pour compléter leurs fortifications. La canonnade continuait de part et d'autre, de fréquentes escarmouches avaient lieu ; mais pourtant il n'arriva rien d'important jusqu'au 17 septembre, jour où le général Brown, s'étant aperçu que l'ennemi avait achevé une batterie qui devait vomir un feu destructeur sur le fort, résolut de le prévenir et d'effectuer une sortie la nuit même.

Les forces anglaises se composaient de trois brigades de quinze cents hommes chacune ; l'une d'elles était toujours stationnée aux travaux du siége, tandis que les autres restaient

campées deux milles plus loin. Le dessein du général Brown était, suivant ses propres expressions, « d'escalader les batteries, de s'emparer des canons, et d'anéantir la brigade de service, avant que celles qui étaient en réserve pussent venir à son secours. » Une route fut percée au travers des bois par les lieutenants Riddle et Frazer, et en faisant un long circuit, ils parvinrent sans être découverts à conduire cette route jusqu'à portée de fusil du flanc droit de l'ennemi. A deux heures du matin, toutes les troupes sortirent du fort. La division du général Porter était composée de tirailleurs, d'Indiens, sous les ordres du colonel Gibson, et de deux corps de la milice de *New-Yorck*, commandés l'un par le colonel Wood et l'autre par le général Davis. Cette division devait suivre la route percée au milieu des bois; la division de droite, sous le général Miller, devait se placer entre les deux camps, dans le ravin dont il a déjà été question, et ne donner que lorsque Porter aurait engagé l'ennemi en flanc.

La division du général Porter marcha avec la plus grande célérité, et tomba tout-à-coup sur le flanc de l'ennemi sans qu'il se fût douté de son approche. Cependant, bientôt remis de

sa surprise, il opposa une vive résistance, et dès le commencement de l'action, les colonels Gibson et Wood furent tués à la tête de leurs colonnes; ils furent immédiatement remplacés par le lieutenant-colonel M'Donald et le major Brooks. En trente minutes, les Américains s'emparèrent de deux batteries et d'un fortin qui les défendait, et dont la garnison fut faite prisonnière de guerre: trois pièces de 24 furent mises hors de service; le lieutenant Riddle fit sauter un magasin, et faillit périr par suite de l'explosion.

Dans ce moment, le général Miller arriva, et après s'être réuni à la colonne commandée par le lieutenant-colonel M'Donald, il fit une trouée entre la 2e et la 3e lignes de batteries, et s'en rendit maître après une lutte très-vive et très opiniâtre dans laquelle le général Davis périt.

Tous les ouvrages de la droite des Anglais étant tombés au pouvoir des Américains, le général Miller se porta vers ceux qui se trouvaient près de la rive du lac, et qui avaient été fortifiés avec beaucoup plus de soin. Miller, auquel s'était réunie la réserve commandée par le général Ripley, éprouva de ce côté des obstacles sans nombre; il fallut emporter cha-

cune de ces redoutes à la pointe des baïonnettes ; l'ennemi qui avait eu le temps de recevoir des renforts, mit dans sa défense la plus grande intrépidité ; cependant il ne lui restait plus qu'une seule batterie, mais c'était la plus forte de toutes : Miller, à la tête du 21e régiment et d'une partie du 17e, fut l'attaquer et força les Anglais à l'évacuer. Le général Ripley ordonna de se former en ligne sur l'arrière des batteries dont on venait de s'emparer, afin de protéger les divers détachements occupés à les détruire ; et il se préparait à poursuivre l'arrière-garde du général Drummond quand il reçut au cou une balle qui lui fit une si grave blessure, qu'on fut forcé de le reporter au fort.

Le but de sa sortie ayant été rempli au-delà de toute espérance, le général Miller rappela ses détachements, et se retira en bon ordre emmenant avec lui les prisonniers qu'il avait faits et les autres trophées de ce glorieux exploit. Quelques heures avaient suffi pour détruire les ouvrages qui avaient coûté quarante-sept jours de travail assidu aux Anglais ; ceux-ci, outre la perte de leurs canons, eurent plus d'un millier d'hommes mis hors de combat. De notre côté nous eûmes quatre-vingt-

trois hommes tués, deux cent seize blessés, et un pareil nombre de manquants. En outre des braves officiers dont nous avons déjà fait connaître la mort, plusieurs autres succombèrent dans cette occasion. Nous fîmes trois cent quatre-vingt-cinq prisonniers; quant aux morts et aux blessés de l'ennemi, il n'en fit jamais connaître la liste, de sorte qu'on n'a pas pu savoir avec précision à combien en montait le nombre. Quelques jours après cette grande victoire des Anglais, car ils ne rougirent pas de proclamer qu'ils avaient été victorieux, ils abandonnèrent leur camp et se retirèrent au fort *George*.

Nous avons déjà dit que le général Yzard n'avait pas cru devoir abandonner les bords du lac *Champlain* pour venir renforcer le général Brown. Cependant, dans les premiers jours de septembre, ayant reçu une lettre de ce dernier général, par laquelle il l'informait de la position critique dans laquelle il se trouvait à *Érié*, Yzard se mit en marche, et arriva le 17 septembre à *Sackettsharbour* avec toutes ses forces montant à environ quatre mille hommes; mais là, il ne put s'embarquer de suite, de sorte qu'il n'arriva qu'en octobre à *Érié*, quand déjà le siége était levé. Se

trouvant plus ancien en grade que le général Brown, il prit le commandement supérieur. Son arrivée fit perdre aux Anglais tout espoir de renouveler leur attaque sur *Érié*.

On verra dans un autre chapitre, que le poste quitté par le général Yzard fut bientôt dans une situation aussi mauvaise que celui qu'il était venu secourir. Nouvelle preuve de la difficulté de conduire la guerre sur une frontière aussi étendue, avec une poignée d'hommes seulement, et de l'absurdité de croire que de petites armées disséminées çà et là peuvent se prêter un mutuel secours et agir de concert à cinq cents milles de distance, quand tant de circonstances imprévues peuvent venir contrarier les plans les mieux combinés.

Le général, après avoir laissé à *Érié* une bonne garnison sous les ordres du colonel Hindman, fit avancer son armée jusqu'à *Chippewa*, dans l'intention de reprendre l'offensive; mais aucun engagement sérieux n'eut lieu. L'ennemi avait appris à ses dépens à être plus circonspect, et il évita toute action générale. Le 18 octobre, le général Bissil fut détaché avec neuf cents hommes vers *Cooks Mills*, pour détruire les magasins que l'ennemi avait sur ce point. Ce général ayant d'abord repous-

sé une avant-garde dont il prit tous les officiers, fit traverser une petite rivière nommée *Lyon'sCreek*, par trois compagnies de troupes légères sous les ordres des capitaines Dorman, Horrel et Irwine, et campa avec le reste de ses troupes sur l'autre rive. Le matin suivant, le marquis de Tweedale, avec douze cents hommes, vint attaquer les trois compagnies postées en avant; celles-ci firent la meilleure contenance, et conservèrent leur terrain jusqu'à ce que le général Bissil fût arrivé à leur secours. Le colonel Pinkney, avec le 5e régiment, reçut l'ordre de tourner la droite des ennemis et de couper, s'il était possible, une pièce d'artillerie qu'ils avaient amenée avec eux : en même temps le major Bernard s'avança en front, et chargea les Anglais à la baïonnette. Ce double mouvement fut exécuté avec la plus grande précision, et le marquis voyant la réserve américaine, qui n'avait pas encore donné, s'avancer, ordonna la retraite qui s'effectua dans un désordre complet, et en abandonnant les morts et les blessés. Le général Bissil, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à une certaine distance, se porta sur *Cooks-Mills*, détruisit tous les magasins qui s'y trouvaient, et vint rejoindre

l'armée ayant perdu soixante-sept hommes, tant tués que blessés et manquants.

Peu après cette affaire, le temps devenant froid, et la saison propre aux opérations militaires touchant à son terme, il fut résolu de ramener toute l'armée sur la rive américaine ; ce qui fut effectué dans le plus grand ordre, après avoir détruit de fond en comble le fort *Erié*. Les troupes prirent de suite leurs quartiers d'hiver, et furent distribuées à *Buffaloe*, *Black-Rock* et *Batavia*.

Ainsi se termina la troisième invasion du Canada, si toutefois il convient de donner ce nom aux opérations de cette campagne ; car on n'avait eu en vue que de tenir l'ennemi en échec, et de regagner les postes que nous avions perdus. Cependant le général Brown avait d'abord espéré que, de concert avec la flotte du commodore Chauncey, il pourrait chasser les troupes britanniques du voisinage du lac *Ontario* et s'emparer de *Kingston* ; mais vers la fin de l'été il se fit un tel changement dans notre situation, par les débarquements que les Anglais opérèrent sur nos côtes, et par les immenses renforts qu'ils reçurent d'Europe, qu'on abandonna toute idée de pénétrer plus avant dans le Canada avec le peu de forces que nous avions.

Les partisans du gouvernement soutinrent avec raison que le meilleur mode de protéger notre territoire sur les rivages de l'Atlantique, était de menacer le Canada ; ce qui obligeait l'Angleterre à concentrer la plus grande partie de ses forces dans cette colonie. En effet, nos troupes de ligne ne montaient pas à plus de dix mille hommes ; celles de l'ennemi, ainsi qu'on l'a su depuis, se composaient de vingt mille soldats, tous ayant déjà fait plusieurs campagnes. Si notre petite armée eût été disséminée dans nos différentes cités maritimes, elle eût été d'un bien faible secours pour agir contre les troupes dont l'Angleterre aurait pu disposer, si elle n'avait plus eu d'inquiétudes pour le Canada. Quant à la conquête de cette colonie, c'est une grande question que celle de savoir si cette conquête nous eût été avantageuse. Il est certain que les ennemis les plus invétérés du gouvernement et du peuple américain, ceux qui abandonnèrent les Etats-Unis pendant la guerre de la révolution, avaient pour la plupart pris refuge au Canada ; et il n'est pas probable qu'ils eussent jamais voulu se laisser incorporer dans notre république.

Cependant la campagne sur le *Niagara* eut pour nous d'importants résultats. Les troupes

américaines, sous l'empire d'une salutaire discipline, déployèrent un caractère qui leur fit autant d'honneur qu'il causa d'étonnement à l'ennemi. Durant les deux premières années de la guerre on avait à peine eu le temps de former des officiers ; mais ensuite une jeunesse pleine d'ardeur et d'habileté demanda à servir : l'aversion pour le métier de soldat disparut peu-à-peu, l'armée fut régénérée, et les dernières scènes de la campagne de 1814 élevèrent sa réputation à la même hauteur que celle de notre victorieuse marine. Le génie de la liberté, qui, en donnant à l'homme le sentiment de sa force et de sa dignité, sut illustrer la Grèce et rendre Rome maîtresse du monde, vint animer les fils de l'Amérique. Ce fut à lui qu'ils dûrent d'écraser les bandes nombreuses et aguerries de l'Angleterre dans deux batailles rangées ; ce fut encore lui qui les soutint dans cette brillante sortie où en peu d'instants ils anéantirent tout l'espoir d'un ennemi formidable. L'Angleterre aussi jouit de quelques-uns des bienfaits de la liberté, elle leur doit sa vaste puissance ; mais ses institutions sont loin d'approcher de la sagesse et de la libéralité des nôtres. Chez nous le mérite seul fait la noblesse ; nos Hull, nos Decatur,

nos Brown, nos Scott, nos Ripley, nos Jackson, ne sont point comme ses Wellington, ses Nelson, forcés de partager leurs titres de gloire avec les créatures de la faveur, avec les indignes descendants d'illustres aïeux. Il peut y avoir sans doute, et nous sommes loin de le nier, des hommes de mérite parmi les nobles héréditaires de la Grande-Bretagne; mais combien d'entre eux n'usurpent-ils pas les emplois dûs au seul talent, et combien d'autres ne passent-ils pas leur vie entière dans une inutile oisiveté, et, ce qui est pire encore, dans les excès d'une crapuleuse débauche! — Pour en revenir à l'armée de *Niagara*, nous dirons qu'elle prouva que les Américains savaient vaincre sur terre aussi bien que sur mer. La défense d'*Erié*, si elle eût été due aux armes britanniques, aurait fatigué toutes les trompettes de la renommée; et les Anglais furent tellement convaincus de la bravoure et de l'habileté déployées dans cette occasion par les Américains, que dès-lors ils daignèrent nous élever à leur niveau, eux qui jamais avant n'avaient reconnu d'égaux.

Dans le cours de l'été, on fit plusieurs expéditions dans la partie occidentale de nos frontières; la plus importante fut dirigée par

le major Croghan qui, de concert avec le commodore Sinclair, reçut l'ordre d'aller reprendre possession du fort *Michilimackinac*. Ces deux officiers débarquèrent dans l'île *Saint-Joseph*, sur laquelle le fort est situé; mais, après une action assez chaude dans laquelle nous eûmes une soixantaine d'hommes tués ou blessés, voyant que l'ennemi était en force, et qu'il n'y avait aucun espoir d'enlever la place, ils retournèrent vers leurs vaisseaux après avoir détruit les deux établissements anglais de *Saint-Mary* et de *Saint-Joseph*. En quittant ces parages, le commodore y laissa en croisière deux goëlettes, le *Scorpion* et la *Tigresse*; ces deux navires, ayant peu après été attaqués à l'improviste par des forces supérieures, furent enlevés à l'abordage, mais non sans avoir vaillamment défendu leur pavillon.

Vers la même époque le général M'Arthur, qui commandait à *Détroit*, pénétra avec sept cents hommes sur le territoire canadien, dispersa tous les détachements qui se trouvaient dans le voisinage de la rivière *Thames*, détruisit les différents magasins que les Anglais avaient formés sur ce point, et ramena cent cinquante prisonniers, sans avoir lui-même éprouvé aucune perte.

CHAPITRE XVII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Les Anglais recommencent leurs déprédations. — Ils menacent *Washington* et *Baltimore*. — Le général Winder est nommé au commandement du 10ᵉ district militaire. — Sérieuses inquiétudes que font naître les mouvements de l'ennemi. — Le gouvernement éprouve de grandes difficultés pour lever une armée. — Bataille de *Bladensburgh*.—Prise et incendie de *Washington*. — Pillage d'*Alexandria*.

L'OBLIGATION de retracer les événements d'une guerre qui avait pour théâtre une si vaste étendue de côtes et de frontières, nous force à nous transporter fréquemment d'un lieu à un autre ; et nous allons maintenant ramener nos lecteurs des bords du *Niagara* sur les rives de l'Océan.

Dès le commencement du printemps de 1814, les Anglais avaient repris dans la *Chesapeake* leur système de déprédation avec plus de rage encore que l'année précédente, et ils désolèrent presque tous les établissements riverains qui se trouvaient isolés et sans dé-

fense. La flotille que nous avions dans la baie, et qui se composait d'un cutter, de deux canonnières, et de neuf barges, fut mise sous les ordres du commodore Barney, l'un des vétérans de la révolution; et plusieurs fois ce brave et habile marin sut, comme nous allons le voir, réprimer la fureur dévastatrice de l'ennemi.

Le 1er juin, au moment où il donnait chasse à deux goëlettes anglaises, un vaisseau de ligne survint, et mit toutes ses embarcations dehors, à l'effet de s'emparer de quelques-uns des bateaux américains; Barney fit aussitôt signal à sa flotille de remonter le *Patuxent*; les goëlettes et les autres embarcations ennemies l'y suivirent: mais il fit sur elles un feu si nourri, qu'après avoir éprouvé une perte considérable, elles se virent forcées de reprendre le large. Néanmoins elles revinrent peu après en plus grand nombre; cette seconde attaque n'eut pas plus de succès que la première, et cette fois Barney les chassa jusques sous le feu des vaisseaux de ligne.

Le 10 juin, l'ennemi vint de nouveau attaquer notre flotille avec deux goëlettes et vingt barges. Le combat fut long et très-meurtrier, mais les Américains eurent encore l'avantage;

et les Anglais, complétement battus, retournèrent vers leur escadre, mouillée pour lors à l'embouchure du *Patuxent*. Quelques escarmouches eurent lieu journellement jusqu'au 26 juin. A cette époque Barney ayant reçu un renfort de canonniers et de soldats de marine, prit l'offensive, et alla lui-même attaquer les ennemis à leur mouillage; et quoiqu'au nombre de leurs navires se trouvassent deux fortes frégates, il leur fit tant de mal, qu'au bout de deux heures de canonnade, les Anglais coupèrent leurs câbles, et prirent le large. Le commodore ayant ainsi rendu libre l'embouchure de la rivière, reprit son ancienne station.

Dans le même temps, l'ennemi avait fait diverses incursions sur notre territoire. Deux petites villes, *Bénédict* et *Marlborough*, situées sur le *Potomac*, furent livrées au pillage, et on en tira une vaste quantité de tabac, et d'autres marchandises et denrées de toutes sortes. D'après le détail donné par les Anglais eux-mêmes de ces expéditions *flibustières*, il paraît que leur but constant était de détruire tous les navires, d'emporter toutes les marchandises qu'ils trouvaient, et d'engager les nègres à les suivre, pour ensuite les

faire vendre aux Antilles. Une multitude de particuliers dans l'aisance, riches même, furent tout-à-coup réduits à l'indigence par les spoliations d'un farouche et rapace ennemi. Plusieurs fois les généraux Taylor et Hungerford voulurent s'opposer à des dévastations si odieuses ; mais ils ne commandaient qu'à des milices levées à la hâte, et incapables de résister à des soldats aguerris que l'appât du butin animait d'une audace extrême. A *Kinsale*, le général Taylor, démonté de son cheval et grièvement blessé, ne dut qu'au hasard de ne pas être fait prisonnier. Dans ce lieu, ainsi qu'à *Tocomoco*, *Saint-Mary*, et autres villages, l'amiral Cockburn fit un considérable butin : le tabac, les nègres, les bestiaux, les meubles même des habitants, tout lui était bon, il emmenait ou emportait tout avec lui.

Vers la fin de juin, les mouvements de l'ennemi commencèrent à faire naître les plus vives inquiétudes ; tout semblait annoncer qu'il se disposait à de plus vastes entreprises, et on craignait avec raison qu'elles ne fussent dirigées contre *Washington* ou *Baltimore*. Déjà l'année précédente, ces deux cités avaient été menacées ; mais pour lors les troupes de débarquement qui se trouvaient à bord de la flotte

anglaise n'étaient pas assez nombreuses pour qu'elles pussent attaquer avec succès des villes bien peuplées et munies de moyens de défense. En 1814, la face des choses était entièrement changée; les événements si extraordinaires et si imprévus qui venaient de se passer en Europe, laissaient à l'Angleterre la libre disposition de toutes ses forces ; et MM. Gallatin et Bayard firent connaître à notre gouvernement que, saisissant une occasion si favorable de satisfaire la haine qu'elle nous avait vouée, elle se disposait à envoyer de puissants renforts en Amérique.

L'Angleterre, bouffie d'orgueil à raison des revers de la France, dont elle s'attribuait hautement tout le mérite, croyait pouvoir nous amener facilement à la soumission. Elle connaissait l'état de nos affaires, elle savait que nous ne pouvions retirer nos troupes réglées des frontières du Canada, sans laisser notre territoire ouvert aux armées qu'elle avait dans cette colonie ; elle savait qu'il nous avait été impossible, dans le court période qui s'était écoulé depuis la pacification de l'Europe, de créer de nouvelles forces capables de s'opposer à un débarquement nombreux. Tous nos ports, assez bien fortifiés du côté de

l'eau, ne l'étaient nullement du côté de terre. A peine avions-nous quelques centaines de soldats disséminés sur une côte de quinze cents milles de longueur; et ce n'était qu'avec des milices sans expérience, levées à la hâte au moment du danger, que nous devions résister à de vieilles troupes, aguerries par de nombreuses campagnes. Sans doute, les milices offrent tous les éléments propres à faire une bonne armée; chaque milicien individuellement est stimulé par des motifs bien plus nobles, bien plus puissants que le soldat ordinaire; mais il n'en est pas moins vrai que pour être utiles, les milices doivent avoir déjà campé, et être accoutumées aux fatigues et aux dangers de la guerre: il faut de l'ensemble entre les différents corps dont elles se composent; il faut que les hommes connaissent leurs chefs, aient confiance en eux, afin de leur obéir sans murmure, et certes, ce n'est pas le travail d'un jour. Sur le champ de bataille, la nouveauté de la scène, le manque d'union, la lenteur ou même la non-exécution des mouvements commandés par les généraux, tout tend à rendre les milices, même en nombre supérieur, peu capables de lutter contre d'anciens soldats habitués aux com-

bats, et qui, fermes et serrés dans leurs rangs, n'agissent que par l'impulsion d'une seule volonté.

Le président, sérieusement alarmé des désastres dont nous étions menacés, convoqua en conseil extraordinaire les chefs des différentes branches de l'administration publique. Il proposa de réunir toutes les troupes de ligne qui étaient dans les états environnants, de former un camp d'au moins trois mille hommes entre la branche orientale du *Potomac* et le *Patuxent*, et de rassembler dix mille miliciens à *Washington*. Cette proposition reçut l'assentiment général, et il y a en effet peu de doute que si les mesures indiquées eussent pu être mises à exécution, les cités de *Baltimore* et de *Washington* n'auraient eu rien à redouter des armes britanniques.

Aussitôt après le conseil, le président requit la mise sur pied du contingent entier de l'état de Maryland, qui devait se composer de six mille miliciens; il requit en même temps cinq mille hommes de la Pensylvanie, deux mille de la Virginie, et le contingent entier du district de *Colombia* qui montait à deux mille hommes; en tout, quinze mille soldats. Sur ce nombre, il y avait tout lieu d'espérer qu'il

s'en rendrait au moins dix mille à *Washington*. On pouvait compter avec certitude sur un millier de soldats de ligne ainsi que sur un escadron de cavalerie qui se trouvait alors en Pensylvanie, et sur quelques fantassins qu'on faisait venir de la Caroline du nord ; de plus, on devait enrégimenter les équipages de la flotille de Barney, dans le cas où les événements forceraient d'abandonner les navires qui la composaient. C'était, tout compris, une force assez respectable ; mais à l'exception des troupes de ligne, les soldats qui devaient en faire partie étaient encore chez eux, la plupart à une grande distance ; il fallait les lever, les réunir en corps, les discipliner ; et chacune de ces opérations demandait du temps et entraînait des délais aussi fâcheux qu'inévitables.

On forma un nouveau district militaire, composé du Maryland, de Colombia, et d'une partie de la Virginie ; le commandement en fut conféré le 5 juillet au général Winder, qui peu avant avait été échangé. La tâche assignée à cet officier était non moins difficile qu'importante ; l'armée avec laquelle il devait couvrir *Baltimore* et *Washington* n'avait encore d'existence que dans les ordres du gouvernement, et la réunion des hommes appelés

à la composer dépendait de mille circonstances fortuites ; il lui fallait créer cette armée, la disposer aux combats, préparer tout ce qui était nécessaire à la défense du territoire ; et pour opérer tant de choses, à peine avait-il devant lui le court espace d'un mois. Il est de toute justice de dire que dans de pareilles circonstances, il eût pu refuser sans honte le commandement qu'on lui proposait ; car certainement, tout ce qu'on peut exiger d'un général, c'est qu'il se mette à la tête de troupes déjà réunies, et non pas qu'il accepte la direction d'une armée purement nominale. Néanmoins, le général Winder, dans l'espoir de se distinguer, et plus encore par le désir ardent, et sincère de servir sa patrie en danger, accepta la commission si délicate qui lui fut donnée, et se mit de suite en route pour prendre une connaissance topographique de tous les lieux qui allaient devenir le théâtre de la guerre.

Dans le même temps, il ne négligea rien pour rassembler toutes les forces qu'il devait commander ; mais ce rassemblement fut loin de s'effectuer comme on l'avait espéré. D'abord le gouverneur du Maryland, qui avait donné des ordres pour la levée de trois mille hommes, put à peine en réunir trois cents.

Ensuite, le gouverneur de la Pensylvanie fit connaître que d'après la loi sur la milice, le pouvoir exécutif de cet état était dans l'impossibilité d'ordonner à lui seul aucune levée extraordinaire, et qu'en conséquence, il ne lui restait d'autre ressource que de faire un appel au patriotisme des citoyens. C'est ainsi que déjà sept mille hommes des quinze mille sur lesquels on avait compté manquèrent tout à fait; et quant aux huit mille restants, on devait s'attendre que, d'une manière ou d'une autre, on pourrait à peine en réunir la moitié.

Au commencement d'août, le général Winder ne se trouvait donc avoir sous ses ordres qu'un corps effectif de mille soldats de ligne et quatre mille miliciens qui pour la plupart n'étaient pas encore sous les drapeaux : avec cette force, il eût pu peut-être défendre *Washington* ou *Baltimore* ; mais il lui était évidemment impossible de protéger l'une et l'autre efficacement, et cependant, ne sachant où l'ennemi dirigerait ses premiers coups, il se trouvait dans l'obligation de couvrir également ces deux cités.

Le gouverneur du Maryland, quand il vit le peu d'effet de la levée qu'il avait ordonnée, consentit à ce qu'un corps de milice, précédemment formé à *Annapolis*, joignît l'armée

comme partie du contingent de cet état. Une autre brigade du Maryland, commandée par le général Stansbury, fut aussi placée à la disposition du général Winder; mais les habitants de *Baltimore*, près de qui se trouvait cette brigade, mirent beaucoup d'opposition à ce qu'elle s'éloignât, attendu les dangers dont eux-mêmes étaient menacés.

Telles furent les causes réelles des désastres que nous eûmes à déplorer: nous avons cru devoir en faire le tableau exact, et nous laissons à décider par tout homme impartial si, dans de pareilles circonstances, au milieu de si graves embarras, nous pouvions repousser l'agression d'un ennemi formidable, à moins de l'un de ces coups du sort qui quelquefois viennent rétablir les affaires les plus désespérées. Ce serait le comble de l'injustice que de vouloir attribuer nos malheurs à tous ou à quelques-uns des hommes qui tenaient les rênes du gouvernement; le blâme doit reposer en partie sur la nation, en partie sur nos institutions mêmes. Qu'on ne croie pas cependant que notre intention soit de représenter ces institutions comme mauvaises, parce qu'elles ne nous permirent pas de prendre une attitude militaire imposante; non, non, pour obtenir la faculté de

lever sur-le-champ une puissante armée, il faudrait nous résoudre à perdre de trop grands biens. Tout ce que nous pouvons désirer, c'est que nos milices soient classées et disciplinées à l'avance, de manière à se trouver toujours prêtes à l'heure du danger.

Les renforts que les Anglais attendaient arrivèrent dans les premiers jours d'août, et l'amiral Cochrane prit le commandement de la flotte très-nombreuse qui se trouvait alors dans la *Chesapeake*. On savait que *Baltimore* et *Washington* seraient attaquées; mais on ignorait absolument contre laquelle de ces deux villes les Anglais se porteraient d'abord. Pour prolonger autant que possible la perplexité des Américains, la flotte se partagea en trois divisions. L'une d'elles, sous le capitaine Gordon, remonta le *Potomac*, pour aller bombarder le fort *Warburton*, et pousser ensuite jusqu'à *Washington*; la seconde, sous sir Peter Parker, alla menacer *Baltimore;* et la troisième, qui portait le principal corps de débarquement, remonta le *Patuxent*, avec l'intention apparente d'attaquer la flotille du commodore Barney qui avait pris refuge dans le haut de cette rivière, mais avec le dessein réel de s'emparer de *Washington*.

Cette dernière division mouilla le 19 août à *Bénédict*, et le lendemain débarqua six mille hommes sous les ordres du général Ross. Cette troupe se rendit le 21 à *Nottingham*, et le jour suivant à *Marlborough*, en suivant le bord de la rivière que remontai en même temps une flotille considérable commandée par l'amiral Cockburn. Le 22, à l'approche de l'ennemi, la flotille américaine, dont les équipages et le commandant étaient déjà allés rejoindre le général Winder, fut incendiée par quelques matelots qu'on avait laissés en arrière à cet effet.

Tandis que l'ennemi ne se trouvait plus qu'à vingt milles de la capitale, le général Winder avait à peine avec lui trois mille hommes, dont quinze cents étaient des miliciens tout récemment sortis de leurs foyers. La milice de *Baltimore*, les détachements qu'on attendait d'*Annapolis* et de la Virginie, n'étaient pas encore arrivés. Le général avait réuni sa petite troupe à *Woodyard*, et il ne savait encore si l'ennemi avait l'intention d'attaquer d'abord le fort *Warburton*, ou de marcher directement sur *Washington*. De ces deux partis, le premier était le plus prudent; et si l'ennemi ne le suivit pas, on ne peut l'attribuer qu'à la par-

faite connaissance qu'il avait du peu de résistance que *Washington* offrirait. En effet, les approches seules de cette cité pouvaient être défendues ; pour cela, il aurait fallu occuper d'avance les positions avantageuses que présentaient les terrains coupés et les bois qui bordaient la route par laquelle les Anglais devaient passer. Dans le cas même où cette précaution aurait été prise, l'ennemi était si supérieur en nombre qu'il aurait pu pousser de droite et de gauche des détachements considérables, et rendre ainsi libre le chemin de son armée. En tout, le mode le plus efficace de résister aux Anglais eût été de les forcer à de fréquents engagements, de harceler leurs flancs, de menacer leur arrière-garde ; mais il aurait fallu pour ce genre d'hostilités de nombreuses troupes légères et aguerries, et c'est ce qui nous manquait.

Dans l'après-midi du 22 août les Anglais se remirent en route et, après quelques escarmouches avec les Américains, ils s'arrêtèrent pour la nuit à cinq milles en avant de *Marlborough*. Le général Winder crut pour lors devoir abandonner *Woodyard* et se retirer dans un lieu nommé *Oldfields*, d'où il pouvait couvrir également *Bladensburgh*, les ponts

jetés sur la branche orientale du *Potomac*, et le fort *Warburton*. Le colonel Monroe, secrétaire d'état, qui depuis plusieurs jours se trouvait à l'armée, avait aidé le général de ses conseils, et avait constamment reconnu lui-même les mouvements de l'ennemi. Le président, et les chefs des départements ministériels arrivèrent au quartier général à *Oldfields* le 22, et y restèrent jusqu'au lendemain au soir. La position pénible et difficile dans laquelle se trouvait Winder, lui faisait désirer de n'agir que d'après les avis des premiers fonctionnaires du gouvernement, et ceux-ci, voyant les affaires dans un si mauvais état, se hasardèrent peut-être à donner trop librement leur opinion sur des opérations purement militaires. Dans un moment critique, où la moindre indécision peut devenir fatale, la réunion de plusieurs individus dont chacun suggère différents expédients fait plus de mal que de bien. Loin de nous cependant de vouloir jeter à ce sujet aucun blâme sur les chefs du gouvernement; leur intervention dans de si graves conjonctures était certainement bien justifiée.

Le 23, le major Peters fut détaché avec quelques pièces de campagne et les compagnies des capitaines Davidson et Stull, pour aller

harceler l'ennemi qui se trouvait toujours dans le voisinage de *Marlborough*. Cet officier fut bientôt forcé de revenir sur ses pas, et l'armée anglaise s'avança jusques auprès d'*Oldfields*, menaçant la nôtre d'une attaque générale pour la nuit même, ou au plus tard pour le lendemain matin. Le général Winder, d'après le peu de discipline qui régnait parmi ses troupes, ayant tout à craindre d'un combat nocturne, se rapprocha de *Washington*, afin de prendre entre cette cité et *Bladensburgh* une position d'où il pourrait opposer à l'ennemi toutes ses forces réunies.

La veille au soir, le général Stansbury, après une marche forcée très-fatigante, était arrivé avec sa brigade à *Bladensburgh*, et avait envoyé de suite son aide-de-camp en porter la nouvelle. Le lendemain il fut rejoint par le régiment du colonel Sterret, fort de cinq cents hommes, et par un bataillon de chasseurs, commandé par le major Pinkney qui, en dernier lieu, avait été procureur-général des États-Unis. La division de Stansbury monta ainsi à deux mille hommes. Le 23, vers minuit, le secrétaire d'état vint trouver ce général, lui annonça le mouvement rétrograde de Winder, et lui conseilla de se porter immé-

diatement sur les derrières de l'ennemi ; mais Stansbury répondit qu'il croyait devoir se conformer à l'ordre formel qu'il avait reçu de rester à *Bladensburgh*, et que d'ailleurs ses soldats, qui pour la plupart venaient seulement d'arriver, étaient trop accablés de fatigue pour qu'il leur fût possible de se remettre de suite en marche. Pendant la nuit on donna plusieurs fausses alarmes qui empêchèrent les Américains de prendre le repos qui leur était si nécessaire ; et au point du jour Stansbury, d'après les nouvelles qu'il reçut, se détermina à se rapprocher de *Washington*. En conséquence il traversa la rivière sur le pont de *Bladensburgh*, et après avoir pris des mesures pour se mettre à l'abri d'une surprise, il fit halte pendant quelques heures. Déjà il s'était remis en marche avec l'intention d'occuper quelque position susceptible de défense, quand il reçut du général Winder l'ordre de revenir à *Bladensburgh* où l'on avait décidé de risquer le sort d'une bataille. Il obéit de suite à cet ordre, et entre dix et onze heures du matin il rangea ses troupes dans un verger situé à la droite de la route qui conduit de *Bladensburgh* à *Washington*. Dans ce moment, le colonel Monroe, à la demande du général en

chef et du président, vint offrir à Stansbury de l'aider à former sa colonne, et à défendre le passage du pont ; cette offre fut cordialement acceptée. L'ennemi n'était plus pour lors qu'à trois milles de distance, et il avançait au pas de charge.

On se hâta de disposer les troupes dans le meilleur ordre possible : l'artillerie, composée de six canons de 6, commandée par les capitaines Myers et Magruder, fut placée derrière une espèce de retranchement à deux cent cinquante toises du pont ; les chasseurs du major Pinkney prirent poste à droite et à gauche de la route, de manière à protéger l'artillerie et à empêcher l'ennemi de passer la rivière à gué : le 5e régiment se rangea en bataille cinquante toises plus loin, et quelque temps après reçut l'ordre, peut-être peu judicieux, de prendre position plus en arrière ; enfin, toutes les autres troupes de Stansbury furent distribuées de manière à faire le plus de mal possible à l'ennemi, et à soutenir la batterie. Au moment où cet ordre de bataille venait d'être formé, le major Beall arriva d'*Annapolis* avec environ cinq cents hommes, et fut placé dans un petit bois situé un peu plus haut à la droite de la route.

Le général Winder avait rangé sa petite armée en arrière de la division de Stansbury et avait placé sa grosse artillerie, commandée par le commodore Barney, sur une petite éminence qui bordait la grande route. Cette seconde ligne était à peine formée quand l'action commença. Le président et les autres chefs de l'administration, qui jusqu'alors avaient suivi tous les mouvements de l'armée, se retirèrent, jugeant avec raison qu'il était convenable d'abandonner la direction du combat au général en chef.

Vers midi, l'ennemi parut sur le sommet de la colline qui domine la rivière ; il jeta quelques fusées incendiaires et se disposa à forcer le passage. A cet effet, une colonne fort considérable vint jusque sur le pont, mais le feu de la batterie américaine balaya bientôt ceux qui s'étaient le plus avancés, et les autres prirent refuge derrière quelques maisons situées au bord de l'eau. Le général anglais fit de suite avancer une nouvelle colonne plus forte que la première ; elle chargea sur le front de la batterie, et malgré les volées multipliées des artilleurs américains, elle continua sa marche serrant les rangs à mesure que les boulets les éclaircissaient, et vint se former en bataille sur

la route de *Washington* . où elle ne tarda pas à recevoir de puissants renforts. Pendant que l'ennemi s'approchait, une compagnie commandée par le capitaine Dongherty se mit à fuir sans qu'on pût la rallier et la ramener au combat; le corps du major Pinkney tint bon, mais il tira trop tôt et de trop loin, de sorte qu'il fit peu d'effet: cependant les Anglais avançaient de plus en plus; déjà ils se trouvaient sur la même ligne que les canons qu'on ne pouvait plus diriger contre eux, de sorte que les artilleurs, après avoir encloué une de leurs pièces, se retirèrent avec les autres sur le 5e régiment: ce mouvement fut imité par les chasseurs de Pinkney. L'ennemi en profita pour faire de nouveaux progrès, et le colonel Sterret reçut l'ordre d'aller lui disputer le terrain; il obéit promptement à cet ordre, mais il fut forcé presqu'aussitôt de revenir sur ses pas, par suite de la confusion que les fusées anglaises avaient mise dans les deux autres régiments qui formaient la brigade de Stansbury. Ces deux régiments se mirent à fuir sans écouter ni la voix du général ni celle de leurs officiers qui les exhortaient vivement à reprendre courage et à faire face à l'ennemi. Le régiment de Sterret, l'artillerie de Burch

et les chasseurs de Pinkney, restèrent fermes à leur poste; mais l'ennemi les ayant dépassés de beaucoup, la retraite devint nécessaire, et elle s'effectua malheureusement dans le plus grand désordre, comme il arrive toujours à des troupes non faites à la discipline: c'est ainsi que la première ligne des Américains fut rompue.

Quelque temps avant ceci, l'artillerie de *Baltimore* avait pris position plus près du sommet de la colline, et les colonels Béal et Hood, commandant la milice d'*Annapolis*, qui défendaient la droite de la route, avaient placé devant eux un fort détachement sous les ordres du colonel Kramer; ce détachement défendit sa position pendant assez long-temps, fit beau coup de mal à l'ennemi, et se retira ensuite en bon ordre sur le corps auquel il appartenait. Peu après les Anglais, suivant toujours la grande route, se trouvèrent tout-à-coup exposés au feu de l'artillerie du commodore Barney; celui-ci fit jouer sur eux une pièee de 18, qui mit le plus grand désordre dans leurs rangs; ils cherchèrent à se rallier, et à continuer leur marche, mais plusieurs fois ils furent rompus, et perdirent là un grand nombre d'hommes. Le général ennemi voyant qu'il ne pouvait réussir de ce côté, voulut tourner la position des

Américains, en traversant un champ ouvert qui se trouvait à la droite ; mais ce mouvement ayant été contrarié par le capitaine Miller, qui était sur ce point avec un détachement de matelots et trois pièces de 12, l'ennemi fila encore plus à la droite, et chargea en front la milice d'*Annapolis* ; ce corps ne put soutenir ce choc, et après une seule décharge de mousqueterie, il se mit à fuir. Dès ce moment il ne resta plus sur le champ de bataille que les troupes qui étaient sous le commandement immédiat du commodore Barney. L'ennemi les avait déjà débordées, et se trouvait presque sur leurs derrières ; dans la confusion qui régnait, les caissons de munitions étaient partis, et pour comble de malheur dans un moment si critique, le commodore fut renversé de cheval et grièvement blessé ; il eut néanmoins encore assez de force pour ordonner à ses gens de l'abandonner, et de faire retraite le mieux qu'ils pourraient ; peu d'instants après il tomba, ainsi que toute son artillerie, au pouvoir des Anglais.

La milice de *George-town* et celle de *Washington*, qui avaient été placées en réserve, n'avaient point encore donné ; mais quand la seconde ligne américaine eut été mise en dé-

route, leur position était devenue très-dangereuse, et en conséquence, le général Smith qui les commandait, reçut l'ordre de se retirer avec toute la célérité possible sur *Washington*. A quelques centaines de pas du champ de bataille, ce général fut rejoint par un régiment de la Virginie, qui n'était arrivé que la veille dans la capitale, et s'était remis de suite en route pour venir retrouver l'armée, mais qui arriva malheureusement trop tard.

Le général Winder conservait encore l'espoir de rallier les fuyards, et il avait l'intention, avec ce qu'il pourrait réunir de troupes, de tenter de nouveau le sort des armes, avant que l'ennemi fût parvenu jusqu'à *Washington*; mais il sut bienôt que les hommes sur lesquels il comptait avaient fui dans toutes les directions, sans observer aucun ordre, de sorte qu'il lui devint absolument impossible d'opposer aucun obstacle aux progrès ultérieurs des Anglais. Rien ne peut exprimer la douleur des miliciens de *George-town* et de *Washington*, quand ils virent que leurs propriétés et leurs familles allaient être exposées à la fureur du vainqueur, sans qu'ils eussent eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil pour les défendre.

Dans une courte conférence que Winder eut à *Washington* avec le secrétaire d'état et le secrétaire de la guerre, on reconnut qu'il serait absurde de vouloir défendre la ville avec le peu d'hommes dont on pouvait encore disposer ; et en effet, *Washington*, dont l'enceinte renferme une grande étendue de terrain, ne se composait encore que de quelques groupes de maisons, très-éloignés les uns des autres, et qu'il eût été impossible de défendre simultanément. En conséquence le général opéra sa retraite, et arriva le lendemain à *Montgomery* avec le petit nombre de soldats qui étaient restés sous les drapeaux.

C'est de cette manière que nous eûmes la cruelle mortification de voir tomber notre capitale au pouvoir de l'ennemi. La blessure que reçut l'orgueil national fut bien vive. Cependant cet événement n'influa en rien sur le résultat de la guerre. Les Anglais furent dans l'obligation d'abandonner promptement leur conquête ; et la prise de *Washington* ne produisit d'autre effet important que d'exaspérer la nation, et de réunir tous les partis par le besoin commun de tirer vengeance d'un ennemi qui couronnait son triomphe par l'incendie et la dévastation. D'ailleurs l'honneur

national n'avait réellement rien souffert ; il était peu étonnant que des troupes aguerries par vingt campagnes, eussent défait, à nombre égal, des miliciens non disciplinés, qui jamais n'avaient vu le feu, et qui, arrivés peu d'heures seulement avant l'action, étaient déjà accablés de fatigue.

Le général Winder encourut le blâme de la nation, et cependant nous pensons et nous croyons de notre devoir de déclarer que ce fut à tort qu'on lui imputa le désastre de nos armes. Ce général avait fait tout ce qui dépendait de lui pour repousser l'invasion ; mais en acceptant le commandement d'une armée dont pas un seul homme n'était encore levé, n'ayant qu'un mois pour réunir ses troupes, les enrégimenter, les former aux exercices militaires, il est évident qu'il lui eût fallu des talents plus qu'humains pour arrêter un ennemi formidable par son nombre, et plus encore par l'exacte discipline qui régnait dans ses rangs. Le présisident et les autres chefs du gouvernement, en quittant l'armée au moment de la bataille, étaient si bien persuadés de son insuffisance pour résister aux Anglais, qu'ils mirent de suite tous leurs soins à faire transporter hors de la capitale les archives publiques. C'est le

comble de l'injustice de juger un général seulement par les succès qu'il obtient, sans tenir compte des circonstances. Les tyrans de la Turquie se vengent souvent du malheur d'une défaite, en faisant tomber la tête de leurs meilleurs généraux : ne les imitons pas ; rien de ce qui tient ou ressemble à la tyrannie ne doit jamais trouver admission en Amérique!

La perte des Anglais à la bataille de *Bladensburgh* monta à un millier d'hommes tant tués que blessés ou manquants. Le général Ross, après la victoire, fit rafraîchir ses troupes, et poussa ensuite jusqu'à *Washington*, où il arriva le même jour, 24 août, à huit heures du soir. Après avoir fait camper son armée à un mille et demi de distance, il entra avec huit cents hommes dans cette cité, pour lors entièrement déserte.

C'est ici que nous allons avoir à retracer des faits qui mirent le comble au vandalisme déployé par les Anglais dans tout le cours de cette guerre. La métropole américaine, ou, pour nous exprimer d'une manière plus juste, l'emplacement qu'elle devait occuper, ne contenait encore qu'environ neuf cents maisons, dispersées par groupes sur une surface de trois milles carrés ; au milieu de cette ville

ébauchée, s'élevaient deux splendides édifices, chefs-d'œuvre de l'architecture dans le Nouveau Monde : l'un, le capitole, était du plus noble style ; l'autre, le palais du président, pouvait rivaliser pour le goût et le fini de ses ornements avec tout ce qu'il y a de mieux en Europe. Ces deux monuments, preuve admirable des progrès des arts chez une nation si jeune encore, et qui devaient à ce titre inspirer un intérêt puissant à tout homme, quel que fût son pays, furent livrés aux flammes par ordre du général Ross, qui flétrit ainsi en un instant tous les lauriers qu'il avait pu cueillir au champ d'honneur ! La riche bibliothèque du capitole, tous les objets précieux que contenait le palais du président, furent consumés, et bientôt il ne resta plus que des murs noircis et crevassés, déplorables débris chargés d'attester à la nation américaine les lâches fureurs des Anglais ! Le général Ross et l'amiral Cockburn, qui le secondait de tout son pouvoir, non contents de ce qu'ils avaient déjà fait, détruisirent encore le grand pont jeté sur le *Potomac*, ainsi qu'un assez grand nombre de maisons particulières. La lueur de ce vaste incendie se fit voir jusqu'à *Baltimore*, donnant aux citoyens de cette ville un utile aver-

tissement du sort qui les attendait, si, par leur courage, ils ne repoussaient pas loin de leurs foyers un ennemi aussi barbare qu'implaçable !

Antérieurement à l'arrivée des Anglais à *Washington*, le président, de l'avis des autres officiers du gouvernement, avait fait mettre le feu à l'approvisionnement naval, ainsi qu'aux navires qui se trouvaient dans le port. Tout ce qui avait échappé aux flammes fut détruit par l'ennemi, qui s'attacha surtout avec un soin particulier à mutiler le monument consacré à la mémoire des braves marins morts à *Tripoli* (1). Néanmoins les maisons des habitants ne furent pas pillées autant qu'on aurait pu s'y attendre ; mais cette modération peut être attribuée avec beaucoup de vraisemblance au court séjour de l'ennemi, qui évacua précipitamment la ville le lendemain même du jour où il y était entré.

---

(1) Ce monument avait été élevé en l'honneur des marins américains morts devant *Tripoli*, pendant la guerre qui a régné entre cette régence et les États-Unis depuis 1801 jusqu'en 1805, et notamment dans les combats livrés les 3 et 6 août 1804 par l'escadre commandée par le commandant Prèble. (*Note du Traducteur.*)

On croyait que les Anglais allaient se porter sur *Baltimore*, et cette ville était plongée dans une profonde consternation qui fut encore augmentée par l'arrivée des miliciens défaits au combat de *Bladensburgh*. Il y eut un moment de sombre stupeur, impossible à rendre; mais bientôt les citoyens, reprenant courage, rejetèrent toute idée de capitulation et se préparèrent à recevoir bravement l'ennemi. S'il se fût présenté, tout porte à croire qu'on lui eût opposé cette résistance désespérée, qui peut souvent rendre des troupes sans expérience supérieures aux troupes les mieux aguerries. De son côté, le général Winder se rendit en toute hâte à *Baltimore* avec tous les hommes qu'il put rassembler; mais on ne tarda pas à apprendre que le danger n'était plus si pressant, et que les Anglais s'étaient rembarqués.

La partie de l'escadre anglaise commandée par le capitaine Gordon, et qui, comme nous l'avons dit, avait remonté le *Potomac*, passa devant le fort *Warburton* deux jours après l'évacuation de *Washington*. Le capitaine qui commandait ce fort l'avait déjà fait sauter, et s'était retiré dans l'intérieur. Sa conduite parut très-extraordinaire et ne peut s'expliquer que par la terreur panique que la défaite de

Bladensburgh avait repandue dans tous les environs : cet officier avait bien reçu l'ordre d'évacuer le fort dans le cas où il serait attaqué du côté de terre ; mais, sans attendre même l'approche de l'ennemi, sur une vaine rumeur, il se décida à l'abandonner et à laisser ainsi la navigation du fleuve entièrement libre ; de sorte que le capitaine Gordon arriva à *Alexandria* le 29 août, sans avoir rencontré aucun obstacle dans son chemin. Les habitants de ce petit port, n'ayant aucun moyen de résister, furent forcés, pour sauver leurs maisons de l'incendie et du pillage, d'entrer en arrangements avec l'ennemi qui, n'écoutant que son insatiable avarice, leur dicta les conditions les plus dures. Les marchandises de toutes espèces qui se trouvaient dans la ville, ou qu'on en avait enlevées depuis le 19, devaient être apportées et embarquées aux frais des habitants à bord des navires marchands qui étaient le long du quai ; tous les navires, même ceux qui avaient été coulés, devaient être relevés et livrés aux Anglais. Ces conditions, légèrement modifiées, furent remplies, et le capitaine Gordon redescendit le fleuve, suivi d'une véritable flotte, et emportant le butin le plus précieux.

Cependant les capitaines Porter et Perry, l'honneur de notre marine, avaient cherché à troubler la retraite de Gordon. Porter s'était rendu à la batterie de *White-House* avec une brigade de miliciens commandée par le général Hungerford; et Perry, soutenu par le général Stewart, s'était porté à la batterie de *Indian-Head*; mais, vu la largeur du fleuve et le mauvais état des batteries, ils ne purent produire aucun effet important : néanmoins, depuis le 3 jusqu'au 6 septembre, les vaisseaux anglais eurent beaucoup à souffrir des nombreux boulets qui leur furent lancés. Le commodore Rodgers avait dans le même temps essayé d'incendier la flotte ennemie, en lui envoyant plusieurs brûlots; mais le vent ayant changé tout-à coup, rendit tous ses efforts inutiles; et Gordon, sans avoir perdu un seul navire, eut le bonheur de prendre le large.

Sir Peter Parker, qui avait remonté la *Chesapeake*, ne fut point aussi heureux que les chefs des deux autres divisions anglaises. Il avait débarqué de nuit dans le voisinage de *Moorsfield*, croyant surprendre un corps de milice qui était campé dans ce lieu sous le commandement du colonel Reid; mais les miliciens avaient entendu les barges s'approcher,

et s'étaient préparés au combat : ils laissèrent les Anglais venir jusqu'à une quarantaine de toises, et tout-à-coup firent sur eux un feu des plus meurtriers. Sir Peter Parker, après avoir rétabli l'ordre dans sa colonne, s'élança avec impétuosité contre le centre de la ligne américaine; mais il fut repoussé, et il échoua également dans une nouvelle charge qu'il tenta en prenant les Américains en flanc : lui-même, dans cette dernière charge, reçut une grave blessure dont il mourut peu après. Ses troupes, découragées par la perte énorme qu'elles avaient éprouvée, se retirèrent précipitamment vers leurs embarcations.

La prise de *Washington* excita les plus pénibles sensations d'un bout à l'autre de l'union : tous les membres du gouvernement furent d'abord en butte à l'animadversion des citoyens; mais bientôt on s'accorda à jeter tout le blâme sur le secrétaire de la guerre et sur le général Winder. Nous avons déjà prouvé que nos malheurs ne pouvaient être attribués à personne en particulier; cependant des clameurs si vives s'élevèrent contre le secrétaire de la guerre, qu'il se vit forcé de donner sa démission : le président lui-même fut traité de la manière la plus indécente dans plusieurs journaux. On lui

reprocha d'avoir abandonné la capitale : devait-il donc y rester pour tomber avec elle au pouvoir de l'ennemi? Dans les cruelles conjonctures où se trouvaient nos affaires, il fit tout ce qui dépendait de lui, et s'exposa plus sans doute qu'il ne convenait à son âge et aux hautes fonctions dont il était revêtu. Il rentra l'un des premiers dans la capitale ; et, du milieu de ses ruines encore fumantes, il adressa à ses concitoyens une proclamation qui, par son style à la fois noble et ferme, était faite pour réveiller dans leurs cœurs tous les sentiments généreux.

Le général Winder, voulant détruire les imputations graves qu'on dirigeait contre lui, demanda et obtint de passer devant une cour martiale. Cette cour, présidée par le général Scott, après l'examen le plus minutieux de la conduite du général, reconnut qu'il n'y avait rien à lui reprocher, et il fut en conséquence honorablement acquitté.

Ce ne sera pas aussi aisément que l'Angleterre pourra se disculper de la conduite épouvantable qu'elle a tenue envers l'Amérique. Sans parler des excès infâmes auxquels ses agents se sont portés en dévastant, le long de nos côtes, les habitations de citoyens paisibles et sans défense, l'incendie de *Washington*,

est une violation si horrible de toutes les lois de la guerre, qu'on ne peut y penser sans frémir d'indignation; et cependant le général Ross, dans son rapport officiel, en parlait comme d'une chose toute naturelle.

Napoléon, que les Anglais ont surnommé l'Attila moderne, est entré dans les capitales des principales nations de l'Europe; mais il ne s'est jamais déshonoré par de semblables excès: excès qui, tout odieux qu'ils fussent, le devinrent encore plus par l'effronterie et les vils mensonges avec lesquels on voulut les justifier. Une lettre de l'amiral Cochrane au secrétaire d'état, lettre datée de la veille du débarquement, mais qui ne fut envoyée à son adresse qu'après la destruction de *Washington*, portait que l'amiral avait été requis par le gouverneur général du Canada, de l'aider à user de représailles envers les habitants des États-Unis, à raison de destructions commises par nos armées dans le Haut Canada; et qu'en conséquence il était de son devoir d'ordonner aux forces placées sous ses ordres de ruiner de fond en comble les villes, et de dévaster les districts dont les armes anglaises pourraient s'emparer.

Le colonel Monroe, secrétaire d'état, en

répondant à cette lettre, n'eut d'autre embarras que celui qu'un homme d'honneur devait éprouver à réfuter d'infâmes mensonges, publiés avec tant d'impudence. Il put dire, avec vérité, que jamais le gouvernement des États-Unis n'avait autorisé la moindre déviation des usages de la guerre ; qu'il s'était empressé au contraire de désavouer les excès commis, dans quelques cas bien rares, par des officiers américains, et avait fait juger et punir ces officiers ; que c'était la première fois qu'on avait accusé les Américains d'avoir brûlé à *Yorck* la salle du parlement ; que cette accusation était démentie par la lettre qu'avait écrite au général Dearborn l'un des principaux et des plus respectables magistrats de cette ville, pour le remercier de la bonne conduite de ses troupes (1) ; et que d'ailleurs, quand six mois auparavant sir George Prévost avait énuméré les

---

(1) Le chancelier de l'échiquier n'eut pas honte cependant de déclarer, au sein même du parlement britannique, qu'à *Yorck* les Américains *« avaient non-seulement brûlé la maison du gouverneur, mais toutes les maisons de la ville jusqu'à la moindre cabane »*. C'est à de telles faussetés que les Anglais furent forcés de recourir pour couvrir l'infamie de leur conduite à notre égard ! (*Note de l'auteur.*)

motifs d'après lesquels il croyait devoir exercer de si horribles représailles, il n'avait pas même fait mention de la destruction de la salle d'*Yorck*.

On nous accusait aussi d'avoir incendié quelques huttes et quelques hangards à *Long-Point* et à *Saint-Davids* : ce fait était vrai ; mais les officiers qni s'en étaient rendus coupables, quoique pouvant alléguer pour excuse l'exemple de l'ennemi, furent renvoyés du service (1). La destruction de *Newarck*, événement désavoué de suite officiellement par notre gouvernement, était encore l'un des grands griefs qu'on élevait contre nous ; mais qu'étaient donc tous ces faits en comparaison des horreurs commises sur les côtes de la *Chesapeake*, de la mise à mort de toute la garnison de *Niagara*, de la destruction de toutes les villes et bourgs de cette frontière? et quand sir George Prévost avait déclaré lui-

---

(1) Il s'agit ici de la destruction d'un village indien, situé sur la rivière *Thames*, appelé village des *Moraviens;* non pas ces Moraviens à la civilisation desquels notre compatriote Hackenwelder a consacré sa vie entière ; mais une horde de Sauvages employés alors au service de la Grande-Bretagne. (*Note de l'auteur.*)

même que sa vengeance était pleinement assouvie, n'était-ce pas le comble de l'impudence de vouloir encore faire considérer comme représailles pour ces mêmes faits, la destruction des somptueux monuments qui ornaient la capitale des États-Unis ?

Au surplus, la conduite barbare des Anglais dans cette circonstance ne fut que la suite de celle qu'ils avaient tenue depuis le commencement de la guerre. Toutes leurs opérations furent marquées au coin de la haine et de la cruauté. Tout d'abord, tandis que les Américains refusaient les services des Indiens, les Anglais non-seulement les admirent dans leurs rangs, mais même n'opposèrent aucun obstacle à ce que ces misérables commîssent des horreurs dont le récit fait frémir. Plus tard, quand les amiraux anglais vinrent croiser sur nos côtes, ils n'avaient encore aucun motif de représailles ; et cependant ne mirent-ils pas à feu et à sang tous les lieux dont ils purent s'emparer? N'enlevèrent-ils pas à d'industrieux et paisibles agriculteurs tous les moyens de continuer leurs utiles travaux? Ne commirent-ils pas à *Hampton* des excès auprès desquels pâlirent ceux même dont la rivière *Raisin* avait été témoin? Eh bien! un Américain,

exaspéré par de pareilles atrocités, détruit de son propre mouvement un misérable village canadien; aussitôt le gouverneur anglais s'empare de ce premier et seul prétexte de représailles, et toute la frontière de *Niagara* devient le théâtre de ses sanglantes fureurs! Etait-ce aussi par représailles que les Anglais s'emparèrent de nos navires dans l'intérieur même des ports neutres? qu'ils refusaient de donner quartier à de braves gens que leurs blessures mettaient hors d'état de combattre? qu'ils traitaient les Américains prisonniers de guerre avec tant d'inhumanité? Non, non, c'était en vain que les Anglais voulaient couvrir de faux prétextes les atrocités qu'ils avaient commises, atrocités inouïes dans les temps modernes, et qui, nous aimons à le croire, causèrent autant d'indignation à la grande masse du peuple anglais qu'aux Américains eux-mêmes. La minorité du parlement britannique, minorité qui, comme on le sait, représente la majorité de la nation, n'a-t-elle pas reconnu et déclaré hautement que la destruction de *Washington* couvrait de honte le nom de l'Angleterre?

Quelques personnes ont pensé que les États-Unis auraient dû, dès les premières atrocités

commises par l'ennemi, recourir à de semblables mesures envers lui ; nous ne pouvons partager une semblable opinion. Laissons le méchant se charger d'iniquités, mais n'imitons jamais son exemple. Quel Américain n'éprouve pas un noble orgueil en pensant que jamais le gouvernement de son pays n'a autorisé la moindre infraction aux lois de l'humanité, et surtout en comparant les instructions barbares données par l'amiral Cochrane à celles que le général Brown mit à l'ordre de son armée en entrant dans le Canada ! — Les lois de la guerre, disait ce général, seront dans tous les cas notre unique règle. Les hommes pris les armes à la main ou employés au service des armées, seront seuls considérés comme ennemis ; ceux qui resteront dans leurs foyers, et qui continueront leurs occupations habituelles, seront traités en amis. — Les propriétés particulières sont sacrées ; personne, sous aucun prétexte, ne doit se permettre d'y toucher : celles du gouvernement seront saisies au nom des États-Unis, mais sur l'ordre seul du général en chef. — Quiconque se permettra d'enfreindre ces dispositions, quiconque exercera la moindre violence, se livrera au moindre pillage, sera immédiatement puni de mort !

CHAPITRE XVIII.

Sensations produites tant en Europe qu'en Amérique par la prise et la destruction de *Washington.* — Glorieuse défense de *Baltimore.* — Retraite des Anglais. — Sir George Prevost entre sur le territoire des États-Unis. — Le commodore M'Donough s'empare de l'escadre anglaise sur le lac *Champlain.* — Sir George Prevost est forcé de se retirer.

Le ministère britannique fit d'abord sonner bien haut la prise de *Washington*, et voulut faire considérer cette conquête comme de la plus grande importance ; mais l'Europe entière l'envisagea sous un point de vue bien différent, et les actes de barbarie, dont les Anglais s'étaient rendus coupables au moment surtout où une négociation pour la paix était entamée, excitèrent une indignation générale. En Angleterre même, au sein du parlement, la destruction sans exemple de *Washington* produisit une si vive sensation, que ceux qui l'avaient ordonnée eurent recours aux plus grossiers mensonges pour se sauver des attein-

tes de l'exécration publique, et furent forcés d'annoncer que, d'après des instructions récentes, les horreurs commises sur les rivages de l'Amérique allaient cesser.

Aux États-Unis, ce mémorable événement eut des résultats immenses : l'esprit de parti, qui avait jusques-là paralysé en quelque sorte toutes les opérations du gouvernement, disparut tout-à-coup. La même opinion, les mêmes sentiments animèrent les citoyens d'un bout à l'autre de l'union ; et l'on vit une nation d'hommes libres prête à se lever dans sa force pour repousser lès hordes barbares qui se disposaient à dévaster les riches campagnes, les villes florissantes de l'Amérique.

Nos dissensions intestines avaient dû nécessairement cesser à la mort politique de Napoléon ; désormais ceux-mêmes qui avaient été le plus contraires à la guerre, ne pouvaient plus douter que l'Angleterre ne la continuât que dans l'espoir de tirer de nous une affreuse vengeance, ou tout au moins de satisfaire son insatiable avarice. Aussi les citoyens, voyant leur intérêt particulier dans l'intérêt général, n'hésitèrent plus à s'armer et à se préparer à défendre le sol sacré de la patrie. Chaque bourgade devint un camp ; les grandes cités

se changèrent en arsenaux ; toutes les affaires furent suspendues ; partout on nomma des comités de défense ; enfin, dans les lieux les plus menacés, la population toute entière alla travailler aux fortifications qu'on construisait pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Les états de la nouvelle Angleterre (1), qui, jusqu'alors, avaient montré tant d'opposition à la guerre, déployèrent à cette époque toute l'énergie qui les caractérise, prouvant par-là de la manière la plus honorable que malgré tout ce qu'on avait pu dire, rien n'était plus loin de leurs désirs que de se séparer de la confédération. Le gouverneur de l'état de Vermont, qui l'année précédente avait voulu rappeler les milices de cet état du service des États-Unis, et qui avait en cela été si noblement désobéi par ces milices, s'efforça de faire oublier sa conduite passée, et somma ses concitoyens, dans les termes les plus forts, de voler à la défense de la commune patrie. Les dames américaines, toujours si remarquables par leur conduite patriotique, ne parurent

(1) On désigne sous ce nom les quatre États du nord-est, savoir : Newhampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island. (*Note du traducteur.*)

jamais plus dignes d'admiration que dans ces graves conjonctures, où on les vit faire tout ce qui dépendait d'elles pour seconder les intentions généreuses de leurs époux et de leurs frères.

On pensait avec raison que *Baltimore* serait le premier point contre lequel l'ennemi dirigerait ses coups. Les Cités de *Philadelphie* et de *New-Yorck* attendaient le résultat de cette attaque avec la plus vive inquiétude. Il est certain que si, dans le premier moment de terreur qui avait suivi la prise de *Washington*, les Anglais se fussent portés de suite sur *Baltimore*, et de là sur *Philadelphie* et *New-Yorck*, ces villes, attaquées au dépourvu, n'auraient pu opposer qu'une bien faible résistance: mais quand on sut que les Anglais s'étaient rembarqués et que *Baltimore* ne serait pas immédiatement attaquée, tous les habitants de cette ville sans distinction de sexe, d'âge ou de rang, se mirent à l'ouvrage; et, sous la direction du général Smith, creusèrent un large fossé et élevèrent un retranchement pour couvrir la partie du nord-est, seul point où la ville puisse être attaquée du côté de terre.

L'arrivée d'un grand nombre de miliciens de Virginie et de Pensylvanie, et plus encore

celle du commodore Rodgers et de ses braves marins, redoublèrent l'ardeur des habitants de *Baltimore*. Rodgers occupa les batteries construites sur la colline qui domine la ville ; le général Winder eut le commandement des troupes de ligne et d'une brigade de Virginiens ; la milice et les volontaires de *Baltimore* furent placés sous les ordres du général Stricker ; enfin, on confia le commandement supérieur de toutes les forces au général Smith, officier du plus grand mérite, dont les services dataient de la guerre de la révolution.

Les approches de la ville, du côté de l'eau, étaient défendues par le fort *M'Henry*, dont le major Armistead avait le commandement. La garnison de ce fort se composait d'une soixantaine d'artilleurs et de deux compagnies de gardes-côtes, sous les ordres des capitaines Bunbury et Addison: on y ajouta trois compagnies de volontaires, dont l'une, commandée par Nicholson, chef de la justice à *Baltimore*, s'était offerte pour faire ce service pénible et dangereux. On envoya encore dans le fort un détachement de marins sous le lieutenant Redman: enfin, le général Winder détacha de sa division six cents soldats de ligne qui, sous les ordres du lieutenant colonel Stewart, cam-

pèrent en dehors des fortifications, de sorte qu'il y eut en tout un millier d'hommes chargés spécialement de la défense de ce point important.

Deux batteries furent construites sur le *Patapsco*, à la droite du fort *M'Henry*, pour empêcher l'ennemi de débarquer en arrière de la ville ; elles furent armées par des détachements de matelots : l'une d'elles, que l'on nomma fort *Covington*, fut confiée au lieutenant Newcomb, et l'autre, appelée batterie *de la Cité*, au lieutenant Webster.

Il était de la plus haute importance pour la sûreté de *Baltimore* qu'en cas où l'ennemi attaquerait en même temps par terre et par eau, il fût simultanément repoussé des deux côtés ; car, si la marine anglaise parvenait à reduire au silence le fort *M'Henry*, rien ne s'opposerait plus à ce qu'elle vînt détruire la ville de fond en comble ; et si c'était au contraire l'attaque de terre qui réussissait, dès-lors le fort ne serait d'aucun secours, et même ne serait plus tenable. C'était donc aussi bien à la défense du fort qu'à celle des retranchements qui couvraient la ville que devaient pourvoir les habitants, et ils devaient y être d'autant plus disposés qu'en outre des ordres dévasta-

teurs de l'amiral Cochrane et des horreurs commises à *Washington* et à *Alexandria*, ils savaient bien que *Baltimore* était le point sur lequel les Anglais désiraient le plus assouvir leur vengeance, à raison des nombreux et patriotiques efforts que cette ville n'avait cessé de faire pendant toute la guerre pour le soutien de la cause nationale. Il serait impossible de se former une idée juste de l'état d'anxiété dans lequel étaient plongées cinquante mille personnes de tout âge, de tout sexe, attendant la crise terrible d'où devait dépendre le salut ou la ruine de leur ville ; anxiété d'autant plus grande que, dans le cas même d'une heureuse résistance, chaque famille avait encore à trembler sur le sort, sur la vie d'un parent, d'un ami ; car, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, tous ceux qui pouvaient manier un fusil se trouvaient dans les rangs de l'armée. Le comité de sûreté, composé d'hommes âgés et des citoyens qui avaient le plus d'influence (parmi eux se trouvait le respectable colonel Howard, l'un des héros de la révolution), mit la plus grande activité dans les préparatifs de défense, et ne négligea rien de ce qui pouvait prévenir ou diminuer les dangers de toutes sortes qui menaçaient la ville.

Après que l'armée anglaise se fut rembarquée, l'amiral Cochrane descendit le *Patuxent* ; et ensuite, ayant remonté la *Chesapeake*, il parut dans la matinée du 11 septembre à l'embouchure du *Patapsco* qui n'est qu'à environ quatorze milles de *Baltimore*, ayant avec lui cinquante voiles, tant vaisseaux de guerre que transports. Le jour suivant, six mille hommes de troupes, l'élite de l'armée qui avait servi en Espagne sous Wellington, débarquèrent, commandés par le général Ross, et prirent de suite la route de la ville.

Le général Stricker avait réclamé pour la brigade qu'il commandait et qui se composait en entier de la milice de *Baltimore*, l'honneur d'engager l'ennemi la première ; et cette juste demande ayant été accueillie, il s'était mis en route dès le 11 septembre pour se rendre à *North-Point*, ayant avec lui trois mille hommes effectifs ; dans ce nombre étaient compris cent cinquante cavaliers, commandés par le lieutenant colonel Biais ; plus, soixante-quinze canonniers qui avaient avec eux six pièces de 4, et étaient sous les ordres du capitaine Montgomery, procureur-général de l'État de Maryland. Quelques troupes légères de la brigade de Stansbury et les volontaires de Pen-

sylvanie, allèrent prendre poste à l'embouchure du *Bearcreek*, afin de coopérer avec le général Stricker, et de s'opposer à tout débarquement que l'ennemi tenterait sur ce point.

Stricker arriva à six heures du soir à une chapelle située près de la source du *Bearcreek*, à environ sept milles de la ville. Toute la troupe s'arrêta là pour la nuit, à l'exception de la cavalerie qui poussa jusqu'à la ferme *Gorsuch*, trois milles plus loin, et des tirailleurs qui prirent poste deux milles en avant du camp.

Le lendemain, 12 septembre, à sept heures du matin, on sut, par les vedettes, que l'ennemi avait débarqué en dedans de la rivière *Patapsco*. Aussitôt le général Stricker s'avança jusqu'au chemin de *Longlog*; là il s'arrêta, et disposa ses troupes de la manière suivante: le 5e régiment fut placé à la gauche de la grande route, ayant sa droite appuyée à l'une des branches du *Bearcreek*; de l'autre côté de la grande route le 27e se rangea en bataille, de manière à former une ligne droite avec le 5e; l'artillerie prit place entre ces deux régiments. Le 30e et le 51e régiments se formèrent cent cinquante toises en arrière de la première ligne; enfin, le 6e régiment resta un demi-mille

plus loin pour servir de corps de réserve, et se porter partout où besoin serait. Le général, après cette disposition judicieuse de ses troupes, résolut d'attendre l'ennemi où il se trouvait, et il eut soin de prévenir d'avance les deux régiments qui formaient la première ligne que, dans le cas où ils seraient forcés de battre en retraite, ils devaient passer dans l'espace qui se trouvait entre le 51e et le 39e régiments, et aller se former à la droite et à la gauche du corps de réserve.

Le général ne tarda pas à apprendre que les Anglais avançaient rapidement en suivant la grande route; et au moment où il s'attendait que leur approche allait lui être annoncée par la mousqueterie des tirailleurs qu'il avait placés en avant à cet effet, ce corps revint précipitamment sur la brigade, trompé par une fausse alerte, et croyant que l'ennemi était débarqué sur *Back-River* avec l'intention de le couper. Une partie du plan du général se trouvant ainsi manquée, il plaça les tirailleurs sur la droite de sa première ligne.

Les vedettes ayant peu après apporté la nouvelle qu'un parti avancé de l'ennemi était déjà à la ferme *Gorsuch*, et ne paraissait nullement sur ses gardes, plusieurs officiers of-

frirent d'aller le déloger ; et en effet les compagnies des capitaines Levering et Howard, et une soixantaine de tirailleurs, commandés par le major Heath, se mirent aussitôt en marche, soutenus par la cavalerie et par une petite pièce de canon, pour aller châtier l'insolence des maraudeurs ennemis. Cette petite troupe avait à peine fait un demi-mille, qu'elle rencontra l'armée anglaise ; un engagement assez vif commença aussitôt ; le major Heath eut son cheval abattu sous lui, et plusieurs Américains furent tués ou blessés, mais non sans vengeance ; car le commandant en chef des forces anglaises, le général Ross, reçut lui-même un coup mortel. Il paraît que cet officier s'était imprudemment avancé pour reconnaître la position des Américains, et qu'il fut tué par l'un des hommes de la compagnie Howard (1). Après la mort de Ross, le colonel Brook qui lui succéda dans le commandement, continua

---

(1) La mort du général Ross a été attribuée à un jeune apprenti, armé d'une carabine, qui s'était caché, dit-on, derrière une touffe d'arbres, et qui paya de sa vie cette action téméraire; mais ce point n'a pas encore été bien éclairci, et a donné lieu à plusieurs contestations.

(*Note de l'auteur.*)

sa marche en avant, de sorte que le détachement américain fut forcé de se replier. Quand il eut rejoint le général Stricker, celui-ci, pensant avec raison que les hommes qui le composaient étaient trop fatigués pour prendre part à l'action qui allait avoir lieu, leur donna l'ordre de se retirer sur le corps de réserve, ordre auquel le capitaine Howard, fils du brave vétéran dont nous avons parlé plus haut, demanda de ne point obéir, voulant partager tous les dangers de ses compatriotes.

A deux heures et demie l'ennemi commença à lancer des fusées incendiaires, qui heureusement produisirent très-peu d'effet. Le capitaine Montgomery fit immédiatement jouer toute son artillerie, et les Anglais lui ripostèrent avec une pièce de 6 et un obusier qu'ils dirigèrent principalement contre le centre et la gauche des Américains. Le feu devint très-vif de part et d'autre ; mais Stricker fit cesser le sien, ne voulant qu'on tirât que quand l'ennemi serait à portée de mitraille ; et, s'apercevant que tous les efforts de l'ennemi se dirigeaient contre son aile gauche, il fit reculer le 27e régiment jusqu'à ce qu'il fût en ligne avec le 39e, et fit avancer deux pièces de canon de ce côté. Pour rendre encore plus fort ce point

important, il ordonna au colonel Amey du 51e régiment de venir se former en angle droit sur la gauche de la ligne, en appuyant son extrême droite au 39e régiment. Ce mouvement fut mal exécuté, et occasionna quelque confusion dans cette partie; mais néanmoins l'ordre ne tarda pas à se rétablir, grâces aux soins du major Stevenson, aide-de-camp du général, et des majors de brigade Calhoun et Fraily.

A peine ces arrangements étaient-ils terminés que l'ennemi déploya sa colonne de droite, et se porta vivement contre les 27e et 39e régiments; et le 59e qui devait les soutenir, après avoir tiré quelques coups de fusil, saisi d'une terreur panique, se mit à fuir dans un tel désordre qu'il fut impossible de le rallier, et qu'il entraîna dans sa fuite le 2e bataillon du 39e. Néanmoins le choc des Anglais fut reçu par les troupes restantes avec la plus grande intrépidité, et elles ne perdirent pas un pouce de terrain. Le feu pour lors devint général d'un bout à l'autre de la ligne. L'artillerie américaine, servie avec la plus grande activité, foudroya la colonne de gauche de l'ennemi; cette colonne, ayant déjà éprouvé une énorme perte, essaya de se mettre à l'abri

derrière des constructions en bois qui se trouvaient là; mais ces constructions auxquelles le capitaine Sadtler qui les avait récemment occupées avait mis le feu, ne tardèrent pas à devenir la proie des flammes. A trois heures dix minutes, les Anglais chargèrent avec impétuosité sur les 5e et 27e régiments : cette charge ne produisit aucun effet; les Américains tinrent bon quoiqu'ils eussent affaire à des forces quadruples des leurs; car il est bon de remarquer que par la fuite du 59e régiment et d'une partie du 39e, le général Stricker n'avait plus qu'environ quatorze cents hommes à opposer à toute l'armée anglaise. Le combat se prolongea jusqu'à quatre heures moins un quart sans que les Américains eussent éprouvé le moindre désavantage; mais le général Stricker s'apercevant que l'ennemi, au moyen de sa supériorité numérique, se disposait à tourner sa position, crut devoir se replier en bon ordre sur son corps de réserve qui n'avait point encore donné. Après sa jonction avec ce corps, il forma de nouveau sa ligne de bataille, et attendit quelque temps ce que le commandant ennemi allait faire; mais celui-ci ne paraissant pas vouloir renouveler le combat, Stricker se remit en marche, et vint prendre

poste à la gauche et à un demi-mille environ des retranchements qui couvraient *Baltimore*. Il fut rejoint peu après dans ce lieu par le général Winder, qui d'abord avait été stationné dans la partie occidentale de la ville, mais avait ensuite reçu l'ordre de venir se ranger à la gauche de Stricker avec la brigade de Virginie et une compagnie de dragons.

Toute la brigade de *Baltimore*, à l'exception du 51ᵉ régiment et du 2ᵉ bataillon du 39ᵉ, emportés par un mouvement d'effroi si pardonnable à des troupes neuves qui n'avaient jamais vu le feu, fut digne des plus grands éloges; d'anciens soldats n'auraient pu faire mieux que ces citoyens rassemblés et armés à la hâte : leur perte monta à cent soixante-trois hommes, tant tués que blessés, le huitième environ des troupes qui donnèrent. L'adjudant James Lowry Donaldson, du 27ᵉ, jurisconsulte très-distingué, fut tué au plus chaud de la mêlée; les majors Heath et Moor, ainsi que plusieurs autres officiers, furent blessés. Les Anglais avouèrent une perte presque double de celle des Américains; et dans leur rapport officiel, ils estimèrent à six mille hommes le nombre de ceux qui leur avaient été opposés, tant la résistance qu'ils éprouvèrent

fut opiniâtre et digne de citoyens combattant pour leurs intérêts les plus chers.

Le général Stricker, se plut à rendre hommage à tous les officiers qui l'avaient si bravement secondé. Il désigna par leurs noms ceux qui s'étaient particulièrement distingués, et il paya surtout un juste tribut d'éloge au capitaine Montgomery, qui, avec la faible artillerie qu'il commandait, avait su tenir constamment en échec toute l'armée anglaise (1).

---

(1) Des preuves trop nombreuses de patriotisme furent données à cette époque, pour que nous puissions les rapporter toutes; mais nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de ne point passer sous silence la conduite du vénérable James H. M'Cullosh. Ce brave citoyen, quoique plus que septuagénaire et d'une santé très-faible, voulut absolument combattre dans les rangs de la compagnie qu'il avait commandée vingt ans auparavant. Ayant été grièvement blessé, il tomba entre les mains de l'ennemi, et fut l'objet des plaisanteries des officiers anglais, qui se moquaient d'un homme devenu soldat quand il avait déjà un pied dans la tombe; mais ces plaisanteries cessèrent, et ils conçurent la plus haute admiration pour leur prisonnier, quand ils surent que cet homme qui n'avait pas dédaigné de combattre pour sa patrie en qualité de simple soldat, était l'un des plus considérables citoyens de *Baltimore*, et qu'il y occu-

La nouvelle de la résistance que les Anglais avaient éprouvée, et de la mort du général Ross, inspira la plus vive ardeur aux troupes chargées de la défense des retranchements : elles se rendirent gaîment aux différents postes qui leur avaient été assignés, et passèrent toute la nuit sous les armes, prêtes à recevoir bravement ceux qui viendraient les attaquer.

Le lendemain matin, l'armée anglaise parut à deux milles de distance, et put prendre une vue entière des lignes américaines : elle fit dans la matinée diverses manœuvres qui semblaient indiquer qu'elle voulait commencer l'attaque sur la droite en approchant par les routes de *Harford* et de *Yorck* ; mais les généraux Winder et Stricker, en suivant tous les mouvements de l'ennemi, le forcèrent à abandonner son premier dessein et à concentrer

---

pait l'une des premières places du gouvernement. De semblables traits qui prouvaient l'esprit de résistance dont les Américains de toutes les classes étaient animés, étaient plus décourageants pour l'ennemi que la perte même d'une bataille. M. N. Williams, sénateur du Maryland, fut tué dans l'action ; son frère, riche négociant, fut blessé à la cuisse. Nous avons nommé ces individus, afin de faire connaître de quels éléments se composaient alors les forces américaines. (*Note de l'auteur.*)

toutes ses forces à un mille environ du milieu des retranchements. Tout paraissait indiquer que l'attaque aurait lieu le soir même, et en conséquence le général Smith donna l'ordre aux brigades Winder et Stricker de prendre position sur la droite des Anglais, pour les attaquer en queue s'ils tentaient d'escalader les lignes, ou pour les troubler dans leur retraite si le lendemain matin ils croyaient devoir adopter ce dernier parti.

Pendant que ces opérations avaient lieu, la flotte anglaise n'était pas restée inactive. Aussitôt après qu'elle eut effectué le débarquement des troupes, elle se disposa à aller bombarder le fort *M'Henry*; et le 13 septembre à la pointe du jour, seize navires se présentèrent à deux milles de ce fort. Le major Armistead distribua tous ses gens dans les différentes batteries, et l'infanterie de ligne qui avait été détachée de la brigade Winder, resta dans le fossé extérieur, afin de repousser tout débarquement qui serait tenté par l'ennemi. Cinq galiotes à bombes commencèrent à tirer à deux milles environ de distance du fort, et voyant que leurs bombes portaient, elles mouillèrent, et firent un feu continuel et d'autant plus terrible qu'attendu leur éloignement aucun canon du fort ne

pouvait leur riposter. La situation de la garnison américaine, forcée de recevoir le feu ennemi dans une complète inaction, était affreuse ; un grand nombre de bombes éclatèrent sur le fort, une pièce de 24 du bastion sud-ouest fut démontée, et les éclats de son affût tuèrent le lieutenant qui commandait sur ce point et blessèrent plusieurs canonniers. Cependant, dans cette position cruelle, pas un homme ne broncha, et tous restèrent aux postes qui leur avaient été assignés. Les navires ennemis s'étant un peu rapprochés, toutes les batteries du fort firent aussitôt un feu si vif, qu'ils se hâtèrent d'aller reprendre leur première position, d'où ils continuèrent le bombardement pendant toute la journée du 13, et la nuit du 13 au 14.

Baltimore, ainsi attaquée par terre et par mer, était plongée dans un morne silence : les femmes et les infirmes, qui seuls étaient restés dans l'intérieur de la ville, dévorés d'inquiétude pour eux et plus encore pour les amis et les parents qui étaient aux mains avec l'ennemi, ne prirent, comme on peut le penser, aucun repos pendant cette nuit terrible, et vainement chercherait-on à peindre leur effroi, quand, vers minuit, ils entendirent le bruit

d'une canonnade épouvantable qui semblait venir d'un lieu plus voisin que le fort. Chacun crut que l'ennemi avait décidément la victoire et que tout espoir de résistance était perdu. Cependant on ne tarda pas à être tranquillisé, en apprenant que l'ennemi, qui avait cherché à effectuer un débarquement entre le fort et la ville, avait été repoussé avec perte par les lieutenants Webster et Newcomb, qui commandaient la batterie *de la Cité* et le fort *Covington.* Le matin suivant, les Anglais cessèrent leur feu, après avoir lancé plus de quinze cents bombes qui, pour la plupart, éclatèrent en l'air, et couvrirent le fort *M'Henry* de leurs fragments. Néanmoins notre perte en hommes ne fut pas aussi considérable qu'il y avait lieu de le craindre, nous n'eûmes que quatre hommes tués et vingt-quatre blessés; mais les bâtiments intérieurs du fort furent tous plus ou moins endommagés. Parmi les blessés se trouva le lieutenant Russel, avocat distingué de *Baltimore:* il avait reçu sa blessure au commencement de l'action; mais malgré les douleurs qu'elle lui causait, il ne voulut point quitter son poste, et y resta jusqu'à la cessation du feu, donnant ainsi le plus noble exemple à ses frères d'armes.

L'amiral Cochrane, dans la nuit du 13 au

14, avait eu une conférence avec le commandant des forces de terre, et tous deux ayant jugé impossible de s'emparer de *Baltimore*, ils se décidèrent à abandonner leur entreprise. Cependant on continua toujours le bombardement afin de tromper les Américains, et pendant ce temps les troupes anglaises commencèrent leur retraite qui fut favorisée par une nuit excessivement obscure et par une pluie battante; de sorte qu'on ne put, des lignes américaines, avoir aucune connaissance de ce mouvement rétrograde. Là, nos braves compatriotes attendaient le jour avec la plus vive impatience : dix mille hommes environ étaient rangés le long des retranchements, et il est vraisemblable que si l'attaque avait eu lieu, ils auraient fait repentir l'ennemi de son audace. Mais leur courage ne fut point mis à l'épreuve; au lever du soleil les Anglais avaient tous disparu. Le général Winder se mit immédiatement à leur poursuite, et il ramassa un bon nombre de traîneurs; mais les autres troupes américaines, qui avaient passé trois jours et trois nuits sous les armes par une pluie continuelle, étaient trop harassées de fatigue pour qu'il leur fût possible de suivre l'armée anglaise, qui, en conséquence, effectua sans

obstacle son rembarquement. Le lendemain, toute la flotte de l'amiral Cochrane descendit la *Chesapeake*, et quitta les bords qu'elle s'était proposé de dévaster.

La nouvelle de la retraite des Anglais fut reçue dans les villes voisines avec des témoignages de joie plus faciles à concevoir qu'à dépeindre. L'heureuse défense de *Baltimore* fit en quelque sorte oublier la ruine de *Washington*; au salut de cette place nos principales cités, toutes également menacées, attachaient le leur; et au morne chagrin, que naguère on voyait empreint sur toutes les physionomies, succéda la sérénité et la confiance que donne le sentiment d'une force déjà éprouvée. A *Baltimore* même, la reconnaissance publique ne se borna pas à de vaines démonstrations; on s'occupa de suite à décerner de nobles récompenses à ceux qui s'étaient distingués, et on ordonna l'érection d'un monument funèbre pour éterniser la mémoire de ceux qui avaient reçu une mort glorieuse en combattant pour la cause sacrée de la patrie.

La délivrance des rives de la *Chesapeake* était à peine connue dans toute l'union, que la nouvelle des plus brillants succès sur la frontière du nord vint porter l'allégresse publique

à son comble. Tandis que l'amiral Cochrane menaçait d'invasion et de ruine nos côtes de l'Atlantique à la requête, disait-il, du gouverneur sir George-Prevost, celui-ci, qui était entré d'un autre côté sur le territoire des Etats-Unis, tenait un langage bien différent. En mettant le pied dans l'État de New-Yorck, il fit une proclamation dans laquelle il promettait sa protection à tous les habitants, et les assurait que ni eux, ni leurs familles, ni leurs propriétés, n'avaient rien à craindre de ses troupes, ajoutant que c'était uniquement contre le gouvernement des États-Unis, à qui seul était due la guerre dont l'Amérique était désolée, qu'il prétendait agir. Il ne disait pas un mot des représailles ni des torts supposés des Américains dont l'amiral avait fait tant de bruit. Le but de sir George Prévost était de séparer la nation du gouvernement général de l'union. Il avait reçu de puissants renforts, son armée montait à quatorze mille hommes, et il y a beaucoup de raisons de croire que si son expédition avait eu le succès qu'il espérait, il aurait été rejoint devant *New-Yorck* par d'autres forces avec lesquelles il devait s'emparer de cette ville, occuper toute la ligne de l'*Hudson*, enfin, couper entièrement toute

communication entre les États de la nouvelle Angleterre et les autres Etats de la confédération, afin de favoriser le dessein que l'Angleterre prêtait à ces états de rentrer sous sa domination, ou tout au moins de rompre les liens qui les attachaient à la grande famille américaine.

Quand le général Izard s'était rendu sur la frontière du *Niagara*, il avait laissé le général M'Comb à *Plattsburgh* avec quinze cents soldats, la plupart invalides ou nouvelles recrues; la place était à peine fortifiée ; les magasins étaient vides ; on n'avait ni vivres ni munitions de guerre. Tel était l'état des choses, lorsqu'on apprit que les Anglais s'étaient emparés de *Champlain*, et que tout annonçait qu'ils allaient marcher sur *Plattsburgh*. Il n'y avait pas un instant à perdre pour se disposer à les recevoir. Le général M'Comb rétablit du mieux qu'il put les forts à demi ruinés qui défendaient *Plattsburgh*, et y distribua les troupes qu'il avait pour leur servir de garnison : en même temps, il se concerta avec le général Moers pour faire lever en masse la milice de l'état de New-Yorck, dont ce général était commandant. Tous les habitants de *Plattsburgh* se retirèrent dans l'intérieur avec leurs familles et leurs ef-

fets, à l'exception cependant de quelques hommes et de quelques jeunes garçons qui reçurent des armes, formèrent une compagnie, et rendirent les plus grands services.

Le général Moers, ayant rassemblé environ sept cents miliciens, s'avança sur la route de *Beckmantown* pour veiller aux mouvements de l'ennemi, rompre les ponts et obstruer les chemins en renversant çà et là de grands arbres. Le capitaine Sprowl, avec deux cents hommes du 13e régiment, fut envoyé pour le même objet au pont de *Deadcreek*, sur la route du lac *Champlain*; il avait reçu l'ordre de faire des retranchements et de tenir le plus long-temps possible sur ce pont, et on lui avait donné à cet effet deux pièces de campagne: enfin, le major Appling, avec une centaine de tirailleurs, s'était placé plus en avant encore pour prévenir toute surprise de la part de l'ennemi.

Le 6 septembre au matin, on eut la certitude que les Anglais approchaient en suivant les deux routes dont nous venons de parler. La colonne qui avait pris la route de *Beckmantown* marchait avec plus de rapidité que l'autre, et elle se trouva bientôt en présence du corps de Moers: deux cent cinquante soldats

de ligne, commandés par le major Wool, avaient été envoyés près de ce corps pour soutenir les miliciens et leur inspirer, par leur exemple, du courage et du dévouement; mais ce fut en vain. Les miliciens, après avoir tiré quelques coups de fusil, sourds à toutes les remontrances, se sauvèrent dans le plus grand désordre, et la troupe de ligne eut seule à soutenir le choc des Anglais, de sorte qu'elle fut bientôt forcée de céder le terrain et de se replier sur *Plattsburgh*.

Rien n'arrêtant plus l'ennemi, il arriva très-vite devant *Plattsburgh*, et le colonel Appling, qui avait reçu l'ordre d'abandonner sa position de *Deadcreek*, rencontra la tête des colonnes anglaises sous les murs même de la place. Une fusillade assez vive s'engagea entre les Anglais et les Américains, et ceux-ci ayant été rejoints par le détachement du major Wool, firent un mal considérable à l'ennemi en tirant sur lui, abrités par les maisons de *Plattsburgh*.

La petite ville, ou plutôt, le village nommé *Plattsburgh*, est situé sur la rive septentrionale de la rivière *Saranac*, près de son embouchure dans le lac *Champlain*. De l'autre côté de cette même rivière se trouvaient les fortifications au moyen desquelles les Amé-

ricains se proposaient d'arrêter la marche des Anglais. La ville n'étant plus tenable, les détachements d'Appling, de Wool et de Sprowl, reçurent l'ordre de l'abandonner, ce qu'ils firent; et lorsqu'ils furent rentrés dans le fort, on enleva tous les bordages du pont sur la *Saranac*; ces bordages, mis en pile les uns sur les autres, formèrent une espèce de retranchement au bord de l'eau, à l'abri duquel les Américains purent continuer à faire feu sur l'ennemi.

Les Anglais, maîtres de la ville, au lieu d'attaquer de suite les fortifications américaines et de s'en emparer, ce que le nombre considérable de troupes qu'ils avaient devait leur faire espérer, se bornèrent à construire des retranchements et des batteries sur la rive opposée. Ce délai fut d'autant plus heureux pour les Américains, qu'il leur donna le temps de compléter leurs travaux et de recevoir des renforts. Le 11 septembre, il arriva un corps nombreux de miliciens de New-Yorck et de Vermont; ce corps alla de suite prendre position le long de la *Saranac*, afin de s'opposer à toute tentative que l'ennemi ferait pour passer cette rivière. Un feu de mousqueterie s'engagea d'une rive à l'autre sans presque aucun inter-

valle ; mais il ne se passa rien d'important, si ce n'est cependant que le capitaine M'Glassin, profitant d'une nuit obscure traversa, la rivière, fut attaquer une batterie masquée, défendue par des forces triples des siennes, chassa l'ennemi, détruisit ses travaux sur ce point et revint triomphant sur l'autre rive.

Le motif de la lenteur que les Anglais mirent dans leur attaque, était qu'ils attendaient la flotte qu'ils avaient sur le lac *Champlain*, et qui devait coopérer avec les troupes de terre. Son arrivée fut signalée le 11 septembre au matin, par le navire que le commodore M'Donough avait mis en observation. Cette flotte se composait de la frégate la *Confiance*, portant trente-neuf canons, dont vingt-sept du calibre de 24 ; du brick le *Linnet*, de seize canons ; des corvettes le *Chub* et le *Finch*, portant chacune onze canons ; enfin de treize galères, dont les unes portaient un canon, et les autres deux. Le commodore M'Donough était pour lors mouillé dans le port de *Plattsburgh*, et il résolut d'y attendre l'ennemi : sa flotte se composait du *Saratoga*, portant vingt-six canons, dont huit de 24 ; de l'*Eagle*, de vingt canons ; du *Ticonderoga*, de dix-sept canons ; du *Preble*, de sept canons ; et de dix

galères, dont six étaient armées de deux canons chacune, les autres n'en avaient qu'un seul. En outre de l'avantage que l'ennemi avait en pouvant choisir la position la plus favorable pour attaquer, il avait encore une grande supériorité de forces; car il avait sur sa flotte quatre-vingt-quinze canons et plus d'un millier d'hommes, tandis que les Américains ne possédaient en tout que quatre-vingt-huit canons, et que leurs équipages montaient à peine à six cents hommes. Un de nos navires avait été construit avec une vitesse extraordinaire; dix-huit jours seulement avant le combat, les arbres qui avaient fourni les bois employés à sa construction étaient encore debout, et ombrageaient de leurs feuillages les rives du lac.

L'escadre américaine était mouillée en ligne ayant cinq galères sur chaque flanc. A neuf heures du matin, les Anglais jetèrent l'ancre à environ cent cinquante toises de distance; ils étaient dans l'ordre suivant: la *Confiance* et le *Linnet* par le travers du *Saratoga* et de l'*Éagle;* les galères anglaises, et l'une des corvettes étaient opposées au *Ticonderoga*, au *Preble*, et à la division de gauche des galères américaines; l'autre corvette fut char-

gée de tenir tête aux galères mouillées à l'extrême droite.

Le combat s'engagea aussitôt ; une des corvettes anglaises, ayant eu son câble coupé, tomba sur un banc de rochers d'où elle ne put se retirer ; quelques-unes des galères ennemies ayant souffert beaucoup, ne tardèrent pas à s'éloigner du feu. Jusque-là l'avantage était de notre côté ; mais il était facile de voir que le succès définitif de cette mémorable journée, où, pour la seconde fois, les deux marines rivales combattaient en escadre, dépendait entièrement du résultat de la lutte entre les deux plus grands navires des deux flottes. Le commodore américain soutint pendant plus de deux heures le combat si inégal dans lequel il était engagé. Son danger, déjà si grand par la supériorité numérique des canons de l'ennemi, fut encore augmenté par un événement qu'il n'avait pu prévoir ; l'*Eagle*, de la position où il était, ne pouvant pas diriger ses canons comme il le voulait, coupa son câble et vint mouiller entre le *Ticonderoga* et le *Saratoga*, de sorte que ce dernier, en outre des bordées qu'il recevait de la *Confiance*, fut encore exposé à tout le feu du brick le *Linnet*. Enfin, tous les canons de tribord du *Saratoga* ayant été dé-

montés, et ceux de la *Confiance* étant à-peu-près en aussi mauvais état, la victoire devait dépendre, pour l'un ou l'autre de ces navires, d'une manœuvre fort difficile qui consistait à changer de bord en restant à l'ancre, et de présenter ainsi un nouveau flanc à son antagoniste. La *Confiance* essaya cette manœuvre, mais ne put l'effectuer. Le *Saratoga* fut plus heureux ; ayant mouillé une ancre à la poupe, et coupé son câble de l'avant, il tourna sur lui-même et put tirer sur la *Confiance* avec une nouvelle batterie dont tous les canons étaient en bon état ; dès-lors il devint impossible à cette frégate de résister plus long-temps, et elle amena son pavillon ; le *Saratoga* dirigea ensuite tout son feu contre le *Linnet*, qui se rendit quinze minutes après la *Confiance* ; la corvette qui était opposée à l'*Eagle* avait déjà amené ; trois galères avaient été coulées, les autres s'échappèrent, laissant au pouvoir du commodore M'Donough tous les plus grands navires de l'escadre qui était venue l'attaquer.

Dans les deux escadres il ne restait pas un seul mât en état de porter une voile ; tous les navires coulaient bas d'eau. Le *Saratoga* avait reçu cinquante-cinq boulets dans son bois, et

la *Confiance* cent cinq. Deux fois de suite le *Saratoga* avait été en feu ; il eut vingt-huit hommes tués et vingt-neuf blessés. La *Confiance* perdit son capitaine, et eut en outre quarante-neuf hommes tués et soixante blessés. La perte totale des Américains fut de cinquante-deux hommes tués et de cinquante-huit blessés. Celle des Anglais monta à quatre-vingt-quatre hommes tués et cent dix blessés ; on leur fit en outre huit cent cinquante-six prisonniers, nombre qui excédait de beaucoup celui des vainqueurs.

Ce glorieux combat se passa en vue des deux armées qui dans le même temps étaient chaudement engagées l'une contre l'autre. Les bombes, les obus, les fusées incendiaires, pleuvaient de toutes parts ; les Anglais essayèrent plusieurs fois de traverser la rivière vis-à-vis nos fortifications, mais ils furent constamment repoussés avec une perte énorme : une tentative qu'ils firent pour passer l'eau à gué trois milles plus haut ne fut pas plus heureuse ; les miliciens qui étaient sur ce point montrèrent une rare valeur, et firent un feu si vif et si meurtrier qu'à peine se sauva-t-il quelques-uns de ceux qui avaient voulu passer sur l'autre rive. Au moment où les Anglais eurent

le triste et si imprévu spectacle de la perte entière de leur flotte, l'ardeur qu'ils avaient jusque-là apportée au combat diminua sensiblement; leur feu devint moins vif; cependant ils continuèrent la canonnade jusqu'à la nuit, et alors le plus grand silence succéda à l'horrible fracas qui pendant toute la journée avait fait retentir les rives du lac.

Les Américains étant, par leur victoire navale, maîtres de la navigation du lac, tous les desseins de sir George Prevost se trouvaient renversés; la prise même du fort de *Plattsburgh* ne pouvait plus lui être d'aucune utilité, et il avait à craindre que le glorieux succès des Américains n'amenât à leur armée de puissants renforts contre lesquels il n'aurait pu lutter : en conséquence, il se décida à lever le siége, et à se retirer promptement sur le territoire canadien. Dans la nuit même qui suivit le combat, il détruisit ses batteries et fit partir toute son artillerie et ses bagages, et le lendemain matin, il se mit en route avec toutes ses troupes, abandonnant derrière lui les malades et les blessés. Les Américains se mirent à poursuivre les Anglais, ramassèrent un grand nombre de traîneurs, et s'emparèrent d'une immense quantité de munitions de guerre et de

bouche, laissées par sir George Prevost dans son camp, ou abandonnées dans les marais que son armée fut forcée de traverser.

Tous les Anglais qui avaient péri à terre ou sur les vaisseaux furent inhumés avec les honneurs militaires. Les soins les plus généreux furent prodigués aux blessés ; tous les prisonniers furent traités avec tant d'humanité que le capitaine Pring, qui avait succédé dans le commandement de l'escadre au capitaine de la *Confiance*, en témoigna la reconnaissance la plus vive dans le rapport officiel qu'il adressa à l'amirauté.

C'est ainsi que l'effrayante invasion dont nous étions menacés fut repoussée, et qu'une autre de nos petites mers intérieures devint encore le théâtre de la gloire américaine. La bannière parsemée d'étoiles (1) flotta en triomphe sur le lac *Champlain*, comme elle l'avait déjà fait sur les lacs *Erié* et *Ontario*. Ces grands lacs, trait distinctif de notre continent, ont été témoins de si brillants faits d'armes, que désormais leurs noms seront associés aux plus chers souvenirs des Américains.

---

(1) Le pavillon américain, qui porte autant d'étoiles que la confédération embrasse d'états différents.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XIX.

Session du congrès. — *Sine qua non* de l'Angleterre. — Mouvements militaires dans les états méridionaux. — Le général Jackson s'empare de *Pensacola*. — Une flotte anglaise arrive dans les eaux de la Louisiane. — Préparatifs pour repousser l'invasion dont ce pays est menacé. — Les Anglais débarquent. — Combat du 23 décembre. — Bataille du 8 janvier. — Les Anglais sont repoussés avec une énorme perte. — Bombardement du fort *Saint-Philip*. — Proclamation de la paix.

A l'ouverture de la session du congrès, on vit régner une unanimité de sentiments dont il n'y avait point eu d'exemple depuis nombre d'années. Il restait bien encore quelques traces d'esprit de parti, mais chacun des membres était pleinement convaincu qu'il ne fallait rien moins que l'union de tous les citoyens pour mener heureusement à terme une guerre qui nous avait déjà tant coûté, et qui était devenue purement défensive. Quelle que fût la différence des opinions relativement aux hommes en pouvoir, et à la manière dont les affaires

de la nation avaient été conduites jusques-là, il n'en existait plus sur ce qui restait à faire. On ne pouvait plus reprocher au gouvernement d'agir sous l'influence de la France ; d'un autre côté, la conduite récente de l'Angleterre ne prouvait que trop qu'elle ne continuait la guerre que dans l'espoir de ruiner l'Amérique. Les causes des dissensions qui avaient agité le congrès dans les précédentes sessions n'existaient donc plus, et désormais aucun Américain ne pouvait sans rougir se déclarer l'avocat d'une ennemie barbare qui portait le fer et le feu partout où elle pouvait pénétrer.

Il était impossible de ne pas éprouver la plus vive indignation en voyant la manière dont on agissait envers les plénipotentiaires que nous avions en Europe : pendant des mois entiers on ne s'était nullement occupé de l'objet qu'ils devaient traiter ; ensuite le lieu choisi pour les négociations fut changé presque sans motif ; enfin, il était évident que l'Angleterre, avec une duplicité indigne d'une grande puissance, voulait retarder de mois en mois la conclusion d'un traité qui pouvait être l'ouvrage d'un seul jour ; car nos plénipotentiaires, depuis que, par la pacification de l'Europe, la Grande-Bretagne n'avait plus besoin de presser des

matelots sur les navires étrangers, avaient reçu l'ordre de ne point aborder ce grand point de discussion ; d'un autre côté, les abus du droit de blocus avaient cessé en même temps que la puissance de Napoléon ; de sorte qu'il n'existait plus aucun motif réel de guerre entre les deux nations. Peut-être notre gouvernement eut-il tort de faire d'aussi grandes concessions pour obtenir la paix ; peut-être n'aurions-nous pas dû poser les armes avant que l'Angleterre eût formellement renoncé à la détestable prétention d'exercer la presse sur nos navires ; mais la nation avait un besoin extrême de la paix ; la lutte que nous venions de soutenir, à raison même de notre inexpérience dans l'art de la guerre dont elle avait été pour nous l'apprentissage, nous avait fait éprouver des pertes qu'il était urgent de réparer; et au bout de quelques années de repos il était probable que nous serions mieux en mesure de venger nos droits outragés. D'ailleurs l'Angleterre avait payé assez cher les excès auxquels elle s'était portée envers nous, pour qu'à l'avenir elle eût soin de se conduire d'une manière plus conforme à l'équité. C'est rarement en forçant son ennemi à avouer ses torts qu'on parvient à une paix heureuse et de longue durée ; au lieu de blesser

trop vivement son orgueil, il vaut mieux lui laisser un profond souvenir des forces et de la résistance qu'on peut lui opposer.

D'après les instructions toutes pacifiques que nos plénipotentiaires avaient reçues, on devait s'attendre, comme nous l'avons dit, à ce que le traité qui devait mettre un terme à la guerre serait conclu promptement et sans difficulté. Quel fut donc l'étonnement ou plutôt l'indignation du congrès et de la nation entière en apprenant que le ministère anglais avait proposé, comme *sine quâ non*, la cession d'une immense étendue de notre territoire, et l'abandon total des rives des lacs qui nous servaient de frontières. De si extravagantes propositions étaient-elles faites par les Anglais, uniquement pour prolonger la négociation, et avec le dessein formé d'avance de rabattre beaucoup de leurs prétentions? c'est ce que nous ignorons: mais il est certain que si de telles propositions étaient sérieuses, elles annonçaient de la part de leurs auteurs une grossière ignorance des sentiments qui animaient les Américains. Il n'y en avait pas un qui n'eût préféré une guerre éternelle à la moindre cession du territoire sacré de la patrie.

Le congrès donna une preuve manifeste de

l'union qui existait alors entre tous ceux qui, jusques-là, avaient différé d'opinions, en approuvant à l'unanimité une délibération prise par la législature de la Pensylvanie dans sa dernière session. Voici ce dont il s'agissait : les chefs du parti qui, dans les quatre états de l'est, s'étaient constamment opposés à la guerre, devenus plus emportés à mesure que leurs concitoyens s'étaient ralliés davantage au gouvernement général de l'union, convoquèrent une assemblée à *Hartford* dont le Connecticut, qui, suivant ce que les journaux annonçaient, devait délibérer sur la convenance de se séparer de la confédération. Que ce fût ou non leur dessein, ils s'aperçurent bientôt que ce projet n'avait pas l'approbation de la majorité des citoyens des quatre états dits de la nouvelle Angleterre ; quelques députés de trois de ces Etats seulement, se rendirent à *Hartford*, et les travaux de l'assemblée se bornèrent à rédiger une adresse déclamatoire sur des objets depuis long-temps oubliés, et une remontrance ou pétition au congrès, dans laquelle on cherchait à faire ressortir tous les vices qu'on avait cru découvrir dans la constitution fédérale ; cette pétition, communiquée aux différents états, fut par tout rejetée avec mépris, et la

législature de Pensylvanie l'ayant soumise à l'examen d'un comité spécial, le rapporteur de ce comité réfuta, dans un discours éloquent, tous les motifs de plainte qu'on avait allégués, prouva l'excellence de notre constitution, et censura sévèrement la conduite des pétitionnaires.

Cette tentative, pour rompre les liens des différents états, n'eut d'autre effet que de couvrir de honte ses auteurs. Puisse cette leçon servir d'exemple à ceux qui voudraient encore troubler l'heureuse confédération des fils de l'Amérique, et puisse ce noble monument, élevé par la sagesse et cimenté du sang de nos meilleurs citoyens, exister à jamais! Quel Américain ne sent pas tout le prix de cette noble union, qui a sauvé tant de sang et de malheurs? sans elle, nous eussions été, comme les républiques de la Grèce, dans des guerres continuelles; car, c'est une triste vérité: les pays voisins et indépendants les uns des autres, sont naturellement ennemis. Quelle force, d'ailleurs, notre confédération ne donne-t-elle pas à chaque état en particulier, et quelle importance n'en reçoit pas chaque citoyen qui est devenu membre d'une grande nation, au lieu de ne l'être que d'une petite peuplade!

Eternelle infamie à celui dont le cœur est assez gangrené, assez ennemi de sa patrie et de ses concitoyens, pour vouloir rompre les liens qui ont fait de nous une nation destinée à devenir l'une des plus puissantes de la terre!

On avait craint que par suite de l'incendie de *Washington*, le siége du gouvernement ne fût transporté ailleurs : cette question fut soumise au congrès qui la décida négativement, au regret de quelques citoyens, qui auraient voulu qu'il n'y eût plus de capitale de la fédération. Le respect porté à la mémoire du grand Washington fit taire toutes les autres considérations ; et la ville, honorée de son nom, resta et restera à jamais le siége du gouvernement national de l'Amérique.

Nos finances commencèrent à se rétablir, grâces aux soins et aux grands talents de M. Dallas, que le président avait nommé secrétaire du trésor. Ses plans financiers étaient de la plus grande hardiesse ; mais il savait les développer d'une manière si lumineuse qu'il produisait la conviction, et qu'il sut ramener les esprits les plus timides à son avis. La place de secrétaire de la guerre était occupée par le colonel Monroe, qui n'avait cependant pas cessé pour cela d'être secrétaire d'état : en se

chargeant d'une tâche si difficile, et qui avait procuré si peu de popularité à ses prédécesseurs, il fit preuve de courage, et de patriotisme ; mais il en fut bien récompensé par le succès de toutes les opérations entreprises sous ses auspices, et il mérita et obtint l approbation universelle de ses concitoyens (1).

Pendant que le congrès était occupé des grands intérêts nationaux, nos affaires prenaient vers le sud une tournure alarmante ; mais, avant d'entrer dans le détail des opérations importantes qui eurent lieu de ce côté à la fin de l'année, il nous faut reprendre d'un peu plus haut le fil des événements.

Le général Jackson, après avoir dicté la paix aux *Creeks*, avait établi ses quartiers à *Mobile*. Vers la fin d'août 1814, il apprit que trois navires de guerre anglais étaient arrivés à *Pensacola*, y avaient débarqué des armes et des munitions pour les distribuer aux Indiens, et avaient de plus, du consentement des autorités espagnoles, mis trois cents hommes dans le

---

(1) Le colonel Monroe, dont il est ici question, est actuellement président des État-Unis.

(*Note du traducteur.*)

fort pour lui servir de garnison. Il sut un peu plus tard que la flotte de l'amiral Cochrane, après être sortie de la *Chesapeake*, avait relâché aux *Bermudes*, où elle avait trouvé de nouveaux renforts, et que, forte de treize vaisseaux de ligne, et d'un grand nombre de transports portant au moins dix mille hommes de troupes, elle devait incessamment attaquer les états méridionaux de la confédération. Il écrivit de suite au gouverneur du Tennessée, pour requérir la mise sur pied du contingent entier de la milice de cet état.

Les trois navires qui avaient mouillé à *Pensacola* vinrent, vers le milieu de septembre, croiser devant le fort *Bowyer*, qui domine et défend l'entrée de la baie de *Mobile*. Le colonel Nichols, qui se trouvait à bord de l'un d'eux, et qui prenait le titre de commandant des forces de sa majesté britannique dans les Florides, adressa une proclamation aux habitants du Kentucky, du Tennessée, et principalement à ceux de la Louisiane, pour les engager à se joindre aux Anglais, afin, disait-il, de délivrer leur territoire de l'usurpation et de l'oppression des Américains, et de le rendre à ses légitimes propriétaires. On doit avouer que si cette proclamation n'était pas une mauvaise plaisan-

terie, il fallait que celui qui l'avait rédigée, supposât les citoyens de cette partie des États-Unis bien peu au fait de leurs véritables intérêts. Quoi! on pouvait croire qu'ils renonceraient à l'heureux état d'indépendance dont ils jouissaient, pour devenir l'une des plus obscures colonies de la Grande-Bretagne, d'une puissance pour laquelle ils avaient la haine la plus invétérée! Cette misérable bouffonnerie du colonel Nichols, car c'est le seul nom qui convienne à sa proclamation, n'eut d'autre résultat que de faire rire à ses dépens, et il eut bientôt l'occasion de se convaincre par lui-même des prodigieux effets de sa persuasive éloquence.

Le 15 septembre, il vint attaquer le fort *Bowyer*, commandé par le major Lawrence, et qui avait cent vingt hommes seulement de garnison. Le feu ne tarda pas à s'engager entre les navires anglais et les batteries américaines. Dans le même temps, cent cinquante marins étaient débarqués; et soutenus par deux cents Indiens, ils attaquèrent le fort du côté de terre. Ils avaient avec eux une pièce de 12 et un obusier; mais néanmoins ils ne purent faire aucun mal au fort dont le feu les força bientôt à faire retraite. La canonnade avec les vaisseaux con-

tinuait toujours; mais au bout de trois heures d'action, les Anglais, criblés de boulets, voulurent quitter la partie. Le navire du commodore, qui portait vingt-deux caronnades de 32, en se se retirant, échoua à environ trois cents toises du fort, et il souffrit tellement dans cette position, que son équipage se vit dans la nécessité de le brûler,, et de se sauver dans les embarcations; mais de cent soixante-dix hommes dont cet équipage se composait, à peine vingt parvinrent-ils à s'échapper. Les deux autres navires avaient éprouvé des avaries majeures, et eurent quatre-vingt-cinq hommes tués ou blessés.

Si le colonel Nichols s'était rendu ridicule par ses vaines proclamations, sa conduite dans une autre circonstance le couvrit d'infamie. Une bande de gens sans aveu, de smugglers, de corsaires, ou, pour parler plus juste, de pirates (1), avait pris asile dans une petite île

---

(1) Ils prétendaient qu'ils étaient munis de lettres de marque délivrées à Carthagène; ils arboraient en effet le pavillon de cette colonie; mais ils attaquaient indistinctement les navires de toutes les nations, et condamnaient leurs prises suivant des règles qui n'étaient connues que d'eux. (*Note de l'auteur.*)

presque inabordable, située dans l'un des lacs qui communiquent avec le golfe du Mexique à l'ouest du *Mississipi*. Un nommé Lafitte, homme du caractère le plus féroce, mais cependant doué d'une sorte de magnanimité, était le chef de ces misérables, dont le nombre montait à cinq ou six cents, et qui, par la connaissance parfaite qu'ils avaient de toutes les plus petites passes du *Mississipi*, auraient pu facilement guider l'ennemi jusque sous les murs mêmes de la *Nouvelle-Orléans*, sans être aperçu. Leur établissement avait été dévasté pendant l'été par le colonel américain Ross et par quelques navires sous les ordres du commodore Patterson; mais aussitôt que ces forces s'étaient retirées, Lafitte et ses gens étaient revenus, et avaient recommencé le même train de vie. Les Anglais, à cette époque, avaient refusé de joindre leurs efforts aux nôtres pour disperser ces forbans. Ils avaient déjà sans doute l'intention de les employer, et en effet peu après, à la honte de l'Angleterre, le colonel Nichols ne rougit point de proposer à Lafitte de s'allier avec cette puissance, lui promettant d'énormes récompenses dans le cas où il accéderait à ses propositions; et, ce qui fut encore plus humiliant pour ceux qui s'étaient ainsi

avilis, c'est que leur alliance fut rejetée avec indignation ! Lafitte avait d'abord dissimulé ; il sut adroitement tirer du colonel des renseignements importants, ensuite il le chassa avec mépris, et envoya immédiatement un exprès à Clairborne, gouverneur de la Louisiane, pour lui communiquer ce qu'il avait appris, et il lui fournissait en même temps des preuves incontestables de ce qu'il avançait. Ce gouverneur, qui quelque temps auparavant avait promis cinq cents dollars à quiconque livrerait à la justice ce chef de bandits, fut vivement frappé de ce trait inattendu de générosité ; il hésita sur ce qu'il devait faire : mais le danger devenant plus pressant, il fit une proclamation dans laquelle il promettait, sur son honneur, le pardon le plus complet à tous ceux des pirates qui abandonneraient leur infâme métier, et viendraient combattre pour la défense du pays. Ces conditions furent acceptées avec joie par les *Baratariens* (c'est ainsi qu'on nommait ces gens); et dans tout le cours de la campagne ils rendirent les services les plus signalés à la cause de l'Amérique.

Le général Jackson ayant fait de vaines représentations au gouverneur espagnol de *Pensacola*, sur la conduite hostile qu'il tenait

envers les Etats-Unis, et principalement sur ce qu'il avait reçu une garnison anglaise, se décida à marcher contre cette place ; et il mit ce projet à exécution dès qu'il eut reçu un renfort de deux mille miliciens du Tennessée. Le 6 octobre il arriva dans le voisinage de *Pensacola*, et envoya immédiatement le major Peire en parlementaire, pour faire connaître le but de sa visite ; mais le major fut forcé de revenir sur ses pas sans avoir pénétré dans la ville dont les batteries tirèrent sur lui. Jackson, indigné d'un procédé si contraire aux règles de la guerre, alla reconnaître les approches du fort qui était défendu par des Anglais et des Indiens, et se disposa à lui donner l'assaut dès le lendemain. Les troupes américaines se mirent en mouvement à la pointe du jour. Elles avaient campé à l'ouest de la ville, de sorte que l'ennemi devait s'attendre à être attaqué de ce côté ; et, pour le confirmer dans cette idée, ceux des Américains qui avaient des chevaux vinrent se montrer dans cette direction, tandis que les autres troupes, en faisant un assez long détour, gagnèrent le côté opposé, sans avoir été découvertes ; de sorte que les forces de Jackson, qui se composaient de quelques soldats de ligne, d'un corps de milice

et d'un certain nombre d'Indiens *Choctaws*, se présentèrent tout-à-coup à un mille du fort, et s'avancèrent sans la moindre hésitation; quoiqu'elles eussent en front des batteries de grosse artillerie, et sur la gauche sept navires anglais qui de leur mouillage faisaient un feu continuel. Au moment où les Américains entrèrent dans la ville, une batterie de deux canons chargés à mitraille tira sur eux presqu'à bout portant, et en même temps ils furent exposés à une très-vive fusillade qui partait des maisons et des jardins : peu de minutes leur suffirent pour se rendre maîtres de la batterie, et faire taire la mousqueterie. Ce fut alors que le gouverneur se présenta, et offrit de rendre la ville immédiatement si l'on voulait faire cesser le feu. Ces conditions furent acceptées, et de suite le général donna les ordres les plus sévères pour qu'on ne commît aucun excès; ces ordres furent ponctuellement exécutés; et, nous nous plaisons à le dire, pas un seul habitant n'eut à se plaindre de nos soldats. Le fort ne voulut pas capituler; mais dans la nuit même les Anglais qui en formaient la garnison, voyant que tout était préparé pour lui donner l'assaut, l'évacuèrent, et se retirèrent à bord de leurs navires. Le général

Jackson, ayant pleinement rempli le but de son expédition, retourna avec ses troupes à *Mobile*.

Deux mois avant cet événement, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre, Clairborne, gouverneur de la Louisiane, ayant acquis la presque-certitude que, malgré les négociations pour la paix, les Anglais se disposaient à envahir avec des forces imposantes cette nouvelle possession des Etats-Unis, donna l'ordre aux deux divisions de milices, commandées la première, par le général Villère, et la seconde, par le général Thomas, de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Il invita en même temps tous les habitants à se lever en masse, pour repousser les agressions d'un ennemi barbare et déloyal. Le 16 septembre, les principaux citoyens se réunirent pour aviser, de concert avec les autorités civiles, aux meilleurs moyens de défendre le pays. La présidence de cette assemblée fut conférée à M. Edward Livingston; et celui-ci, après avoir, dans un discours fort éloquent, exposé la situation des affaires, proposa d'adopter une déclaration fort énergique par laquelle on repoussait, au nom de tous les habitants de la Louisiane, le bruit calomnieusement répandu du

peu d'attachement de ceux-ci pour le gouvernement des Etats-Unis, et on annonçait leur ferme intention de combattre l'ennemi commun jusqu'à la dernière extrémité. Cette déclaration fut adoptée à l'unanimité, et produisit le meilleur effet.

Jusqu'alors la guerre ne s'était fait sentir dans cette région éloignée que par la cessation du commerce: les denrées de toutes sortes ne trouvant plus d'acheteurs, étaient tombées au plus bas prix; les banques avaient suspendu leurs payements; et au milieu même de l'abondance, on avait éprouvé des privations cruelles, et de plus d'un genre. La plupart des planteurs, d'un caractère doux, sociable et tranquille (au moins ceux d'origine française), avaient fait peu d'attention à la guerre existante; on pouvait à peine dire que la milice fût organisée, bien moins encore disciplinée et armée; et il fallait une invasion réelle pour mettre en mouvement les habitans des campagnes. Dans la ville, la *Nouvelle-Orléans*, il en était différemment. Depuis le commencement de la guerre, la population ne se dissimulant pas qu'elle ne pouvait espérer que peu de secours du gouvernement général, avait mis le plus grand zèle à se rendre capable de re-

pousser l'ennemi, dans le cas où il se présenterait. Chaque homme en état de porter les armes était devenu soldat; et dans aucune partie de l'union on ne vit des volontaires mieux disciplinés, ni revêtus de plus élégants uniformes. La vocation étonnante des Français pour le métier des armes se fit parfaitement remarquer; en outre des habitants originaires de la France, il y avait à la *Nouvelle-Orléans* un grand nombre d'individus qui avaient servi dans les armées françaises, et qui étaient les guides et les instructeurs des autres. Les nègres et mulâtres libres, la plupart réfugiés de *Saint-Domingue*, obtinrent, comme une faveur dont ils étaient fiers, de se former en compagnies et d'endosser l'uniforme: enfin, les habitants français et américains, entre lesquels il naissait souvent des contestations, s'accordaient néanmoins cordialement dans leur haine contre les Anglais, et dans l'intention bien prononcée de les recevoir chaudement, s'ils osaient se présenter sur leur territoire.

Toutefois, c'était la nature même du terrain qui devait opposer le plus d'obstacles aux projets des Anglais. La Louisiane présente une côte plate, d'un accès difficile; et la seule route ouverte aux navires pour pénétrer dans

l'intérieur, est un fleuve, défendu à son embouchure par une barre dangereuse, et qui devient ensuite étroit, rapide, tortueux, et par cela même très-susceptible de défense. A l'ouest du fleuve se trouvent d'immenses marais tout-à-fait impraticables ; à l'est, il est bordé par une espèce de lac peu profond, qu'il faut traverser pour arriver sur une rive entrecoupée de marécages et de fondrières.

Le moyen le plus efficace de défendre une telle contrée serait d'avoir un grand nombre de canonnières et autres navires tirant peu d'eau, et capables d'être aisément conduits d'un lieu à un autre. D'après les conseils du commodore Patterson, on avait mis en construction une batterie flottante ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût achevée. Il en était de même pour les autres préparatifs de défense ; rien n'avançait ; il n'y avait ni armes ni fortifications. Le gouvernement des Etats-Unis, dans la pénurie où il se trouvait d'hommes et d'argent, avait dû abandonner la Louisiane, comme tant d'autres parties de l'union, à ses propres ressources. La législature fut convoquée pour aviser aux moyens de résister à l'armement formidable de l'ennemi ; mais cette assemblée, au lieu de prendre des me-

sures décisives et vigoureuses, perdit un temps précieux dans de vaines discussions.

Dans les temps d'alarme et de danger, rien n'est si important que d'avoir à la tête des affaires un chef ferme et décidé, qui sache gagner la confiance universelle. Heureusement, ce fut à un tel homme que les destins de la Louisiane se trouvèrent confiés : le général Jackson, ne pouvant plus douter que ce ne fût cette partie de l'union que l'ennemi se proposait d'envahir, quitta *Mobile* et arriva à la *Nouvelle-Orléans* le 2 décembre. Sa seule présence produisit le meilleur effet ; on vit la sérénité renaître sur toutes les physionomies, et chacun s'empressa de seconder les sages dispositions d'un général justement célèbre par son activité, sa prudence, et surtout par le bonheur qui avait accompagné toutes ses expéditions.

Jackson mit en usage avec une promptitude admirable tous les moyens que son esprit fertile en ressources lui suggéra pour la défense du pays : il visita lui-même, selon sa coutume, tous les lieux où il pouvait être nécessaire de faire quelques travaux pour arrêter les progrès de l'ennemi. Toutes les petites passes ou *bayous*, comme on les appelle à la Louisiane, furent, par ses soins, rendues impraticables ;

il fit fortifier les rives du fleuve de manière à arrêter tout navire qui tenterait de le remonter, et il construisit en outre une forte batterie sur une petite île, nommée le *Chef-menteur*, qui devait fermer tout passage aux Anglais de ce côté. La législature avait mis à sa disposition tous les matériaux nécessaires aux constructions qu'il avait ordonnées, ainsi qu'un grand nombre de nègres pour servir de pionniers.

Il se trouvait dans ce moment à la *Nouvelle-Orléans* un millier de soldats de ligne, et un corps de milice commandé par les généraux Coffee et Carrol : ces forces furent distribuées sur les points les plus exposés. Le colonel Monroe, dès le moment où il était devenu secrétaire de la guerre, prévoyant ce qui allait arriver dans le Sud, avait expédié par la rivière *Ohio* une grande quantité de munitions de guerre, et avait en même temps requis les gouverneurs de Tennessée et de Kentucky de faire passer sans le moindre délai des forces considérables dans la Louisiane.

Le 5 décembre, on apprit que la flotte anglaise, forte au moins de soixante voiles, avait paru sur la côte à l'est du *Mississipi*. Le commodore Patterson détacha immédiatement cinq canonnières, sous le commandement du

lieutenant Catesby Jones, pour veiller aux mouvements des ennemis ; ceux-ci étaient déjà devant l'île du *Chat*, de sorte que le lieutenant Jones crut devoir faire voile pour les passes du lac *Pontchartrain* afin d'en défendre l'entrée. L'une des canonnières, le *Seahorse*, fut capturée après s'être bravement défendue, les quatre autres s'échappèrent ; mais le 14, se trouvant en calme plat, elles furent attaquées par une quarantaine de barges portant plus de douze cents hommes ; et après un combat d'une heure, elles furent forcées de se rendre à des forces si considérables. La perte des Américains monta à quarante hommes tués ou blessés ; celle des Anglais fut estimée à près de trois cents hommes ; mais la prise des canonnières fut pour nous bien malheureuse, car elle donna à l'ennemi la faculté d'attaquer sur tel point qu'il voudrait, et priva les Américains des moyens de surveiller ses mouvements.

Aussitôt que le commandant en chef apprit cette fâcheuse nouvelle, il envoya le bataillon d'hommes de couleur et les dragons de *Féliciana* prendre poste sur l'île du *Chef-menteur*, pour couvrir la route qui conduit du lac à la cité, et il donna en même temps l'ordre au

capitaine Newman, qui commandait à *Regolets*, de défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité, afin d'empêcher, s'il était possible, les Anglais d'entrer dans le lac *Pontchartrain*. D'autres mesures furent encore ordonnées et promptement exécutées. Le colonel Fortier, l'un des principaux commerçants de la *Nouvelle-Orléans*, qui avait la surintendance des compagnies volontaires, formées d'hommes de couleur, composa à la hâte un second bataillon dont le major Daquin reçut le commandement. La législature ordonna la distribution d'une forte somme à tous les marins étrangers ou indigènes qui se présenteraient pour servir à bord de la goëlette *Caroline* et du brick *Louisiana*.

Le 18 décembre, le commandant en chef passa en revue le régiment de la cité, et fut très-satisfait de sa bonne tenue ; l'un des bataillons de ce régiment et une compagnie d'artillerie légère furent envoyés au *bayou Saint-John*. Un assez grand nombre d'individus, détenus dans les prisons pour des causes légères, obtinrent leur liberté, à la condition d'aller combattre l'ennemi ; et enfin, le commandant en chef proclama la loi martiale, jugeant avec raison que cette mesure était indispensable

dans les graves conjonctures où on se trouvait (1). Ce fut vers cette époque que Lafitte et ses *Baratariens* vinrent se joindre aux forces américaines. La cité présentait le plus intéressant spectacle; nul effroi ne se laissait apercevoir; tous les habitants, sans distinction aucune, se préparaient à repousser l'ennemi, et puisaient une nouvelle ardeur dans la confiance que Jackson leur inspirait. Tout était vie et mouvement, et les femmes même semblaient vouloir rivaliser de zèle avec les hommes.

Tous les passages qui conduisaient du lac au fleuve avaient été comblés; on avait également rendu impraticable la langue de terre qui se trouve entre le *Mississipi* et les lacs. Un seul passage, nommé le *bayou Bienvenú*, qui avait son entrée dans le lac *Borgne*, et qui n'était connu et fréquenté que par des pêcheurs, était resté libre. Le général Villère, auprès de la plantation duquel se trouvait la tête de ce *bayou*, avait envoyé son fils, le major Villère,

(1) Cette proclamation de la loi martiale équivaut, à peu près, à ce que nous appelons chez nous déclarer une ville, un département en état de siége.

(Note du traducteur.)

avec quelques soldats pour le garder. Ce jeune officier logea sa petite troupe dans les cabanes de quelques pêcheurs qui se trouvaient là : ces misérables, comme on le sut plus tard, étaient d'intelligence avec les Anglais, et les guidèrent le 22 décembre jusqu'au lieu où se trouvait le détachement de Villère, qui, attaqué à l'improviste, fut fait prisonnier. La division anglaise, commandée par le général Keane, après ce premier avantage, continua sa route par eau, et le 23, à quatre heures du matin, débarqua assez près de l'habitation de Villère. Keane laissa reposer ses troupes pendant quelques heures, et s'étant ensuite remis en route, il gagna vers deux heures après midi le bord du fleuve. Il cerna de suite la maison du général Villère et celle de son voisin le colonel Laronde ; néanmoins ces deux officiers eurent le bonheur de s'échapper, et ils se rendirent en toute hâte au quartier-général pour annoncer le débarquement de l'ennemi.

Le canon d'alarme fut aussitôt tiré, et le commandant en chef, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, prit sans hésiter le seul parti convenable, et qui était d'aller à la rencontre de l'ennemi et de l'attaquer avant qu'il fût préparé au combat. Toutes

les troupes se mirent en mouvement avec la plus grande célérité, et dès six heures du soir elles étaient réunies sur les bords du canal *Rodrigue*, six milles au-dessous de la ville.

Le corps du général Coffee et les chasseurs du capitaine Beale prirent l'extrême gauche du côté des bois; les volontaires de la ville et les bataillons d'hommes de couleur, conduits par Planche et Daquin, sous le commandement supérieur du colonel Ross, formèrent le centre; enfin, à la droite se trouvaient les 7e et 44e régiments de ligne, ainsi que l'artillerie et les soldats de marine. Cette petite armée se composait au plus de deux mille hommes; les Anglais en avaient au moins trois mille, mais au lieu de marcher de suite contre la ville, ils avaient bivouaqué, croyant que leur tâche la plus difficile était déjà accomplie.

Le commodore Patterson, embarqué sur la *Caroline*, avait descendu le fleuve jusque par le travers des Anglais; et ce fut lui qui donna le signal du combat, en tirant sur eux plusieurs volées d'autant plus meurtrières que ceux-ci, ne s'attendant pas à être attaqués, avaient allumé des feux qui servirent de point de mire aux canonniers américains. Au même instant, la brigade de Coffee, qui se composait en

grande partie de cavaliers, s'élança avec la plus grande impétuosité sur l'ennemi, et pénétra jusqu'au milieu de son camp, tandis que le commandant en chef, s'avançant en bon ordre sur le bord du fleuve avec le reste des troupes, se disposait à mettre la dernière main à la défaite des Anglais. Ceux-ci, après être revenus de leur première surprise, avaient éteint leurs feux, et s'étaient rangés en bataille. Néanmoins tout semblait présager leur déroute complète, quand un brouillard très-épais s'élevant tout-à-coup vint déranger tous les plans de Jackson, qui, voyant que l'obscurité mettait de la confusion dans les mouvements de ses troupes, et ne voulant rien confier au hasard, donna l'ordre du ralliement général; il coucha sur le champ de bataille, et le lendemain, à la pointe du jour, il prit position de l'autre côté du canal *Rodrigue*. Les Américains eurent dans cette action vingt-quatre hommes tués et cent quinze blessés; parmi les premiers se trouva le colonel Lauderdale, brave militaire, qui fut généralement regretté. La perte des Anglais fut de quatre cents hommes tués, blessés, ou faits prisonniers; ils avaient eu d'abord l'intention de se rendre le jour suivant à la *Nouvelle-Orléans;* mais la ma-

nière dont ils avaient été traités leur fit croire que les forces américaines montaient au moins à quinze mille hommes, et ils se déterminèrent en conséquence à attendre des renforts avant de se porter plus en avant.

Le général Jackson ne perdit pas un moment pour fortifier le mieux possible sa position : il éleva un retranchement qui s'étendait depuis le fleuve jusqu'aux marécages de la gauche ; un large fossé fut creusé en avant, et pour former les embrasures de canons, on se servit de balles de coton, en guise de fascines dont on manquait.

Cependant la goëlette *Caroline* était restée au même mouillage, d'où elle continuait à faire beaucoup de mal aux ennemis. Ceux-ci, pour s'en débarrasser, élevèrent une batterie au bord de l'eau ; et le 27, s'étant mis à tirer sur elle à boulets rouges, le feu prit bientôt à bord de cette goëlette, et elle sauta une heure environ après que son équipage l'avait abandonnée. Le brick *Louisiana* vint prendre sa place; mais ce brick, se trouvant dans la situation la plus périlleuse, et formant la seule force navale dont les Américains pussent disposer, son capitaine, le lieutenant Thompson, reçut l'ordre de remonter le fleuve ; ce qu'il fit avec une

rare intrépidité, et au milieu d'obstacles qui paraissaient insurmontables. Il vint prendre position par le travers de la ligne américaine, de manière à flanquer sa droite.

Sir Edward Packenham, commandant en chef des forces britanniques, était débarqué avec son principal corps d'armée et un train considérable d'artillerie, le jour même de la destruction de la *Caroline*; et dès le lendemain, 28 décembre, il voulut essayer de déloger Jackson de la position qu'il occupait. A cet effet, il s'avança vers les retranchements américains qui n'étaient pas encore achevés : il fit lancer sur eux une immense quantité d'obus, de fusées incendiaires et de boulets; le brick *Louisiana* et les batteries déjà armées en dedans des fortifications se mirent à riposter, et firent de grands ravages dans les rangs ennemis. Enfin, après un combat sanglant et qui dura sept heures, le général anglais fut forcé de se retirer. Les Américains, abrités derrière leurs retranchements, n'eurent que sept hommes tués et huit blessés; mais la perte des Anglais, qui n'a jamais été positivement connue, fut très-considérable.

Le 1er janvier 1815, à la pointe du jour, le général Packenham démasqua plusieurs batte-

ries qu'il avait fait construire à peu de distance de celles des Américains, et commença un feu terrible, auquel le général Jackson ne tarda pas à répondre. Dans le même temps, les Anglais cherchèrent à tourner la gauche des Américains ; mais ils ne purent y parvenir, et furent repoussés avec une grande perte. La canonnade dura de part et d'autre toute la journée ; mais à la nuit, les Anglais se retirèrent à leur ancienne position, abandonnant plusieurs pièces qu'ils avaient enclouées, et une grande quantité de munitions. Les Américains avaient eu en tout onze hommes tués et vingt-trois blessés.

Le 4 janvier, le général Jackson fut rejoint par deux mille cinq cents Kentuckiens, commandés par le général Adair ; et le 6, les Anglais reçurent un renfort de six mille hommes conduits par le général Lambert, ce qui porta la force totale de leur armée à quinze mille hommes, tous soldats d'élite, tandis que les Américains étaient à peine six mille, la plupart volontaires ou miliciens, mal armés et plus mal vêtus ; car, dans la promptitude qu'on avait mise à leur départ, ils n'avaient point eu le temps de se munir des hardes les plus nécessaires. On rassembla à la hâte toutes les

armes de chasse et autres qu'on put trouver chez les particuliers ; et les dames de la *Nouvelle-Orléans* se mirent toutes à faire les vêtements dont leurs braves défenseurs avaient un si pressant besoin. M. Girod, maire de la ville, déploya dans cette terrible crise un zèle et une activité qui lui firent le plus grand honneur.

Depuis l'action du 1er janvier, le général Packenham avait tout préparé pour une attaque décisive sur les ouvrages américains. Par des travaux énormes, il était parvenu à percer un canal depuis les marais qui communiquent avec le lac jusqu'au *Mississipi*, et à faire passer sur ce fleuve un nombre considérable de bateaux. Son intention était d'attaquer simultanément le principal corps américain sur la rive gauche, et les batteries qui défendaient la rive droite.

Jackson, de son côté, avait employé le temps que l'ennemi lui avait laissé à compléter ses retranchements : ils formaient une ligne droite, longue de cinq cents toises, et défendue par huit différentes batteries armées en tout de douze canons de divers calibres ; le fossé avait été rempli d'eau, et les pluies continuelles, ainsi que les saignées qu'on avait faites tant du côté du fleuve que de celui des marais,

avaient rendu le terrain en avant très-glissant et par conséquent très-difficile pour ceux qui se présenteraient à l'attaque. Trois mille hommes d'infanterie et d'artillerie avaient été placés à la garde de cet ouvrage, où le commandant en chef se trouvait de sa personne. On avait construit sur la rive droite une batterie de quinze canons; et la défense en avait été confiée au général Morgan qui avait avec lui la milice de la Louisiane et un fort détachement de celle de Kentucky. Enfin, pour prévenir toute autre attaque que celles auxquelles on s'était préparé, le colonel Reubin Kemper fut chargé de la mission difficile d'aller avec un détachement d'hommes de choix visiter toutes les petites passes ou *bayous*, et de veiller à ce que l'ennemi ne pût s'en emparer. Cet officier s'acquitta de cette mission avec un soin et une vigilance qui lui valurent les éloges du commandant en chef.

Le 8 janvier 1815, jour à jamais mémorable dans les fastes américains, jour qui décida du sort de la *Nouvelle-Orléans*, et peut-être du sort de la Louisiane, le général Packenham fit passer le colonel Thornton et des forces considérables sur la rive droite pour attaquer les ouvrages défendus par le général Morgan; et

lui-même, avec le reste de ses troupes s'avança sur la rive gauche contre les retranchements de Jackson. Cette partie de l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, avait été formée en trois divisions sous les ordres respectifs des majors-généraux Gibbs, Keane et Lambert; ce dernier commandait le corps de réserve.

Les Anglais s'avancèrent en colonnes serrées sur la plaine unie qui se trouvait en avant des retranchements américains : chaque soldat portait outre ses armes des fascines et des échelles. Un silence solennel régna jusqu'au moment où l'armée ennemie se trouva à portée de canon ; alors, à ce silence succéda la plus épouvantable canonnade. Les Anglais continuèrent cependant d'avancer en assez bon ordre, serrant les rangs à mesure que les boulets les éclaircissaient ; mais, quand ils furent à portée de fusil, la mousqueterie, se joignant à l'artillerie, fit un tel dégât parmi eux, que le plus grand désordre se mit dans leurs colonnes. Il est vrai qu'il n'y eut jamais de feu plus nourri et plus meurtrier que celui des Américains : les hommes placés en 2e et 3e lignes, chargeaient les fusils et les passaient à ceux qui se trouvaient au premier rang, de

sorte que d'un bout à l'autre des retranchements la fusillade n'était pas interrompue un seul instant, et portait une mort certaine dans les rangs de l'ennemi.

Les généraux anglais eurent la plus grande peine à rallier leurs troupes qui fuyaient dans toutes les directions ; et le général en chef, sir Edward Packenham, fut tué en cherchant à les ramener au combat. Cependant, les généraux Gibbs et Keane parvinrent à réunir un assez grand nombre d'hommes, et à les faire avancer de nouveau ; mais cette seconde tentative leur devint encore plus funeste que la première, et il leur fut impossible de soutenir le feu continu des Américains : tous ceux qui le purent, cherchèrent leur salut dans la fuite, et quelques pelotons seulement parvinrent jusqu'au bord du fossé, où périrent tous les hommes qui les composaient. Les officiers anglais, avec un courage digne d'un meilleur sort et d'une cause plus juste, voulurent essayer encore de ranimer le courage de leurs soldats ; mais tous leurs efforts furent vains ; et peu après, les généraux Gibbs et Keane furent emportés du champ de bataille, le premier mortellement, et le second grièvement blessés. Jamais peut-être, vu le peu de durée de l'ac-

tion et le nombre des combattants, il n'y eut une perte aussi énorme: plus de deux mille morts, sans compter ceux que des blessures graves avaient empêchés de se sauver, jonchaient la plaine. Le général Lambert, seul des généraux anglais qui fût encore en état de commander, voyant l'impossibilité de rallier ses soldats, se retira en toute hâte vers la position qu'il avait quittée le matin. Dans cette action si désastreuse pour l'ennemi, les Américains, grâce aux parapets qui les couvraient, n'eurent que sept hommes tués et six blessés.

Tandis que ces choses se passaient à la gauche du fleuve, le colonel Thornton avait débarqué sur l'autre rive, et avait immédiatement attaqué les retranchements du général Morgan. Les troupes qui se trouvaient à la droite de la ligne américaine, croyant que l'ennemi les avait tournées, abandonnèrent leur position; de sorte que celles de gauche eurent à soutenir à elles seules le choc des Anglais. Ce combat, trop inégal, ne pouvait durer long-temps; et le général Morgan voyant que tous ses efforts seraient vains pour défendre ses batteries, en fit enclouer les canons, et battit en retraite avec ceux de ses soldats qui ne l'avaient pas quitté. Le colonel Thornton avait été dange-

reusement blessé, et le colonel Gobbins, qui lui succéda dans le commandement, ne jouit pas long-temps de l'avantage qu'il avait remporté ; car, aussitôt après la défaite de ses compatriotes sur l'autre rive, il reçut l'ordre de repasser le fleuve et de venir se réunir au général Lambert. Celui-ci, quand il eut un peu rétabli l'ordre dans son camp, eut une conférence avec l'amiral Cochrane, dans laquelle ils reconnurent tous deux que le but de l'expédition était manqué, et que le seul parti qui restait était de rembarquer les débris de l'armée aussi promptement que possible. On s'occupa de suite de cet objet, qui demanda du temps ; et dans la nuit du 17 au 18 janvier, les Anglais abandonnèrent leur camp, laissant derrière eux quelques blessés et quatorze pièces d'artillerie. La nature du terrain ne permit pas de les poursuivre ; néanmoins, cinq chaloupes, commandées par le trésorier Shields, parvinrent à s'emparer de plusieurs embarcations chargées de soldats.

L'amiral Cochrane avait, le 9 janvier, fait remonter le *Mississipi* par plusieurs corvettes et galiotes à bombes pour aller attaquer le fort *Saint-Philips*, construit peu loin de l'embouchure du fleuve. Cette expédition n'eut aucun

succès, car après un bombardement de plusieurs heures, auquel le major Overton, qui commandait au fort, riposta chaudement, les navires anglais, très-endommagés dans leurs gréments et leurs mâtures, furent forcés de quitter la partie et de redescendre le fleuve.

C'est ainsi que ce formidable armement, préparé à grands frais par l'Angleterre, vint échouer devant la bravoure et la persévérance d'une petite armée, composée de milices levées à la hâte, et commandée par un général dont la carrière militaire, quoique très-brillante, ne datait que de deux ans. Les ministres anglais, qui n'avaient point rougi de diriger le poignard contre l'Amérique au moment même où ils tendaient la main pour recevoir l'olivier de la paix, ne recueillirent que honte et confusion de leur scandaleuse duplicité. Il est certain que plus de cinq mille hommes périrent dans cette malencontreuse expédition, qui au surplus avait un but plus important que toutes celles entreprises jusques-là par les Anglais : on a su qu'ils avaient sur leur flotte tous les officiers civils nécessaires à l'établissement d'un gouvernement régulier dans le pays qu'ils se proposaient de conquérir ; et il y a peu de doute que s'ils fussent parvenus à se rendre

maîtres de la Louisiane, leur intention était d'exiger de l'Espagne la cession de tout ou partie des Florides, de manière à tirer un cordon autour des Etats-Unis, afin d'étouffer au berceau cet Hercule naissant. Mais tous ces vains projets, fruits de l'orgueil, furent déjoués, et il ne resta à leurs auteurs que la honte de les avoir conçus!

Ce glorieux événement, le plus mémorable de la guerre, en fut aussi le dernier. Peu après, la paix conclue à Gand fut proclamée, et d'un bout à l'autre de l'Union les mêmes réjouissances, les mêmes feux de joie, célébrèrent le triomphe de nos armes, et la cessation des hostilités.

On rapporte que le sage Franklin, entendant nommer notre première lutte contre l'Angleterre, la guerre de l'indépendance, s'écria : *dites donc la guerre de la révolution; celle de l'indépendance est encore à venir!* Elle est maintenant terminée, et elle a mis fin pour jamais à l'espoir que l'Angleterre conservait encore de nous ramener tôt ou tard sous sa domination. Notre superbe rivale a appris à ses dépens qu'il est moins coûteux de nous rendre justice que de nous forcer à nous la faire nous-mêmes. Deux mille navires capturés au détriment de son

commerce, sa marine militaire humiliée, les débouchés de ses manufactures considérablement diminués, son énorme dette accrue de plusieurs millions sterling; tels furent les fruits qu'elle recueillit d'une guerre à laquelle ses criantes injustices avaient pu seules nous porter ; mais ce n'est pas tout : durant cette guerre elle eut encore l'amer chagrin de voir que nos braves marins avaient une supériorité marquée sur les siens, et que ses projets de conquêtes, quand elle voulait les mettre à exécution, n'avaient d'autres résultats que de conduire à la mort l'élite de ses armées. En rapportant quand on le lui demandait ses ordres du conseil, en renonçant volontairement à l'odieux usage de presser nos matelots, l'Angleterre pouvait éviter tous ces malheurs ; mais son orgueil ne voulut rien céder, et il nous fallut prendre les armes pour la forcer à reconnaître nos droits et à nous traiter avec le respect dû à une grande et indépendante nation.

Quant à nous, ne perdons jamais de vue les importantes leçons que l'expérience nous a données. Ayons une politique franche, loyale, et basée sur la justice. Restons en paix tant que nous le pourrons avec honneur ; mais ne souffrons aucun affront, et soyons toujours prêts à

venger ceux qu'on pourrait nous faire. Enfin, soyons bien convaincus que si nous ne devons pas encore aspirer à la gloire des conquêtes, nous sommes du moins assez puissants pour repousser toute agression étrangère.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE X.

Affaires de l'Ouest. — Patriotisme déployé dans les états d'Ohio et de Kentucky. — Défense de *Sandusky*. — Générosité des Américains. — Armement naval sur le lac *Erié*. — Le commodore Perry met dehors avec sa flotte. — Capture en entier celle de l'ennemi. — Bataille sur la rivière *Thames* et mort de Tecumseh. — Correspondance entre le général Harrison et le général Vincent, *page* 1.

CHAPITRE XI.

Projet d'envahissement du Canada. — Le général Wilkinson prend le commandement de l'armée. — Concentration des troupes. — Wilkinson descend le *Saint-Laurent*. — Bataille de *Chrystler's field*. — Non-réussite de l'expédition contre *Montréal*. — Croisière du commodore Chauncey. — Incendie de *Newark*. — Représailles des Anglais, 29.

CHAPITRE XII.

Session du congrès. — L'esprit de parti s'y montre avec fureur. — Mesures prises pour continuer la guerre. — Mauvaises dispositions des états de l'Est. — Représailles. — Un comité du congrès est chargé de faire une enquête au sujet des atrocités commises par les Anglais. — La guerre devient de plus en plus populaire dans les États-Unis, *page* 60.

CHAPITRE XIII.

Guerre avec les Indiens méridionaux. — La garnison du fort *Mims* est massacrée. — Les généraux Jackson et Coke marchent contre les Indiens. — Combat de *Talledega*. — Expédition conduite par le général Floyd. — Situation critique dans laquelle se trouve le général Jackson. — Il défait les Indiens. — Les *Creecks* sont complètement battus à *Horse-Shoe-Bend*. — Le général Jackson leur dicte la paix, 74.

CHAPITRE XIV.

Le général Wilkinson se replie sur *Plattsbourg*. — Le général Brown se rend sur la frontière du *Niagara*. — Affaire de la *Colle*. — Le commodore M'Donough crée une force navale sur le lac *Champlain*. — Évolutions des deux flottes rivales sur le lac *Ontario*. — *Os-*

wego est attaqué. — Mort du colonel Forsythe. — Jugement du colonel Campbell. — Moment de crise pour les États-Unis. — Les Anglais débarquent sur les côtes septentrionales. — Prennent possession de *Eastport* et de *Castine*. — Vigoureuse défense que fait la ville de *Stonington*. — Destruction de la frégate *John Adams*, *page* 93.

CHAPITRE XV.

Événements maritimes. — Le *Plantagenet*, vaisseau anglais de soixante-quatorze, refuse le combat offert par la frégate le *Président*. — Croisière de la frégate l'*Essex* dans la mer du Sud. — Ses diverses aventures. — Sa prise par deux navires anglais. — Le *Peacock* s'empare de l'*Epervier*, brick anglais. — Le *Wasp* capture le *Reindeer*. — Coule l'*Avon*. — Fait naufrage. — La frégate le *Président* est prise par une escadre ennemie. — La *Constitution* combat à la fois les deux corvettes *Cayenne* et *Levant* et s'en empare. — Le *Hornet* capture le *Penguin*, 122.

CHAPITRE XVI.

Opérations de l'armée américaine sur la frontière du *Niagara*. — Prise du fort *Erié*. — Bataille de *Chippewa*. — Mort du général Swift. — Bataille du *Niagara*. — Les Anglais assiègent le fort *Erié*. — Lui

donnent l'assaut. — Sortie des assiégés. — Destruction des ouvrages des Anglais et levée du siége. — Expédition contre *Michilimackinack*, *page* 152.

CHAPITRE XVII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Les Anglais recommencent leurs déprédations. — Ils menacent *Washington* et *Baltimore*. — Le général Winder est nommé au commandement du 10ᵉ district militaire. — Sérieuses inquiétudes que font naître les mouvements de l'ennemi. — Le gouvernement éprouve de grandes difficultés pour lever une armée. — Bataille de *Bladensburgh*.—Prise et incendie de *Washington*. — Pillage d'*Alexandria*, 199.

CHAPITRE XVIII.

Sensations produites tant en Europe qu'en Amérique par la prise et la destruction de *Washington*. — Glorieuse défense de *Baltimore*. — Retraite des Anglais. — Sir George Prevost entre sur le territoire des États-Unis. — Le commodore M'Donough s'empare de l'escadre anglaise sur le lac *Champlain*. — Sir George Prevost est forcé de se retirer, 238.

CHAPITRE XIX.

Session du congrès. — *Sine quâ non* de l'Angleterre.—

Mouvements militaires dans les états méridionaux. — Le général Jackson s'empare de *Pensacola*. — Une flotte anglaise arrive dans les eaux de la Louisiane. — Préparatifs pour repousser l'invasion dont ce pays est menacé. — Les Anglais débarquent. — Combat du 23 décembre. — Bataille du 8 janvier. — Les Anglais sont repoussés avec une énorme perte. — Bombardement du fort *Saint-Philips*. — Proclamation de la paix, *page* 272.

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 047557126